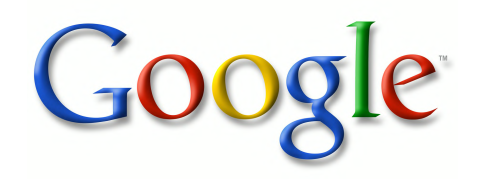
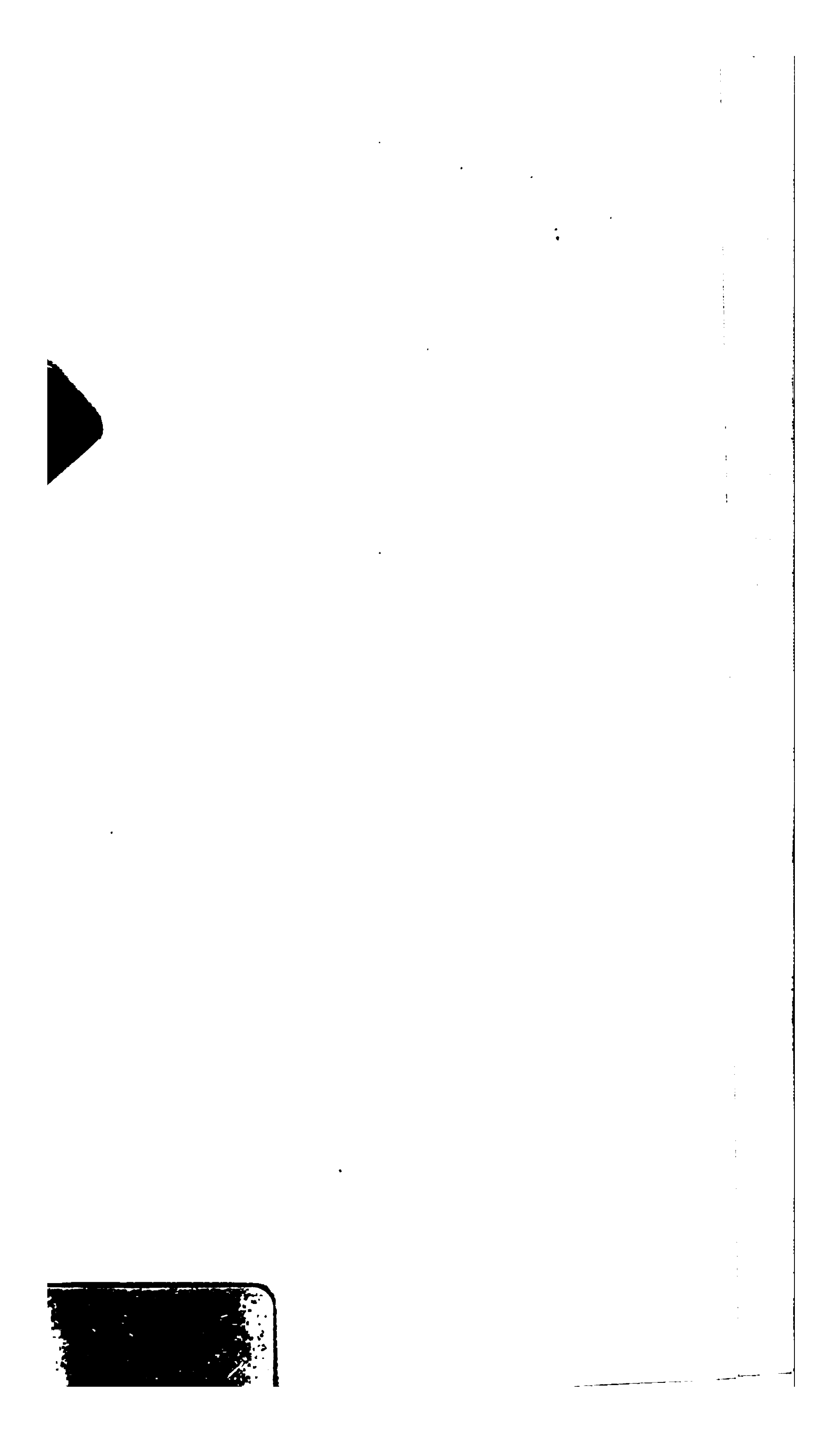



3 3433 06731079 1



ŒUVRES

DE LA HARPE.

TOME X.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ACCOMPAGNÉES D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SUR SES OUVRAGES.

TOME X.



A PARIS,

CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1820.

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE-ÉDITEUR. (1820.)

En acquérant de madame veuve Migneret la propriété de ces lettres, nous aurions désiré pouvoir les réimprimer sur les manuscrits; mais cette dame nous assure qu'ils n'existent plus.

L'auteur surveilla lui-même l'impression des quatre premiers volumes, qui furent publiés en 1801, et qui se terminent à l'année 1784 inclusivement. Si dans ces volumes il se borne à dater la première lettre de chaque année, les matières du moins s'y trouvent dans un ordre convenable.

La Harpe s'arrêta sans doute à une époque aussi rapprochée de la publi-

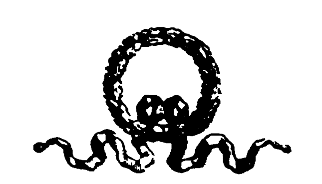
cation qu'il faisait, pour ne pas exciter contre lui un trop grand nombre d'animosités.

Trois ans après sa mort, en 1807, parurent les lettres qu'il avait écrites depuis 1785 jusqu'en 1791. Nous ne saurions dissimuler le peu de soin que l'on a mis à les recueillir.

La date qui distingue chaque année, dans la première partie, est omise le plus souvent dans les deux volumes dont se compose la seconde. D'ailleurs, des lacunes considérables y sont évidentes. L'ordre de la *correspondance* n'y est pas seulement interverti; plus d'une fois, dans une même page, on a mêlé des faits qui s'étant passés à d'assez grandes distances les uns des autres, ne peuvent avoir été fournis par la même lettre.

Pour remédier, autant qu'il est possible, à cette confusion trop fréquente, nous mettons en notes les dates précises des événements et des principaux ouvrages.

Indépendamment d'une table générale et détaillée que nous donnons, nous faisons connaître, à la fin du dernier volume, tous les noms qui sont indiqués seulement par des lettres initiales.



— « Mais, mon ami, cette foule de personnages de toute espèce, tant morts que vivants, encadrés ici comme dans une galerie de portraits, qui sûrement ne sont pas flattés?...

— Eh! bien, les morts apparemment ne diront rien; et selon ma coutume, quand je suis rapporteur devant le public, je parle des vivants à-peu-près comme s'ils étaient morts. Qu'en concluez-vous?

— Que les vivants crieront pour leur compte, et même pour celui des morts, et j'entends d'ici un bruit...

— Un bruit!... mon ami, vous êtes jeune; on voit bien que vous n'êtes pas du temps de la littérature et du bruit, quand celui qu'elle faisait aux quatre coins de Paris, retentissait dans la France et dans l'Europe. Je ne prétends pas faire des mémoires comme Rousseau, sur tout ce que j'ai pu voir et entendre, Dieu m'en garde; mais je pourrai bien m'amuser en temps et lieu du souvenir de ces bruyantes époques, ne fût-ce que pour faire voir que ce grand bruit-là ne fait pas grand mal, et qu'il en reste à peine quelque chose

dans les oreilles des curieux et des intéressés. Depuis long-temps a succédé un bruit d'une autre espèce : c'est celui-là que j'entends toujours, même dans les intervalles de silence : quant au bruit dont vous parlez aujourd'hui, je ne sais ce que c'est.

— Quoi ! parce que vous ne dites rien, vous croyez que les autres se taisent? Parce qu'on n'a pas vu depuis *le grand fructidor* une ligne de vous dans les journaux, vous ne vous doutez pas que ceux qui vous y attaquent n'y sont que plus à leur aise?

— Tant mieux pour eux et pour moi : rien n'est plus commode pour eux que de parler tout seuls, et pour moi que de n'en rien savoir.

— Vous ne savez donc pas même que toutes vos séances du Lycée forment autant d'articles dans beaucoup de journaux, les uns pour, les autres contre?

— On me l'a dit, et il me semble que tous me font honneur. Je me rappelle bien que, dans les premières années de ce Lycée, il faisait quelquefois dans les soupers la nouvelle du jour, comme tant d'autres choses; mais aucun journal n'en faisait mention. J'en reçois quelques-uns que leurs

auteurs ont la bonté de m'envoyer, et j'ai vu de temps à autre qu'on y disait un mot de l'objet de la séance, et de l'effet qu'elle avait produit : c'était un témoignage de bienveillance, et rien de plus. A l'égard des auteurs qui discutent contradictoirement les matières que j'ai traitées, je ne les ai pas lus, mais ils me paraissent plus habiles qu'il ne faut. J'ai peut-être autant de mémoire qu'un autre; et sûrement je ne prendrais pas sur moi de réfuter par écrit une leçon d'une *heure*, débitée avec une rapidité qui permet à peine à l'attention la plus soutenue de ne rien perdre de la foule d'objets et d'idées qui passent en revue en si peu de temps. Je craindrais trop de me tromper ou de tromper les autres; mais je sais que l'un ni l'autre n'est une affaire pour ceux qui sont tellement pressés de parler, qu'ils n'attendent pas même à savoir ce qu'ils ont à dire. Car ce n'est pas toujours mauvaise intention; c'est démangeaison de faire des phrases. Il m'est tombé entre les mains une de ces feuilles dont l'auteur croit rendre compte de ce qu'il a entendu, et bien plus pour approuver que pour contredire. Il ne manque ni d'esprit, ni même de connaissances; quoiqu'elles ne soient nullement réfléchies,

et de la meilleure foi du monde, il me fait dire plus d'une fois précisément le contraire de ce que j'ai dit. Il faut bien le lui pardonner, et même à ceux qui, me réfutant le livre à la main, et sachant bien ce qu'ils faisaient, ont affecté de combattre ce que je n'avais jamais écrit, et m'ont opposé ce qu'ils prenaient dans mon propre ouvrage. Cela est plus ou moins de tous les temps; cela est du métier, pour dire le mot; mais tout cela, je vous le répète, fait fort peu de bruit et encore moins d'effet; et avez-vous vu souvent de ces feuilles du jour avoir un lendemain? Mon ami, ce n'est pas dans les journaux, dans les brochures, dans les extraits qu'on ira chercher ce que j'ai pensé; c'est dans mon ouvrage; et c'est là aussi qu'il conviendra de consigner, quand il en sera temps, ce qui est fait pour caractériser la littérature et la critique de nos jours.

— Oh! vraiment, c'est là ce qui soulève déja contre vous quantité d'auteurs, qui, à vue de pays, ne sont pas trop contents de la figure qu'ils feront dans vos tableaux, et les plus alarmés se hâtent de prendre des avances.

— Elles pourraient bien être gratuites pour la plupart. Je n'ai pas envie d'épuiser la matière;

ce n'est pas là le cas, et il suffira de s'arrêter à ce qui peut fournir des résultats instructifs, et parfois peut-être à ce qui peut égayer l'instruction. Il ne faut s'occuper du mal que pour en tirer du bien, et je vois d'ici que bien des gens seront tout étonnés de n'avoir rien à démêler avec moi, à moins qu'ils ne se formalisent de mon silence, ce qui n'est pas impossible.

— Mais ici du moins vous en aurez parlé sans doute....

— *Précisément comme* j'en parlais dans les journaux où je travaillais alors, sauf la différence de forme et de ton qui doit se trouver entre des lettres particulières et des écrits publics. On va beaucoup plus vite dans une correspondance que dans un journal; l'esprit et le style y sont plus libres, et les jugements peut-être encore plus sévères, quoique moins régulièrement motivés. On est tenu, devant le public, de prouver en rigueur, du moins selon mes principes, qui là-dessus ne sont pas, je l'avoue, ceux de tout le monde; mais, dans la communication épistolaire, on a droit de compter un peu sur la confiance qu'elle suppose. Vous verrez pourtant que j'y discute aussi, dès que la chose en vaut la peine, mais sans sor-

tir du ton et de la mesure d'une lettre, même dans des matières importantes, où j'indique, comme cela m'arrive ailleurs, des vérités que je me propose de développer en temps et lieu.

— Qu'appelez-vous matières importantes? Est-ce qu'il s'agit ici d'autre chose que de littérature?

— Est-ce que la littérature ne se mêlait pas à tout? N'étais-je pas d'ailleurs autorisé à entretenir la personne auguste à qui j'avais l'honneur d'écrire, de tout ce que je croyais digne de son attention, ou même susceptible de l'amuser un moment? Vous trouverez ici un peu de tout : c'est le droit et l'agrément du genre épistolaire.

— Ah! j'entends; votre *correspondance* était de la même nature que tant d'autres fabriquées à Paris pour circuler dans les cours d'Allemagne, qui presque toutes avaient ici leurs nouvellistes en titre d'office, depuis que Thiriot avait été celui du roi de Prusse.

— Mon jeune ami, vous n'y pensez pas. J'ai vu quelques-uns de ces papiers, il y en a eu même d'imprimés : c'étaient le plus souvent des chroniques de scandales et de mensonges, de vrais sottisiers, des nouvelles d'antichambre ou de

café. Bien loin de demander rien de pareil, le prince ne l'aurait pas souffert, si j'avais été capable de m'en aviser. Mais il me connaissait, puisqu'il m'avait choisi. Vous savez si je suis adulateur : je n'ai jamais passé pour l'être, et il a été un temps où l'on disait à la cour que j'étais *contempteur* (ce n'était pas sous Louis XVI). Mais rappelez-vous quelle opinion Pétrowits laissa de lui, lorsqu'il visita la France et qu'il parut à Versailles et à Paris, ce qu'on en disait dans ce temps où il y avait une voix publique, puisqu'elle était parfaitement libre, et voyez enfin comme il règne aujourd'hui. Je n'en dirai pas davantage : la reconnaissance peut rendre suspecte la véracité même. J'ai été comblé des bienfaits, et ce qui est plus, des bontés de ce prince, et d'ailleurs je n'aime guères à louer que comme historien, parce que dans l'histoire la louange même est sévère.

— Mais vous devez avoir toute satisfaction sur ce qui le concerne. Son éloge est aujourd'hui par-tout; nos papiers publics en sont remplis.

— Je m'en réjouis; c'est un bon signe; mais c'est une raison de plus pour que je laisse parler tout le monde sans m'en mêler.

— Pourquoi donc?

— Je dirais autrement que les autres, et aujourd'hui je ne le veux pas. Vous ne pouvez pas ignorer qu'à chacune des révolutions de notre révolution, il semblait qu'il n'y eût en France qu'une voix dans ce qu'on entendait, qu'un esprit dans ce qu'on lisait, et vous savez pourquoi. S'il eût été à-propos que j'écrivisse, ou du moins que j'imprimasse, après le *fructidor* du directoire, et que j'eusse eu à parler de Paul Ier, j'aurais été à mon aise; j'aurais tout dit, et ce qu'assurément personne ne disait et n'a même dit encore. C'est ma méthode: voyez-en la preuve dans l'écrit sur le mot *fanatisme*, publié sous ce même directoire, entre deux proscriptions, et cherchez ailleurs dans le même temps ce qu'on trouve là, et ce qu'on fut si étonné de lire. Les temps sont bien changés, graces à Dieu: mes principes ne le sont pas. Je reconnais des circonstances qui prescrivent le silence: je n'en reconnais pas qui puissent dicter mes paroles.

— Vous parlez de vos principes, comme s'ils n'avaient jamais changé; et ceux que vous aviez quand vous étiez *philosophe?*

— Ah! ah! mon ami, et vous aussi, vous par-

lez cette langue! vous appelez principes le mépris de ce qu'on ne connaît pas! Ce que vous venez de dire équivaut à ceci : « *Vous aviez d'au-* « *tres principes quand vous n'en aviez point.* » Depuis quand l'ignorance et la déraison sont-elles des *principes*, si ce n'est pour cette espèce de *philosophes* qui n'en a jamais eu d'autres? Heureusement vous n'êtes pas *philosophe* de cette façon-là.

— Dieu m'en préserve; mais enfin vous l'étiez, *vous*, quand vous avez écrit ces lettres, et vous les publiez aujourd'hui que vous ne l'êtes plus. Je ne comprends pas, je l'avoue, comment vous vous en serez tiré. Probablement la religion n'y était pas fort ménagée, et si ces lettres sont ce qu'elles étaient, c'est un scandale : si elles sont autres, ce n'est plus votre *correspondance;* c'est une charlatanerie fort indigne de vous. Je vous préviens même qu'on vous attend dans ce défilé.

— C'est qu'on suppose, comme vous, ce qui n'est pas, et ce n'est pas la première fois. Premièrement, quoique j'aie été *philosophe*, ou pour parler français, incrédule, ceux qui m'ont connu alors, savent si j'étais animé de cet esprit de pro-

sélytisme qui était celui de la secte, et dont même je me suis souvent moqué. Voltaire, dans son langage qui était toujours la parodie de l'écriture, m'a toujours reproché de n'avoir pas *le zèle de la maison du seigneur.* Est-ce ma faute à moi, si un monde né de la révolution parle tous les jours de notre ancien monde comme des siècles anté-diluviens? Nos jeunes aristarques sur-tout sont curieux sur cet article. Je ne puis que rire de pitié quand, par exemple, ils me font *élève de Diderot.* Je n'aurais pas besoin d'apprendre à d'autres qu'eux que jamais je n'ai eu de liaison particulière avec Diderot, quoique je l'eusse vu trois ou quatre fois dans ma première jeunesse; que ses sociétés n'étaient pas les miennes; que jamais je n'ai mis le pied chez le baron d'H***, dont la maison était le chef-lieu des athées. Je puis dire plus : je n'ai jamais aimé les écrits de Diderot, ni même sa personne, parce que jamais je n'ai pu souffrir ni l'athéisme, ni le charlatanisme, ni le mauvais goût; et la preuve de ce que je vous dis est dans mes ouvrages mêmes. Je pourrais les citer, je pourrais ajouter des faits certains, publics ou particuliers...

— Et pourquoi ne l'avoir pas encore fait? Pour-

quoi laisser circuler tant de mensonges sur le passé, qui n'ont pour objet que d'inculper le présent?

— Parce que la chose dont je dois m'occuper le moins, c'est moi-même. Les détails personnels me répugnent, et je me les réserve là seulement où ils auront une excuse, comme nécessaires à la cause que je défends, là où elle sera traitée à fond (1).

— Mais enfin, sans avoir ce zèle dévorant de vos *confrères*, il était naturel de se laisser aller à l'habitude de parler fort légèrement de ce que vous révérez aujourd'hui.

— J'avais un autre préservatif, de nature à ne vous laisser aucun doute, et qui vous prouvera que pour avoir une opinion, il faut être instruit des faits : celui que je vais vous apprendre est décisif, et les preuves existent. Ma façon de penser n'était que trop connue, et l'on crut devoir m'avertir que le prince respectait la religion comme il le devait, qu'à la cour de Russie on ne traitait

(1) Dans l'*Histoire de la Philosophie*, où les faits doivent venir à l'appui des assertions, et où les hommes doivent être connus ainsi que les choses.

primé cet article-là légèrement (1); et que mes lettres y seraient lues. L'avertissement était très-sérieux et très-authentique : heureusement il ne m'en coûtait rien pour m'y conformer. Je n'ai donc rien eu à corriger là-dessus dans ce que j'imprime aujourd'hui : toute la revision s'est bornée à la suppression de ce qui depuis se trouvait ailleurs, et notamment de quelques vers courants, tels que des contes de Rulhière, de Champfort, etc. d'une liberté qu'on pouvait se permettre dans une lettre, mais non pas devant le public. Je n'ai pourtant pas porté ce scrupule jusqu'à un rigorisme que je n'ai pas cru nécessaire même dans le *Cours de Littérature*, où j'ai laissé ce qui n'était que mondain sans être indécent. Je sais aussi que des censeurs qui peuvent avoir raison, y ont trouvé *des restes du vieil homme* : cela n'est que trop possible, et je voudrais pouvoir

(1) J'ai su, à n'en pouvoir douter, que l'athéisme de Diderot, qu'il laissa percer quelquefois dans ses conversations, réussit très-mal à cette cour, et que l'impératrice elle-même, malgré tout ce qu'elle mettait de grace dans son accueil hospitalier, sut très-mauvais gré au *philosophe* de ses indiscrétions, et lui fit une verte réprimande.

y porter remède. Mais comment faire sentir une littérature toute mondaine, en s'interdisant tout esprit mondain? Pour en venir à bout, il faudrait en savoir plus, et valoir mieux que moi. Quant à la *correspondance*, j'ai pu, comme vous le voyez, remplir à-la-fois mon dessein et mon devoir, c'est-à-dire me montrer à-peu-près tel que j'étais alors. Il n'y a rien d'un chrétien, mais rien d'un impie. On y voit l'ami des *philosophes* de ce temps-là, mais non pas au point de flatter leurs travers, et de dissimuler les défauts de leurs écrits; et combien de fois m'en ont-ils témoigné dès-lors une humeur dont je ne tenais pas grand compte, parce que je la trouvais injuste!

— Ainsi nous pouvons nous assurer de lire en 1801 votre *correspondance* à-peu-près telle qu'elle était depuis 1774 jusqu'en 89?

— Vous devez comprendre que s'il en était autrement, cela ne vaudrait plus rien ni pour le public ni pour moi. Ces lettres n'auraient plus leur caractère originel : tout y serait factice, ce que je ne puis souffrir dans les autres, et encore moins dans moi. Je me suis même défendu d'effacer quelques opinions que je regarde actuelle-

ment comme des erreurs, et pour obvier à tout inconvénient, je les réfute dans des notes.

— Ah! vous avez aussi des notes? y en a-t-il beaucoup?

— Peu. Il en fallait au moins pour un certain ordre de lecteurs, et quelquefois pour ne pas manquer l'occasion de dire quelque chose d'utile; mais ces notes sont en petit nombre, et fort courtes.

— Y en a-t-il pour rétracter quelques-uns de vos jugements sur les auteurs?

— Je ne le crois pas. Je vous disais tout-à-l'heure que j'avais toujours été un rapporteur de bonne foi dans les procès littéraires, ce qui m'a souvent mis bien mal avec les parties. Mais j'ai eu aussi ma récompense, en voyant mes conclusions, au moment où je les ai relues, assez généralement ratifiées par la cour souveraine du public, avec le grand sceau du temps.

— Soit; mais vous allez rouvrir les blessures de l'amour-propre.

— Est-ce que celles-là se ferment? Je ne m'en suis guère aperçu. Mais quand cette considération serait à-présent quelque chose pour moi, il y a long-temps que je n'ai rien à gagner ni à perdre

avec les auteurs, et de part et d'autre tout est a-peu-près arrangé, du moins jusqu'à ce que je ne sois plus. Il me suffit que même dans une espèce d'écrit qui me dispensait de toute réserve, sur-tout avec ceux qui s'étaient tout permis contre moi, l'on ne puisse apercevoir, je ne dis pas la haine, mais même l'inimitié. Vous vous doutez bien que le personnel est toujours mis de côté, hors dans ce qui est pour ainsi dire du domaine public. Mais, si je ne me trompe, on trouvera par-*tout* les impressions d'un littérateur, et non pas les affections de l'homme.

— Je vois un autre danger; car vous n'ignorez pas que depuis long-temps tout est danger pour vous.

— Depuis long-temps aussi je n'en connais qu'un réel, et ce n'est sûrement pas celui-là que vous voulez dire.

— Je veux dire le danger de parler de soi et de ses ouvrages, et dans cette *correspondance* vous y étiez absolument obligé, sous peine de manquer à vos fonctions. Je conçois que, pour beaucoup d'autres ce n'eût pas été un embarras: il n'y a qu'à lire les préfaces et les journaux. Mais vous....

— J'ai tâché de m'acquitter de ce devoir indispensable le plus succinctement possible, et avec un laconisme purement historique. Je dis les faits, parce qu'il faut les dire, et s'il m'arrive de jouir un moment de quelques succès, ce moment est donné à l'amitié qui le partage quand j'écris au comte de Sch***.

— Tout cela ne rassure pas la mienne sur le déchaînement que peuvent occasionner quatre volumes de votre critique... c'est bien dommage qu'on ne puisse pas réconcilier la vérité avec l'amour-propre.

— Mon ami, cela ne se peut pas, parce que la vérité est bonne, et l'amour-propre mauvais. Voyez les risibles efforts que font journellement nos *philosophes* honteux et non pas corrigés, pour réconcilier la révolution avec la morale et le bon sens! Pas un n'a l'air de se douter que ces singulières apologies soient une condamnation tout aussi péremptoire que les *carmagnoles* de la tribune *conventionnelle*. Observez cependant qu'il y a des nuances et des degrés dans le mal de l'amour-propre comme dans tout autre. L'orgueil d'étouffer la vérité par la force oppressive, est le crime de l'amour-propre, et le plus

grand de tous les crimes imaginables : c'est celui de la révolution pendant dix ans : il suffirait pour expliquer à la raison les peines éternelles (1), quand elles ne seraient pas de foi. La vanité, c'est-à-dire l'orgueil des petites choses, n'est proprement que la sottise de l'amour-propre ; et s'il arrive qu'après avoir été, comme de nos jours, tant éprouvé et averti dans les grandes choses, on se cabre encore pour les petites, c'est que la sottise est incurable ; et tant pis pour elle, d'autant qu'alors elle peut devenir méchanceté. Au reste, le champ des représailles est ouvert, et l'on ne m'y rencontrera pas. Eh! que peuvent-ils, après tout, dire ou faire qui n'ait été dit ou fait?

— Eh! sont-ils embarrassés de se répéter les uns les autres, ou de se répéter eux-mêmes?

— Ils n'ont jamais fait autre chose ; mais, si j'en

---

(1) Elles sont susceptibles de démonstration métaphysique ; ce qui ne veut pas dire que c'en soit une pour nos *philosophes*. Je ne sais si l'on en trouverait aujourd'hui un sur cent qui sache ce que c'est qu'une preuve métaphysique :

Grands mots que Pradon croit des termes de chimie.

(Boileau.)

étais fort peu affecté, quand la littérature était tout pour moi, que sera-ce quand elle ne m'occupe plus que par rapport à l'objet principal où je la fais toujours rentrer? C'est de cela seul qu'il s'agit : ce recueil pourra tenir sa place parmi les mémoires du siècle, et les événements l'ont rendu plus curieux et plus utile. C'est, si je l'ose dire, une sorte de monument qui paraît au milieu des ruines, non pas celui d'une génération, transmis à la suivante pour se reconnaître plus ou moins dans ses pères, mais celui d'un monde qui n'existe plus, dont une partie a péri, et dont l'autre se survit à elle-même, puisque personne n'est plus ce qu'il était.... Quel sujet de réflexions! et ceux qui ne lisent pas pour réfléchir, feraient mieux de ne pas lire.

— A propos, puisque vous avez des notes, n'aurez-vous pas aussi une préface?

— Sans doute, et nous venons de la faire.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE

A SON A. I. MGR LE GRAND-DUC,

AUJOURD'HUI

EMPEREUR DE RUSSIE,

ET A M. LE COMTE ANDRÉ SCHOWALOW,

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II,

Depuis 1774 jusqu'à 1789.

Et mihi res, non me rebus submittere conor. (HOR.)

LETTRE PREMIÈRE.

Février 1774.

LA littérature et le théâtre n'offrent rien de bien intéressant depuis le commencement de cet hiver; mais en récompense le barreau est devenu une arène fameuse qui attire l'attention de toute la France. Les scènes qui s'y passent et les acteurs

qui s'y distinguent, sont également dignes de curiosité. Les trois principales causes qui ont occupé le public, sont premièrement le procès du comte de Morangiés contre les Vérons, ensuite celui de Beaumarchais contre M. et madame de Goesman; enfin la querelle de maître Linguet contre l'ordre des avocats. Il faut vous donner une idée claire, précise et impartiale de ces trois affaires, et des jugements qui sont intervenus. D'abord pour ce qui regarde l'affaire du comte de Morangiés, on en peut d'autant mieux parler aujourd'hui, que depuis l'arrêt qui lui a donné gain de cause, les esprits auparavant agités de passions diverses, ont eu le temps de se calmer, et de peser avec plus de maturité les vraisemblances morales qui seules ont pu guider les juges dans cette affaire épineuse.

Le fond du procès est connu. Il s'agissait de savoir si des billets de cent mille écus, signés par le comte de Morangiés, qui se trouvaient entre les mains de la dame Véron et de son fils Dujonquay, leur avaient été donnés pour être négociés, ou s'ils en avaient fourni la valeur. Je n'entrerai dans aucune discussion juridique sur les faits; on peut consulter les mémoires. Ce que je crois devoir observer dans ces sortes d'affaires, c'est la partie morale, c'est l'homme, c'est la nature des jugements du public, et les motifs qui les déterminent.

Au premier moment où cette affaire éclata, tout Paris fut pour les Vérons. Le comte de Morangiés avait cru devoir recourir à l'autorité de

la police, pour arracher à des fripons l'aveu de leur fraude. Ils l'avaient confessée, vaincus par cette crainte intérieure qui accompagne toujours les coupables de cette espèce à l'aspect des officiers de justice. Mais revenus de leur premier trouble, et guidés par un légiste qui crut pouvoir partager avec eux le profit de cette affaire, ils avaient réclamé contre leur aveu : ils le prétendaient arraché par la violence. Leurs plaintes soulevèrent tous les esprits : ils étaient en prison; ils se plaignaient qu'un homme puissant les avait opprimés pour prix du service qu'ils lui avaient rendu : la pitié plaida pour eux dans tous les cœurs. Chacun croyait prendre la défense du faible contre l'oppresseur; il semblait que leur cause fût celle de l'innocence accablée. La pitié est peut-être le ressort le plus puissant des affections populaires (1). L'émotion générale entraîna les premiers juges, ceux du bailliage du palais; et le comte de Morangiés fut condamné à payer cent mille écus, et mis en prison jusqu'au paiement.

Rien n'avait plus contribué à nuire au comte de Morangiés dans l'esprit du public, que la tournure maladroite que son avocat Linguet donna d'abord à sa défense. Dans une cause si sérieuse,

---

(1) Cela était vrai alors : on n'avait pas encore dénaturé l'homme, en lui ôtant le frein de la religion, et par conséquent de la conscience. (*Note de l'auteur.*)

et pour laquelle une famille était détenue dans les prisons, il prit un ton de plaisanterie qui parut indécent, et qui dans ce moment était au moins déplacé. Il affecta trop de tourner en ridicule l'histoire que les Vérons avaient faite de leur fortune, et cette histoire en effet paraissait fort peu vraisemblable. Mais on répondait avec quelque fondement, que personne n'était obligé de donner une histoire suivie de l'établissement de sa fortune; qu'il n'y avait peut-être personne qui dans ce cas ne se trouvât embarrassé de quelques circonstances; que dans ces matières, comme dans beaucoup d'autres, le vrai pouvait n'être pas vraisemblable; et que tel homme possédant cent mille écus, pourrait fort bien, comme cent exemples le prouvent, vivre avec toutes les apparences de la pauvreté.

Ces raisonnements que les plaisanteries de Linguet ne détruisaient pas, les billets, titre légal que possédaient les Vérons, et sur-tout l'idée où l'on était qu'on avait voulu les opprimer, tournèrent d'abord de leur côté presque tous les suffrages. Cependant, lorsqu'on vit le comte de Morangiés en prison et ses adversaires triomphants, il se fit peu-à-peu dans le public une révolution que les esprits sages avoient attendue, et que leurs réflexions achevèrent. On commença à considérer que si par hasard le comte de Morangiés était innocent, ce qui après tout était fort possible, il se trouvait à-la-fois dupe et victime du complot

de quelques fripons, dépouillé de cent mille écus, et puni de sa confiance dans des agioteurs, par la perte de son honneur et de sa liberté. Cette destinée était sans doute affreuse, et la pitié publique qui l'avait d'abord disgracié, commençait à s'élever en sa faveur. Alors les bons esprits qu'on n'avait pas voulu écouter dans la fermentation générale, offrirent la lumière à des yeux qui ne s'en détournaient plus. Sans entrer dans l'examen de la fortune des Vérons, on pouvait réduire la cause à deux points, le droit et le fait. Dans le droit, ils avaient un titre légal, les billets du comte de Morangiés. On leur opposait la déclaration signée d'eux, par laquelle ils avouaient que ces billets ne leur avaient été confiés que pour être négociés, et qu'ils n'en avaient jamais fourni la valeur. Ce titre anéantissait le premier; mais ils réclamaient contre cette déclaration qu'ils disaient avoir été extorquée, et il fallait alors en venir à la question du fait. Alors on prouvait qu'il était moralement impossible qu'un homme de vingt-cinq ans, jouissant de sa santé et de sa raison, instruit même des formes de la procédure, pût jamais être assez intimidé par la vue et même par les menaces de deux officiers subalternes, tels qu'un exempt et un commissaire, pour consentir à perdre cent mille écus qu'il aurait véritablement donnés; pour renoncer ainsi à sa fortune et à son honneur, lorsque cent moyens se présentaient de défendre l'un et l'autre. Il était

impossible que la force de la conscience et celle de l'intérêt réunies fussent surmontées par des motifs de crainte si légers, lorsqu'à peine la crainte d'une mort présente pouvait, dans les principes reçus de probabilité morale, balancer une résistance si naturelle et si forte. Enfin il était évident qu'un homme qui s'accuse d'escroquerie et qui signe son aveu, uniquement parce qu'il se voit menacé de la prison, est nécessairement un fripon fait pour y être renfermé.

Ces considérations fondées sur la connaissance du cœur humain, déterminèrent les juges souverains à qui l'on avait porté l'appel. La déclaration des Vérons fut regardée comme un titre qui abolissait les billets; et ils furent condamnés au bannissement, comme coupables de fraude.

M. de Voltaire a pris parti dans cette cause. Ce génie versatile et infatigable s'occupait des procès de la capitale en faisant à Ferney la tragédie des *Lois de Minos*. On ne connaît que Sophocle qui ait travaillé pour le théâtre dans un âge si avancé; mais Sophocle ne composait point de mémoires sur les affaires qui partageaient l'aréopage. M. de Voltaire, non content de défendre l'innocence des vivants, veut justifier la mémoire des morts. Il vient de publier un fragment très-curieux sur la condamnation du général Lally, et sur la perte des possessions françaises dans l'Inde. On dit même qu'il travaille à un résumé de tous les arrêts notoirement injustes, rendus par tous les

tribunaux du monde, c'est-à-dire qu'il fait l'histoire des injustices de la justice humaine.

Le procès de Beaumarchais est encore plus remarquable par ses conséquences et ses singularités. Il est assez rare de voir un homme long-temps noirci dans l'esprit de la multitude, regagner l'estime générale par un procès où ses ennemis pensaient se prévaloir de sa mauvaise réputation pour l'accabler; de voir cet homme flétri par un arrêt et honoré par le public, recouvrer son honneur précisément par ce qui le fait perdre aux autres: c'est pourtant ce qui est arrivé à Beaumarchais. *Fils d'un* horloger et d'abord distingué lui-même dans ce même art, doué de beaucoup d'esprit naturel et de talents agréables que l'éducation avait développés, il s'était élevé dans le monde au-dessus de l'état de ses parents. Maître de guitare de mesdames de France, il s'était fait connaître à la cour; il avait gagné l'amitié de feu M. Paris Duverney, par un service signalé qu'il eut occasion de lui rendre (1). M. Duverney lui procura un intérêt dans des affaires de finance et commença sa fortune. Beaumarchais l'augmenta par deux mariages successifs, où il fut avantagé de ses deux femmes, qui vécurent peu. Il acheta

(1) Beaumarchais à qui mesdames s'intéressaient, employa leur crédit pour engager le roi à venir faire une visite à l'École militaire, ouvrage de M. Duverney, et c'était le comble de l'ambition de ce vieillard respectable.

une charge et des lettres de noblesse. L'envie secrète que l'on ressent communément contre ceux qui ont dans le monde une existence au-dessus de leur origine, les avantages de Beaumarchais dans la société, et l'imprudence qu'il eut de les faire trop sentir, tous ces motifs joints à une légèreté blâmable dans le ton et dans la conduite, lui attirèrent beaucoup d'ennemis. Les bruits les plus atroces et les plus absurdes se répandirent sur la mort de ses deux femmes, et sur les moyens qu'il avait employés pour s'enrichir. L'on sait avec quelle facilité s'accréditent ces rumeurs scandaleuses qui sont l'aliment de la conversation et la pâture de la malignité. Beaumarchais passa bientôt pour un homme au moins suspect qu'il n'était pas convenable de voir. Une querelle qu'il eut avec un grand seigneur, pour une fille entretenue que tous deux se disputaient, ne servit pas à rétablir sa réputation. C'est vers ce même temps qu'il eut un procès avec le comte de Lablache, légataire de M. Paris Duverney. Beaumarchais revendiquait quinze mille francs que M. Paris Duverney lui devait, en vertu d'un arrêté de compte fait quelque temps avant sa mort. Le comte de Lablache prétendit que l'arrêté de compte n'était pas dans les formes légales. Le procès fut porté au parlement, et Beaumarchais fut condamné sur le rapport de M. de Goesman, conseiller de grand-chambre. Mais, à la suite de ce procès qui avait fait peu de bruit, il s'en éleva un autre où

toute la France s'est intéressée, et dont voici le sujet.

Beaumarchais, qui dans le cours de son procès était encore en prison pour la querelle dont j'ai parlé, obtint permission d'en sortir accompagné d'un officier de police, pour aller voir ses juges. Il lui était important d'avoir des audiences de son rapporteur, M. de Goesman, qui se rendait très-difficile à voir. Un libraire nommé Lejai, et un particulier nommé Bertrand d'Airolles, s'entremirent entre madame de Goesman et Beaumarchais, et promirent à ce dernier de lui procurer des *audiences*, s'il consentait à faire des présents à madame de Goesman. On porta chez cette dame cent louis, une montre de même valeur, et quinze louis qui devaient être pour le secrétaire. M. de Beaumarchais piqué de la perte de son procès, se fit tout rendre, excepté les quinze louis qu'on lui refusa; le secrétaire niait qu'il les eût reçus. Ce démêlé fit quelque bruit; il était fait pour nuire à la réputation de M. et madame de Goesman. Ce magistrat offensé des bruits qui se répandaient, rendit plainte contre Beaumarchais en corruption de juge et en diffamation. L'accusé se défendit avec autant d'esprit que de courage. Il prouva qu'en donnant de l'argent, il n'avait voulu obtenir que des audiences qu'on lui refusait, et qui lui étaient absolument nécessaires. Aux confrontations avec madame de Goesman, il eut toute la supériorité que pouvaient lui donner la viva-

cité de l'esprit et la grace de l'élocution. C'était un mélange de la douceur et de la politesse que l'on doit toujours au sexe, et de l'ironie fine et gaie qu'on se permet avec un adversaire que l'on trouble et que l'on accable. Ces confrontations rapportées dans ses mémoires, étaient des scènes vraiment comiques, pleines de sel et d'agrément, et firent voir que l'auteur avait méconnu son vrai talent, en donnant au théâtre deux drames tristes et médiocres, *Eugénie* et *les deux Amis*. Les accessoires du procès le rendirent encore plus piquant et plus amusant pour le public. Bertrand d'Airolles, Marin, auteur de la gazette de France, qui s'était mêlé dans le procès comme négociateur; d'Arnaud auteur de mauvais drames, qui avait très-imprudemment écrit, en faveur du libraire Lejai, une lettre qu'il fut obligé de rétracter; tous ces ennemis de Beaumarchais paraissaient dans ses mémoires autant de personnages aussi ridicules ou aussi odieux qu'il lui plaisait. Jamais on n'a porté plus loin le talent de la plaisanterie et du sarcasme. En même temps qu'il chargeait ses ennemis d'opprobre et de ridicules, il saisissait l'occasion de se relever aux yeux du public, en détruisant les reproches qu'on lui faisait, et il opposait à des rumeurs vagues des témoins irrécusables. Son style, si léger et si gai quand il raillait ses adversaires, devenait noble et intéressant quand il parlait de lui-même, et la fermeté de son ton semblait annoncer celle de son caractère. Une lettre ca-

lomnieuse que ses ennemis firent courir sur un voyage qu'il avait fait en Espagne, lui donna l'occasion de raconter ce qui lui était arrivé dans ce voyage, et cette histoire attestée, quant au fond, par les personnes les plus augustes et les plus respectables, et dont les détails, à la disposition du narrateur, lui permettaient l'intérêt du roman, montra Beaumarchais dans un si beau jour et dans un rôle si brillant, qu'on était tenté de croire que lui-même avait fait courir contre lui la lettre injurieuse dont il avait tiré un si grand parti. Enfin on convenait que les quatre mémoires qu'il avait imprimés dans cette affaire, étaient, à quelques fautes près, des chefs-d'œuvre de plaisanterie, de discussion et d'éloquence, et l'on disait que ses ennemis, en voulant le jeter dans le précipice, l'avaient forcé *de se sauver sur un piédestal.*

Enfin le 26 février, après une assemblée de chambres qui dura toute la journée, Beaumarchais fut condamné à la pluralité des voix, à être blâmé et amendé, (condamnation infamante) comme ayant tenté de corrompre son juge, et insulté la magistrature. Madame de Goesman fut aussi blâmée et amendée, comme ayant reçu de l'argent; Lejai et Bertrand d'Airolles admonestés, (degré de flétrissure moindre que le blâme) pour avoir été les agents de la corruption, et les autres parties intervenantes au procès, mises hors de cour. Cet arrêt a soulevé tout Paris; on l'a regardé comme une oppression. On ne sait encore

quel parti prendra Beaumarchais; mais en général il est réhabilité dans l'opinion publique, parce qu'on ne peut pas croire qu'un homme doive être flétri pour avoir cherché, à prix d'argent, les moyens d'aborder un juge qui se rendait invisible.

Pendant le cours de cette affaire est survenue celle de maître Linguet. Il avait reçu des juges une injonction d'être plus circonspect, et cette injonction, dans les anciens réglements, suffisait pour être exclus de l'ordre. Comme depuis les dernières révolutions que la magistrature a essuyées, l'ordre des avocats n'a plus de bâtonnier qui puisse le convoquer, vingt-quatre avocats se sont réunis de leur autorité particulière pour convenir entre eux de ne point plaider avec maître Linguet pendant un an. Cet avocat, bien éloigné de reconnaître un pareil jugement, a publié un mémoire où il en démontre l'illégalité, et dans lequel il attaque avec violence le célèbre M. Gerbier, qu'il accuse d'avoir été le moteur de l'entreprise formée contre lui. Il y joint même des imputations graves et qui sont réellement punissables, si, comme on le croit, elles se trouvent calomnieuses. Quarante avocats, révoltés de cette licence qui les alarmait tous, se sont présentés au palais, précédés des gens du roi, et ont demandé justice. Le parlement a rendu un arrêt qui raye maître Linguet du tableau des avocats, et lui en interdit les fonctions. Il a sur-le-champ appelé

au conseil et obtenu un arrêt de surséance ; mais on attend encore un arrêt définitif. On s'accorde assez généralement à penser que le comité des vingt-quatre avocats n'avait nullement le droit de suspendre maître Linguet de ses fonctions ; mais que celui-ci est inexcusable de s'être emporté à des calomnies en défendant sa cause qui n'en devenait pas meilleure. On attend un mémoire apologétique de M. Gerbier.

Il y a quelques années que le suicide commence à devenir en France plus commun qu'il ne l'avait jamais été : dernièrement on en a vu un exemple remarquable. Deux dragons, dont le plus âgé avait vingt-deux ans, nommés, l'un *Bordeaux*, et l'autre *Humain*, et qui tous deux avaient reçu de l'éducation, ont été ensemble au cabaret, et se sont tués tous les deux d'un coup de pistolet dans la tête, après avoir écrit plusieurs lettres à leurs commandants et à leurs amis, où ils annonçaient le projet et les motifs de leur mort volontaire. Tous deux assurent dans leurs lettres qu'ils sont dégoûtés de la vie depuis long-temps, sans avoir aucun malheur particulier qui puisse la leur faire haïr. Au surplus, on voit par la tournure de leurs lettres et par la manière dont elles sont travaillées, que ces deux hommes ont mis tout leur esprit et tout leur amour-propre dans la dernière action de leur vie.

Je suis, etc.

LETTRE II.

Mai 1774.

La plus intéressante de toutes les nouveautés qui paraissent en ce moment, est sans contredit la nouvelle édition de l'*Histoire philosophique et politique du commerce des Européens dans les deux Indes*, en sept volumes in-8°, ouvrage attribué à l'abbé Raynal, qu'il n'avoue pas publiquement, parce qu'il serait encore plus hardi de l'avouer que de l'avoir fait, mais dont il ne se défend pas dans les sociétés assez sûres pour y permettre à l'amour-propre de jouir de ses succès, et le livre en a beaucoup. Je ne sais si vous connaissez la première édition: elle était informe et chargée de fautes d'impression choquantes et innombrables, qui pourtant n'empêchèrent pas l'ouvrage de réussir. On en a fait dans l'Europe plus de quarante contrefaçons. Il avait de quoi plaire à beaucoup de lecteurs; il offre aux politiques des vues et des spéculations sur tous les gouvernements du monde, aux commerçants des calculs et des faits, aux philosophes des principes de tolérance et la haine la plus décidée pour la tyrannie, le fanatisme et la superstition; aux femmes des morceaux agréables et dans un goût romanesque, sur-tout l'adoration la plus passionnée et l'enthousiasme de leurs attraits.

Cette nouvelle édition est infiniment plus soignée que les précédentes ; elle est augmentée d'un volume entier, et dans tous les autres, il y a des articles importants nouvellement ajoutés. On croit, et il est même prouvé par l'extrême différence qu'on remarque entre cette édition et la première donnée par l'auteur, que son ouvrage a été revu par un homme de lettres qui en a épuré et châtié le style, et qui même y a semé beaucoup de traits heureux qui n'y étaient pas. On a su, lorsque la première édition a paru, que l'ouvrage était originairement de plusieurs mains. M. Pechmeja, homme d'esprit, connu par un éloge de Colbert, où il y avait des beautés, prétend ou avoue qu'il a inséré dans l'ouvrage de l'abbé Raynal des morceaux de philosophie, et il est sûr que Diderot en a fait une partie très-considérable. Quoi qu'il en soit, si vous me demandez mon sentiment sur ce livre, le voici. Il manque de méthode, partie très-essentielle dans un ouvrage de ce genre. Les matières n'y sont pas distribuées de manière à laisser dans l'esprit du lecteur de grands résultats et des notions claires. Il y a de la confusion et de la diffusion ; l'ouvrage ne fait pas un tout bien composé, et chaque partie est surchargée de digressions qui nuisent à l'objet principal. Les transitions ne sont ni bien marquées, ni ménagées avec art. L'historique de chacun des peuples dont il parle, remonte toujours beaucoup trop haut. Il ne fallait pas, en parlant des Hollandais, aller jusqu'au

temps de César : cette marche occasionne des redites et détourne du but. Le style est très-inégal ; il manque souvent de goût et de précision, et l'ouvrage est chargé de déclamations. Voilà ses défauts : voici son mérite. En général il attache et il amuse ; il fait passer sous les yeux du lecteur une quantité d'objets intéressants et toutes les grandes époques de l'histoire moderne. Les négociants disent que la partie du commerce est bien traitée. L'auteur a eu entre les mains les registres des compagnies commerçantes ; il a consulté des hommes d'état et en a tiré des lumières. Les philosophes y trouvent des vues de législation ; les gens de goût des morceaux écrits avec sensibilité, et quelquefois avec éloquence.

On a toléré ici le débit de son livre (1) avec les précautions ordinaires, tandis que l'on a souvent arrêté des ouvrages cent fois moins hardis, mais qui paraissaient plus offensants, précisément parce qu'on y affectait l'intention de ne pas tout dire et de se faire deviner. L'abbé Raynal a tout dit, et on l'a laissé dire. Le roi de Prusse seul, peu satisfait des grands éloges qu'on lui donne, parce qu'ils sont mêlés de grands reproches, lui a fait répondre par quelqu'une des plumes de son académie. La dispute roule sur des faits d'ad-

(1) Il faut avouer que cette tolérance avait été achetée douze francs par exemplaire, que l'on donnait au secrétaire d'un homme en place.

ministration dont on ne peut guères bien juger que sur les lieux.

Peut-être ne serez-vous pas fâché que je vous dise un mot de l'auteur, après vous avoir parlé de l'ouvrage. Il est né à Saint-Geniés en Guyenne, et il vint à Paris, comme beaucoup d'autres, pour faire fortune par ses talents. Il donna d'abord une *Histoire du Stathoudérat* qu'il fit imprimer à ses frais, exemple assez rare dans ce temps, où les auteurs ne savaient guères s'affranchir de la tyrannie des libraires. Il la vendit lui-même et en débita six mille exemplaires à un écu, ce qui lui fit une somme de dix-huit mille francs. Il faut convenir que cette manière de se tirer de l'indigence est un peu plus noble que la méthode aujourd'hui si commune à tous les barbouilleurs arrivant de province, de vendre bien vîte à un libraire une rapsodie satirique contre tous les auteurs célèbres dont ils n'ont pas pu approcher. Cette *Histoire du Stathoudérat* n'était pas bonne; mais il y avait beaucoup d'esprit et d'abus d'esprit, et l'on aimait encore alors les histoires écrites du style des romans. Il publia ensuite l'*Histoire du parlement d'Angleterre*, qui est écrite dans le même goût et eut le même succès. Quelque temps après l'auteur imprima une brochure politique sur les démêlés de la France et de l'Angleterre. Cette brochure fit du bruit; M. de Puisieux, ministre d'état, voulut voir l'auteur et l'envoya chercher. L'auteur fit part de cette bonne fortune à un de

ses amis, homme fort sage, qui lui conseilla de ne point aller chez le ministre. *On te fera écrire*, lui dit-il, *contre les ennemis de la France. Qui sait jusqu'où le zèle et la vivacité t'emporteront? Et au moment de la paix, tu cours le risque d'être sacrifié à la vengeance d'un prince offensé. Il ne faut point que les petits se mêlent des querelles des grands.* L'abbé fut frappé de cette réflexion; il n'alla point chez le ministre. Cependant quelque temps après il eut occasion de le connaître, et entra même fort avant dans son intimité. M. de Puisieux lui rappela un jour qu'il l'avait envoyé chercher, et lui demanda pourquoi il n'était pas venu. L'abbé le lui dit, et le ministre lui répondit en riant, *Cela aurait bien pu arriver.* Alors la paix était faite : il ne tint qu'à l'abbé Raynal d'être placé près d'un ambassadeur dans une négociation importante dont il aurait eu tout le travail : il préféra le séjour de Paris et la liberté. Il fut chargé pendant quelque temps du Mercure, et obtint ensuite sur ce journal une pension de mille écus. Il augmenta ses revenus par l'économie et par le commerce; et, ce qui est remarquable, par un bénéfice sur les vaisseaux négriers, au moment où il s'élevait avec tant de force contre la traite des nègres, dans son *Histoire des deux Indes.* Il a fondé des prix dans différentes académies, soit de la capitale, soit des provinces, et il vit à Paris avec l'élite des gens de lettres et dans la meilleure compagnie.

Vous voulez les vers courants : en voici sur un M. de Pezai que vous connaissez peut-être.

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous le jure.
Il s'est fait auteur et marquis,
Et tous deux malgré la nature.

On croit cette épigramme de M. de Rulhières, qui en fait de bonnes, et qui aime à en faire.

LETTRE III.

1er décembre 1774.

Henri IV occupe toujours les deux théâtres, celui des Français avec plus d'estime, celui des Italiens avec plus de concours. Le premier était connu depuis long-temps; le second est nouveau. Dans celui-ci, Henry IV est roi; dans celui-là, il n'est que bon-homme. Mais tout considéré, l'ouvrage de Collé prouve de l'esprit et du talent; l'ouvrage de M. de Rosoi au contraire prouve le défaut du talent autant que le bonheur du sujet. Celui de Collé restera; l'autre est un vaudeville du jour qui ne peut pas rester. Je me trouvai, il y a quelque temps, à dîner avec Collé : on parlait devant lui des deux *Henri IV*, et l'on disait que plusieurs personnes donnaient la préférence à celui des Italiens. Collé dit avec une plaisante naïveté : *Ce n'est pas moi toujours.*

On a donné à l'opéra *Azolan* qui n'a eu aucun succès. La musique est aussi riche de notes que pauvre d'expression. On n'a jamais employé tant de moyens pour produire si peu d'effets, ce qui est précisément le contraire du talent en tout genre. Les paroles sont fort au-dessous de la musique, c'est-à-dire au-dessous de rien. Rousseau a dit, ce me semble, une chose fort heureuse à propos de cet opéra et de celui d'*Orphée*. Il faut savoir que dans *Orphée* il y a un air admirable qui commence par ces mots : *J'ai perdu mon Eurydice.* C'est la parodie de cette ariette italienne si fameuse, *che faro senza Eurydice?* On demandait à Rousseau, après la première représentation d'*Azolan*, ce qu'il pensait de cet opéra. *Ah!* répondit-il tristement, *j'ai perdu mon Eurydice.* Gluck n'a point d'admirateur plus passionné que Rousseau; il n'a pas manqué une seule représentation de son ouvrage. La musique de Gluck l'avait reconcilié avec la vie. *Puisqu'on peut*, disait-il, *avoir un si grand plaisir pendant deux heures, je conçois que la vie peut être bonne à quelque chose.*

On a observé, il y a long-temps, que la musique avait un grand pouvoir sur les ames mélancoliques. Elle ne les égaye pas, mais elle les occupe; elle ébranle des organes affaissés et rend des sentiments à un cœur flétri. Je ne crois pas qu'il y ait un art dont l'impression soit plus prompte, plus puissante et plus générale. La

poésie produit de plus grandes choses ; elle parle à-la-fois au cœur, à la raison, à l'oreille. La musique s'adresse sur-tout aux sens et par eux à l'ame : tous les hommes ne font pas usage de leur raison ; tous ont des sens et un cœur. Rousseau avait commencé un opéra ; mais, quand il a entendu la musique de Gluck, il a abandonné son ouvrage : si c'est un sacrifice pour lui, ce n'est peut-être pas une perte pour nous. Il n'est plus dans l'âge où l'on compose avec génie. Il y a pour les hommes les plus heureusement nés, une époque où ils n'ont plus que la mémoire de leur esprit. Les dix dernières pièces de M. de Voltaire, depuis *Tancrède*, en sont un exemple frappant. Il tourne autour des idées de ses premières pièces et les affaiblit. Au surplus, il garde depuis quelques mois un silence qui m'alarme. L'inaction ne lui est pas naturelle : quand il cessera de produire, il sera bien près de cesser de vivre. Son plus grand plaisir depuis vingt ans, c'est d'écrire aujourd'hui pour imprimer demain. *Mon ami*, me disait-il un jour, *il y a vingt ans que je n'ai vu Paris ; mais il y a vingt ans que je fais rouler quatre presses jour et nuit.* Je serais pourtant fâché qu'il finît comme Jean Leclerc, un savant du siècle passé, qui, dans une extrême vieillesse, n'avait d'autre plaisir que de voir tous les jours une épreuve qu'il envoyait à l'imprimeur, et qu'on jetait au feu dans son antichambre.

Gluck est de retour à Paris. On arrange son

Alceste sur des paroles françaises, et en attendant on reprendra son *Iphigénie;* elle consolera Rousseau de la perte de son Eurydice.

Nous aurons incessamment aux Italiens *la Fausse Magie*, petite pièce en deux actes de M. de Marmontel, où il y a plus de gaieté que d'intérêt. J'en ai entendu quelques ariettes : la musique est de Grétry; on ne croit pas qu'il ait rien fait de plus agréable. Marmontel possède supérieurement la tournure des ariettes et le dialogue musical. V. A. I. ne trouvera pas peut-être hors de propos que je lui rappelle succinctement tout ce qu'a fait cet académicien qui a retrouvé en prose la réputation qu'il avait perdue en poésie.

Il est Limousin, et il vint à Paris l'an 1745. Il avait remporté plusieurs prix aux jeux floraux de Toulouse, et avait été quelque temps abbé. Il vécut à Paris, en partie des bienfaits de M. de Voltaire. Il logeait en commun avec quelques autres jeunes littérateurs qui n'étaient guères plus riches que lui, et chacun avait son jour pour être chargé de la dépense et de la cuisine. C'est lui-même qui m'a conté ces détails, d'autant plus volontiers que, au moment où il parlait, il avait dix ou douze mille livres de rente. Il donna *Denys le tyran*, qui eut du succès. La pièce était très-médiocre et n'a jamais reparu au théâtre; mais l'auteur était jeune, et c'est le moment de l'indulgence. *Aristomène*, son second ouvrage, fut encore applaudi, et ne s'est pas soutenu davan-

tage. Le mauvais succès de ses autres pièces le dégoûta du théâtre, qui n'était pas sa vocation. Il s'attacha aux philosophes qui travaillaient alors à l'Encyclopédie, et leur donna plusieurs articles de littérature. Ils sont, comme sa *Poétique* en trois volumes, nourris de connaissances et de raison, mais non sans mélange d'erreurs, et je sais qu'il se propose de les revoir et de les corriger.

Marmontel obtint le privilége du Mercure dans un temps où beaucoup moins chargé de pensions, il rapportait beaucoup plus au propriétaire. Il n'en jouit que deux ans, et ces deux ans lui valurent 40,000 livres. Il jouissait déja d'une pension de 1500 livres comme historiographe des bâtiments du roi, que madame de Pompadour lui avait procurée. Il perdit le Mercure, parce qu'on l'accusa d'être l'auteur d'une parodie très-plaisante d'une scène de Cinna, parodie dans laquelle un très-grand seigneur du royaume était vivement insulté. Marmontel fut même quelque temps à la Bastille; il protesta de son innocence, et depuis il a dit à tout le monde que la pièce était de Cury, intendant des menus, homme d'esprit, mort il y a trois ou quatre ans. Cette parodie avait été faite à table en société. Marmontel, ami de Cury, se crut obligé de lui garder le secret, et il n'a rien dit qu'après sa mort. Voilà ce que raconte Marmontel, que Cury ne peut plus démentir; mais, comme la parodie est fort bonne, il se pourrait bien, si par hasard l'homme offensé vient à mourir, qu'elle ne fût pas de Cury.

Marmontel faisait tous les mois un conte pour son Mercure. Ces contes réussirent beaucoup ; la plupart même ont fourni depuis des sujets de pièces aux deux théâtres. Ils sont écrits avec élégance et avec esprit ; il y a de l'imagination, de l'intérêt et de la variété. Ce recueil si connu sous le titre de *Contes moraux*, a été traduit dans presque toutes les langues. Il est au nombre des livres agréables qui resteront. *Bélisaire* est d'un genre plus élevé : il est trop long et a le grand défaut de commencer par être un roman, et de finir par être un sermon. Mais, malgré ces défauts, c'est là que se trouve ce que l'auteur, à mon gré, a fait de plus réellement beau. Il y a de la véritable éloquence, mérite infiniment rare en tout genre. La traduction abrégée de Lucain ne fera pas lire davantage l'original.

Quant aux opéras comiques, il a moins d'invention, d'originalité et de gaieté que Sedaine, (1) mais ses pièces sont aussi d'un bien meilleur goût et d'un meilleur style que la plupart des productions du même genre. Aujourd'hui Marmontel est historiographe de France. J'ignore s'il travaillera à notre histoire ; mais quand même il ne travaillerait plus, il laissera après lui la réputation d'un littérateur très-éclairé et d'un écrivain élé-

(1) On peut ajouter aujourd'hui, et que l'auteur de *l'Amant jaloux*, qui fut joué en 1778. (Cette note avait été confondue avec le texte, par inadvertance, dans la 1re édit.)

gant et ingénieux. Ses contes et son *Bélisaire* le recommanderont à la postérité (1).

Les drames de Mercier et les contes de d'Arnaud n'iront jamais jusques-là. V. A. I. qui daigne, à ce qu'on m'assure, jeter les yeux sur nos journaux, n'ignore pas que d'Arnaud nous distribue depuis quelques années une suite de contes qui ne sont pas des contes bleus, mais bien des contes noirs, la plupart tirés de l'anglais et surchargés d'une déclamation prolixe qui est le genre d'éloquence de l'auteur, et qu'il appelle dans une de ses préfaces *l'embonpoint du sentiment*. C'est à coup sûr *la* première fois que ces deux mots se sont trouvés ensemble. La collection de ces contes a pour titre *les Épreuves du sentiment* : il est difficile de comprendre ce titre; mais ce que l'on conçoit aisément quand on les lit, c'est que ce sont des *épreuves* de patience pour le lecteur. Outre ces contes, l'auteur nous donne aussi *des Nouvelles historiques*, c'est-à-dire des aventures romanesques attribuées à des personnages de l'histoire. *Dom Carlos*, de l'abbé de Saint-Réal, est de ce genre, et c'en est le modèle. Il s'en faut de tout que d'Arnaud écrive comme Saint-Réal. Sa dernière nouvelle a pour titre *Varbeck*; elle est comme toutes les autres; c'est un fond d'aventures communes, écrites d'un style incorrect et ampoulé.

(1) On vient de publier une édition complète de cet auteur, en 18 vol. in-8°, imprimés par F. Didot. (*Note de l'édit.* 1820.)

Le dernier drame de Mercier est intitulé *le Juge*. Le titre de l'ouvrage semble annoncer un objet important. Les devoirs et le caractère d'un juge mis en opposition avec ses intérêts et sa situation , pourraient fournir un tableau dramatique. V. A. I. n'imaginerait jamais où l'auteur a placé son juge; dans un village, et il s'agit de trois arpents de terre et d'une masure qu'un seigneur extravagant veut usurper sur un de ses vassaux, pour y faire un pavillon, un boulingrin et une pièce d'eau qui serviront de point de vue à son château. Voilà la pièce. J'en ai rendu un compte plus détaillé dans le Mercure de ce mois; et comme V. A. I. le recevra aussitôt que cette lettre, je ne l'entretiendrai pas plus longtemps de cette ridicule production. Mais je me propose dans le premier ordinaire une légère excursion sur ce genre appelé *drame*, qui a excité tant de querelles, et sur les écrivains qui se sont montrés dans cette carrière, tels que Diderot, Sedaine et autres. A propos de Diderot, je l'ai vu depuis son retour de Russie. Il ne tarit point sur les merveilles de ce pays et de la cour de Pétersbourg. Il en parle à tous ceux qu'il rencontre, avant de leur avoir dit bonjour. Il prétend que la tête lui aurait tourné, s'il était resté plus long-temps à Pétersbourg. *Je crois que j'ai bien fait*, me disait-il, *de mettre l'espace de six cents lieues entre cette sublime magicienne et moi.* Je lui répondis en me servant d'une de ses ex-

pressions très-connues : « Si vous êtes loin de la baguette, vous êtes encore *sous le charme.* »

Je fais partir, selon les ordres qu'on m'a donnés au nom de V. A. I., les ariettes d'*Orphée* et celles de *Henri IV*. Je joins ici une espèce d'impromptu fait à la campagne, adressé à deux de mes amis, et une chanson de Collé sur le retour du parlement (1). Elle n'est pas mauvaise; mais elle est loin de valoir le discours adressé au roi par la cour des aides, que V. A. I. a pu voir dans la gazette de France, où l'on ne met pas souvent de pareils morceaux. Celui-ci est de M. de Malesherbes, qui joint l'éloquence d'une belle ame aux lumières d'un esprit supérieur.

M. Dupré de Saint-Maur, l'un des quarante de l'académie française, auteur d'une traduction du *Paradis perdu de Milton*, plus élégante que fidèle, vient de mourir âgé de près de 80 ans. Il sera remplacé par M. le chevalier de Châtelux, homme de qualité, colonel, cultivant les lettres par goût, qui dans des temps difficiles a donné aux gens de lettres des marques d'une amitié courageuse, dont ils le récompensent aujourd'hui en le recevant parmi eux; honneur qu'il désirait avec autant de passion que les autres militaires de son rang désirent le bâton de maréchal ou le cordon de l'ordre. Il a écrit un éloge de M. Helvétius, d'un style obscur et embarrassé, et un

(1) On la trouve dans tous les recueils.

ouvrage sur la *félicité publique*, dont l'objet est de prouver que nous sommes en général mieux que nous n'étions autrefois. Il y a de l'esprit et des connaissances dans ce livre, plus répandu dans l'Europe que connu à Paris.

Je suis, etc.

LETTRE IV.

1774.

Azolan n'a eu aucun succès. Floquet s'est trouvé pressé entre *Orphée* qu'on venait de jouer, et *Iphigénie* qu'on attendait; ces deux voisinages l'ont anéanti; il est vrai qu'il n'avait rien de ce qu'il fallait pour soutenir un moment une pareille concurrence. Quoique son premier opéra ne fût que médiocre, il y avait cependant des morceaux agréables. Celui-ci est tellement dénué de talent, qu'on croit aujourd'hui que Floquet a tiré ce qu'il y avait de bon dans son premier ouvrage, des papiers que *Trial* lui avait laissés en mourant. Trial était un compositeur dans le genre français, qui a fait des opéras estimés, conjointement avec Lebreton. Il est mort, il y a deux ou trois ans; Floquet était en quelque façon son élève; il va partir incessamment pour l'Italie. M. le comte de Maillebois, homme de beaucoup d'esprit, grand militaire et courtisan malheureux, lui fournit très-généreusement l'argent nécessaire pour son voyage. M. le Monnier, auteur des

paroles sur lesquelles Floquet a travaillé, est secrétaire de M. de Maillebois : c'est lui qui a fait le *Cadi dupé*.

Au surplus, si Floquet, à son retour d'Italie, se trouve un grand musicien, il faudra le compter parmi les hommes qui n'ont eu que l'esprit de leur talent; car il est impossible d'avoir moins de tout autre esprit. Il me semble pourtant que ce défaut est assez rare parmi les grands compositeurs. Lulli et Rameau, parmi nous, étaient des hommes d'esprit. Grétry, musicien plein de grace et de goût dans ses compositions, a dans la société de l'agrément et de la finesse. C'est lui qui dit un jour à Floquet qui, après son premier ouvrage, parlait beaucoup de ses talents et de ses ennemis : *Je ne vous conseille pas d'avoir un second succès; car vous verrez qu'ils vous empoisonneront comme Pergolèze.* Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Floquet prit ce propos très-sérieusement, et l'a répété depuis de la meilleure foi du monde.

Je n'ai vu, parmi les grands musiciens reconnus, que Philidor qui fût absolument sans esprit. Il fallait pourtant qu'il eût celui de la combinaison en plus d'un genre; car c'est le joueur d'échecs le plus parfait de l'Europe. Laborde, valet-de-chambre du feu roi, compositeur lui-même, et compositeur très-heureux dans ses chansons, admirateur passionné de Philidor, l'entendit un jour dans un repas dire beaucoup de sottises; il

en était embarrassé. *Voyez-vous cet homme-là?* dit-il en montrant Philidor; *il n'a pas le sens commun; c'est tout génie.*

Nous aurons, après *Henri IV*, un drame de M. *Leblanc*, intitulé *Albert d'Autriche*. C'est un trait de générosité de l'empereur régnant, mis sous le nom de cet Albert. M. Leblanc est auteur d'une tragédie de *Manco*, jouée il y a douze ans, dans laquelle il y avait quelque talent; ce talent ne s'est point du tout manifesté dans les *Druides*. Ce n'était qu'une déclamation contre le despotisme sacerdotal, contre le fanatisme; c'était une bonne cause mal plaidée; mais on sut gré à l'auteur de l'intention, et sa pièce mal reçue la première fois, eut sept à huit représentations que le public accueillit d'autant plus volontiers que le clergé criait beaucoup contre l'ouvrage. L'impression en fut défendue; cependant la tragédie avait été approuvée par l'abbé Bergier, l'apologiste du christianisme; mais il assure que l'auteur avait ajouté depuis beaucoup de vers *mal sonnants*, et il est sûr au moins qu'il y avait en effet un grand nombre de ces vers *mal sonnants*, c'est-à-dire mal faits.

Je joins ici l'impromptu (1) un peu bavard que je vous ai annoncé dans ma dernière lettre. Je ne sais si les originaux dont j'ai fait le portrait vous sont connus, et si le nom de Rigoley de

(1) Il se trouve dans le volume de *poésies*.

Juvigny a volé jusqu'au golfe de Finlande. Il n'est ici connu que par ses ridicules et la prétention qu'il a d'être l'ennemi de M. de Voltaire et de la musique italienne. Il a donné une édition des œuvres de Lamonnoye et de la bibliothèque de Verdier et de la Croix du Maine, en cinq ou six volumes in-4°; et dans ces brochures légères, il n'a pas manqué d'insérer des notes plates et très-grossières contre plusieurs gens de lettres. Il tient à une famille très-honnête, qui ne partage point les travers qu'il se donne. Vous concevez le ridicule de ces personnages amphibies qui veulent être en même temps auteurs et hommes du monde, et ne sont réellement ni l'un ni l'autre, etc.

LETTRE V.

1774.

J'ai promis à V. A. I. de lui parler du drame et des auteurs qui se sont le plus occupés de ce genre d'ouvrage. Ce résumé succinct sera d'autant mieux placé, qu'il n'y a aucune nouveauté sur nos trois théâtres. C'est encore *Henri IV* aux Français et aux Italiens, et *Azolan* à l'Opéra.

Diderot est le premier qui ait prétendu faire un *genre* particulier et nouveau de ce qui n'était qu'une branche connue et cultivée de l'art dramatique. D'abord c'est en abusant de ce mot de *genre*, qu'on a voulu établir des séparations mar-

quées entre des productions d'un même art, fondées sur les mêmes principes, et qui ne différaient que par le choix des sujets et la manière propre à chaque auteur. Ainsi ce qu'on appela le genre de *la comédie larmoyante*, quand les pièces de Lachaussée parurent, n'était pas au fond une chose nouvelle. L'*Andrienne* des anciens, transportée sur notre théâtre, était absolument une *comédie larmoyante;* elle offrait un fond d'aventures romanesques, des caractères passionnés, et l'intérêt allait quelquefois jusqu'aux larmes; c'est qu'en effet la comédie n'exclut rien de tout cela. La peinture de la vie humaine doit nous présenter des passions, comme elle nous montre des travers et des ridicules, et tous ces objets sont également du ressort de la bonne comédie. Nous nous sommes long-temps persuadés que la comédie ne devait que faire rire, et c'est avec ces préjugés étroits que l'on circonscrit l'étendue des arts et le vol du génie. Certainement *le Misanthrope* et *le Tartuffe*, deux chefs-d'œuvre de l'esprit humain, ne sont pas toujours plaisants, quoiqu'ils le soient souvent et beaucoup. Quand le vertueux Alceste se désole et se désespère de l'infidélité d'une coquette; quand Orgon, au milieu de sa famille épouvantée, est prêt à se voir la victime d'un scélérat, et que, sur le point d'être traîné en prison, il fait ses adieux à sa femme et à ses enfants, personne n'a envie de rire. Il est donc faux que le rire soit le ressort unique

et essentiel de la comédie; elle doit nous montrer à nous-mêmes sous tous les aspects : il y en a de plus heureux les uns que les autres. Ainsi l'art qui nous offre à-la-fois une morale profonde, des caractères vrais et un ridicule frappant, est sans doute au premier degré. C'est l'art de Molière dans toutes ses bonnes pièces; c'est celui de Regnard dans quelques scènes du Joueur : dans tout le reste, il n'a guère d'autre mérite qu'une extrême gaieté, et ce n'est pas un mérite médiocre. Lachaussée est venu ensuite, et trouvant qu'on avait saisi les grands caractères et les grands ridicules, il a tâché de joindre une morale douce et utile à des situations touchantes. Ce sont des romans en dialogues; mais ces romans peignent des mœurs vraies; ils intéressent et sont versifiés en général avec assez de pureté et d'élégance. Voilà sans doute assez de mérite pour justifier tous les succès qu'on lui a tant reprochés de son vivant, et qui ont augmenté après sa mort. Il est vrai qu'avec l'échafaudage romanesque qui est dans presque toutes ses pièces, il ne faut qu'un art médiocre pour émouvoir, et c'est pour cette raison que Lachaussée ne sera jamais qu'un écrivain du second ordre. Mais, après le premier rang, tous les autres sont-ils méprisables? On connaît l'épigramme de Piron contre Lachaussée : Piron n'avait réussi qu'une fois, mais il avait fait un chef-d'œuvre. Sa *Métromanie* est un ouvrage original, plein d'esprit, de sel, de

verve, de situations neuves et piquantes, de vers heureux, de traits comiques. C'est un beau moment de génie, sur lequel il a vécu quatre-vingts ans, et qui le fera vivre dans la postérité. Il était jaloux des succès fréquents de Lachaussée, qui avait un talent moins original, moins agréable que le sien, mais plus fécond et plus intéressant. Il fit contre lui cette épigramme :

Connaissez-vous sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie ?
L'une est chaussée, et l'autre non,
Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus,
L'autre est froide et pincée :
Honneur à la belle aux pieds nus ;
Nargue *de la Chaussée.*

L'épigramme est jolie, mais la *Thalie* de Lachaussée n'est ni *froide*, ni *pincée.* Il a même eu dans *le Préjugé à la mode* un mérite rare, et bien recommandable ; il a véritablement réformé dans nos mœurs un travers odieux et révoltant, qui dès-lors diminua de jour en jour, et qui est enfin totalement détruit. Un mari qui rougirait aujourd'hui d'aimer sa femme, paraîtrait beaucoup plus ridicule que ne le paraissait alors celui qui aimait publiquement la sienne. L'ouvrage de Lachaussée commença cette révolution, et ce service rendu aux mœurs est un triomphe pour un poëte dramatique.

On criait encore contre les comédies de Lachaussée en y courant; car lorsque les hommes ont eu du plaisir d'une manière, il semble qu'ils ne veuillent pas en prendre d'une façon différente; du moins ils ne le reçoivent qu'en grondant. On avait donc un reste d'humeur contre défunt Lachaussée, lorsque Diderot avec beaucoup d'esprit, de connaissances et une tête fort exaltée, rêva un beau matin qu'il avait découvert *un genre*. Il l'appelait le genre *honnête*, (ce qui supposait que les autres ne l'étaient pas) ou le genre *sérieux*, comme s'il se fût absolument défendu de faire jamais rire, ce qui serait aussi peu raisonnable que de vouloir toujours faire rire. Il voulait que son *genre* fût en prose pour être plus près de la *nature*, et peut-être aussi parce que cela est plutôt fait. Il voulait transporter sur le théâtre la société telle qu'elle est, avec tous ses accessoires les plus indifférents; et comme la société est quelquefois fort ennuyeuse, c'était un moyen d'être ennuyeux sur la scène en sûreté de conscience; ce qui me rappelle un mot d'une femme de beaucoup d'esprit, sur une petite comédie intitulée *le Souper* (1), où l'auteur s'était efforcé d'imiter parfaitement tous les propos vagues, décousus et insipides que l'on peut tenir dans un repas. *La pièce,* disait cette femme, *est d'une vérité à bâiller*. Diderot, poursuivant

(1) Elle était de Fréron, qui n'eut garde de s'en vanter.

ses découvertes, voulait qu'on n'achevât guère les phrases, parce que dans la société l'on s'interrompt beaucoup; et c'est lui qui le premier imagina cette foule de points devenus depuis si fort à la mode, et qui disent très-commodément tout ce que l'auteur ne dit pas. Enfin il imagina de marquer à chaque ligne les tons, les cris, les gestes, les mouvements, les trépignements, les attitudes et toute la pantomime de la déclamation, ce qui était très-inutile à l'acteur s'il avait du talent, encore plus s'il n'en avait pas, et ce qui la plupart du temps était tout aussi inutile au lecteur. Avec toutes ces belles inventions annoncées d'un ton prophétique, il crut fermement avoir créé un *genre*, comme Platon croyait avoir créé un monde. Mais quand on lut *le Fils naturel* et *le Père de famille*, ces deux modèles qui accompagnèrent sa nouvelle *Poétique*, il se trouva que ces deux drames étaient tout bonnement des romans dialogués en prose, au lieu que ceux de Lachaussée étaient dialogués en vers; et une autre différence tout aussi heureuse, c'est que les vers de Lachaussée étaient naturels, et que la prose de Diderot était emphatique. A l'égard de la pantomime imprimée, on s'aperçut qu'à la vérité il était assez commode de mettre en interligne les mouvements qu'il aurait fallu mettre dans le dialogue; mais que cette méthode facile ne réchauffait pas le lecteur. *Le Fils naturel* était une des plus étranges et des plus ennuyeuses décla-

mations qu'on eût jamais faites. Il n'a pu être joué que deux fois, et il est entièrement oublié. *Le Père de famille* a plus d'intérêt et moins d'enflure ; il est resté au théâtre. Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup de vraisemblance dans l'intrigue, beaucoup de raison dans les caractères, beaucoup de vérité dans le dialogue ; mais il y a de la passion, du mouvement dans les scènes, des tableaux et des moments d'intérêt. D'ailleurs, cette espèce de drame en prose demande, pour être représentée, des talents beaucoup moins rares que la tragédie et la comédie de caractères. Ce qu'on nomme parmi nous le *drame* est en général ce que les comédiens jouent le mieux. Diderot n'en a point fait depuis : je ne crois pas que ce fût son talent. Ce genre d'ouvrage demande un homme qui sache se transformer en toute sorte de personnages : Diderot est le contraire ; il transforme tous les personnages en lui-même ; tous ont son esprit et son style. Hommes, femmes, valets, tous sont philosophes, et cette philosophie n'est pas celle d'un poëte dramatique.

Le premier disciple de Diderot fut Sedaine. Il avait débuté par une petite pièce de vers *à son habit*, dont l'idée était ingénieuse et la diction facile : c'est la seule chose passable qu'il ait faite en vers. Il travailla ensuite pour l'Opéra-comique. Ses deux meilleures pièces en ce genre sont *Rose et Colas* et *On ne s'avise jamais de tout*. Ces

deux petits actes sont très-agréables au théâtre, mais il faut se garder de les lire. Personne n'est moins écrivain que Sedaine; ses vers sont de la très-mauvaise prose. Aussi prétend-il que le style est la chose du monde la plus indifférente. Il a un grand mépris pour ce qu'on appelle l'art d'écrire : il soutient que toute manière d'écrire est bonne en soi (1), et que tel écrivain est tout aussi bon dans sa platitude qu'un autre dans son élégance. Ainsi l'amour-propre de chaque auteur se fait une poétique particulière. Sedaine a poussé le mauvais goût du style jusqu'à un excès rare; il fait chanter ces paroles dans une pièce intitulée *le Faucon* :

> Je rêvais que notre grange
> Me paraissait tout en feu;
> J'en ai vu sortir un ange,
> Il était en habit bleu.
> Il me présente une orange;
> Moi, je me recule un peu.
> Il me disait, Mange, mange;
> Moi, je me recule un peu.

Il a donné au théâtre français *le Philosophe sans le savoir*, ou plutôt *le Duel;* car le premier titre ne signifie rien. Le premier acte est insipide; l'ouvrage est chargé de détails minutieux

(1) Un très-déplorable fou, nommé M**, a répété cette sottise, parmi cent mille autres qui étaient bien à lui.

et puérils ; le dénouement est une imitation très-maladroite du dénouement sublime d'*Adélaïde Duguesclin*, et c'est un des attentats de la médiocrité, de gâter les productions du génie. Mais la situation d'un père, qui, le jour même qu'il marie sa fille, apprend que son fils est allé se battre en duel, a de l'effet théâtral et couvre les invraisemblances et le mauvais goût. D'ailleurs il prodigue dans sa pièce, d'après le système de Diderot, tous ces petits accessoires indifférents qui ne servent qu'à remplir les scènes d'inutilités. Mais un art particulier à Sedaine, c'est de tirer quelquefois des effets de ces mots qui semblent ne rien signifier. En général, c'est un observateur des petites choses, qui ne perd pas toujours son temps. Au reste, il a ressuscité le système de Lamotte, et a tenté une tragédie en prose. C'est *Marcel et Maillard*, ou la réduction de Paris sous la minorité de Charles V. M. de Voltaire prétend que c'est mettre *l'abomination de la désolation* dans le temple des muses.

J'aurai l'honneur de parler à V. A. I. dans ma première lettre, des drames de MM. Saurin, Mercier et d'Arnaud : cet examen m'a mené plus loin que je ne croyais; il faut dire un mot des nouveautés.

M. Watelet, receveur général des finances, membre de l'académie française, auteur d'un poëme sur la peinture dont les idées sont saines et la diction médiocre, mais d'ailleurs amateur

éclairé des arts qu'il cultive, tantôt dans la solitude d'une très-jolie maison de campagne, tantôt dans la société des gens de lettres, vient de publier un *Essai sur les jardins* que j'ai mis à part comme un des livres qui peuvent être du goût de V. A. I., et qui méritent d'attirer ses regards. L'ouvrage est écrit en général avec agrément et avec esprit; il est d'un homme sensible à la belle nature et aux beaux arts, qui a des goûts sains et des mœurs douces. En lisant ce livre, on se sent quelque désir de connaître l'auteur et d'habiter sa demeure.

Un anonyme vient d'imprimer une *Vie de Catinat*, en forme d'éloge. Il prétend qu'il faut louer les grands hommes comme les a loués Plutarque; mais il n'écrit pas comme lui. Son ouvrage est une narration assez sèche, quelquefois de mauvais goût; ce n'est pourtant pas l'ouvrage d'un homme sans esprit.

Encore des vers de M. Dorat: *Anacréon citoyen*, et quelques autres pièces. Je les reçois dans le moment; j'en dirai un mot dans le premier ordinaire.

Une traduction de *Justin*, par M. l'abbé Paul, en général assez correcte et assez fidèle.

Un ouvrage de M. Dehorme, médecin, sur la manière d'administrer le mercure, le meilleur livre qu'on ait fait sur cette matière, depuis le fameux traité d'Astruc, *de morbis venereis*.

J'ai envoyé à V. A. I. les couplets de Collé sur les *revenants*. M. de Rulhières qui ne mord pas

toujours, lui a adressé un compliment sur le même air. Le couplet est fort joli; mais il n'aurait pas tant loué ceux de Collé, s'ils avaient été meilleurs.

Est-ce Anacréon, est-ce Horace,
Qui firent ces vers pleins de grace
Dans leur bon temps?
Consens à partager leur gloire,
Si tu ne veux pas laisser croire
Aux revenants.

LETTRE VI.

Janvier 1775.

Je suis obligé de remettre à l'ordinaire suivant ce qui restait à dire sur les drames et sur leurs auteurs. J'ai cette fois-ci une foule de couplets et de vers nouveaux à envoyer à V. A. I. Ce sont bien là des étrennes poétiques, et ce sont les seules que ma reconnaissance puisse lui offrir. Ma dernière lettre était peut-être trop raisonnée; celle-ci sera toute chantante. On m'a ordonné de mettre sous les yeux de V. A. I. toutes ces petites nouveautés courantes qui souvent perdent tout leur mérite en perdant l'à-propos. J'ai soin d'y joindre l'air noté, quand il n'est pas trop connu, afin que S. A. I. madame la Grande-Duchesse puisse les chanter.

En voici de M. Saurin, pour M. de Malesherbes;

ils sont faits à table. Il y a du naturel et de la négligence.

Oh! que j'aime la bonhomie
Qui dans ta grande ame s'allie
Aux grands talents!
Amis, chantons tous Malesherbe,
Le plus grand et le moins superbe
Des revenants.

Jadis l'orateur qu'on renomme,
De l'exil revenant à Rome,
Eut même accueil.
Mais le Cicéron de la France,
De l'autre a toute l'éloquence,
Sans son orgueil.

Amis, sa gloire l'embarrasse.
Il faudra pourtant qu'il s'y fasse;
Mais *filons doux;*
Et nous reposant sur l'histoire,
Du soin de parler de sa gloire,
Buvons-y tous.

A celui (1) qui si bien conseille
Son maître dont il a l'oreille,
Buvons aussi
A sa santé : je vous la porte;
Mais disons que le diable emporte....
On sait bien qui.

(1) M. de Maurepas.

M. de Malesherbes, à qui s'adressent ces couplets, et dont le nom sera toujours cher aux lettres, est un homme plein d'esprit, naturellement éloquent et bon; c'est à-peu-près le seul orateur du barreau qui écrive de bon goût. Tous les autres, ceux-mêmes qui ont le plus de talent, ont ce qu'on appelle le style du palais, et allongent des phrases comme les procureurs allongent des lignes, pour gagner leur argent. M. de Malesherbes a cultivé d'ailleurs avec beaucoup de soin et de plaisir les sciences naturelles; il est membre de l'académie des sciences et très-digne d'en être. Il vient de se mettre sur les rangs pour l'académie française, appelé par les vœux de cette compagnie et par la voix publique. Le chevalier de Châtelux s'est prêté de très-bonne grace aux désirs des gens de lettres qui lui demandaient pour cette fois le sacrifice de ses prétentions, et il a sollicité lui-même M. de Malesherbes de se présenter. Il ne pouvait se conduire avec plus de sagesse et de prudence; car on demandait dans le public ce qu'il avait fait, et à la première place vacante qui lui est promise, si l'on fait la même question, on répondra: Il a porté à M. de Malesherbes le vœu des gens de lettres et du public.

M. de Malesherbes a présidé long-temps, mais trop peu pourtant, à la librairie, pendant que son père, feu M. de Lamoignon, était chancelier. Il accordait aux productions de l'esprit et au commerce des pensées une liberté honnête et décente.

On dit qu'il va se démettre de sa charge de premier président de la cour des aides, pour se livrer tout entier aux sciences, aux lettres et à la retraite.

Un autre homme qui a joué un beaucoup plus grand rôle, mais sans jouir d'une approbation si générale, vient de partager avec M. de Malesherbes les félicitations publiques; c'est le célèbre duc de Choiseul; il revient de Chanteloup. Il a paru à Versailles où il a été reçu avec un grand concours de monde, et tous les soupers de Paris depuis son retour sont des fêtes en son honneur. Comme les couplets sont à la mode, il a bien fallu lui en faire, et ses amis en ont chargé le chevalier de Boufflers, très-digne de cet emploi, et moi très-indigne. V. A. I. me trouvera très-peu politique de lui envoyer mes couplets avec ceux du chevalier; mais je n'ai d'autre politique que de lui plaire et de lui obéir, et je sais qu'elle veut avoir toutes les bagatelles d'une muse qu'elle protège. Les vers du chevalier sont sur un *Noël* très-connu.

Ici que tout soit réjoui,
Voici la fin de notre ennui.
Quelqu'un nous revient aujourd'hui,
Qui nous rendra gais comme lui.

Lorsque jadis on l'exila,
Chez lui toute la France alla.
Il fallut qu'on le rappelât,
Pour que Paris se repeuplât.

Sait-on s'il se reposera,
Ou bien s'il recommencera?
Mais bien fin qui s'en passera,
Et plus fin qui s'en servira.

Ce dernier couplet est plein de finesse et d'esprit. Les miens sont adressés à madame la duchesse de Grammont qui revient des eaux de Barège, et à madame de Choiseul.

Que son voyage,
Que des eaux l'utile séjour
L'embellisse encor davantage:
J'aime toujours mieux son retour
Que son voyage.

Avec son frère,
Tout séjour devient enchanté.
L'ambassade et le ministère,
L'exil même a de la gaîté
Avec son frère.

Dans la province,
Choiseul le premier a joui
D'un triomphe qui n'est pas mince;
Versaille et Paris l'ont suivi
Dans la province.

Alcibiade
De son pays sortit deux fois.
Paris, je me le persuade,
Ne perdra du moins qu'une fois
Alcibiade.

Ces couplets réussirent beaucoup plus qu'ils ne méritaient; on m'en demanda d'autres pour une autre fête; ils sont sur l'air de *Joconde*, qu'on trouve dans tous les recueils.

A M. de Choiseul.

Que dans ton aimable loisir,
Sans ennui, sans affaire,
Je reconnais avec plaisir
Ton heureux caractère!
Quand on a si long-temps conduit
Et la paix et la guerre,
Il faut un excellent esprit
Pour savoir ne rien faire.

A Madame de Choiseul.

Faite pour la société,
Vous goûtiez la retraite.
Paris vous voit, est enchanté;
Chanteloup vous regrette.
C'est un avantage bien doux,
C'est le premier des vôtres,
D'être par-tout bien avec vous,
Et mieux avec les autres.

A Madame de Grammont.

On ne saurait plus la quitter,
Alors qu'on l'a connue;
On ne saurait la remplacer,
Alors qu'on l'a perdue.
Cependant, s'il fallait opter,
J'aimerais mieux, peut-être,
Être encore à la regretter,
Que ne la pas connaître.

V. A. I. va croire que je fais des couplets au moins aussi aisément que Dorat fait des tragédies. Ce n'est pourtant pas encore une tragédie que vient de nous donner cet inépuisable écrivain; c'est une brochure composée de trois pièces de vers : l'une s'appelle *Anacréon citoyen;* l'autre est une *Épître à la lune;* la dernière, une réponse de *Ninon* à l'épître charmante que M. le comte de Schowaloff a adressée à cette célèbre courtisanne, qui sans doute aura été étonnée de recevoir une pareille missive du fond de l'Ingrie. Ce qui est bien sûr, c'est qu'ici Ninon ne joue pas le plus beau rôle dans la correspondance : excepté quelques vers sur madame de la Vallière, qui ont paru assez jolis, tout le reste est fort médiocre, et il n'est pas permis de l'être sous le nom de Ninon. Il ne faut pas faire parler les morts qui ont eu beaucoup d'esprit, à moins d'être sûr d'en avoir au moins autant. Dorat a risqué moins en faisant parler Désyvetaux à qui il attribue, par plaisanterie, son *Anacréon citoyen.* Désyvetaux n'est connu que par la fantaisie qu'il eut de se faire berger de roman, les dernières années de sa vie, et par sa mort douce et tranquille. *Anacréon citoyen* a été fait pour flatter M. de Maurepas, et jamais flatterie ne fut plus maladroite. Le goût délicat du comte de Maurepas n'en aura pas été satisfait. On fait de lui un homme qui passe sa vie entre le vin, les femmes et les chansons; et quoiqu'il soit connu pour être de mœurs fort

douces et d'une gaieté charmante, ce n'est pas là tout-à-fait l'éloge d'un homme qui a été très-long-temps occupé d'un ministère important, qui a toujours entendu les affaires, et qui, en dernier lieu, vient d'opérer une assez grande révolution. Dorat n'a presque jamais le coup de pinceau juste; il charge ou affaiblit ce qu'il veut peindre, et je ne connais personne à qui il soit arrivé plus souvent de blesser ceux à qui il voulait plaire. Le style d'*Anacréon citoyen* est faible et traînant; il y a quelques vers agréables, comme celui-ci que Pierre-le-Grand aurait approuvé:

On n'a point de plaisir à régner sur des sots.

Il y a quelquefois d'étranges inadvertances, mais ordinaires à l'auteur qui écrit fort étourdiment. Il dit, en parlant d'Anacréon:

Les zéphyrs *qu'enchaînaient* ces rives fortunées,
Agitaient ses cheveux blanchis par les années.

Il n'a pas songé que lorsqu'on *enchaîne* les vents, ils n'*agitent* rien. *L'Épître à la Lune* est pire que tout le reste; on ne sait ce que c'est; il n'y a ni objet, ni sens. On voit seulement que lorsqu'on écrit *à la Lune*, apparemment on ne sait plus à qui écrire. Le style est du plus mauvais goût.

Toi, qui toujours t'arrondissant,
Comme de raison deviens pleine.

Voilà les vers qu'on trouve au commencement de cette pièce; voilà jusqu'où l'on descend, lorsque

l'on ne veut écrire que pour être imprimé tous les huit jours, et que l'on ne veut pour amis que des complaisants.

Rien de nouveau sur les trois théâtres. Lekain a été fort malade d'un abcès à la cuisse; il jouera au mois de février dans *Lorédan.*

LETTRE VII.

Nous avons ici la belle-sœur de votre ambassadeur, madame de Baratinski, qui passe pour être infiniment aimable et pleine d'agrément et d'esprit. Il n'y a pas long-temps qu'elle jouait dans une société au jeu des questions; on demanda quels rapports il y avait entre une femme et un capucin? elle répondit: *L'un et l'autre font des vœux indiscrets.* Il me semble qu'il y a dans ce mot une idée philosophique bien finement exprimée. Dans ce même jeu, on demandait à une autre personne, quel était le tombeau de l'amour? elle répondit, *Son champ de victoire.*

Tous les Choiseul sont revenus à Paris, et ont reçu le plus grand accueil. A Versailles, la chambre du roi était pleine quand le duc de Choiseul y parut. Chacun s'est empressé à lui donner des fêtes, et vous savez qu'il n'y a point de fêtes sans quelques vers bons ou mauvais. Il n'y a point de femme d'avocat, qui, le jour de la fête de son mari, ne prie le poëte du quartier ou de la mai-

son de lui faire quelques vers. Le chevalier de Boufflers et moi, nous avons été les poëtes de la maison Choiseul.

Nous attendons un ouvrage du patriarche de Ferney; on ne sait encore ce que c'est; mais il dit que cela est *fort singulier.* Il promet de venir à Paris au printemps : ce serait un beau jour pour Paris et pour lui. Il se porte à merveille; il a juré d'être immortel en tout sens. Cependant, comme s'il voulait mettre ordre à sa conscience, il vient de se raccommoder avec M. de Buffon, vous savez qu'ils s'étaient brouillés *pour des coquilles.* Il est sûr que M. de Buffon a vendu les siennes fort cher : il a gagné deux cent mille écus avec son histoire naturelle. Tous les chefs-d'œuvre de Voltaire ne lui ont pas rapporté le demi-quart de cette somme; car sa fortune n'est venue que d'un intérêt que M. Pâris Duverney lui procura dans les vivres de l'armée pendant la guerre de 1741; ces intérêts valaient alors des millions; M. de Voltaire y gagna huit cent mille francs. Cet argent mis dans le commerce, ses capitaux accumulés par l'économie, ont enfin rapporté cent trente mille livres de rente, mais presque toutes viagères. M. de Buffon jouit tant en charges qu'en revenus et pensions, de plus de soixante mille livres de rente. Il s'était un peu moqué, comme l'on sait, de la physique de Voltaire, qui prétendait que des pélerins avaient déposé dans les Alpes les couches de coquilles qu'on y voit à plu-

sieurs pieds de profondeur. Voltaire, de son côté, s'est moqué de Telliamed et du consul Maillet dont M. de Buffon a suivi et développé les systêmes. Celui-ci s'est laissé persuader d'écrire une lettre de politesse au vieillard des Alpes, à l'occasion d'une nouvelle édition de l'histoire naturelle, dont il promet de retrancher tout ce qui a pu déplaire à M. de Voltaire. M. de Voltaire lui a répondu avec toutes les graces que vous lui connaissez.

Il parle dans sa lettre à M. de Buffon d'*Archimède premier*. Buffon, dans sa réponse, prétend qu'on ne dira jamais *Voltaire second*. Ainsi vous voyez qu'ils n'en sont plus aux injures, etc.

LETTRE VIII.

1775.

On a remis ces jours derniers l'opéra d'*Iphigénie*, qui a eu un grand succès. Les ballets que l'auteur avait beaucoup négligés d'abord, ont paru fort perfectionnés. Les connaisseurs applaudissent sur-tout une danse de lutteurs qu'on dit être une très-belle chose.

Les comédiens français ont donné le jour des rois une nouveauté de carnaval qui n'a pas fait fortune; c'était une petite comédie en un acte, intitulée *le Roi de la fève*. Le public a sifflé cette farce qui est au-dessous de celles de Nicolet. L'auteur est un M. Imbert qui avait annoncé quelque

talent pour la versification. La mauvaise santé des principaux acteurs du théâtre italien retarde toujours *la Fausse Magie* de Marmontel et de Grétry. A propos de Marmontel, je fus témoin, il y a quelque temps, d'un très-joli impromptu qu'il fit à table en soupant chez madame Necker. Cette dame a beaucoup de connaissances dont elle ne fait point parade, une grande fortune dont elle fait un excellent usage, des mœurs sévères, et beaucoup de goût pour la société des gens de lettres et pour toutes les choses d'esprit. Marmontel parlait de couplets qu'il avait faits à table à la campagne, et qui commençaient tous par un mot qu'un des convives lui donnait. Madame Necker le pria d'en faire autant pour elle; on lui donna le mot de *Champagne*, parce que dans ce moment on buvait du vin de Champagne. Il s'excusa d'abord sur ce que l'air de la campagne était plus favorable aux couplets que celui de la ville, et pendant quelque temps on n'y pensa plus. Au bout de quelques minutes, il chanta le couplet suivant.

Champagne, ami de la folie,
Fais qu'un moment Necker s'oublie,
Comme en buvant faisait Caton;
Ce sera le jour de ta gloire.
Tu n'as jamais sur la raison
Gagné de plus belle victoire.

V. A. I. est sans doute informée de la gros-

sesse de madame la comtesse d'Artois. Madame de Quintin, dame de compagnie de cette princesse, a dit un mot très-ingénieux. On demandait quel nom l'on donnerait au fils de madame d'Artois; car l'on sait que les princesses ne sont jamais grosses que d'un prince. Madame de Quintin dit qu'*il faudrait l'appeler Jean-Baptiste*, *parce qu'il serait le précurseur du Messie*. V. A. I. observera que la reine n'est pas encore grosse.

Quoique les édits sur l'administration soient des nouveautés d'un ordre fort supérieur aux nouveautés littéraires, V. A. I. appelée à conduire un jour un grand peuple, est trop amie de l'humanité pour qu'on n'ait pas quelque plaisir à l'entretenir du bien que notre gouvernement fait au peuple, et dont nous sommes redevables aux lumières de M. Turgot, qui seconde si dignement les vues bienfaisantes de notre jeune monarque. Comme il n'y a pas de petits objets quand il s'agit du bien public, je ne craindrai pas d'apprendre à V. A. I. que notre contrôleur-général a supprimé les entrées sur le poisson salé, qui pendant le carême sur-tout, est la nourriture du plus grand nombre des citoyens, et qu'il a réduit à moitié les entrées sur le poisson frais. Il a, par une autre ordonnance, ouvert les boucheries pendant le carême, ce qui est encore un service rendu aux habitants des villes. Un service plus important rendu aux habitants des campagnes, c'est la réforme dans la perception des

tailles, qui désormais sera beaucoup mieux entendue et beaucoup plus douce. Mais un bienfait plus grand encore, et qui fera bénir le nom de M. Turgot par les générations suivantes, c'est l'abolition des corvées, c'est-à-dire la suppression du plus lourd fardeau que portassent les malheureux paysans : désormais les frais en seront répartis sur tous les propriétaires. Voilà des opérations sur lesquelles on ne fera point d'odes, comme sur une bataille gagnée, mais qui valent beaucoup mieux que des victoires, et peuvent se passer d'être chantées.

Je me suis engagé à finir l'article des drames dont j'ai déja eu l'honneur d'entretenir V. A. I. Dans le petit nombre de ceux qui sont restés au théâtre, j'ai distingué *le Père de Famille* et *le Philosophe sans le savoir.* Il faut y joindre *Béverley*, imitation du *Joueur* anglais, par M. Saurin. Les autres ouvrages de cet estimable auteur sont *les Mœurs du temps*, comédie en un acte, où il y a beaucoup d'esprit et d'agrément; *l'Anglomane*, autre comédie en un acte, moins piquante que *les Mœurs*, mais bien écrite et bien dialoguée, restée aussi au théâtre; *Blanche et Guiscard*, tragédie imitée de l'anglais : il y a de beaux traits et du pathétique dans le rôle de Blanche; mais malheureusement la pièce est finie au troisième acte, et le dénouement est une complication de meurtres sans effet, ce qui a nui au succès de l'ouvrage, qui n'a guères reparu depuis; enfin

Spartacus, tragédie peu théâtrale, mais dont le principal caractère offre des beautés mâles, et qu'on joue encore. M. Saurin est un des hommes de lettres de ce pays le plus estimé pour la droiture de son caractère et l'honnêteté de ses mœurs. Rien ne lui a fait plus d'honneur que sa longue liaison avec feu M. Helvétius. Ils avaient été élevés ensemble, et ils étaient convenus que le premier des deux qui jouirait de son bien, en ferait part à l'autre. C'était de la part du jeune Helvétius une générosité ingénieuse; car il était fort riche et Saurin très-pauvre. Leur convention eut lieu; Helvétius fit mille écus de rente à son ami, et quand celui-ci se maria, il lui en donna le fonds. M. de Trudaine, intendant des finances, a beaucoup augmenté la fortune de Saurin, dont la vieillesse est tranquille et heureuse auprès d'une femme très-aimable.

A l'égard de M*** et de D***, on peut les nommer les dramatiques de la province. Nul n'a fait plus de drames que ces deux auteurs, et il n'y en a pas un seul qui ait pu être joué à Paris (1). J'avoue que je ne connais guères de ceux de M*** que les noms. Je n'ai jamais pu les lire; ce sont des déclamations ou des platitudes, excepté *Jean Hennuyer*, sujet très-beau, qu'il a noyé dans un long bavardage, mais qui offre des moments d'un grand intérêt, et qui méritait une meilleure

(1) On en a joué quelques-uns depuis.

plume. Au surplus, cet auteur s'est voué exclusivement aux drames en prose. Comme il prétend que Racine et Despréaux *ont perdu la poésie française*, il a juré de ne pas faire de vers.

Les drames de D'*** sont tous en vers et n'en valent pas mieux. Le seul qu'on ait lu est *le Comte de Comminge*, sujet qui excita beaucoup de curiosité, à cause du roman de ce nom, connu pour un ouvrage très-intéressant. Celui de D'*** est une rapsodie lamentable en style barbare et ampoulé. Son ami Fréron ne manqua pas d'élever cette pièce fort au-dessus de toutes celles de Racine et de Voltaire, et au niveau de Crébillon, *le premier des tragiques*, suivant *l'année littéraire*, et même *le seul tragique. Le comte de Comminge* n'en est pas moins oublié aujourd'hui comme tous les ouvrages qu'on ne peut pas relire. A l'égard des autres drames de D'***, on en connaît à peine les titres dans la bonne compagnie de la capitale; mais tout cela est fort loué dans les journaux, et acheté dans les petites villes de province, en Allemagne et aux colonies.

D'*** avait commencé par donner un recueil en trois volumes, composé de chansons, d'épigrammes, de madrigaux, de ballades, d'élégies, de sonnets, d'épîtres, d'idylles, de rondeaux, etc. le tout d'une extrême fadeur. M. de Voltaire (1) qui crut pourtant apercevoir en lui de la facilité,

---

(1) Voyez sa *Correspondance générale*.

le recommanda au roi de Prusse, qui fit venir D'*** à Berlin. Ce prince faisait alors des vers français toute la journée; il en adressa à D'***, dans lesquels il l'appelait *son Ovide*. Il lui disait même :

Voltaire est à son couchant,
Et vous êtes à votre aurore.

Ces vers déplurent beaucoup à M. de Voltaire, comme de raison, et tournèrent la tête à D'***. Voltaire vint à Berlin, et D'*** fut bien vîte oublié. Il crut qu'il lui convenait d'être jaloux de Voltaire, et de bouder le roi de Prusse. Celui-ci lui accorda son congé, et c'est depuis ce temps que D'*** ne passe pas un jour sans se plaindre *des injustices des rois*. Il a plus de soixante ans et se plaint *qu'on n'encourage pas la jeunesse*; car on ne peut pas lui dire pis que son âge.

Il n'y a point de nouveautés littéraires, si ce n'est quelques brochures dont je parlerai dans le premier ordinaire.

LETTRE IX.

1775.

On a donné mercredi, premier février, la première représentation de *la Fausse Magie* au théâtre italien. Cette pièce en deux actes et en vers a eu peu de succès ce jour-là; mais cela ne

conclut rien pour les représentations suivantes : les ouvrages de musique veulent être revus plus d'une fois pour être bien sentis et bien appréciés. Ce n'est pas qu'on n'ait applaudi vivement plusieurs morceaux du premier acte, sur-tout deux *duo* et un *quatuor* qui égalent ce que Grétry a fait de mieux, et même en général on a été content de la musique, malgré l'infériorité sensible du second acte au premier ; infériorité qu'il ne faut attribuer qu'au poëte qui n'a pas fourni au musicien des matériaux aussi heureux dans le second acte que dans le premier. Mais ce qui a nui sur-tout à l'effet de l'ouvrage, c'est qu'on a voulu cette fois juger les paroles. Le fond de la pièce est peu de chose ; l'intrigue en est commune et faible, et le dénouement est une farce. C'est un tuteur amoureux de sa nièce qui, comme de raison, n'est point amoureuse de lui, et l'est beaucoup d'un jeune homme, neveu d'un vieil ami du tuteur. Ce vieil ami qui lui-même a voulu un moment épouser cette nièce, et qui se voit éconduit, se réunit avec une sœur du tuteur, très-bonne femme, pour favoriser les deux amants. Le tuteur a un faible pour la magie et les devins. On en profite, et une troupe de Bohémiens marie devant lui les deux amants dont il regarde l'union dans un miroir. Tel est le canevas que Marmontel avait fourni au musicien ; il est un peu trivial, et quelquefois le dialogue l'est aussi ; mais les ariettes et les *duo* sont faits à merveille, et c'est

le principal dans ces sortes d'ouvrages où le poëte se met, pour ainsi dire, sous le musicien, comme ce mort de l'écriture était sous le prophète Élisée, qui appliquant sa bouche sur la sienne, lui soufflait la vie et le ranimait. Les Italiens, le peuple du monde le mieux organisé pour la musique, ne font pas attention aux paroles, et ne s'informent pas même de qui elles sont. On demande le livret, *il libretto*, pour être au courant des ariettes; mais jamais on ne s'est avisé à Naples ou à Rome de juger un poëme. Ils se passionnent jusqu'à l'enthousiasme pour deux ou trois airs, et c'est assez pour faire le sort d'un opéra. Les Français, plus jaloux de juger que de jouir, n'aiment pas assez la musique pour vouloir perdre leurs droits de censure sur les paroles, sur-tout à une première représentation où la plupart des spectateurs s'occupent plus des intérêts de leur amour-propre que de ceux de leur plaisir. D'ailleurs c'est toujours l'homme qu'on juge, et Marmontel, académicien et homme de talent, est obligé d'avoir de l'esprit dans tout ce qu'il fait. En conséquence, on a fait la guerre aux mots le premier jour; mais le parterre, après avoir joui de son droit, s'en relâche d'ordinaire les jours suivants, et ne songe plus qu'à s'amuser d'une musique délicieuse, embellie par la voix divine de madame Trial, et par le goût de Clairval, et alors tout est bien.

On attend toujours *Albert* au théâtre français, et à l'opéra des *Fragments* parmi lesquels il y aura

un acte nouveau de Legros, qui veut joindre le talent de la composition à celui du chant.

Un autre spectacle de musique dont nous jouissons gratuitement dans cette saison tous les mercredi, c'est celui qu'on nomme le *concert des amateurs*. Un certain nombre de personnes qui aiment la musique et qui en font, s'associent pour les frais de ce concert, qui s'exécute dans une grande salle de l'hôtel de Soubise, qui peut contenir environ six cents personnes. Plusieurs particuliers y jouent pour leur plaisir. On distingue parmi eux un M. de Chabanon qui joue du violon beaucoup mieux qu'il ne fait des vers, et un américain mulâtre, nommé Saint-George, l'un des directeurs du concert, qui excelle aussi dans le violon. Les plus grands talents des spectacles de Paris figurent dans ce concert, mais pour une certaine rétribution qui est toujours sur le compte des associés. En général il n'y a point d'exécution plus soignée ni plus parfaite que celle de ce concert. On y entre avec des billets que distribuent les associés : c'est encore un de ces plaisirs de société qu'on ne peut trouver que dans une grande capitale telle que Paris.

Tant de fêtes, tant de spectacles ne suspendent point la curiosité maligne qu'apporte un public oisif à tous les événements qui mettent en scène des personnages remarquables. Beaumarchais est revenu sur les rangs après avoir été oublié pendant quelque mois. Il a voyagé en Hollande et

en Allemagne, et comme il faut toujours qu'il soit auteur ou héros de roman, il a été attaqué par des assassins auprès de Nuremberg, et la relation de son assassinat est, dit-on, fort curieuse; il en a détaillé les circonstances dans une lettre dont il y a quelques copies. Je n'ai pu encore m'en procurer : s'il m'en tombe une entre les mains, et que cela vaille la peine d'être envoyé à V. A. I., je la joindrai à ma première lettre. Au retour de ses voyages, il a présenté requête au conseil contre l'arrêt qui avait donné gain de cause au comte de Lablache. L'arrêt a été cassé, et la veille de ce jugement, il a paru un mémoire de Beaumarchais, qui, sans être aussi piquant que les mémoires contre les Goesman, est toujours plein de cette chaleur d'imagination, de cette vivacité d'esprit et de cet intérêt qui ont fait dévorer avec tant d'avidité toutes ses productions apologétiques. Aucun avocat du conseil n'a voulu signer ce mémoire, parce qu'il contient beaucoup de choses étrangères au procès, et ce sont précisément les plus piquantes; mais il a mieux aimé se passer de la signature d'un avocat, que de se passer d'agrément, et il a cru qu'il valait mieux que son mémoire fût illégal qu'insipide. Quand il aura gagné sa cause qui doit être renvoyée à un tribunal de province, et qu'il ne peut guère perdre, il reviendra sur l'arrêt du blâme, et voilà encore de l'aliment pour les curieux et pour les conversations des soupers. Le barreau est, dans ce mo-

ment, celui de tous les théâtres de la renommée, qui attire le plus d'attention. Deux hommes bien différents y jouent actuellement un rôle difficile, et tous deux s'en tireront avec un succès différent. L'un est le célèbre orateur Gerbier; l'autre le rhéteur Linguet. Gerbier après avoir été trente ans l'aigle du palais, perdit sa considération et sa gloire dans un seul moment, celui où il se décida à reparaître au barreau après l'exil du parlement qu'on vient de rétablir. C'était sur lui qu'on avait les yeux, il résista un an; enfin il céda au besoin de gagner beaucoup d'argent, besoin qui tient à celui d'en dépenser beaucoup. Le parti qui triomphe aujourd'hui ne lui a pas pardonné cette démarche. Les grands, d'un autre côté, lui ont su mauvais gré d'avoir été tout prêt à plaider contre le comte de Morangiés: ces deux griefs réunis lui ont fait des ennemis nombreux. On a épié le moment de lui nuire; on a cru l'avoir trouvé dans l'affaire du comte de Guines, dont V. A. I. a probablement entendu parler, puisqu'elle lit nos journaux qui en font mention. Cette affaire d'ailleurs fait du bruit dans toute l'Europe. Il s'agit de savoir si l'ambassadeur de France en Angleterre a joué et perdu cent mille écus dans les fonds publics de Londres, sous le nom de son secrétaire Tort, ou si ce Tort est un impudent fripon qui a pris le nom de son maître. Les négociants anglais veulent être payés, et Gerbier est leur avocat, autre grief aux yeux

des grands, qui ont tous pris parti hautement pour M. de Guines. On a voulu faire un crime à Gerbier de quelques expressions équivoques qu'on a relevées dans des lettres saisies parmi les papiers de son client Tort. L'accusation a fait beaucoup d'éclat, et j'ai vu le moment où tout Paris allait croire qu'un homme qui avait manié trente ans les plus grandes affaires avec autant de noblesse que de succès, pouvait s'avilir jusqu'à suborner des témoins dans une affaire où il ne pouvait prendre qu'un intérêt médiocre. Gerbier, qui était prêt à se retirer du barreau, et qui était en marché pour une charge d'intendant des finances de Monsieur, a reçu ordre de ce prince de se justifier. Il l'a fait dans un mémoire très-sage et très-modéré, et le conseil de Monsieur a été très-satisfait de son apologie. Gerbier a l'agrément de la place qu'il sollicitait; mais le fond de l'affaire ne sera jugé qu'avec celle du comte de Guines. Linguet n'avait pas autant de facilité pour se justifier des bassesses que la voix publique lui reprochait, et des violences, des excès, des scandales dont il avait rempli le palais. Il a été rayé tout récemment du tableau des avocats; d'abord par une députation de l'ordre, et ensuite par tout l'ordre assemblé: il n'a eu que trois voix pour lui. Il a imprimé trois mémoires pour sa défense, où l'on ne trouve ni le ton de l'innocence, ni celui du bon goût. Il se compare à Socrate, à Daniel, à Cicéron, à Horatius Coclès; il invoque la *vérité*

et la vertu, vierges célestes qui ont toujours plaidé à côté de lui. Il invoque l'Europe entière, et paraît croire que tout est perdu, qu'il n'y a plus ni mœurs ni lois dans la France, si maître Linguet n'est plus sur la liste des avocats plaidants. Toutes ces déclamations n'ont pas réussi; cependant comme il avait été condamné illégalement l'année dernière par un très-petit nombre d'avocats tumultuairement assemblés, et rayé du tableau par un arrêt de ce pauvre parlement aujourd'hui dissous, cet arrêt a d'abord été cassé, et Linguet qui avait plaidé lui-même au palais avec cet intérêt que l'on met toujours dans sa propre cause, et qui dans le fait se plaignait d'une oppression réelle, a cru son triomphe assuré. Mais le parlement l'a renvoyé par-devant ses confrères pour être jugé de nouveau, et ce dernier jugement est sans appel : on dit pourtant qu'il ne se tient pas encore pour battu. J'aurai l'honneur d'en parler la première fois à V. A. I. un peu plus en détail; et, quoique Linguet ait été mon ennemi, je n'irai pas lui chercher des torts dans le temps où il est malheureux. Je ne dirai que des vérités prouvées par le témoignage universel.

Parmi les nouveautés littéraires, j'ai mis à part deux brochures.

1° *Des réflexions sur la liberté d'imprimer*, ouvrage plein de raison et de sens, par l'abbé Morellet.

2° *Une traduction d'un petit roman anglais,*

intitulé *l'Homme sensible*, dans lequel il y a en effet des détails qui intéressent la sensibilité du lecteur.

J'avais oublié d'envoyer à V. A. I. quatre vers assez plaisants sur la destruction du dernier parlement.

Retirez-vous, troupe éphémère,
Ne profanez plus le palais;
Vous n'emportez que les regrets
De l'archevêque et de Voltaire.

C'est la première fois peut-être que ces deux noms ont été mis ensemble, et c'est la seule fois qu'ils pouvaient être bien accouplés; car il est très-vrai que le vieillard des Alpes, qui n'a jamais aimé le parlement actuel et qui le craignait, a regretté le parlement aujourd'hui détruit qu'il ne craignait pas.

P. S. J'ai attendu pour fermer cette lettre, la première représentation d'*Albert*, qui a été donnée hier 5 février. Cet ouvrage est tombé : il est si insipide, que ce serait exposer V. A. I. à trop d'ennui, que de lui en parler plus long-temps.

Je viens d'être instruit plus particulièrement des circonstances assez remarquables qui ont accompagné la radiation de Linguet à l'assemblée générale des avocats, tenue avant hier 4 février. Elle était indiquée dans une salle du palais appelée la salle de Saint-Louis; mais, avant que les avocats y arrivassent, Linguet s'en était emparé

avec deux ou trois cents de ses partisans, à la tête desquels était le comte de Morangiés qu'il a défendu, et qui a cru lui devoir cette reconnaissance, et la comtesse de Béthune qui l'a choisi pour son avocat dans une affaire qui intéresse sa fortune et celle de ses enfants. Les avocats voyant cette foule tumultueuse, ont voulu la faire écarter, et ont représenté qu'il n'était pas d'usage de délibérer ainsi. Linguet a prétendu qu'il devait être jugé *devant le public :* alors les avocats ont envoyé demander au premier président la permission de siéger dans une autre chambre qui en effet leur a été ouverte. Ils ont envoyé par trois fois sommer Linguet de s'y rendre; trois fois il a refusé, protestant par-devant un notaire qu'il avait amené, de la nullité de tout ce qui se ferait dans une autre salle que celle de Saint-Louis, comme s'il eût importé en quelque chose que son jugement fût prononcé dans cette salle plutôt que dans une autre. Cependant, à la requisition de madame de Béthune, il s'est déterminé à entrer. On lui a fait trois questions du ton le plus modéré et le plus tranquille.

1° S'il était l'auteur de deux mémoires récemment publiés sous son nom, où l'ordre des avocats est grièvement insulté ? Au lieu de répondre oui ou non, ce qui était tout simple, il s'est répandu en discours vagues. On l'a ramené paisiblement à la question, et enfin il est convenu qu'il était l'auteur de ces mémoires.

2° S'il était l'auteur d'une requête présentée au parlement, contre l'arrêt rendu par les députés des avocats contre lui Linguet? Nouveau verbiage, nouvelle sommation de répondre oui ou non : il a répondu que oui. On lui a représenté alors qu'il devait connaître les statuts de l'ordre des avocats, puisqu'il s'y était soumis par serment, quand il avait été reçu, et qu'il avait ouvertement violé ces statuts, en déclinant la juridiction intérieure de l'ordre, et en calomniant ses membres dans des mémoires imprimés. On lui a fait une troisième question, sur une des bassesses dont on prétend que sa vie a été flétrie plus d'une fois, et dont on assure qu'il existe des témoignages irrécusables. Alors il a répondu par des cris, il s'est emporté à la dernière fureur, et perdant tout-à-fait la tête, ou feignant de la perdre, il s'est arraché les cheveux (de sa perruque), en criant de toute sa force : *Je suis au milieu de mes assassins, on m'assassine.* A ces cris qu'on entendait de la salle voisine, ses partisans les plus fougueux, qui, sans doute de concert avec lui, voulaient exciter une sédition au palais, ont enfoncé les portes, et l'on a vu, au milieu d'une assemblée paisible et silencieuse, Linguet se débattant tout seul, et ne souffrant d'autre violence que celle qu'il faisait à sa perruque. Madame de Béthune l'a pris dans ses bras, en criant qu'on lui rendît son défenseur. Les avocats lui ont dit qu'ils avaient beaucoup de respect pour son sexe

et pour son rang, mais qu'ils n'avaient pas coutume de délibérer devant les dames, et à l'aide des gardes, on a fait sortir Linguet et son cortége. On a procédé à la radiation qui a été générale, à l'exception de trois voix qui opinaient à attendre jusqu'à la Saint-Martin.

LETTRE X.

On a réduit les deux actes de *la Fausse Magie* en un seul, et les représentations se continuent avec succès. On a dit, en jouant sur le mot, que le dénouement *était à la glace*, parce qu'il se fait avec un miroir. Les calembourgs sont toujours de mode, et doivent être long-temps en vogue, parce que c'est l'espèce d'esprit la plus facile de toutes. Il ne s'agit que de faire attention à tous les mots qui peuvent fournir un double sens, et la moitié des mots de notre langue est dans ce cas : l'à-propos peut être plus ou moins heureux. Nous avons ici un homme (M. de Bièvre) qui met tout le travail de sa journée à ce genre de découvertes. Il y a toujours quelque calembourg de lui qui court les sociétés, et qui est relatif à l'événement du jour. Sur l'affaire de M. de Guines avec son secrétaire Tort, il a dit assez heureusement : *M. de Guines peut avoir raison, mais il a eu Tort pendant trois ans.*

De petits événements font quelquefois un grand

bruit. Il n'y a pas long-temps que, dans un bal chez la reine, un jeune homme de qualité ramassa un billet ouvert et sans adresse; il était signé avec du sang, et celle qui l'avait écrit, avait signé son nom de fille et son nom de femme. Le jeune homme s'écria assez légèrement : *Ah! une lettre d'amour signée avec du sang!* Il en lut quelques lignes tout bas, sans prendre garde si on regardait derrière lui. On s'était amassé tout de suite à son exclamation, et s'apercevant de son étourderie, il jeta la lettre au feu. Mais la commotion fut très-vive dans l'assemblée; plusieurs femmes se trouvèrent mal, et toutes blâmèrent vivement la conduite du jeune homme qui s'était mis à lire un pareil billet sans précaution, au milieu d'un bal. En effet, il passe pour constant qu'un autre homme avait vu la signature pendant qu'il lisait; cependant rien n'a transpiré. On a nommé plusieurs femmes, et dès-lors c'est n'en nommer aucune. Ainsi le secret d'une femme entre les mains de deux hommes a été gardé. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un grand soulèvement de la part du sexe contre le lecteur du billet, et pendant plusieurs jours il n'a été question dans tous les soupers que de savoir ce qu'un homme devait faire en pareille occasion, pour ne compromettre et n'inquiéter personne. Le jeune homme a eu ordre de s'absenter des bals de la reine; mais, comme il n'a commis qu'une indiscrétion de premier mouvement et qui n'a

point eu de suite, on croit que sa petite disgrace ne sera pas longue.

On va donner incessamment au Théâtre-Français *le Barbier de Séville*, comédie de Beaumarchais. Si elle est aussi gaie et aussi ingénieuse que ses mémoires, il gagnera ce procès-là.

J'ai promis à V. A. I. d'entrer dans quelque détail sur l'existence littéraire de Linguet jusqu'au moment de la disgrace qu'il vient d'essuyer. Il a joué quelque temps un grand rôle dans le barreau, après avoir, de son *aveu* (1), essayé inutilement pendant dix ans d'en jouer un dans les lettres. Il avait d'abord donné l'*Histoire du siècle d'Alexandre,* ouvrage fort au-dessus de ses forces. La majesté du sujet y était dégradée sous la petitesse des parures modernes; on y parlait de Sparte en épigrammes, et l'on y faisait des pointes sur Alexandre. D'ailleurs nulle connaissance de l'antiquité, ni des auteurs originaux; c'étaient des phrases de rhéteur arrangées sur des compilations. L'*Histoire des révolutions de l'empire romain* était écrite dans le même goût; mais on y remarquait encore davantage cette affectation de l'esprit paradoxal, ces insultes prodiguées aux grands hommes, ces louanges prodiguées aux tyrans, ces apologies de l'esclavage, ces satires de la liberté et des lettres, toutes ces ressources d'une ambition désespérée, qui ne pouvant pro-

(1) Sous le titre d'*Aveu sincère.*

duire des ouvrages que la raison et le goût puissent avouer, cherchait à se signaler par des scandales. Ces scandales même ne furent pas d'abord très-éclatants; ils le devinrent davantage dans la *Théorie des lois*, ouvrage où la déraison est réduite en méthode, où Montesquieu est traité d'esprit superficiel, Cicéron regardé comme un homme médiocre, la liberté politique comme une chimère dangereuse, la servitude comme un état préférable à la pauvreté. Ces étranges principes firent du bruit, et le style de l'auteur ne parut pas moins extraordinaire. Jamais on n'avait entassé une si prodigieuse quantité de figures et de métaphores, presque toutes basses, triviales et incohérentes. Plusieurs étaient prolongées pendant des pages entières : c'était le plus ridicule et le plus fatigant abus de la rhétorique, que trop souvent les jeunes gens prennent pour de l'éloquence, et en ce sens la tête de Linguet sera long-temps jeune. Ce n'est pas au barreau que l'on se guérit de la maladie des phrases; aussi, en y entrant, se trouva-t-il comme dans son air natal. D'ailleurs il avait une supériorité réelle sur la plupart des avocats, qui sont fort éloignés de valoir pour l'esprit les plus médiocres des gens de lettres. Il paraissait au palais au moment où les révolutions de la magistrature en avaient écarté presque tout ce qu'il y avait de plus habile et de plus illustre. A la vérité il n'obtint pas la considération personnelle que donnent à un ex-

cellent avocat le respect pour la vérité et les bienséances, une morale rigide et une éloquence sage; mais il obtint aisément au barreau la réputation d'un esprit ardent, fertile et audacieux, qui adopte sans choix toutes les causes et tous les clients, qui prétend à toutes les victoires, et qui peut se signaler même dans ses défaites. Les causes qui lui ont fait le plus d'honneur, sont celle de M. d'Aiguillon et celle du comte de Morangiés.

Avant sa dernière disgrace, il a essuyé plus d'une fois des dégoûts et des mortifications de la part des juges et du public, qu'il semblait braver égalément. Les juges lui faisaient des réprimandes humiliantes, et le public le sifflait; mais rien ne déconcertait sa hardiesse. Il parut posséder cette qualité de l'orateur, qui consiste à bien connaître la multitude, et à la dominer en la méprisant. Il a fait en faveur du ministère aujourd'hui détruit, plusieurs de ces ouvrages qui passent avec les opérations qu'ils justifient, et il ne paraît pas que ce même ministère ait songé à l'en récompenser; peut-être parce que Linguet, quelque chose qu'il écrivît, ne pouvait ni perdre ni se compromettre.

L'affaire du comte de Guines attire une grande attention et partage les esprits. Ses mémoires et ceux de ses adversaires sont bien faits; on attend celui de Gerbier qui se trouve personnellement impliqué dans cette affaire et accusé de

prévarication. Il vient d'être décrété d'assigné pour être ouï, et il paraît que les avocats s'assembleront pour le juger. C'est tomber de haut après trente ans de gloire, et, quoique je sois persuadé qu'il se justifiera, il est dur d'avoir à se justifier. Cela rappelle ces beaux vers d'une des dernières tragédies de M. de Voltaire :

Ah! que nos derniers jours sont rarement sereins!
Que tout sert à ternir notre grandeur première,
Et qu'avec amertume on finit sa carrière!

Il paraît que M. de Voltaire, en écrivant ces vers, faisait un triste retour sur lui-même. Tous ses amis gémissent de voir la vieillesse d'un grand homme entasser autant de mauvais ouvrages que les belles années de sa force en ont produit d'excellents. Quelle carrière que la sienne, s'il l'eût bornée à *Tancrède!* Est-il possible que celui qui a tant reproché à Corneille cette foule de mauvaises pièces, fruits de ses dernières années, ait donné lui-même depuis quinze ans, *Olympie*, les *Scythes*, les *Triumvirs*, les *Guèbres*, les *Pélopides*, *Sophonisbe*, les *Lois de Minos*, le *Dépositaire*, *Charlot*, et enfin *Dom Pèdre*, plus mauvais que tout ce qu'il a fait? Il n'y a pas dans toutes ces pièces une belle scène; on y trouve encore quelques vers, et dans d'autres genres ses poésies ont encore du mérite; sa prose est toujours agréable; mais une tragédie est toute autre chose, et demande toute la force de l'homme qui

en a le plus. Il serait à souhaiter que la postérité pardonnât à la tête la plus dramatique qui ait existé, cette ambition déplorable de faire des tragédies jusqu'au dernier soupir. *Dom Pèdre* est dédié à M. d'Alembert; à la suite de cette pièce, il y a *un Voyage de la Raison* qui est encore un bon morceau. Mais qui osera dire à M. de Voltaire, comme Gilblas à l'archevêque de Grenade? *Monseigneur, plus d'homélies.*

Voici des couplets de M. de Rhulières, qui ont été chantés dans un bal chez la reine, où il y avait un quadrille de troubadours: c'est un vieux troubadour qui parle.

De l'heureuse Provence,
Antiques habitants,
Nous ramenons la danse
Et les mœurs du vieux temps.
Mais nous trouvons en France,
Sous un roi bienfaisant,
Et la douce espérance,
Et l'amour du présent.

J'ai vu dans le bel âge
Des anciens troubadours,
Du Borysthène au Tage
Les cités et les cours.
Une reine plus belle
N'a point reçu les vœux
D'un peuple aussi fidèle,
D'un roi plus vertueux.

Français, pour vos modèles
Vous suivez à-la-fois
Vos princes et vos belles,
Vos belles et vos rois.
Par une double chaîne,
Le trône et la beauté
Donnent à votre reine
Leur double autorité.

Il faut convenir que M. de Rhulières fait mieux l'épigramme que le madrigal.

Je ne finirai point sans remercier avec la plus sincère reconnaissance V. A. I. des témoignages de satisfaction dont elle a bien voulu m'honorer par le canal de M. le comte de Schowaloff. Le bonheur de lui plaire dans mon travail est la récompense la plus flatteuse que je puisse ambitionner.

Je ne dois pas oublier non plus, à propos de Linguet, un fort bon ouvrage que l'abbé Morellet vient de publier contre lui, intitulé : *Théorie du paradoxe.* C'est une ironie continuelle ; l'auteur donne des leçons et des modèles du paradoxe qu'il réduit en art, et il cite toujours en exemple les ouvrages de Linguet : il faut convenir qu'il ne pouvait mieux choisir. Les citations sont curieuses ; il n'y a pas jusqu'à la table des matières qui ne soit plaisante.

LETTRE XI.

AU COMTE SCHOWALOFF.

J'ai reçu avec un plaisir sensible les marques de vos nouvelles bontés; je suis enchanté que leurs A. I. soient satisfaites de mon travail, et qu'elles vous choisissent pour me l'apprendre. Je tâcherai de répondre à tout ce qu'on veut bien faire pour moi, et de ne pas démentir ces heureux commencements.

M. G*** s'est acquitté de toutes vos commissions. J'ai reçu votre belle épître à M. de Saint-Lambert, et je la lui ai remise; il est trop connaisseur en bons vers pour n'être pas très-content des vôtres : il y en a une foule de très-beaux et de très-heureux. Vous écrivez comme si vous viviez à Paris, et plusieurs de nos auteurs écrivent comme s'ils vivaient à Pétersbourg. Je l'insérerai dans le premier Mercure d'avril, sans y changer un seul mot, afin que les incorrections légères qu'on y rencontre et que l'on pourrait rectifier d'un trait de plume, attestent qu'on n'a voulu altérer en rien l'originalité de l'ouvrage.

La Fausse Magie a eu moins de succès que les autres ouvrages composés en commun entre Marmontel et Grétry. Il est vrai que la pièce est un peu froide, et que le dialogue tombe quelquefois dans le trivial; mais Grétry n'a guère

fait de meilleure musique que trois ou quatre morceaux de cette pièce, et la bonne musique gagne toujours avec le temps.

Albert qu'on a joué cinq ou six fois aux Français, est d'une platitude et d'une insipidité rares. On va jouer *le Barbier de Séville* de Beaumarchais, qui sera, dit-on, un peu plus piquant.

On parle toujours ici d'établir une nouvelle troupe de comédiens français, que l'on appellerait *la Troupe de Monsieur*, comme celle qui existait avec le même titre sous le règne de Louis XIV. Cet établissement pourrait faire un grand bien; le public serait mieux servi, les auteurs plus encouragés; on n'attendrait pas quatre ans pour être joué. Émulation et concurrence, voilà deux grands mots en tout genre, deux mobiles de tout bien; mais les comédiens s'opposent de toute leur force à ce nouveau privilége, et il y a à parier qu'ils l'emporteront, parce que le bien particulier est communément préféré au bien général (1).

Vous savez sans doute que Linguet est absolument destitué de sa qualité d'avocat; il en a même quitté l'habit. Il n'existe plus que par le journal qu'il fait avec Pankoucke, et que même

(1) Telle était alors sur les spectacles l'opinion de l'auteur qu'il n'a point voulu dissimuler. Mais l'expérience a démontré que c'était une erreur, et il n'y a que des insensés qui méprisent l'expérience par respect pour leur amour-propre.

il ne fera pas long-temps; car qu'est-ce que Linguet peut faire de suite? Il s'est conduit comme un fou et comme un lâche dans son affaire contre les avocats. Il a fallu le sommer trois fois de comparaître, et dans l'assemblée où on le questionnait le plus tranquillement du monde, il a perdu la tête et s'est mis à crier qu'*on l'assassinait:* il n'a pas tenu à lui qu'il n'y eût sédition au palais. Je ne connais personne qui ait plus d'audace dans la tête, et moins de courage dans l'ame. L'abbé Morellet, homme d'esprit et fort instruit, vient de publier contre lui un livre qui a pour titre *la Théorie du paradoxe*, et qui réussit beaucoup. L'idée principale de l'ouvrage est un persifflage sérieux; on y réduit l'art du paradoxe en principes, et Linguet en est toujours le modèle et le héros. Les citations sont heureuses; car on n'a qu'à transcrire Linguet pour faire mourir de rire. Je ne connais rien qui égale le ridicule de son style, et telle est la dépravation du goût, qu'il y a encore des gens qui trouvent tout cela fort bon; mais heureusement l'erreur n'a qu'un temps.

Vous aimez tant à rendre service, que je m'adresse à vous avec confiance en faveur d'un homme de beaucoup de mérite, que vous pouvez rendre très-heureux. C'est un très-savant astronome, connu dans toute l'Europe, et qui est de toutes les académies, excepté celle de Pétersbourg. Son nom peut ne pas vous être inconnu; c'est M. Mes-

sier de l'académie des sciences de Paris. Le feu roi l'appelait *le Furet des Comètes*. En effet, il a passé sa vie à éventer la marche des comètes, et les cartes qu'il en a tracées passent pour être très-exactes. Le *nec plus ultrà* de son ambition est d'être de l'académie de Pétersbourg, et de pouvoir mettre dans ses titres, *Academiæ Petropolitanæ socius*. C'est d'ailleurs un très-honnête homme, et qui a la simplicité d'un enfant. Il y a quelques années qu'il perdit sa femme, et pendant la maladie dont elle mourut, les soins qu'il lui rendit empêchèrent qu'il ne découvrît le passage d'une comète qu'il guettait, et qu'un M. Montagne, de Limoges, lui escamota. Il fut au désespoir, un peu moins peut-être de la mort de sa femme que de la perte de sa comète. Dès qu'on lui parlait de la perte qu'il avait faite, il répondait, pensant toujours à sa comète : *Hélas! j'en avais découvert douze, il faut que ce M. Montagne m'ôte la treizième!* et là-dessus les larmes lui venaient aux yeux; puis se souvenant que c'était sa femme qu'il fallait pleurer, il se mettait à crier : *Ah! cette pauvre femme!* et pleurait toujours sa comète. Vous le consolerez de sa comète, si vous pouvez le faire recevoir membre de l'académie de Pétersbourg. Il se propose à ce dessein d'envoyer à S. M. I. la carte qu'il a dressée du passage de la dernière comète qu'il a observée, et certainement il en observera encore bien d'autres. Il envoya, il y a quelques années,

une pareille carte au roi de Prusse, qui écrivit sur-le-champ à l'académie de Berlin pour faire élire M. Messier.

LETTRE XII.

Le *Barbier de Séville* a eu le sort qu'éprouvent aujourd'hui presque toutes les nouveautés théâtrales; il est tombé le premier jour, et s'est relevé les suivants. Ce premier jour est le seul où l'on juge; les jours suivants on tolère, à moins qu'il n'y ait un parti contre l'auteur. Ici au contraire il y en avait un très-grand pour Beaumarchais. Il avait intéressé le public dans ses procès, en qualité d'opprimé; et ce qui est beaucoup plus, il l'avait amusé comme satirique. On ne pouvait paraître dans un moment plus marqué de faveur populaire, ni attirer un plus grand concours; mais aussi il est toujours difficile de répondre à une grande attente. La pièce a paru un peu farce; les longueurs ont ennuyé; les mauvaises plaisanteries ont dégoûté; les mauvaises mœurs ont révolté. A la seconde représentation il a retranché un acte tout entier, le quatrième, et a fort abrégé les autres; il a supprimé les traits qui avaient déplu. Alors, quoique le fond de la pièce soit toujours demeuré ce qu'il était, un canevas du vieux genre, on l'a trouvé heureusement brodé à la moderne, plein de gaieté et de situations

piquantes et ingénieuses. La pièce a été fort applaudie, et les représentations en sont fort suivies. Comme elle va paraître incessamment, il me sera plus facile d'en rendre compte après la lecture, que sur une représentation tumultueuse.

On a retiré *la Fausse Magie* du Théâtre-Italien, après huit représentations; elle avait été réduite en un acte. On prépare au Théâtre-Français *Marcel et Maillard*, ou *Paris sauvé*, tragédie en prose de Sedaine.... M. de Voltaire dit que c'est *mettre l'abomination de la désolation dans le sanctuaire*: mais, quant à moi, il me semble qu'il y a long-temps qu'elle y est; et platitude pour platitude, j'aime autant la prose que les vers.

L'acte de Legros n'a eu aucun succès. L'acte *Turc*, tiré de l'*Europe Galante* de Campra, en a eu un médiocre; mais *la Provençale*, acte de Mouret, en a eu beaucoup. Le caractère de gaieté qui y domine, a été vivement senti; il est si analogue à celui de la nation! Le parterre chantait avec les acteurs, et imitait les mouvements de la danse. On joue toujours *Iphigénie* les grands jours avec un prodigieux succès : les *Fragments* sont le spectacle du jeudi.

Un autre genre de spectacle, ce sont les grandes causes dont les mémoires imprimés rendent le public juge. Celle du comte de Guines attire une extrême attention. Le mémoire de Tort a fait impression sur tout ce qui n'est pas grand seigneur, ce qui ne prouve pas encore que Tort ait eu raison;

la cour et la noblesse ont pris dès le premier moment le parti de M. de Guines, ce qui ne prouve pas davantage. Il promet de répondre à tout; son mémoire ne paraît pas encore. L'incident contre Gerbier est à-peu-près terminé, et M. de Guines, dans son dernier mémoire, lui donne à-peu-près raison; cependant Gerbier a été assigné pour être ouï; ses confrères les avocats ne prononceront sur lui qu'après le jugement du procès.

Linguet, autre acteur dans ces scènes contentieuses, après avoir formé opposition contre l'arrêt, comme n'ayant pas été entendu, a été reçu à plaider à huis clos devant la grand'chambre. On l'a renvoyé par-devant ses confrères, en leur indiquant une assemblée pour le jeudi 9 mars, et leur ordonnant de remettre à l'avocat-général les griefs énoncés contre Linguet et ses réponses, sur quoi le parlement statuera. Cet arrêt a soulevé l'ordre des avocats. La convocation pour le jeudi leur a paru un attentat contre leur liberté, puisqu'eux seuls ont le droit d'ordonner leurs assemblées, et le parlement se réservant de faire droit sur les griefs, leur a paru blesser les priviléges de l'ordre, seul juge jusque ici de sa discipline intérieure. Ils se sont assemblés et n'ont encore rien statué. Cette affaire pourrait devenir grave et occasionner au palais une révolution. On n'aime ici aucun état libre, et si les avocats se conduisaient avec trop de violence, le projet de réduire leurs fonctions en charges a déja été formé, et

serait appuyé par les avocats-généraux qui se trouveraient alors occuper un rang beaucoup plus considérable. Linguet aurait opéré le renversement de son ordre : ce serait un beau jour pour lui. Sa cliente, la comtesse de Béthune, qui avait demandé et obtenu la permission de plaider sa cause elle-même, lorsque son avocat Linguet a été rayé, a demandé un délai, se fondant sur l'espérance prochaine de voir Linguet rétabli ; mais on a rejeté sa demande, et elle doit plaider le mardi 7 mars.

La réponse de Linguet à la *Théorie du Paradoxe* vient de paraître sous le titre de *Théorie du Libelle*, et personne n'était plus en état de donner cette théorie, puisqu'il a passé sa vie à faire des libelles ; mais s'il y a mis beaucoup de fureur et de grossièreté, il n'y a guère mis d'adresse. Sa réponse n'a pas pu réussir, même parmi ses partisans : il se loue sur tout et ne se justifie sur rien. C'est un dialogue qu'il suppose entre son adversaire l'abbé Morellet et un élève des économistes. L'abbé Morellet y dit beaucoup de mal de lui-même et beaucoup de bien de Linguet, ce qui est, comme vous voyez, fort vraisemblable. L'autre interlocuteur enchérit encore, peint Linguet à toutes les pages comme le modèle de la vertu, de l'éloquence, du courage, de la prudence, etc. etc. Il aurait pu le louer en effet d'une espèce de courage que Linguet possède éminemment, c'est celui du mensonge. On n'a

jamais menti avec cette assurance, avec la certitude d'être convaincu de fausseté. C'est une des choses qui révoltent le plus les honnêtes gens dans les ouvrages polémiques de Linguet.

M. de Malesherbes a été reçu à l'académie le 16 février; jamais réception n'a été plus brillante. Son discours était l'éloge des lettres, et du bien qu'elles ont fait, et des améliorations qu'elles ont opérées dans l'esprit humain et dans les gouvernements. Cet éloge prononcé par un des premiers magistrats du royaume, par un homme qu'on peut appeler en ce moment l'idole de la nation, prononcé devant l'élite de tous les ordres de l'état, était un témoignage d'autant plus remarquable et plus éclatant, qu'on sortait d'un ministère (1) qui semblait avoir pour principe et pour objet la destruction des lettres et de la philosophie, et l'anéantissement de toute liberté de penser. L'abbé Delille lut deux chants d'un poëme *sur la Nature champêtre* (2), ouvrage dont les idées sont un peu usées, mais plein de détails charmants et de morceaux vraiment poétiques. Il donne des préceptes sur l'art de peindre la nature en vers, et il tombe alors dans l'inconvénient d'enseigner ce qu'on a fait, quelquefois même d'enseigner ce qu'il ne faudrait plus faire, parce qu'on l'a beaucoup fait; comme lorsqu'il veut que les torrents

---

(1) M. de Maupeou.

(2) Devenu depuis le *poëme des Jardins*.

soient l'image des conquérants, que les chênes foudroyés soient l'image des grands, etc. *omnia jam vulgata*. Mais il met souvent une belle broderie sur un canevas très-commun.

D'Alembert lut ensuite l'*Éloge de l'abbé de Saint-Pierre*, qui fait partie de sa collection d'éloges académiques. Le familier y est trop souvent à côté du noble, sans gradation et sans nuance. Il y a de la subtilité et de l'affectation, mais toujours un esprit qui n'est pas vulgaire. Châteaubrun, autre académicien, est mort âgé de quatre-vingt-dix ans. On a déja remarqué plus d'une fois que parmi les quarante académiciens, on en comptait communément près d'un quart qui étaient plus qu'octogénaires : c'est une preuve que les gens de lettres en général vivent long-temps, soit qu'ils fassent moins d'excès que les autres hommes, soit qu'ils naissent réellement plus forts, et qu'un grand exercice de la pensée prouve des organes privilégiés. Châteaubrun avait fait quelques tragédies; la seule qui soit restée au théâtre, c'est *les Troyennes*. Il y a de l'intérêt dans le sujet, et assez de pureté dans le style, mais trop peu de force et d'imagination, et nulle régularité de plan.

De Belloy, autre écrivain dramatique, que *le Siége de Calais* a rendu fameux, vient de mourir dans un âge fort différent de celui de Châteaubrun, il n'avait pas cinquante ans; il est mort de la poitrine; il était aussi de l'académie française.

J'aurai l'honneur de parler un peu plus en détail à V. A. I. de cet auteur et de ses ouvrages ; mais je croirais manquer à ce que je dois aux bontés dont elle m'honore, si je tardais à lui apprendre que le roi, le lendemain de la mort de M. de Belloy, a bien voulu m'accorder la pension de douze cents livres qu'il avait sur les menus plaisirs de sa majesté.

LETTRE XIII.

Il faut bien parler encore à V. A. I. de l'affaire de Linguet, puisque rien ici n'occupe davantage l'attention et la curiosité ; je crois pourtant cette affaire terminée sans retour. Les avocats se sont assemblés le jeudi 9 mars, pour déférer à l'arrêt du parlement, arrêt que le parlement avait adouci par un arrêté subséquent qui l'interprétait, et déclarait positivement qu'on n'avait point entendu déroger aux priviléges des avocats, et qu'on ne voulait que s'assurer du vœu de l'ordre et des griefs proposés contre Linguet. Il comparut donc dans l'assemblée du jeudi, et au grand étonnement de tout le monde, il prit un ton tout différent de celui qu'il avait eu d'abord avec ses confrères, et qui lui avait si mal réussi. Il convint de tous ses torts, et se borna à faire valoir ce qui pouvait les excuser. Avant de répondre à ses confrères comme à des juges, il les réclama

comme ses protecteurs. Il se mit, pour ainsi dire, dans les bras de ces mêmes hommes qu'il nommait huit jours auparavant ses plus cruels ennemis, tant il en coûte peu à cette ame faible et mobile, pour se démentir elle-même, et se plier successivement à toutes les formes! Ce ton imprévu ne laissa pas de lui réussir d'abord : il parla une heure et demie avec un succès général; cependant, lorsque ensuite le bâtonnier des avocats, le président de l'ordre, lui remit par écrit les sept griefs sur lesquels il devait se justifier, et qu'on pouvait appeler les sept péchés capitaux, il demanda encore huit jours pour y répondre. Ce délai expiré, il a comparu de nouveau et parlé pendant trois heures; mais sentant l'impuissance où il était de répondre, et voyant le peu d'effet que son apologie produisait, sa tête s'est troublée encore; il est redevenu bas, comme il arrive alors à ceux qui n'ont que de l'audace et point de fermeté; il a pleuré et s'est emporté tour-à-tour. Enfin l'on a prononcé, et il a été rayé absolument à la concurrence de cent soixante voix contre vingt-sept. On vend des étoffes et des bonnets *à la Linguet*, et ce sont des étoffes et des bonnets *rayés*. V. A. I. peut reconnaître là l'esprit des Français; elle peut le reconnaître aussi dans l'affectation d'imiter les modes anglaises, portée aussi loin que l'affectation des Anglais à contrarier les modes françaises. Nos princes ont des jardins anglais, et nous avons des courses de

chevaux dans la plaine des *Sablons*, comme les Anglais à *Newmarket*. Ce n'est pourtant pas tout-à-fait la même chose ; nous imitons encore de bien loin. Nous n'avons point ici de chevaux de course, de race anglaise ; on n'en laisse point sortir d'Angleterre. Ces chevaux font une lieue en cinq ou six minutes, et franchissent vingt-sept pieds d'un pas. Les chevaux espagnols et français ne sont pas de cette force ; cependant les palefreniers de M. le duc de Lauzun et de M. le prince de Guémené ont couru l'un contre l'autre : celui de M. de Lauzun a gagné. La reine et toute la cour ont assisté à cette course.

J'ai annoncé à V. A. I. la mort de M. de Belloy ; son nom de famille est *Buirette*. Il avait commencé par être avocat malgré lui, pour complaire à un oncle qui l'était, et dont il attendait tout. Cependant rebuté du barreau, et entraîné par une passion invincible pour le théâtre, il quitta la France fort jeune, et alla jouer la comédie à Pétersbourg. Il en revint avec une tragédie de *Titus*, imitée de la *Clemenza di Tito* de Métastase. Il comptait beaucoup sur cet ouvrage, qui tomba à la première représentation : c'était une copie froide et maladroite du *Cinna* de Corneille et du *Brutus* de M. de Voltaire ; mais l'ouvrage marquait déja cet esprit de flatterie auquel l'auteur a dû depuis ses succès. Il y avait un long morceau sur une convalescence de Titus, qui était fait pour rappeler celle de Louis XV, après

la maladie de Metz; mais ce morceau était si visiblement un hors-d'œuvre placé avec intention, et l'on avait déja tant parlé de cette convalescence, que le public reçut très-mal cette adulation et toute la pièce. Quelques années après M. de Belloy donna *Zelmire*, encore imitée de *l'Issipile* de Métastase. Il y a dans les trois premiers actes des situations qui produisent de l'effet au théâtre; mais il faut marcher dans un labyrinthe d'invraisemblances inexplicables. En général la fable de la pièce est obscure, et la diction froide, sèche et pénible. L'ouvrage fut redevable de son premier succès au grand talent et à la réputation de la célèbre Clairon, alors dans tout son éclat; il n'a pas encore reparu au Théâtre-Français où cependant on pourrait le reprendre quelquefois, comme on y remet *Gustave*, *Amasis*, et quelques pièces à événements qui n'ont ni raison ni style. *Le Siége de Calais* qui suivit *Zelmire*, a fait époque au théâtre : on n'avait pas vu un plus grand succès; mais c'en était un d'une espèce toute nouvelle. Ce n'était ni estime, ni admiration, ni émotion; c'était un enthousiasme factice, parti de Versailles, et que l'on affichait à Paris, parce qu'il était de bon air. Plus on disait de bien du *Siége de Calais*, plus on paraissait *bon citoyen*. On ne pardonnait pas à ceux qui en disaient du mal; on les traitait de mauvais Français. *Je serais bien fâché*, répondit à ce propos un homme de beaucoup d'esprit (le maréchal

de Noailles), *de n'être pas meilleur Français que les vers de cette pièce.* C'est trop souvent en effet une déclamation en style ampoulé ; mais malgré tous ses défauts, malgré les longueurs et l'ennui du troisième acte, il y a dans le second et dans le cinquième des moments dramatiques, quelquefois de beaux vers, et c'est encore l'ouvrage de l'auteur où il y a le plus de mérite réel. Il reçut du roi une médaille d'or, comme un prix de drame, *dramatis prœmium.* L'auteur de *Zaïre* n'en avait point reçu ; mais aussi cette médaille n'était ni le sceau de la gloire, ni le jugement du public, encore moins celui de la postérité. *Gaston et Bayard* eut moins de vogue que *le Siége de Calais :* on commençait à se faire aux flatteries, et il y avait moins de mérite. Les deux principaux caractères sont entièrement défigurés. Le jeune Gaston est sage comme un vieux capitaine, et Bayard est étourdi comme un jeune officier. La pièce d'ailleurs est un assemblage de machines dont le jeu pénible et forcé fatigue l'attention plus qu'il n'excite l'intérêt. *Gabrielle de Vergy* qui n'a jamais été jouée (1), est une lamentation froide et ennuyeuse sur un sujet ingrat. Rien n'a mieux prouvé combien l'auteur était étranger aux mouvements du cœur et de la nature. En effet, jamais ses vers ne s'échappent de l'ame ; ses sen-

(1) Elle l'a été depuis, et avec succès, ce qui ne la rend pas meilleure.

timents ont quelquefois de la grandeur, mais bien rarement à la vérité. Son style a quelquefois de la force, jamais d'intérêt ni de charme. On n'a pas retenu de ses pièces un seul vers de sensibilité. Quand Gabrielle apprend la mort de son amant, de Coucy, elle dit très-philosophiquement :

.... Hélas! il a vécu
Trop peu pour le bonheur, assez pour la vertu.

Une femme qui n'est pas plus affligée, n'affligera pas les autres. De pareils vers sont pires que tous les solécismes, parce qu'il n'y a rien de pis que ce qui est froid et faux.

Le dernier ouvrage de M. de Belloy a été *Pierre le Cruel.* La chûte totale de cette tragédie qui n'a jamais été imprimée, a, dit-on, avancé les jours de l'auteur. Il était déja d'une très-mauvaise santé, sujet à une mélancolie profonde, suite des longues traverses qu'il avait essuyées, et peut-être encore plus de la persuasion où il était que les gens de lettres ne lui rendaient pas justice. Il n'ignorait pas que sa réputation n'était pas à beaucoup près égale à ses succès, et il s'apercevait souvent d'un grand intervalle entre l'opinion qu'il avait conçue de ses talents, et celle qu'en avait le public. Personne ne le regardait comme un bon écrivain, et il était convaincu, il imprimait qu'*il avait le secret des vers de Racine, et qu'il l'apprendrait au public* : assurément il n'avait pas pris ce *secret* pour lui. Ses préfaces étaient pleines

d'humeur, et quelquefois d'un amour-propre naïf. Il n'y avait peut-être que lui qui fût capable d'imprimer une phrase telle que celle-ci : *On sait assez que je suis modeste.* Quand il fut reçu à l'académie française, il s'aperçut que le vœu de la cour l'y portait bien plus que le vœu des gens de lettres. Sa réception fut froide et solitaire; on appliqua à l'académie ces vers de la Henriade :

Médicis le reçut avec indifférence,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.

Quelque temps avant sa mort, qu'il ne croyait pas si prochaine, il forma le projet de voyager : un homme très-riche qui s'intéressait à lui, lui offrit sa bourse. M. de Belloy répondit qu'il ne savait pas quand sa santé lui permettrait d'effectuer son projet; mais il pria la personne qui voulait lui faire un présent, d'employer cet argent à faire sculpter en marbre le buste de M. de Belloy, pour le placer à côté de celui de Molière, dans la nouvelle salle que l'on projette pour la comédie française : c'est mourir avec d'étranges illusions. M. le duc de Duras le remplacera à l'académie française.

Je crois ne pouvoir annoncer trop tôt à V. A. I. que l'histoire de Russie m'a fourni un sujet de tragédie que l'on regarde ici comme ce que j'ai fait de plus passable. C'est la disgrace du prince Menzicof, et son exil en Sibérie avec sa femme

et ses enfants. J'ai bâti une fable sur ce fond historique; car une histoire ne fait jamais une pièce. J'ai conservé fidèlement le caractère de mon héros, tel qu'il a été dans son ministère et dans sa disgrace. Ce qu'il y a de plus heureux dans mon ouvrage, c'est que j'ai trouvé le moyen de mettre en projet dans la bouche de Menzicof tout ce que l'auguste mère de V. A. I. a réellement exécuté. J'ai été prophète après coup; il n'y a pas grand mérite à cela; mais il est toujours heureux d'avoir à retracer des choses véritablement grandes, etc.

LETTRE XIV,

AU COMTE SCHOWALOFF.

Je croirais méconnaître l'intérêt que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde, et dont vous m'avez donné tant de preuves, si je ne commençais par vous apprendre les bienfaits dont le roi vient de m'honorer. J'ai eu l'honneur d'annoncer à S. A. I. dans les premiers jours de ce mois la mort de M. de Belloy. Il avait une pension de douze cents livres sur les menus plaisirs du roi, que S. M. m'a accordée. Il en avait une autre sur le trésor royal, qui, je crois, sera donnée à l'abbé Delille. Vous connaissez sûrement tout le mérite de cet excellent écrivain; il vient de faire un nouvel ouvrage. Ce n'est pas une traduction, c'est

un poëme original *sur la nature champêtre* (1); il le divise en trois parties, l'art de la chanter, l'art de l'orner, l'art d'en jouir. J'en connais deux chants qu'il a lus à l'académie, le jour de la réception de M. de Malesherbes, et que j'ai entendus en société cinq ou six fois. C'est un ouvrage très-agréable; vous devez bien vous attendre que le fond en est commun; mais il y a dans les détails beaucoup de poésie, de variété, de mouvement. Vous trouverez dans ce poëme une couleur plus aimable, plus douce, quoique moins pure que celle que vous avez pu remarquer dans la traduction des Géorgiques. Je ne veux pas vous dire *ed io anche son pittore;* mais, sans me croire aussi bon peintre d'histoire que l'abbé Delille est bon paysagiste, je dois pourtant vous avouer que je viens de faire une nouvelle tragédie, en attendant qu'on joue les *Barmécides*, et une tragédie tirée de votre histoire, un sujet russe, Menzicof enfin, exilé en Sibérie avec sa femme et ses enfants. Voilà le fond sur lequel j'ai travaillé. La scène établie en Sibérie, m'a fourni des couleurs locales absolument neuves et qui ont paru énergiques. On a trouvé ma fable intéressante, si j'en juge sur-tout par les larmes qu'elle a fait répandre; j'en ai vu couler en abondance et avec beaucoup de grace des beaux yeux de madame la princesse de Baratinski et de madame la comtesse de Stro-

(1) Qui a paru depuis sous le titre de *Poëme des Jardins*.

gonof. Tous les Russes de ce pays m'ont entendu et applaudi ; mais ils m'ont paru un peu fâchés des changements que je me suis permis dans les faits historiques. J'aurais voulu que vous fussiez là pour leur faire comprendre qu'avec l'histoire toute seule on ne fait pas une tragédie. D'ailleurs ce que j'ai imaginé est parfaitement indifférent pour la nation russe (1) ; mais ce qui ne doit pas l'être, c'est le bonheur que j'ai eu de mettre en prophétie le tableau de sa gloire présente. Rien n'a fait plus d'effet que ce morceau ; il est dans la bouche de Menzicof qui expose ce qu'il aurait voulu faire, s'il était monté sur le trône après la mort du czar, en épousant sa veuve, comme je suppose qu'il en avait le projet.

Possesseur, etc.

Vous pouvez juger, par cet échantillon, du style de la pièce. Il faut que votre pays soit fait pour me porter bonheur en tout ; car on s'accorde à croire que cet ouvrage est ce que j'ai fait de mieux ; on me conseille même de le faire jouer avant les *Barmécides*. Je dois le lire mercredi chez la reine.

---

(1) C'est ce qu'on ne pensa pas alors à Pétersbourg. L'auteur, informé par l'ambassadeur de Russie que le sujet ne plaisait pas à cette cour, crut devoir à la reconnaissance de ne pas faire jouer la pièce à Paris : elle ne fut représentée qu'à Fontainebleau, où elle fut fort applaudie.

Malgré la décadence du goût et l'inondation de la barbarie, la poésie se soutient parmi nous, particulièrement la poésie descriptive, si malheureuse dans l'épopée du siècle dernier. Les vers du *Poëme des Saisons* et ceux de l'abbé Delille étaient déja de beaux monuments en ce genre. Un homme qui vient de sortir tout-à-coup de l'obscurité, en prépare un nouveau moins régulier, mais dans lequel il y aura des parties brillantes; c'est M. Roucher, auteur d'un *poëme des Mois*, auquel il travaille depuis dix ans, et qui n'est pas encore à beaucoup près achevé, mais dont il a lu des morceaux dans les sociétés. Son poëme aura douze chants, les douze mois de l'année : vous sentez d'avance le vice du sujet. Il n'y a, à proprement parler, que quatre époques dans l'année pour un poëte, et ce sont celles qui marquent les saisons; les autres n'offrent que des différences arbitraires. D'ailleurs douze chants sans un fond d'action, auront bien de la peine à n'être pas un peu ennuyeux; j'en ai entendu trois. La disposition des parties n'en est pas heureuse; le style en est très-inégal, les épisodes sont médiocres; l'auteur donne souvent dans l'enflure, et quelquefois dans les détails minutieux. Ses contrastes sont souvent des caricatures maladroites; il peint les amours des baleines, et tout de suite après ceux des moineaux et des tourterelles.

Serpentes avibus geminantur, tigribus agni. (Hor.)

On voit un homme dont le goût n'est rien moins que sain ; mais c'est le P. Lemoine de notre siècle ; il a une tête poétique. Il réussit à rajeunir par le coloris des peintures usées ; il a de beaux élans, de beaux traits : *infelix operis summâ*. Ce M. Roucher qui a trente ans et qui est marié, est sans fortune ; mais on a été à son secours, et M. Turgot se propose de le placer. Nous aurons à la rentrée une tragédie en prose de Sedaine.

Ultrà Sauromatas fugere hìnc libet.

J'attends toujours de vos nouvelles.

LETTRE XV.

Je voudrais pouvoir annoncer souvent à V. A. I. d'aussi beaux ouvrages que l'*Éloge de Marc-Aurèle*, par M. Thomas. Cet éloge composé il y a environ quatre ans, avait été lu dans une séance publique de l'académie française, le jour de la réception de l'archevêque de Toulouse. Il fit une impression très-vive, quoique alors il y eût des longueurs que l'auteur a retranchées depuis; mais les vérités fortes qu'il contenait, et qui alors paraissaient d'autant plus hardies, qu'elles semblaient une satire indirecte d'un ministère (1) qui

(1) M. de Maupeou.

haïssait ouvertement toute vérité et toute vertu, donnèrent un grand relief à cet ouvrage, qui pourtant n'avait pas besoin d'être une satire pour obtenir un grand succès. M. Thomas eut défense d'imprimer l'*Éloge de Marc-Aurèle*, et, ce qui est plus extraordinaire, la réponse qu'il avait faite au discours de réception de l'archevêque de Toulouse et ce discours même furent enveloppés dans cette défense. Aujourd'hui qu'il est permis de louer la vertu, l'*Éloge de Marc-Aurèle* vient de reparaître avec éclat; c'est sans contredit le chef-d'œuvre de l'auteur. Il a donné à cet éloge une forme dramatique absolument neuve, et la plus heureuse et la plus imposante que jamais un orateur ait imaginée. C'est le philosophe Apollonius, l'ami de Marc-Aurèle, qui arrête la pompe funèbre de cet empereur au milieu de Rome, et qui, devant un peuple innombrable, rappelle les vertus et les bienfaits du prince que la mort vient d'enlever au monde, et de l'ami qu'il a perdu: c'est un sage qui loue un sage; mais ici le sage est orateur. Il parle devant un peuple dont il réclame le témoignage, et qui joint ses acclamations à la voix du panégyriste. Les mouvements variés de l'orateur, qui de temps en temps s'attendrit et s'interrompt, et ceux des citoyens qui répondent aux siens, les mots qu'il adresse quelquefois à Commode, fils et successeur de Marc-Aurele, présent à cette cérémonie, et qui annonce déja par l'air dont il écoute le philosophe,

que Marc-Aurèle est tout entier dans le tombeau; les députés des nations qui apportent tour-à-tour à sa cendre les regrets et les hommages des trois parties du monde; les dernières paroles d'Apollonius, qui ose pressentir dans sa douleur, la tyrannie dont Commode menace l'univers; enfin Commode lui-même, qui, las d'entendre louer ce qu'il n'imitera pas, agite sa lance d'une manière terrible, et interrompt tout-à-coup, dans la bouche de l'orateur, l'éloge de la vertu; la terreur et la consternation du peuple romain; tous ces mouvements forment un drame moral, plein de majesté et d'intérêt, digne d'être représenté devant des sages et devant des rois.

Pour qu'il ne manque rien au succès et au mérite de ce bel ouvrage, l'auteur a désenflé son style, mûri ses beautés, et amoindri les défauts de sa manière.

Un autre ouvrage, instructif aussi dans un genre moins relevé, mais d'une utilité plus commune, c'est le livre qui a pour titre: *Conversations entre une mère et sa fille.* Ce livre estimable contient tout ce que l'on peut enseigner en morale à un enfant depuis cinq ans jusqu'à dix; il y règne par-tout un excellent esprit. On voit que l'auteur, supérieure à sa matière, en se rabaissant à la portée d'un enfant, n'est pas indigne de l'attention d'un homme mûr. Il y a des mots fins et naïfs, et des choses attendrissantes. Ce livre est de madame d'Épinai, connue par ses

liaisons avec nos philosophes les plus renommés, Diderot, Rousseau de Genève, d'Alembert, etc.

La Vie du Pape Ganganelli est d'un autre genre; c'est une de ces productions du moment, dont s'emparent au plus vîte ceux qui épient l'occasion d'un événement ou d'un titre de livre fait pour leur attirer une attention que leur talent et leur style ne leur attireraient pas. Ce livre est d'un M. C***, auteur de quelques brochures morales. *Son Histoire du Pape Clément XIV* est un ouvrage utile; on y fait connaître ce pontife, et il y a des anecdotes curieuses. L'auteur qui a voyagé en Italie, qui a même connu le feu pape, et qui a eu de plusieurs cardinaux des mémoires sur sa vie, écrit en homme assez instruit des faits, mais non pas en homme de talent. Son style est précieux, néologique, plein de fautes et de solécismes.

Une histoire mal écrite peut au moins être instructive; mais dans un drame où l'on se propose d'intéresser, si l'on est ennuyeux et plat, quelle ressource reste-t-il? C'est précisément ce qui arrive à Mercier qui vient de nous donner, pour faire oublier *Athalie et Cinna*, *la Brouette du Vinaigrier*: c'est le titre d'un drame en prose, comme de coutume. Le sujet est un conte connu, un vinaigrier dont le fils était fort amoureux et fort aimé de la fille d'un riche bijoutier, et qui, pour rapprocher la distance entre les deux amants, alla demander la fille du bijoutier en mariage

poúr son fils, en roulant devant lui son baril rempli d'or. Voilà l'action que Mercier a mise en dialogue, et dans laquelle il n'y a aucune espèce d'intérêt.

M. Berquin s'est amusé à mettre en vers le *Pygmalion* de Rousseau. Les vers ne sont pas trop mal tournés, et les estampes qui représentent chaque mouvement de la statue, ne sont pas sans mérite; mais je trouve toujours extraordinaire qu'on mette en vers la prose d'autrui.

V. A. I. goûtera davantage un petit recueil qu'a fait le même M. Berquin des morceaux les plus piquants des papiers anglais dans le genre philosophique, recueil qu'il appelle, on ne sait pourquoi, *Choix de Tableaux*, quoiqu'il n'y ait que des portraits.

Les auteurs et amateurs de *drames* sont un peu piqués d'une plaisanterie qu'on débite, et qui a pour titre, *les effets de l'amour et du verd-de-gris*, ou *M. Cassandre, tragédie très-bourgeoise*, ou *drame très-sombre*, etc. C'est une espèce de parade en style burlesquement tragique, où l'on emploie les tournures, les expressions, le galimatias, l'interponctuation extravagante, la pantomime puérile de tous les mauvais drames, de manière à en faire sentir le ridicule. La pièce pouvait être plus plaisante; mais l'épître dédicatoire, le discours préliminaire, l'avis au lecteur, l'avertissement, le catalogue des livres sous presse, les notes, toute la prose enfin est d'un très-bon goût, et joint la finesse à la gaieté.

J'ai eu l'honneur de lire la tragédie de *Menzicof* devant la reine, qui a beaucoup pleuré, et qui a daigné m'accueillir avec une extrême bonté. J'ai lieu d'espérer que cette pièce sera jouée cette année à Fontainebleau sur le théâtre de la cour.

Linguet, chassé de son ordre, s'est encore adressé au parlement pour s'opposer à l'homologation de l'arrêt; il a parlé à huis clos. L'avocat-général, M. de Barentin, a pris des conclusions contre lui, et l'arrêt de radiation a été unanimement confirmé. Il lui reste pour dernière ressource de présenter requête au conseil en cassation, et quand la requête aura été refusée, c'est le *nec plus ultrà:* elle le sera, et Linguet ne l'ignore pas; mais il ne laissera pas de la présenter. Peu lui importe de multiplier ses flétrissures, pourvu qu'il occupe le public de lui, comme un homme qui se ferait donner des coups de bâton dans la rue, pour faire mettre le monde aux fenêtres.

M. le chevalier de Chatellux a été élu d'une voix unanime pour remplacer M. de Châteaubrun à l'académie française. M. le duc, aujourd'hui maréchal de Duras, se présente pour remplacer M. de Belloy, et n'a point de concurrents.

On a donné dernièrement au théâtre italien la première représentation des *Femmes vengées*, opéra-comique tiré du conte de la Fontaine, intitulé *les Rémois*. La pièce est comme toutes celles de Sedaine, assez agréable au théâtre, où

il assemble des tableaux que les acteurs font valoir; mais elles ne sont pas faites pour être lues. La musique de Philidor est très-médiocre et très-peu digne de ce compositeur célèbre; j'aurai l'honneur d'en reparler à V. A. I. dans le premier ordinaire. Cette pièce sera reprise à la rentrée des spectacles que l'on vient de fermer.

On m'a demandé il y a quelque temps des vers pour le portrait de M. Turgot, notre contrôleur-général des finances : voici ceux que j'ai faits, qui, s'ils n'ont pas d'autre mérite, ont du moins celui de la vérité.

Ses talents, son courage, et sa raison profonde,
Sont dignes de sa place et du choix de Louis.
Le pauvre et l'opprimé sont ses premiers amis,
Et le vœu de son cœur serait de faire au monde
Le bien qu'il fait à son pays.

LETTRE XVI.

Les spectacles sont fermés, mais les comédiens occupent le public par des procès, si ce n'est pas par des pièces nouvelles. Ils ont une querelle juridique avec deux auteurs, *Mercier* et *Palissot*, et cette querelle n'est pas indigne d'attention, parce qu'elle peut amener une réforme dans l'anarchie comique. La cause de Mercier (1) pa-

(1) Pas tant que l'auteur le croyait alors : c'est ici le cas

raît fort bonne. Ils ont reçu une pièce de lui, il y a environ deux ans; il s'est présenté pour en lire une seconde; ils lui ont répondu par une lettre délibératoire, que non-seulement ils ne joueraient point sa pièce reçue, mais qu'ils n'entendraient point celle qu'il avait à leur lire, ni aucune de celles qu'il ferait. Ils fondaient cette résolution sur ce que Mercier, dans un ouvrage intitulé, *Essai sur le drame*, les avait traités d'une manière *injurieuse*. Mercier invoque contre eux leurs propres réglements rédigés par les gentilshommes de la chambre, réglements par lesquels ils sont obligés de jouer une pièce à son rang, lorsqu'ils l'ont reçue. Il n'y a point de réplique à un titre si bien établi. S'ils se trouvent *injuriés* par Mercier, ils peuvent rendre plainte devant les magistrats, mais ils n'en sont pas moins obligés de jouer; c'est leur état et leur fonction dont ils sont responsables aux auteurs et au public. Le mémoire de Mercier est signé d'un avocat, et le parlement qui a la grande police, prendra connaissance de l'affaire, si les gentilshommes de la chambre n'interposent pas l'autorité du roi.

---

du *summum jus, summa injuria*. La loi positive ne saurait déroger ici à la loi naturelle, qui serait trop contrariée, si l'on forçait les comédiens à se mettre en communauté de talents et d'intérêts avec un écrivain qui se déclare leur ennemi public : cela répugne.

La cause de Palissot paraît assez mal fondée. Il a lu aux comédiens une comédie *des Courtisannes*, en trois actes et en vers. Elle a été refusée à la pluralité des suffrages, et les comédiens sont jusqu'ici dans leur droit. Palissot prétend qu'ils ont motivé leur refus sur l'indécence de la pièce, et que sa comédie étant approuvée par la police, ils ne sont point juges de ce genre de convenance. Son mémoire est imprimé; mais malheureusement sa pièce l'est aussi, et l'on voit que les comédiens ont eu raison de la rejeter, si ce n'est comme indécente, du moins comme un drame froid, ennuyeux, vide d'action et d'intrigue, où tous les caractères sont manqués, et qui n'a d'autre mérite que d'être écrit avec assez de correction et de facilité. C'était un sujet fécond que celui des courtisannes: Palissot n'en a rien tiré. Le principal personnage, Rosalie, qui veut se faire épouser d'un jeune homme amoureux d'elle, est bête comme un oison; le jeune homme l'est encore davantage. Un faux philosophe qu'il appelle Sophanès, est un homme gratuitement vil, dont on ne connaît ni les motifs ni l'intérêt. Lysimon, parent du jeune homme, fait pour jouer le beau rôle, et pour empêcher ce jeune insensé de faire un mariage ridicule, Lysimon n'a ni éloquence ni énergie. Les autres *courtisannes* qu'il introduit une fois ou deux dans des scènes épisodiques, sont des coureuses de la rue. Le dénouement se fait par un cocher de

fiacre qu'on envoie chercher, et qui reconnaît sa sœur Javotte dans Rosalie; le jeune homme est détrompé, et voilà toute la pièce: elle est faite pour prouver combien Palissot a peu de talent comique.

Cet homme qui fit beaucoup de bruit, il y a quinze ans, et qui est resté depuis dans une obscurité dont il tâche en vain de sortir, est né avec de l'esprit; son goût est cultivé et son jugement sain, quand la passion ne l'égare pas; mais il n'est nullement fait pour produire des ouvrages d'imagination, ni pour prendre un essor élevé dans aucun genre. Il débuta par une tragédie de *Zarès* qui fut sifflée et qui méritait de l'être. Une petite comédie des *Tuteurs* eut quelques représentations et n'a jamais été reprise. *Son histoire des rois de Rome*, fort exaltée dans *l'Année littéraire*, n'a jamais été lue; mais ses *Petites Lettres* le furent beaucoup. Il y relevait les travers et les ridicules d'un homme qui, avec du mérite, prêtait le flanc à cette espèce d'attaque. C'était Diderot, l'entrepreneur du grand édifice encyclopédique, homme savant et laborieux, auteur de plusieurs morceaux où l'on trouve de l'éloquence et de l'imagination, mais le plus souvent obscur et guindé, affectant un faste prophétique, ayant le ton plutôt que les lumières d'un législateur, débitant une poétique erronée, s'échauffant sur de petites choses, et se trompant sur les grandes. Voilà bien des côtés

faibles, et Palissot n'a pas, à beaucoup près, profité de tous. Les *Petites Lettres* le conduisirent à la *comédie des Philosophes*. Un homme qui commençait à être puissant et célèbre, et qui a joué depuis un grand rôle dans l'Europe, M. le duc de Choiseul, qui n'aimait pas les philosophes, protégea Palissot. Sa comédie fut jouée; elle eut beaucoup de succès. L'intrigue n'est qu'un squelette des *Femmes savantes de Molière*; mais il y a des scènes plaisantes, et en général la pièce est bien écrite; c'est sans nulle comparaison ce qu'il a fait de mieux. *Le Rival par ressemblance* qu'il donna ensuite, tomba à la première représentation. *L'Homme dangereux*, qui n'était dangereux que par l'ennui, n'a jamais été joué (1). Dans sa *Dunciade*, il y a des vers bien tournés et quelques fictions ingénieuses; mais il n'y a ni le fond d'un poëme, ni la gaieté d'une satire. Ce sont toujours les mêmes noms qui reviennent accompagnés des mêmes injures : *Ce n'est pas assez*, lui disait M. de Voltaire quand il lui porta sa *Dunciade*, *ce n'est pas assez d'être méchant, il faut être gai*. *Les Mémoires littéraires* qui accompagnent sa *Dunciade*, n'ont ni la grossièreté de Fréron, ni l'insipidité de l'abbé A***, ni la ridicule impudence et l'hypocrisie odieuse de Sabatier, ni le ton platement bourgeois de Querlon. Il est fort supérieur à toute cette populace de

(1) Il l'a été depuis, sans succès.

satiriques. Sa prose est pure et coulante, mais un peu sèche et trop dénuée de grace et de coloris. Il y a de la modération et de la justesse dans plusieurs de ses jugements; il y a dans d'autres une partialité qui perce, quoiqu'il veuille la dissimuler. En total, Palissot, homme d'esprit, écrivain correct et littérateur instruit, jouissant d'une fortune honnête dont il est redevable à l'ancienne protection du duc de Choiseul, aurait pu vivre heureux et estimé, s'il n'eût pas voulu travailler à des ouvrages d'imagination pour lesquels il n'est point né, et décrier avec acharnement des écrivains dont il ne détruira point le mérite. Je me souviens qu'ayant eu occasion de le voir quelquefois, il y a dix ou douze ans, je lui demandai d'où lui venait cette fureur d'insulter une foule de gens dont il n'avait point à se plaindre? Il me répondit avec une bonne foi assez singulière, qu'ennuyé et dégoûté de tout, il était dévoré de bile et d'humeur, *au point* (ce sont ses termes) *qu'il lui fallait un Poinsinet pour le faire rire.* Vous voyez qu'il faisait une satire comme on prend une médecine.

Un autre satirique, (car il n'en manque pas) Clément, vient de publier une pièce de vers qu'il intitule: *Mon dernier mot.* Le style en est froid et lâche, souvent plat, quelquefois ridicule; il y a quelques vers bien faits; mais la qualité la plus nécessaire à un satirique, c'est d'être piquant ou plaisant, et ces messieurs ne sont ni l'un ni l'au-

tre. Les blessures qu'ils font ne laissent pas trace : aussi personne ne s'en plaint, et Clément a le singulier malheur d'injurier vingt auteurs sans pouvoir se faire une querelle. Pour ne pas sortir de la satire, *la Théorie du Libelle* de Linguet vient d'être supprimée par arrêt du conseil, comme un ouvrage *calomnieux*, et c'est le moindre châtiment qu'il méritât. Ainsi Linguet va toujours s'enfonçant dans la honte; mais il ne sera puni que lorsqu'il se verra oublié.

M. de Guines a publié un mémoire dans lequel il se plaint qu'on lui a défendu de rien publier de sa correspondance avec le ministre des affaires étrangères, M. d'Aiguillon; correspondance qui aurait jeté de la lumière sur les défenses de M. de Guines. Pour toute réponse, M. d'Aiguillon a publié toute sa correspondance, qui n'a paru jeter aucune lumière nouvelle sur la cause. On attend l'arrêt des juges, qui pourra se faire attendre long-temps.

La gazette de France que faisait l'abbé Aubert, vient d'être donnée à M. Bret, homme fort honnête, auteur de quelques petites comédies qu'on joue quelquefois, et coopérateur du journal encyclopédique.

Nous aurons, à la rentrée des spectacles, *Céphale et Procris*, opéra, paroles de Marmontel, musique de Grétry.

LETTRE XVII.

AU COMTE SCHOWALOFF.

Thomas vient de se surpasser dans l'*Éloge de Marc-Aurèle.* Cet ouvrage lu à l'académie, il y a quelques années, et dont le ministère avait défendu alors l'impression, vient d'être publié avec grand succès, et a réuni les suffrages des connaisseurs. Il est certain que son style est fort perfectionné, et que la forme de ce nouvel éloge est heureuse et dramatique. Vous en verrez l'analyse dans le Mercure du 15 de ce mois, qui vient d'être publié; mais je crois que vous ne me saurez pas mauvais gré si j'essaie d'apprécier avec franchise et en peu de mots toutes les productions de cet écrivain qui jouit d'une réputation méritée.

Il a commencé par être professeur dans un collége, après avoir eu de grands succès dans ses études, et il a cela de commun avec l'abbé Delille. Ce dernier professe encore la troisième au collége de Lamarche, quoiqu'il soit assez ridicule qu'un académicien français dicte des thèmes à des enfants. Thomas qui s'est fait connaître plutôt par ses triomphes académiques, a été tiré de bonne heure de la poussière collégiale. Il fut placé en qualité de secrétaire dans les bureaux du duc de Praslin, alors ministre, et cet emploi ne con-

venait guère à un homme de lettres. Les grands devraient toujours songer à ne pas contrarier le talent en récompensant l'auteur. Les commis du bureau, confrères de M. Thomas, ne pouvaient concevoir qu'un homme dont on leur avait vanté l'esprit, ne sût pas faire une enveloppe de lettre. Le duc de Praslin, qui haïssait Marmontel, voulut engager Thomas à se présenter pour l'académie en concurrence avec lui, et lui répondit de l'appui de la cour. Mais Thomas, sachant que l'académie avait des vues sur Marmontel qui d'ailleurs méritait cette place, refusa de se prêter à la vengeance du duc de Praslin, qui ne lui pardonna pas son refus. Cependant il faut convenir que ce seigneur fut généreux dans son ressentiment; il ne voulut plus le garder chez lui, et lui retira les promesses qu'il lui avait faites de l'avancer; mais il créa pour lui la charge de secrétaire-interprète des Suisses, qui n'exigeait aucune fonction, et qui rapportait cent louis d'appointements. Ce procédé est noble, mais celui de Thomas l'est davantage. Venons à ses productions.

On ne se souvient plus guère d'un petit écrit par lequel il débuta, et qui n'annonçait pas ce qu'il serait un jour : c'était une critique *du Poëme de la Loi naturelle* de M. de Voltaire, dont il est devenu depuis l'un des plus grands admirateurs. Je ne parle de cette brochure oubliée, qu'à cause de la différence remarquable entre les principes

qu'elle renferme, et ceux que l'auteur a depuis adoptés.

Il composa à-peu-près dans le même temps une ode pour M. de Séchelles, alors ministre des finances, qui avait rendu quelques services à l'université de Paris. Il commence par comparer le feu que lui inspire ce ministre, au feu qui brûle dans les entrailles de l'Etna: tout le reste est à-peu-près dans ce goût. C'est l'ouvrage d'une tête bien jeune; mais le style annonçait quelque talent pour les vers. Ensuite parut un poëme *sur la mort de M. de Jumonville*, officier français, tué en Canada par la trahison de quelques Anglais. Ce n'était pas trop un sujet de poëme, mais l'auteur s'étend sur la guerre allumée entre la France et l'Angleterre, et qui embrasait les deux mondes. Il y a de beaux vers, mais en général ce poëme est l'ouvrage moderne qui ressemble le plus à Claudien; tous les vers y paraissent jetés dans le même moule; ils ont la même emphase d'expression, le même retentissement monotone, qui fatigue les oreilles, et qui est le contraire de l'harmonie. Il n'y a ni nuances, ni variété, ni intérêt: quelqu'un dit alors que les vers de Thomas ressemblaient aux cent-suisses.

C'est vers ce temps que l'académie française, qui jusque alors n'avait donné pour sujets de prix que des lieux communs de morale, proposa les panégyriques des hommes les plus célèbres en tout genre. On commença par le maréchal de

Saxe; ce fut M. Thomas qui remporta le prix de cet éloge; c'est la première époque de sa réputation. Il y avait dans cet ouvrage un caractère d'élévation très-marqué, et le ton d'un génie né pour l'éloquence d'apparat, celle du genre démonstratif; mais en même temps on y voyait tous les défauts, qui, mêlés à des beautés grandes et fortes, ont depuis caractérisé la manière de M. Thomas. C'est un effort continuel qui rend le style pénible et tendu, une recherche d'expressions abstraites et d'idées métaphysiques, une profusion uniforme de tours oratoires, un emploi fatigant des termes de géométrie et de science, appliqués aux objets de morale et de goût. Ces défauts se retrouvent dans les éloges qui suivirent celui du maréchal de Saxe, dans l'éloge du chancelier d'Aguesseau, inférieur au premier, dans celui de Duguai-Trouin, supérieur à tous les deux, dans celui de Sully qui est fort au-dessous du sujet, dans celui de Descartes qui surpasse tous les autres par l'étendue des connaissances philosophiques et l'énergie de la diction, mais aussi par la bouffissure et l'exagération. L'ouvrage où ces défauts se remarquent le moins, c'est l'*Éloge du Dauphin de France.* Il y a beaucoup plus de simplicité, de douceur et d'intérêt de style que dans tous les autres; mais il faut avouer sur-tout, pour la gloire de M. Thomas, que dans l'*Essai sur les Éloges*, tous ces défauts semblent affaiblis par la réflexion et l'expérience, et compensés par

des traits admirables. Le fond de cet ouvrage est plus riche, plus substantiel, et les beautés sont d'une trempe plus durable.

M. Thomas travaille depuis douze ans à un poëme épique dont le héros est le czar Pierre. Ce sujet est grand et absolument neuf; c'est d'ailleurs une belle entreprise qu'un poëme épique : *In magnis tentasse sat est.*

Une obligation particulière que les lettres ont à cet écrivain, c'est que par une suite d'ouvrages couronnés, qui tous étaient d'un mérite distingué, il a donné le premier de l'éclat et de l'importance aux prix de l'académie, qui, n'ayant guère été accordés jusques-là qu'à des ouvrages très-médiocres, attiraient à peine l'attention du public, et n'étaient guère disputés que par les moindres littérateurs. Ils le sont aujourd'hui par les écrivains du plus grand talent, et parmi les ouvrages couronnés depuis M. Thomas, plusieurs ont fait une grande impression, et sont dans la classe des productions qui demeurent. On peut conclure de ce que nous avons dit de M. Thomas, que peut-être ne sera-t-il pas mis au nombre des écrivains qu'on relit le plus souvent, mais qu'il jouira d'un rang honorable parmi ceux qui ont soutenu l'éloquence française dans ce siècle, et qu'on ne lira jamais ses ouvrages sans y trouver des morceaux dignes d'admiration.

Comme tout est mode dans ce pays, celle des lectures est actuellement fort en vogue. On se

souvient de celles que faisait autrefois le vieux Crébillon de son *Catilina*. Depuis ce temps, les lectures n'avaient pas fait nouvelle jusqu'à *la révolution de Russie* par M. de Rulhières, qui excita beaucoup de curiosité. *Mélanie* (si vous me permettez d'en parler) fit une impression plus vive et qui se répandit davantage, parce qu'il y a plus de gens curieux d'un drame que d'un morceau d'histoire, et que l'attendrissement est en général l'impression qu'on désire le plus. Je mis beaucoup de complaisance dans les lectures de *Mélanie*; c'était un cas particulier; elle ne pouvait pas être jouée; il était même douteux que je pusse l'imprimer. Je n'en vins à bout qu'avec du crédit, et ce crédit, je n'en fus redevable qu'à l'enthousiasme public qui entraîna l'autorité; il m'entraîna moi-même, et je n'eus guère la force de me refuser au plaisir que je faisais et à mes propres intérêts. Cependant comme ces lectures ont des inconvénients, et qu'on désoblige tous ceux qu'on est forcé de refuser, je me suis imposé la loi de ne plus lire mes ouvrages que dans mes sociétés, ou chez les personnes qui m'honorent d'une bienveillance particulière.

M. Guibert, jeune militaire distingué dans son état, décoré de la croix de saint Louis et du grade de colonel, homme qui a beaucoup d'esprit et de prétention d'esprit, une tête exaltée, un goût fort peu exercé, et une ambition très-active en tout genre, auteur d'un ouvrage sur la

Tactique, qu'estiment les militaires, et dont la préface a des beautés qui prouvent au moins de la mémoire, est un de ceux qui ont le plus cédé à la mode des lectures. Il a fait une tragédie intitulée : *le Connétable de Bourbon*, qu'il ne veut ni faire jouer ni imprimer, apparemment pour se réserver le plaisir de la lire sans l'exposer au danger d'être jugée. Il l'a lue à tout le monde ; il y a quelque élévation dans les sentiments et de l'appareil militaire ; mais la pièce en général est très-mal écrite et encore plus mal composée. Cependant, comme elle est l'ouvrage d'un jeune colonel, et que le sujet est national, elle a été fort applaudie par les gens du monde, et par la cour. Vous savez que j'ai lu *Menzicof* à la reine : M. Guibert n'a rien eu de plus pressé que de lui lire son *Connétable*, et cela n'a pas été difficile à obtenir. Il a fait depuis deux ans un *Éloge de Catinat* qu'il doit envoyer à l'académie cette année. Il y aura sûrement une forte brigue ; car il est fort lié avec toute la bonne littérature, et n'est pas mal avec la mauvaise. Je ne connais personne qui ait une aussi forte dose d'ambition. Il ne prétend à rien moins qu'à *remplacer Turenne, Corneille, et Bossuet.* Je ne sais ce qui arrivera du premier ; mais j'ai peu d'espérance pour les deux autres.

J'attends toujours vos ordres pour les nouveautés. Nous avons la nouvelle traduction *de Pline le Naturaliste*, qui doit être en 12 vol. *in-*

4° avec des notes et des commentaires; il n'en a encore paru que sept. C'est un ouvrage utile et estimable, sur-tout par les notes, et qui convient à votre bibliothèque et à vos goûts; car il me semble que vous faites cas de l'histoire naturelle. Cependant, comme cet ouvrage peut n'être pas complet de quelque temps d'ici, je commencerai par vous envoyer ce que nous avons eu de plus passable en nouveautés, c'est-à-dire un très-petit nombre de livres; car je n'ai pas le courage de vous expédier toutes les mauvaises brochures louées dans *l'Année littéraire*.

Connaissez-vous des vers bien anciens qu'on attribue à M. de Voltaire, et qui n'ont jamais été imprimés? Ils sont adressés à un M. d'Ussé qui dans des vers de sa façon avait comparé M. de Voltaire à Jésus-Christ! Le parallèle est assurément fort inattendu.

Dans tes vers, d'Ussé, je te prie.
Ne compare point au Messie
Un pauvre diable comme moi.
Je n'eus de lui que sa misère;
Et suis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mère.

Je viens de recevoir le paquet de M. de la Fermière, qui m'a été adressé de la Haye par M. le prince de Gallitzin; je n'ai pas encore eu le temps de jeter les yeux dessus; je vais m'occuper de l'impression.

J'ai su de M. le prince de Baratinski, que S. A. I.

avait été reçue à Moscow avec de grandes démonstrations de joie et d'amour : je partage le plaisir que ce triomphe a dû vous faire. Votre ambassadeur me traite avec beaucoup de bonté ; sa belle-sœur est bien aimable et très-accueillante. J'ai l'honneur de leur faire ma cour quelquefois, etc.

LETTRE XVIII.

Les discussions sur la liberté du commerce des grains font actuellement l'objet le plus important de l'attention publique ; cette grande question d'économie politique partage les meilleurs esprits. Le contrôleur-général des finances, M. Turgot, homme éclairé et vertueux, est à la tête de ceux qu'on appelle économistes, qui tiennent pour la liberté indéfinie. Cependant comme il faut aller pas à pas, le ministère n'a encore permis que l'exportation dans l'intérieur du royaume, de province à province, et non pas chez l'étranger. Mais d'un autre côté, beaucoup d'excellents esprits se sont opposés à la liberté illimitée, et celui qui l'a attaquée avec le plus d'éclat et de succès est sans contredit M. Necker, riche négociant, ministre de Genève en France, homme plein d'esprit, de connaissances et d'activité, déja connu par son *Éloge de Colbert*, à la suite duquel il avait jeté dans des notes ses principes

economiques. Il vient de développer ces mêmes principes dans un livre qui a pour titre, *Sur la législation et le commerce des grains*, livre où il y a plus de mérite de style et plus d'intérêt que le sujet ne paraît en comporter, où le talent de l'analyse est mêlé au talent oratoire, et dans lequel beaucoup de vues générales et politiques annoncent une tête d'administrateur. Cet ouvrage a produit la plus grande impression, et a jeté l'alarme dans tout le parti économiste. Le marquis de Condorcet, ami de M. Turgot, et dont j'ai déja eu l'honneur de parler à V. A. I. comme de l'un des écrivains qui sont l'espérance de la philosophie (1), s'est hâté de prendre la plume pour répondre à M. Necker; sa défense est en forme de lettres qui paraîtront successivement : je ne me rendrai point juge du combat. Je suis lié avec les deux champions, qui tous deux, à ce que j'aime à penser, ne veulent et ne cherchent que le bien public, et qui peuvent s'aider mutuellement à en découvrir les moyens. Il ne m'appartient pas non plus de décider sur le fond d'une question si épineuse et qui divise tant de bons esprits. J'ai mon opinion, qui sans doute est fort indifférente; mais, pour oser l'ériger en principe, il faudrait plus de connaissances sur cette matière que je n'en ai pu acquérir. Quoi qu'il en soit, j'ai mis le livre de M. Necker parmi

(1) Il l'a parfaitement soutenue et même passée.

ceux que je destine à V. A. I., quoique j'attende toujours ses ordres pour les faire relier et les expédier pour Pétersbourg. Je joins à ce livre le *Voyage de Sicile* en deux volumes, traduit de l'anglais, ouvrage intéressant et curieux; l'*État civil, politique et commerçant du Bengale*, autre bon livre traduit aussi de l'anglais; l'*Histoire des Conciles*, en quatre volumes in-4°, abrégé très-bien fait, qui a le mérite de réunir la substance de plus de cent in-folio, et qui est un livre de bibliothèque.

Les spectacles n'ont encore rien donné de nouveau à leur rentrée. L'Opéra a repris *Orphée* pour une semaine; les comédiens français ont joué une fois *Adélaïde de Hongrie* (1); les Italiens ont continué *les Femmes vengées*; l'Opéra nous promet incessamment *Céphale et Procris*, les Français *Marcel et Maillard*. Comme il n'y a point de nouveauté, je joins ici un dialogue très-ingénieux de M. de Condorcet, qui n'est imprimé nulle part (2), et qu'il a bien voulu me confier, quoique je n'en approuve pas tous les principes.

---

(1) Mauvaise tragédie de Dorat.

(2) Je ne sais s'il l'a été depuis, et c'est pour cela seul que je le laisse ici.

DIALOGUE

ENTRE DIOGÈNE ET ARISTIPPE, SUR LA FLATTERIE.

DIOGÈNE.

Tu vis à la cour d'un tyran, et tu te dis philosophe!

ARISTIPPE.

Un philosophe doit vivre où les hommes ont le plus besoin de lui.

DIOGÈNE.

Aristippe flatte l'oppresseur de Syracuse!

ARISTIPPE.

Oui, mais il le désarme; souvent il a sauvé la vie à des amis imprudents. *La flatterie et le mensonge ne sont plus des crimes, dès qu'ils sont utiles aux hommes* (1).

DIOGÈNE.

Pour sauver ses amis, on t'a vu baiser les pieds de Denys.

---

(1) Il faudrait une page au moins pour faire sentir tout ce qu'un pareil principe a de pernicieux. *Non hîc locus.* Souvenez-vous seulement que ceux des orateurs révolutionnaires qui ont tant prêché la calomnie et l'ingratitude (*surtout soyez ingrats!*) partaient précisément du même point, et vous savez où ils allaient.

ARISTIPPE.

Qu'importe, si c'est là que la nature a mis ses oreilles.

DIOGÈNE.

Jadis un philosophe sorti de l'école de Pythagore, de cette école fertile en ennemis des tyrans, n'eût paru dans Syracuse que pour ranimer dans le cœur des citoyens l'amour de la liberté et de la patrie; il eût donné à un peuple faible, qui ne sait que trembler et haïr, le courage et les moyens de punir; et si le sort y conduisait Diogène, crois-tu qu'il s'abaisserait à faire rire un vil tyran? Il lui reprocherait ses voluptés, sa barbarie et ses mauvais vers. Denys se croit un dieu : je le ferais apercevoir qu'il n'est pas même un homme.

ARISTIPPE.

Denys, maître d'un peuple désarmé, est entouré de soldats vainqueurs des Africains, et de la renommée de ses victoires : il mourra sur le trône. Que gagnerais-je à le braver? Le vain honneur de montrer du courage et de lui faire commettre un crime de plus? J'aime mieux lui en épargner.

J'ose lui déplaire quand il le faut pour servir des malheureux. Je ne crains point la mort, mais je ne hais point la vie : je ne veux point la sacrifier à une gloire inutile; mais je suis prêt à la donner pour le bien des hommes.

DIOGÈNE.

Dis plutôt qu'accoutumé aux plaisirs, tu es devenu l'esclave de la volupté, que tu crains moins la mort qu'une vie austère.

ARISTIPPE.

Le plaisir ne m'amollit point. Dans une ame ardente et inflexible comme la tienne, la volupté devient fureur; elle tient lieu de tout et rend capable de tout. La mienne, plus flexible et plus modérée, sait en jouir et peut s'en passer. Je ne suis ni assez sot pour la mépriser, ni assez emporté pour devoir la craindre. Je me livre gaiement aux fêtes tumultueuses de Denys; ma présence en a banni la débauche. Ses courtisans, qui bravaient la nature et les lois, craignent qu'Aristippe ne les accuse de manquer de délicatesse et de goût. Je saisis les moments où je vois que le plaisir a ramolli l'ame de Denys, et que sa douce ivresse en a banni la défiance; j'en profite pour le rappeler, non à la justice, (les tyrans ne peuvent plus la connaître) mais à la compassion dont la voix n'est jamais étouffée sans ressource. Je sais qu'il ne peut faire du bien par vertu ou par système, et je tâche qu'il en fasse par caprice. On lui amena, il y a quelque temps, trois belles esclaves que des pirates avaient enlevées; elles pleuraient; le tyran blasé ne vit ni leur beauté, ni leurs larmes. Je venais de louer une de ses tragédies : *Aristippe*, me dit-il, *choi-*

sis une de ces esclaves. — *Je les prends toutes trois,* répondis-je; *Pâris s'est trop mal trouvé d'avoir fait un choix.* Il rit; j'emmenai ces trois esclaves, et le lendemain je les renvoyai à leurs parents.

DIOGÈNE.

Ainsi confondu dans une troupe de vils flatteurs, l'ingénieux Aristippe se charge du soin de distraire un tyran de ses remords et de ses craintes. Ta voix le rassure contre la haine et l'encourage contre le mépris; d'autant plus coupable, que tu as plus d'esprit et de crédit sur l'opinion, et que tu peux à-la-fois et le corrompre et l'excuser. En vain te vantes-tu de lui épargner des crimes, si tu fortifies ses vices.

ARISTIPPE.

Je détruis par une flatterie plus adroite le mal que feraient celles de ses esclaves (1). Ils vantent sa puissance et la terreur qu'elle inspire; ils lui peignent les méchants ligués contre lui, mais contenus par la vigilance et la sévérité de sa justice. Alors il s'irrite, il n'est occupé qu'à imaginer de nouvelles précautions, qu'à rechercher des cou-

(1) Combien il serait aisé de rendre Diogène plus fort contre Aristippe! mais l'auteur avait alors besoin que celui-ci eût l'avantage : quelques années plus tard, il l'eût donné à Diogène, mais sans jamais aller au fait, non plus qu'ici. L'esprit des *philosophes* tels que Condorcet est toujours hors de la question.

pables et des supplices; il paraît agité par les furies. Seul libre au milieu de sa cour, je suis le seul qu'il croit sans intérêt de lui nuire; il me confie sa fureur et son effroi. Seigneur, lui dis-je, toutes ces précautions avertissent les Syracusains que vous croyez mériter leur haine, et le leur feront croire. Craignez de les augmenter assez ces précautions, pour qu'un homme de cœur puisse trouver du péril et de la gloire à les tromper. Ce ne sont pas vos gardes qui vous défendent, c'est votre nom. On respecte en vous le vengeur de la Sicile et le protecteur des arts qui a rendu Syracuse la rivale d'Athènes; ce sont ces titres honorables qui font votre sûreté. Denys calmé par mes discours, appelle dans son palais des hommes éclairés et vertueux, et s'adoucit dans leur société. Il s'indigne que les Carthaginois aient encore des places dans la Sicile; il s'occupe des moyens de les en chasser, et laisse respirer Syracuse.

On vous hait, lui dis-je encore, pour avoir opprimé votre patrie. Chaque citoyen a dans l'ame le désir de venger la perte de sa liberté : eh bien! abolissez les lois cruelles qui faisaient la honte et le malheur de Syracuse dans le temps de sa liberté prétendue; faites des lois douces, favorables aux pauvres et aux derniers esclaves des citoyens; forcez par vos bienfaits les Syracusains à vous bénir; et votre vie sera tranquille comme celle d'un père au milieu de ses enfants,

et la Grèce qui admire votre génie et vos victoires, vous mettra au rang de ses héros et de ses sages. Ainsi j'oppose à sa férocité naturelle son intérêt et sa gloire, et je fais sortir du sein de la tyrannie des lois heureuses et justes.

DIOGÈNE.

Mais Démarate et Agathocle qu'il a bannis, vous accusent d'avoir insulté à leur malheur; ils remplissent la Grèce de leurs plaintes et de la bassesse d'Aristippe.

ARISTIPPE.

Lorsque Denys chassa de la Sicile ces tyrans subalternes qui avaient partagé avec lui le droit de vexer les Syracusains, toute la cour s'empressa d'applaudir au tyran qui venait, disait-on, de punir des insolents qui avaient osé lui résister. Ses ennemis crièrent qu'il sacrifiait au plaisir de se venger les citoyens les plus utiles. Je dis aux uns et aux autres : si ces bannis n'eussent pas été ses ennemis, il eût dû les punir plus sévèrement. Souvenez-vous de ce malheureux étranger qu'immola aux dieux leur politique superstitieuse et barbare; c'est sa mort que Denys a vengée, et non ses propres injures. Est-ce que Diogène peut estimer Démarate?

DIOGÈNE.

Je méprise les sots et je hais les hommes cruels. Si je hais plus Denys, c'est qu'il a plus de puis-

sance; mais si tu as une ame noble, pourquoi ramper dans la cour d'un tyran, content au milieu de l'oppression générale d'empêcher quelques maux particuliers? Reste dans ta Grèce, forme-s-y des hommes par tes leçons, élève leur ame par tes exemples : tu seras plus utile, et sans être obligé de t'avilir.

ARISTIPPE.

Tout homme qui a des lumières et du courage peut faire du bien dans une ville libre; Aristippe seul peut être utile à Syracuse : souffre qu'il y vive. Il vaudrait mieux sans doute qu'elle fût libre et gouvernée par de bonnes lois; mais si ce mieux est impossible, faisons, sans nous irriter contre le destin, tout le bien qu'il est possible de faire, et ne désespérons point d'en faire même sous un tyran, pourvu qu'il aime la gloire et haïsse la superstition.

DIOGÈNE.

Le spectacle de l'esclavage devrait révolter tes yeux; et peux-tu n'être pas dégoûté de vivre avec des esclaves?

ARISTIPPE.

Aussi suis-je venu dans la Grèce pour voir des hommes libres et causer avec Diogène.

DIOGÈNE.

Si tu savais vivre comme moi, tu n'irais point dans les palais des tyrans.

ARISTIPPE.

Si tu savais vivre avec les hommes, tu ne logerais pas dans un tonneau. Pardonne-moi ma facilité et mes plaisirs en faveur de ma douceur et de ma gaieté : ton courage et ta *sublime* (1) abstinence me font bien oublier ta dureté et ton orgueil.

DIOGÈNE.

Aristippe daignerait-il partager aujourd'hui le pain de Diogène, et boire avec lui de l'eau dans le creux de sa main?

ARISTIPPE.

Oui; va, malgré ma gourmandise, j'aime mieux tes bons mots que tous les vins de la Sicile.

LETTRE XIX.

Il n'a encore paru qu'un premier cahier des *Lettres de M. le marquis de Condorcet;* elles sont supposées écrites entre deux amis, de Paris à Montargis et de Montargis à Paris, afin que les deux interlocuteurs puissent parler, en connaissance de cause, des effets de la liberté du commerce des grains dans la capitale et dans les provinces. On ne fait encore dans ces premières lettres que poser quelques principes généraux de

(1) Pourquoi donc *sublime?*

la science économique; on n'y parle de M. Necker qu'en passant, et en associant son nom à celui de Linguet, qui a écrit aussi contre les économistes. On a trouvé dans cette association autant d'amertume et d'injustice qu'il y a de différence entre M. Necker et Linguet pour l'existence personnelle et pour le ton de leurs ouvrages. Celui de M. Necker, toujours très-modéré et très-poli, a fait blâmer d'autant plus la violence qu'on remarque déja dans les premières lettres du marquis de Condorcet; on n'y parle qu'avec le plus grand mépris de tous les adversaires de la liberté indéfinie du commerce des grains, qui pourtant ne sont pas si méprisables. Il y a de bonnes plaisanteries et des historiettes fort gaies; mais on attendait une discussion exacte des principes de M. Necker, que l'on n'a pas encore vue. Les esprits étaient si échauffés de part et d'autre, et les premières lettres du marquis de Condorcet étaient si peu faites pour les calmer, que le ministère lui-même, quoique aujourd'hui économiste, en a suspendu la suite qui était imprimée et qui allait paraître.

La science économique a pris naissance, il y a environ vingt ans, sous les auspices du docteur Quesnay, médecin, qui en a déposé les premiers principes dans quelques articles de l'*Encyclopédie*. Un des premiers disciples de Quesnay fut le marquis de Mirabeau, connu par son livre de *l'Ami des hommes*, et par celui de *la Théo-*

rie de l'impôt. Le marquis de Mirabeau, tête fort chaude, écrivain emphatiquement diffus et ridiculement néologique, sema pourtant quelques idées saines et utiles dans ces deux ouvrages, qui d'ailleurs respirent l'amour du bien et de l'humanité, mais dont le mauvais style et le pesant verbiage ont malheureusement servi de modèle à presque tous les livres économiques imprimés depuis par les apôtres de ce parti, qui avaient commencé à se rassembler chez le marquis de Mirabeau, et à former à Paris une espèce de secte, laquelle avait sa doctrine, ses adeptes, ses néophytes, son mot de ralliement et son dîner du mardi. Le cri de guerre du parti était *liberté et propriété*, deux mots fort respectables sans doute, mais dont on peut abuser comme de tout ce qu'il y a de meilleur au monde. Il s'agissait dans les spéculations économiques de tirer le meilleur parti possible de la terre et de ses productions, de la circulation et de la vente des denrées, et de la répartition des impôts. Si l'on avait un peu plus de raison que d'amour-propre, on écrirait sur ces objets avec méthode, simplicité et clarté, moyens les meilleurs pour faire entendre la vérité quand on l'a trouvée. Mais point du tout; on veut avoir *du génie*, tout en disant qu'on ne songe qu'à être utile. On veut faire de l'*éloquence* et des volumes, lorsqu'il faudrait de la raison et quelques pages. On veut posséder l'*évidence*, lorsqu'on serait trop heureux d'avoir trouvé quel-

ques vérités, détruit quelques erreurs et fait naître quelques doutes. Enfin on veut agrandir tout ce qu'on fait, et dès-lors les spéculations économiques s'appelèrent la *science*. Quesnay fut l'*homme qui a paru;* chaque principe mis en question s'appela l'*évidence*, et la *morale du produit net*, pour parler comme M. de Mirabeau, fut *le plus beau présent que Dieu eût envoyé aux hommes*. *Les Éphémérides du citoyen* et la *gazette du commerce* parlèrent en style prophétique et non français, du prix des farines et de la manière de faire le pain. Enfin, le langage de ces messieurs fut tel que l'on pouvait dire que, s'ils avaient trouvé la vérité, ils avaient juré apparemment de la garder pour eux seuls, et d'en dégoûter les autres hommes.

Cependant des citoyens éclairés et vertueux, tels que Mr. Turgot, tirèrent de ce fatras ce qu'il y avait de raisonnable et d'utile, et pour le dire en passant, tout ce qui était raisonnable et utile n'était rien moins que neuf. La liberté de la circulation des grains dans l'intérieur du royaume, propre à porter l'abondance et les secours de province en province, et désirée également des propriétaires et des consommateurs; la suppression des droits de passage et de péage multipliés à l'excès de proche en proche, et faits pour décourager le commerce et arrêter son activité; l'abolition des corvées, qui ruinent le paysan et font languir la culture; voilà les vérités incontestables

rappelées par les économistes, et connues long-temps avant eux: voilà les premiers principes de l'administration bienfaisante de M. Turgot. Le reste peut se discuter encore long-temps, et *adhuc sub judice lis est.*

M. de Voltaire dont le nom et l'esprit se mêlent depuis long-temps dans tout ce qu'on dit et dans tout ce qu'on fait, M. de Voltaire qui n'est jamais ni obscur ni bavard comme les économistes, publia, il y a quelques temps, un petit écrit de quatre pages pour applaudir aux opérations de M. Turgot. Il n'a pas applaudi de même aux *éloges de la Fontaine* qui ont occupé le public l'année dernière; ce n'est pas qu'il n'ait estimé les deux ouvrages que le public a distingués; mais il n'a pas dissimulé, et il m'a écrit à moi-même qu'il ne pensait pas de la Fontaine autant de bien que nous, à beaucoup près. Il vient d'établir son opinion dans une petite feuille intitulée *les Filles de Minée.* Ce conte, originairement tiré des *Métamorphoses d'Ovide*, a été imité en partie par la Fontaine. C'est un morceau où l'on trouve des choses charmantes, mais dans lequel on remarque d'autant plus d'inégalités, que le ton noble dont il est écrit dans l'original latin, était celui auquel la Fontaine était le moins accoutumé. M. de Voltaire a donné à ce conte une forme allégorique; il met dans la bouche des filles de Minée des récits de l'ancienne mythologie, dont l'application est très-sensible et tombe

sur des objets très-respectables que depuis longtemps il a coutume de ne pas respecter. Il ne respecte pas davantage la réputation de la Fontaine, dont il examine les écrits dans une lettre qui suit *les Filles de Minée.* Il me semble qu'il exagère ses défauts et qu'il affaiblit ses beautés; mais cela n'empêche pas que les vers et la prose de cette petite brochure ne soient encore pleins d'agrément, comme il n'empèchera pas que la Fontaine ne soit charmant, original et inimitable, parce que la nature lui avait donné d'ètre ainsi.

Nous avons eu dans l'espace de trois semaines deux réceptions d'académiciens, le chevalier de Châtellux et le maréchal duc de Duras. Le discours du premier roule sur l'histoire du goût dans les siècles éclairés. La marche en est vague, les résultats ne sont pas assez marqués; il y a beaucoup de choses trop communes pour devoir être redites; mais il y a quelques idées heureusement exprimées. Le discours du maréchal de Duras a paru noble, simple, et d'un ton parfaitement convenable : il est fort court, comme il devait l'être. M. de Buffon a répondu aux deux récipiendaires; il a prêché l'académie, la première fois sur les louanges exagérées, et il a fini par louer avec exagération; la seconde fois sur la concorde, devant des gens qui sont tous unis; jamais les gens de lettres ne l'ont été davantage (1).

(1) Tout a bien changé depuis.

Il est vrai que la bonne littérature n'est pas liée avec la mauvaise, non plus que les honnêtes gens ne doivent l'être avec les fripons. On a cru voir dans les discours de M. de Buffon une vieillesse déja marquée; cependant on reconnaissait quelquefois l'ongle du lion, par exemple dans cette phrase digne d'être retenue : *N'y a-t-il pas assez de place dans l'empire de l'opinion pour que chacun puisse y habiter en repos?*

D'Alembert a lu l'éloge de la Motte et celui de Bossuet : le premier trop semé d'épigrammes et de petits traits, défauts qui se retrouvent dans presque tous les éloges qu'il a lus, et qui les fait trop ressembler à des *ana* faits par un homme d'esprit; le second fort supérieur à l'autre, et le meilleur de tous ceux qu'il a récités à l'académie. Il y a de la noblesse et même quelque onction, qualité rare chez l'auteur, qui est en général plus spirituel qu'intéressant, et qui a plus de précision que de charme.

Je fais partir pour V. A. I. les ariettes *des Femmes vengées* et celles de *Céphale*. J'ai déja eu l'honneur de lui parler des *Femmes vengées;* et, comme dans l'intervalle de la clôture et de la rentrée, on en a rendu un compte détaillé dans quelques journaux, je ne crois pas devoir revenir sur cette bagatelle qui a quelque agrément au théâtre, et qui n'en a aucun à la lecture.

Céphale n'a point eu de succès. Le poëme est froid, obscur et mal écrit; c'est ce que Marmon

tel a fait de plus mauvais; la musique a paru faible. Il y a pourtant quelques beaux morceaux, sur-tout un *duo* du premier acte et quelques airs de danse; mais après Gluck, il faut que la musique dramatique soit plus nourrie et plus substantielle.

Marcel et Maillard ou *Paris sauvé*, tragédie en prose de Sedaine, est renvoyée à un autre temps. Le début de Larive occupe la scène française; c'est un jeune acteur qui avait déja débuté ici, il y a quelques années, sans avoir de succès. Il est allé jouer à Lyon et vient de revenir à Paris avec plus de talent qu'il n'en avait montré d'abord. Il a été applaudi et reçu, et je crois que c'est une assez bonne acquisition. Il est loin de remplacer Lekain; mais il peut le doubler, et c'est beaucoup.

L'abbé Delille a lu le quatrième livre de l'*Énéide* à la dernière séance de l'académie : tout ce qui était du genre descriptif a été fort applaudi. La partie pathétique a paru moins heureuse: ce n'est pas celle de l'auteur.

LETTRE XX,

AU COMTE SCHOWALOFF.

Les assemblées publiques de l'académie acquièrent de jour en jour un éclat qu'elles n'avaient jamais eu. Je me souviens de les avoir

vues dans ma première jeunesse, il y a environ quinze ans, assez mal composées et souvent très-peu nombreuses : on y couronnait, dans la solitude, de la prose et des vers imprimés pour l'oubli. Il y a eu telle récéption (celle de l'abbé de Boismont par exemple) où il ne s'est pas trouvé trente spectateurs; on y voyait très-peu de femmes: aujourd'hui la salle n'est pas à beaucoup près assez grande pour contenir la foule qui se présente; et il n'y a pas assez de billets pour tous ceux qui voudraient entrer. Les grands seigneurs, les femmes de la cour, les beautés les plus brillantes dont Paris se glorifie, viennent se rassembler autour du tapis vert des Quarante, comme si c'était le tapis vert du salon de Marly. La célèbre madame de Brionne était à la réception du chevalier de Châtellux; M. le duc de Choiseul était à celle de M. de Malesherbes, où il fut très-applaudi. Enfin, c'est le tour de l'académie pour être de mode, et tant que l'académie sera en fonds pour lire des morceaux intéressants, cette mode pourra ne pas changer.

Le discours du chevalier de Châtellux était médiocre, comme tout ce qu'il a fait; il roulait sur le goût. Les idées n'en sont pas bien nettes, et le fond en est bien commun. Il est difficile qu'un homme d'esprit écrive sur un sujet quelconque, sans trouver quelque chose d'heureux; mais le talent seul sait traiter un sujet.

Le discours de M. de Duras était simple et

court, et avait singulièrement le mérite de la convenance. M. de Buffon a répondu aux deux récipiendaires : *Quantùm mutatus ab illo!* Ses réponses, la première sur-tout, sont du plus mauvais goût. Il s'est avisé de prêcher l'académie sur l'abus de la louange, ce qui d'abord n'était pas trop convenable; et après un verbiage ampoulé et inintelligible, il a fini par louer avec plus d'exagération qu'on ne l'avait jamais fait avant lui. La seconde fois il a prêché (car c'est une manie de vieillard) sur l'union qui doit régner entre des gens de lettres, sermon fort déplacé à l'académie où tous les gens de lettres sont unis, et si unis qu'on les accuse de former un parti (1). Il y avait pourtant dans cette seconde réponse quelques traits qui faisaient souvenir de M. de Buffon; mais en tout, ces discours faisaient sentir vivement le danger de vieillir.

M. d'Alembert a lu deux éloges, celui de la Motte et celui de Bossuet. On trouve en général qu'il parle trop souvent des jésuites et de l'envie : trop des jésuites, parce qu'ils ne sont plus, et trop de l'envie, parce qu'elle sera toujours. D'ailleurs d'Alembert est un de ceux que l'envie a le moins maltraités; il s'est toujours caché derrière sa géométrie qui n'est pas de facile accès, et sa littérature qui aurait peut-être été un peu légère, a pris quelque poids dans l'*Encyclopédie.*

---

(1) Ce qui était vrai.

Quoi qu'il en soit, le meilleur morceau qu'il ait lu à l'académie, c'est l'éloge de Bossuet. Le sujet a élevé son style; il y est plus sobre de petites anecdotes et de petits traits fins qui reviennent trop souvent dans ses autres éloges, et son style a plus d'intérêt et de dignité.

L'abbé Delille a lu le quatrième livre de l'*Énéide*. Toute la partie descriptive a été fort goûtée; la partie pathétique l'a été beaucoup moins, soit qu'elle soit moins analogue à son talent, soit que les idées de Virgile dans ce quatrième livre, ayant été empruntées par nos meilleurs poëtes, soient moins neuves dans la traduction et d'un moindre effet.

M. de Pezai vient de publier les campagnes de M. de Maillebois, en trois volumes *in-4°*, avec un volume *in-folio* de planches. Les planches seront vraiment utiles aux militaires qui voudront étudier les opérations des campagnes d'Italie, regardées comme très-intéressantes pour les gens du métier. Le premier volume contient la guerre d'Italie, écrite en latin par Bonamici, et traduite par M. de Pezai. Cette version est très-inexacte, très-infidèle et très-incorrecte; elle est chargée de notes violemment injurieuses contre Bonamici, écrivain sage, exact, élégant, même assez impartial, que M. de Pezai traite comme un imposteur mercenaire, parce qu'il ne relève pas dans de plus grands détails toutes les opérations concertées entre le maréchal de Maillebois qui comman-

dait les Français, et son fils, maréchal-des-logis de l'armée. C'est ce fils, aujourd'hui lieutenant-général et reconnu pour un des meilleurs militaires de l'Europe, qui a donné à M. de Pezai le journal exact des campagnes de son père, campagnes auxquelles le fils a eu la plus grande part. Cet ouvrage est donc entrepris par l'amitié et la reconnaissance, et consacré à la gloire du comte de Maillebois. C'est un projet fort louable, mais qui ne donne pas le droit d'insulter et de calomnier grossièrement un étranger très-estimable et très-véridique, parce qu'il n'a pas eu sous les yeux le mémoire journalier de tous les mouvements de l'armée française combinée avec l'armée d'Espagne, et qu'il ne s'est pas occupé uniquement de la gloire du comte de Maillebois, qui n'était pas et ne devait pas être son principal objet. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il traite Bonamici de phrasier ridicule et de déclamateur ignorant, quoiqu'il ne soit rien de tout cela, tandis que M. de Pezai lui-même est le déclamateur le plus ampoulé, et qu'il ne sait pas construire une phrase, ni employer un terme propre. A l'égard de l'ignorance du latin, il la porte au point de faire dire quelquefois à l'auteur tout le contraire de ce qu'il dit; et pour comble d'égarement, il lui reproche dans ses notes ce que lui traducteur lui a fait dire. Voilà comme écrivent nos jeunes élégants, qui s'imaginent qu'on fait des livres comme on écrit un billet-doux,

qui déraisonnent également dans de petits vers de mauvais goût et dans de gros volumes d'ignorance, et dont la risible confiance, étalée dans leurs risibles préfaces, inspirerait l'indignation, si leur faiblesse attestée à chaque ligne de leurs ouvrages, n'inspirait la pitié.

Ce M. de Pezai qui a été mon camarade de collége, n'était pas né sans esprit; il a même de la facilité à se plier à plusieurs objets, et de l'activité pour les suivre; mais l'amour-propre le plus fou a tout gâté. C'est un exemple frappant du danger des prétentions : il n'est pas gentilhomme et se fait appeler marquis; il ne sait pas la syntaxe et il écrit des volumes; il ne sait pas le latin et il traduit. Il étoit né pour avoir de l'agrément, et déplaît dans le monde par un excès d'affectation. Il a une sœur très-aimable, à qui seule il est redevable de son avancement; il se trouve à trente-deux ans employé dans l'état-major avec le brevet de colonel, et se plaint tout haut de ce qu'on ne fait rien pour lui. Les gens de lettres n'ont pas d'ennemis plus dangereux que cette espèce d'hommes qui veulent être écrivains malgré la nature et le public. Vous croiriez qu'ils se contenteraient d'indulgence, point du tout; il leur faut des louanges, sous peine d'être leur ennemi. Imaginez l'embarras d'un critique honnête qui signe ses jugements, et ne veut ni ne peut tromper les honnêtes gens qui le lisent et l'honorent de quelque confiance. Il tâche de

se sauver par des politesses vagues qui ne sont pas de l'estime; l'écrivain ne peut pas trop s'en plaindre; mais il en est mécontent *in petto*, et voilà un ennemi. Vous me direz, N'en parlez pas: bon! ils viennent vous conjurer de parler d'eux. Si vous les refusez, c'est mépris; si vous ne les louez pas à leur gré, c'est injustice, que sais-je même? envie. M. de Pezai ne m'a-t-il pas écrit une grande lettre pour m'engager à parler de son ouvrage dans le Mercure? N'a-t-il pas réclamé les droits d'une ancienne liaison? Vous voyez si je n'ai pas raison d'avoir un peu d'humeur. Pour la dissiper, vous seriez bien aimable si vous vouliez m'écrire de temps en temps de ces lettres charmantes dont vous m'avez quelquefois honoré. Il faut que les bons esprits de la cour de Russie nous consolent des petits-maîtres français. Savez-vous bien que ce M. de Pezai a fait une traduction de Catulle et Tibulle, dont il n'entend pas un mot, avec des notes curieuses par le ridicule, écrites du ton d'un sergent de garnison? Il appelle l'abbé de Marolles, autre traducteur de Catulle, *un malpeigné;* il appelle la maîtresse de Tibulle, *coquine*. Voilà *le bon ton* de ces messieurs: comment les trouvez-vous?

On ne joue rien de nouveau au théâtre français. Lekain est allé jouer en Prusse; le prince Henri lui donne dix mille écus pour son voyage; car pour le roi de Prusse, il ne se soucie plus de littérature; il a autre chose à penser.

Céphale n'a eu aucun succès ; le poëme et la musique sont médiocres.

Le livre de M. Necker contre la liberté indéfinie du commerce des grains, fait ici beaucoup de bruit. C'est un homme qui a bien de l'esprit que ce M. Necker, et qui écrit souvent avec éloquence, quoique souvent aussi déclamateur et diffus. Son livre, en supposant même qu'il n'ait pas raison par-tout, est le meilleur qu'on ait fait sur ces matières, parce qu'il est le plus clair et le plus propre à donner du mouvement aux esprits. S'il ne trouve pas la vérité, il la fera trouver : ce qui n'est pas douteux, c'est le plaisir qu'on éprouve en le lisant.

Le marquis de Condorcet et l'abbé Morellet se disposent à lui répondre.

LETTRE XXI.

Larive a joué Orosmane, il y a quelques jours, et il est arrivé à cette représentation un événement assez remarquable. Au moment où Orosmane poignarde Zaïre, une jeune femme qui avait témoigné jusqu'à ce moment une vive émotion et versé beaucoup de larmes, jeta des cris douloureux. En voyant lever le poignard, elle cria, Zaïre ! Zaïre ! et tomba dans des convulsions violentes. Ses cris redoublés interrompirent le spectacle pendant plusieurs minutes, au point que

le parterre marqua beaucoup d'humeur et criait tout haut, *Qu'on emporte cette femme*, tant le regret de voir interrompre leur plaisir et l'illusion l'emportait sur la pitié naturelle pour une personne souffrante, et sur l'intérêt qu'on prend si volontiers aux larmes d'une femme à qui la sensibilité sied toujours.

J'ai quelque peine à parler à V. A. I. d'une misérable parodie d'*Orphée*, jouée aux Italiens, intitulée *Roger Bontemps et Javotte*. Les paroles d'*Orphée* étaient si mauvaises, qu'en vérité il n'y avait que l'auteur lui-même qui pût prendre la peine de les parodier; et en effet c'est lui qui s'est tourné en ridicule, et qui n'a pas même réussi à se moquer de lui. Mais ce qui a moins réussi que tout le reste, c'est le ridicule qu'il essaie de jeter sur la belle musique de Gluck et sur le jeu et le chant de Legros. Cet auteur s'appelle M. Moline, et je n'en sais pas davantage sur lui, ni moi, ni personne, à ce que je crois.

Au surplus, il fallait apparemment le grand succès d'*Orphée* pour ressusciter le genre de la parodie qui a été fort en vogue autrefois, et qui depuis quinze ans semblait anéanti. Ce genre a toujours été assez insipide, lorsqu'on parodiait le tragique, et qu'on essayait de travestir le sublime en burlesque. Cependant cette espèce de farce réussissait quelquefois, et on se souvient encore d'*Agnès de Chaillot*, parodie d'*Inès de Castro*, qui fit beaucoup rire le public et M. de la Motte

lui-même, et qui pourtant est tombée dans le néant comme toutes les pièces semblables. Mais la parodie était plus heureuse dans le mélodrame ou dans les pièces en musique, lorsqu'on ne faisait que placer sur une scène villageoise une action à-peu-près semblable à celle de l'opéra qu'on voulait parodier. Alors on substituait des vaudevilles agréables et gais, ou de très-jolie musique au chant le plus souvent ennuyeux et lamentable des grands opéras. C'est ce genre qui a produit *Raton et Rosette*, *Jeannot et Jeannette*, *Ninette à la Cour*, etc., et qui a préludé chez nous à la bonne musique imitée de l'Italie. Au reste, si la parodie d'*Orphée* avait eu besoin d'une réponse, on ne pouvait lui en faire une meilleure que la reprise même d'*Orphée*, auquel il a fallu encore revenir après *Céphale* qui a fini, faute de spectateurs, comme le combat du Cid, *faute de combattants*. Après *Orphée*, on reprendra l'*Union de l'Amour et des Arts*, le premier opéra de Floquet, qui, je crois, paraîtra un peu mesquin après Gluck; mais il y a de jolis ballets, et l'été on aime à voir danser à l'opéra, parce qu'on ne danse pas ailleurs.

M. Capperonnier de l'académie des belles-lettres, professeur de langue grecque au collége royal, censeur et garde de la bibliothèque du roi, vient de mourir. La plus belle pièce de sa dépouille, et celle qui sera le plus disputée, c'est sans contredit la place de bibliothécaire. Elle vaut deux

mille écus, le logement et plusieurs autres avantages, sans compter celui de pouvoir obliger à tout moment tous les gens de lettres qui ont besoin de livres, plaisir qui en vaut bien un autre, et dont M. Capperonnier sentait le prix autant que qui que ce soit au monde. C'était un fort honnête homme, d'une littérature médiocre, mais qui savait bien le grec.

M. de Pezai, jeune militaire, connu par beaucoup de petits vers fort mauvais, et par beaucoup de prose plus mauvaise encore, vient de publier un gros ouvrage, qui, malgré le mauvais goût et le mauvais esprit de l'auteur, est d'une utilité réelle ; aussi ce qui est utile n'est pas de lui. C'est le journal des campagnes du maréchal de Maillebois en Italie, dans les années 1745 et 1746, campagnes dirigées par le fils du défunt maréchal, le comte de Maillebois, alors maréchal-des-logis de l'armée, et conseil intime de son père, aujourd'hui lieutenant-général, et regardé comme un des meilleurs militaires de l'Europe. C'est lui qui a fourni les mémoires à M. de Pezai, pour lequel il a de l'amitié, parce que M. de Pezai, quoique écrivain ridicule, porte dans son métier de militaire de l'émulation et de l'intelligence. Le comte de Maillebois en lui donnant des mémoires excellents, n'a pu empêcher qu'il n'y mêlât de fort plates déclamations; mais ces mémoires imprimés aux frais du roi, qui contiennent une description exacte et détaillée de toutes les opé-

rations de deux campagnes célèbres, regardées par les connaisseurs comme des modèles de l'art, m'ont paru un livre digne de la bibliothèque de V. A. I.

L'abbé Morellet a répliqué à la réponse de Linguet; sa brochure qui a pour titre, *Réponse sérieuse à M. Linguet*, peut s'appeler le coup de grace du patient. Tout y est péremptoire, tout est plein d'une raison rigoureuse et démonstrative, que la bonne plaisanterie vient quelquefois égayer. Linguet prête tellement le flanc à son adversaire, qu'il y aurait peu de gloire à ne faire que l'abattre; mais l'abbé Morellet le retourne quand il l'a mis par terre, et le ballotte comme un chat fait d'une souris. Linguet, avec tout son journal, sera fort embarrassé de répondre à cette brochure.

L'abbé Morellet est un très-bon littérateur; il aime l'étude et les livres. Une des premières productions qui le firent connaître, fut *la Vision de Palissot*, dans le temps de la comédie des *Philosophes*. C'est à la vérité une plaisanterie qui n'était pas originale, puisque *le Petit Prophète* de Grimm en avait donné l'idée; mais l'ouvrage était piquant et ingénieux, et il y a peu de meilleures pièces dans le genre polémique. Quelque temps auparavant, il avait fait les *Mémoires d'Abraham Chaumeix*, autre plaisanterie imitée des *Mémoires de Martin Scribler*, de Pope. Ainsi les premières armes de l'abbé Morellet ont été en faveur des

philosophes : il a été de tout temps leur champion et leur ami. Il a traduit depuis le *Traité des délits et des peines de Beccaria*, et quelques brochures anglaises. Il a écrit quelques *pamphlets* trop libres pour y mettre son nom. Dans tout ce qu'il a fait il y a de l'esprit et de la raison, mais aussi de la sécheresse, et quand il n'est que sérieux, il est un peu lourd. Il travaille depuis dix ans au Dictionnaire du commerce, en six vol. *in-folio*, et il est pensionné pour ce travail par le gouvernement.

L'éternel vieillard de Ferney vient de nous envoyer *Jenny*, petit roman philosophique contre les athées, et par conséquent très-édifiant pour les bons théistes : son style est encore plein de vie. Il y a un sauvage à qui l'on demande quel est son Dieu, et quelle est sa loi. *Mon Dieu est là*, dit-il en montrant le ciel, *et ma loi est ici,* en mettant la main sur son cœur. Ce trait est d'une simplicité sublime, etc.

LETTRE XXII.

La cérémonie du sacre qui a transporté toute la cour à Reims, et même une partie de la capitale, a suspendu ici toutes les nouveautés qui n'aiment pas à paraître dans la solitude. A l'opéra, *Orphée*, joué par les doubles et par conséquent peu suivi ; d'ailleurs, il y a un terme à tout, et

il faut changer de plaisirs; aux Français, Larive, avec plus ou moins de succès; aux Italiens, le début de mademoiselle Villeneuve, jeune actrice qui a de la voix et du talent, d'un nommé Lecontre qui a trop de voix et trop peu de goût, et d'un nouvel Arlequin formé par l'ancien, espèce de sujet dont on commence à se soucier moins tous les jours.

Mercier, toujours en procès avec les comédiens, qui même a donné une scène publique à la porte de leur spectacle dont ils lui ont refusé l'entrée, vient d'imprimer le drame qu'ils avaient reçu et qu'ils refusent de jouer. C'est *Natalie*, pièce en prose et en quatre actes. C'est un roman en dialogue où l'on trouve cette espèce d'intérêt aussi facile que la chose même, celui d'un enfant fait à une fille; cela est par-tout en roman et en drame; et ce n'est pas assez pour racheter les défauts et les invraisemblances. Un jeune homme nommé Fondmaire a séduit une fille de famille, Natalie, qu'il ne pouvait pas épouser, parce qu'il dépendait d'un oncle qui l'aurait déshérité. Il a un enfant de sa maîtresse; c'est une fille; il la confie à une nourrice qui la livre, on ne sait pas comment, à M. de Clumard, au père même de Natalie, lequel arrivait d'Amérique. La nourrice dit aux parents que leur fille est morte. Natalie vit dix-huit ans avec son amant sans songer à l'épouser. Fondmaire rencontre un jour sa propre fille que M. de Clumard avait fait élever comme

la sienne pour se consoler de celle que l'amour et la séduction lui avaient enlevée. M. de Clumard a toujours caché à cette enfant le secret de sa naissance, et il est prêt à la donner en mariage à Fondmaire qui loge à la campagne dans la même maison que lui, et qui en est devenu tout-à-coup éperdûment amoureux. Cependant Natalie abandonnée vient retrouver son infidèle, elle a une scène avec lui, et toutes les scènes de cette espèce sont plus ou moins touchantes par elles-mêmes, selon le talent de l'auteur. Fondmaire est inflexible; Natalie s'évanouit de désespoir; elle est secourue par sa jeune rivale avec qui Fondmaire la laisse par une imprudence difficile à concevoir; elles ont toutes deux une scène d'explication. Le fond de cette scène, si elle était bien amenée et bien traitée, pourrait être d'un grand effet, et c'est même la seule chose de la pièce qui pût être originale. C'est une situation piquante que celle de la mère et de la fille, rivales l'une de l'autre, sans se connaître. Mais cette situation singulière demandait beaucoup d'art, et l'auteur qui ne s'était pas mal tiré de la scène des reproches dont le fond est si commun, a manqué totalement celle-ci; tout y est faux et déplacé. Natalie y est froidement humiliée, et n'a plus ni amour ni jalousie, s'accuse sans raison et sans retenue devant une jeune fille qui peut à peine l'entendre, et qui doit la regarder comme une femme perdue. Cette femme fait pourtant de nou-

veaux efforts sur Fondmaire et enfin le ramène. Dès ce moment la pièce qui n'est qu'au troisième acte est finie, et le quatrième n'est d'aucun effet. Il ne sert qu'à terminer et expliquer l'action, et mettre d'accord tous les personnages.

L'abbé Baudeau, l'abbé Morellet et un troisième adversaire ont essayé de répondre à M. Necker. Il me semble que l'on donne de bonnes raisons pour l'exportation intérieure, que M. Necker lui-même n'a combattue que faiblement, et qu'il admet avec quelques restrictions. Quant à l'extérieure, la question paraît se réduire à savoir si tous les états la permettront invariablement; car alors ce ne serait plus dans toute l'Europe qu'une exportation intérieure. L'abbé Morellet, bon esprit et même assez bon plaisant, pouvait habiller Linguet de ridicules; il n'y avait pour cela qu'à l'habiller de ses propres phrases; mais contre M. Necker il fallait de l'éloquence. Le marquis de Condorcet a essayé de tenir la lice; mais sa première escarmouche a été trop légère; on attend mieux du reste. Il semble que cette cause soit faite pour renverser et diviser les esprits. La querelle s'envenime tous les jours; les bons se divisent, les amitiés se dénouent; voilà ce que fait l'amour-propre d'opinion, et les méchants triomphent.

Un M. Berquin s'est avisé de mettre en vers le Pygmalion de Rousseau, espèce de déclamation dans laquelle il y a des traits heureux. J'a-

voue que je suis toujours étonné de cette manie si commune de mettre en vers la prose d'autrui. Il faut que la pensée devienne bien rare, et que la rime soit bien facile. Voilà tout le contraire de la Motte-Houdard qui mettait en prose les vers de Racine : ce n'est qu'un changement de folie.

On continue toujours à Bouillon la nouvelle édition de l'*Encyclopédie*, avec trois volumes de supplément. Marmontel a refondu toute la partie littéraire. On m'avait offert de m'associer à son travail; mais de nombreuses occupations ne me l'ont pas permis, et d'ailleurs les principes de Marmontel n'auraient pas toujours été d'accord avec les miens.

C'est à l'infatigable activité de Diderot que nous devons la continuation de l'*Encyclopédie*. Dans la disette de nouveautés littéraires, V. A. I. me permettra quelques détails sur cet écrivain qui n'a guère été apprécié, parce que ceux qui en ont parlé étaient ou des ennemis ou des confrères, et ceux-ci croyaient devoir justifier en tout un homme qu'ils regardaient comme utile à la cause de la philosophie.

Il vint à Paris fort jeune, malgré ses parents, dénué de secours et de fortune, mais dominé par cet attrait irrésistible qui entraîne vers la capitale tous ceux qui se sentent faits pour y jouer un rôle. Pour comble d'imprudence, il se maria; car l'infortune, bien loin de diminuer l'activité de l'ame, ne sert qu'à l'augmenter, et ouvre aux

impressions tendres un cœur qui a besoin d'être consolé. On raconte de lui dans ce temps une anecdote assez singulière. Il avait fait sur je ne sais quel sujet une brochure qui n'a jamais été publiée, et qu'il porta à un libraire. Celui-ci ne crut pas pouvoir en faire usage, mais y démêlant un homme d'un talent distingué, il la prit, lui en donna cent écus, et l'exhorta à travailler. Le jeune auteur porta cet argent à sa femme qui lui demanda d'où il provenait; il le lui dit; mais cette femme simple et peu instruite ne put jamais concevoir que quelques morceaux de papier pussent valoir une pareille somme, et dit à son mari qu'il avait fait une mauvaise action en trompant ce libraire, et qu'il devait s'en repentir. Diderot pressé de composer, traduisit de l'Anglais l'histoire de Grèce par Stanian, ouvrage perdu dans la foule des histoires médiocres. Il donna un roman fort licencieux, *les Bijoux indiscrets*, ouvrage fort inférieur en ce genre au *Sopha* de Crébillon fils. Des *Bijoux indiscrets* aux *Pensées philosophiques*, il y avait loin. Cet ouvrage était hardi et d'une tournure piquante. Il fit assez de bruit pour que l'auteur se crût obligé de le désavouer, et ce désaveu augmenta la réputation du livre et de l'auteur, rien ne donnant plus d'éclat à ces sortes de choses que la nécessité de les cacher. *L'interprétation de la nature* ne valait pas les *Pensées*. Il avait été serré; il fut obscur. La *Lettre sur les Aveugles*, celle *sur les Sourds*

et Muets étaient des essais informes, mais où l'on remarquait quelques vues fines et justes, parmi une foule d'erreurs ou de folies. L'*Essai sur le mérite et la vertu* n'était en général qu'une traduction de Shaftesbury; mais le traducteur y avait mis du sien, et l'ouvrage n'y perdait pas.

Ce fut vers ce temps que ses connaissances littéraires et mathématiques le lièrent avec d'Alembert et Rousseau de Genève, et qu'ils formèrent ensemble le projet de l'*Encyclopédie* qui a peu servi à ces deux derniers, mais qui a fait la fortune et la réputation de Diderot. Cet édifice immense et irrégulier fut originairement fondé sur l'amour des sciences, des lettres et de la philosophie. Le dessin avait de la majesté; les parties étaient sans proportions. Le vestibule était noble et de bon goût; on voyait dans l'intérieur quelques pièces de beau marbre, quelques jolies sculptures, quelques morceaux de marqueterie; de bons architectes y travaillaient avec des maçons médiocres. L'ennemi vint, on prit la fuite, et l'on mit sur le frontispice : *Pendent opera interrupta minæque murorum ingentes.* Un architecte plus opiniâtre que les autres resta seul; il invita les aveugles et les boiteux à mettre la main à l'œuvre; l'ouvrage fut achevé et défiguré; mais enfin l'édifice subsiste. Il en tombe de temps en temps quelques pierres sur ceux qui l'avaient élevé; mais dans des temps plus favorables on se servira de ses décombres pour bâtir un beau monument.

Il est certain que sans Diderot, jamais l'*Encyclopédie* n'aurait été achevée. D'Alembert s'était retiré de bonne heure, prenant pour sa devise, *Deus nobis hæc otia fecit.* Diderot ne s'est pas rebuté; il a fait lui-même grand nombre d'articles dans tous les genres, et s'il y en a beaucoup qui ne seront adoptés ni par le bon goût ni par la raison, il en est plusieurs où l'on trouve de la philosophie et du style. Au milieu de ce grand travail, il revoyait celui des autres. Enfin, il a fait la fortune des libraires et commencé la sienne, que les bienfaits de l'impératrice de Russie ont achevée. Les correspondances que cet ouvrage lui procurait nécessairement avec tous les savants de l'Europe, ont étendu sa réputation chez les étrangers, et les services qu'il rendait aux sciences ont ajouté à sa considération personnelle.

Il est vrai que sa poétique théâtrale et ses essais dramatiques ont contribué à la décadence du théâtre et du goût. Il s'est étrangement trompé en voulant que l'on préférât à la nature imitable, à la nature embellie, qui est l'objet et l'ouvrage des beaux-arts, la nature brute et sauvage, destructive de ces mêmes arts. Il a donné des leçons et des exemples également funestes, en fournissant à la médiocrité confiante les moyens de multiplier sans peine des productions monstrueuses qu'on appelle *drames*, sans choix ni dignité dans les sujets, sans convenances, sans mœurs, sans vraisemblance, et sur-tout sans style. C'est d'a-

près ses principes qu'ils ont cru qu'une prose ampoulée valait mieux qu'une versification naturelle. Tout le monde s'est cru en état de faire un *drame* comme *le Père de Famille*, et comme il arrive toujours, les imitateurs sont restés encore au-dessous du modèle; car au moins dans les deux premiers actes du *Père de Famille*, il y a des traits de pathétique. Mais si le succès dont cet ouvrage a été redevable au jeu des acteurs, produisait beaucoup de drames dans le même goût, qui fussent accueillis sur la scène française, l'art dramatique serait totalement perdu. Au lieu des chefs-d'œuvre de Racine et de Voltaire, nous aurions des déclamations en dialogue, et au lieu du jeu de Lekain et de Brisart, nous n'aurions plus sur le théâtre que des convulsions d'énergumènes, etc.

LETTRE XXII,

AU COMTE SCHOVALOFF.

Vous imaginez bien que quand M. de Voltaire vous envoie des vers, moi chétif, je ne me donnerai pas les airs de vous en adresser. Quand le maître a parlé, le disciple doit se taire et se contenter de vous offrir dans le fond de son cœur une vive reconnaissance. Peut-être trouverai-je pourtant le moment de vous la marquer en poëte;

mais je ne veux pas risquer le voisinage. Vous m'encouragez en me donnant l'exemple par vos beaux vers. M. de Voltaire vous appelle Tibulle, et il a raison. Ce qui est incontestable, c'est que l'*Épître à Ninon* est une des plus jolies pièces de vers français qui se soient faites dans ce siècle, et cette pièce est d'un jeune seigneur russe.

Vous êtes dans les fêtes à Moscow, et nous à Reims. Tout languit à Paris; nulle espèce de nouveauté que le sacre du roi. Le procès du comte de Guines est jugé; il est déchargé de l'accusation par les juges, renvoyé à son ambassade par le roi, son adversaire condamné à trois cents livres d'amende. M. de Guines et ses avocats se flattaient tout haut de faire mettre Tort au carcan ou aux galères: c'est être un peu loin de compte.

Mercier a imprimé le drame pour lequel il est en procès avec les comédiens, et ce n'est pas la meilleure pièce de son sac. Le drame intitulé *Natalie* est un des romans les plus absurdes qu'on ait jamais dialogués; mais il y a dans une scène ou deux quelques détails intéressants. Quelquefois ce Mercier n'est pas tout-à-fait dépourvu d'ame; jamais il ne sait ni bien imaginer ni bien écrire.

La querelle de l'exportation s'envenime tous les jours. L'abbé Morellet, l'abbé Baudeau, un autre encore ont répondu à M. Necker: tous les esprits s'agitent et finiront peut-être par s'éclairer. Le marquis de Condorcet prétend *qu'il n'y*

a jamais eu un peuple plus sot et plus insupportable que le peuple français dans ce moment-ci, depuis le peuple juif que Dieu se donnait la peine de gouverner lui-même, et qui n'était pas encore content.

On parle d'un nouvel ouvrage de Ferney sur la naissance et les progrès du christianisme; mais il n'en est encore entré aucun exemplaire à Paris. Nous avons vu ici deux petites brochures extrêmement rares, *les Filles de Minée*, plaisanterie poétique sur l'observation du dimanche, (la Fontaine y est traité dans les notes d'une manière dont vous ne seriez pas content) et *Jenny*, petit roman philosophique contre les athées. Celui-ci est un peu comme *Bélisaire;* il commence en action et finit en discours; mais il y a une relation d'une Espagnole dévote et galante, sur le siège de Barcelonne prise par les Anglais, qui est un chapitre de Candide.

Faute de nouveautés, voici un morceau qu'un de mes amis, homme de beaucoup d'esprit, m'envoya d'Angleterre. C'est un portrait du fameux Wilkes; j'ai cru qu'il vous ferait plaisir; il m'a paru fort bien tracé. Il est écrit, il y a cinq ans.

PORTRAIT DE WILKES.

« L'histoire a fait souvent justice des favoris
« des rois; il est bon de faire connaître un homme
« qui est devenu l'idole du peuple, et sur-tout du
« peuple anglais. Si c'est celle de toutes les nations

« modernes qui montre un plus grand caractère,
« il n'est pas moins vrai que l'enthousiasme y est
« plus triste et plus dangereux que dans aucun
« autre pays (1), et qu'un homme y a plus la
« liberté de devenir méchant et factieux. Wilkes
« le sait et convient souvent qu'il n'eût osé être
« ce qu'il est, s'il n'eût connu son pays. Je vais
« essayer de vous faire connaître cet homme qui
« n'a de bien singulier que sa réputation. Je l'ai
« connu, j'ai conversé avec lui; son audace m'a
« étonné d'abord. Il ne m'a pas laissé penser qu'il
« ne fût qu'un fanatique de la liberté; et quand
« j'ai vu avec quelle impudence il trompait sa
« nation et bravait le gouvernement, j'ai conclu
« que le gouvernement était bien maladroit, et
« cette nation bien facile à séduire, puisqu'un
« pareil homme était devenu dangereux.

« Sa naissance est obscure et sa laideur célè-
« bre; ses portraits qui sont en grand nombre
« en donnent une faible idée. Il est louche, ses
« dents sont mêlées et crochues, son rire a quel-
« que chose d'infernal; mais toutes les passions
« se peignent avec une rare énergie sur ce visage
« si laid, et sa physionomie fait pardonner à ses
« traits. Il est capable de tous les sentiments, et
« même de volupté, non de la plus délicate, mais
« de la plus vive; on peut croire qu'il ne s'est

(1) La révolution française a prouvé le contraire; mais j'avoue qu'on ne pouvait pas la deviner.

« guère arrêté à la tendresse ; il aime beaucoup « les femmes, et se sent, dit-il, capable de les « aimer toutes, excepté la sienne. Il a employé « avec succès les moyens ordinaires de se ruiner « vîte et de se soutenir quelque temps. On dit « que quand il eut dissipé son bien, il y suppléa « aux dépens d'un hôpital dont il était adminis- « trateur, et d'un régiment de milice dont il était « colonel. La nécessité l'a fait écrire, et son goût « l'a rendu écrivain factieux. Ce genre de célé- « brité le flatte, et un article de gazette où l'on « parle de M. Wilkes, est pour lui une véritable « jouissance. Il parle beaucoup de la gloire, et « prétend que Plutarque élève son ame et la rem- « plit de projets vastes. La vérité est qu'il n'a plus « d'autre ressource que la faction. Il ressemble à « César en un sens : César avait besoin de ren- « verser Rome pour payer ses dettes. Ces sortes « de gens ont de grands moyens dans les gouver- « nements populaires. En France, il n'eût été « qu'un libertin fameux, et eût tâché de devenir « homme de lettres ; la crainte des ministres ne « lui en eût pas permis davantage. Il a bravé « ceux d'Angleterre, et après avoir été chassé « comme un auteur satirique et obscène, il a « reparu tout-à-coup, s'est fait élire membre du « parlement, a fait casser sa procédure et anéantir « le seul moyen qui restait aux ministres pour « attenter sur la liberté des particuliers. Le fruit « actuel de ces démarches hardies est une prison

« de vingt-deux mois. Mais il s'est dérobé à ses « créanciers de France, et s'est formé en Angle- « terre un parti de fanatiques qui croient, en le « substantant, acquitter une dette de la patrie.

« Il est âgé de quarante-deux ans; il a renoncé « avec éclat aux graces publiques de la cour, pour « être plus sûrement le pensionnaire du peuple. « C'est un rôle que feu M. Pitt, aujourd'hui my- « lord Chatam, et mylord Cambdel, chancelier « d'Angleterre (ci-devant M. Prat) ont joué avec « succès, et qu'ils ont abandonné quand leur « fortune a été faite. Wilkes sera forcé de le sou- « tenir, parce qu'il est trop odieux au roi, et en « même temps trop avili pour qu'on puisse se « résoudre à l'élever. Il disait un jour à M. Mar- « montel qu'il se contenterait du gouvernement « de la Jamaïque. Il a imprimé depuis qu'il vou- « lait rester toute sa vie un simple citoyen. Son « esprit est inventif en petites ressources propres « à ranimer sans cesse le zèle inconstant du peu- « ple. Il supplée par ses écrits au talent de parler « en public que la nature lui a refusé. Son style « est clair, énergique et pur, quoique figuré à l'ex- « cès; il cherche à réparer sa légèreté passée par des « entreprises importantes; il étudie les lois qu'il « ne sait pas, pour s'en faire une arme. Il a publié « *une Introduction à l'Histoire d'Angleterre*, où « il n'est jamais entré bien avant. Le plan de sa « vie est arrangé jusqu'à une extrême vieillesse; « mais il est difficile que sa vie soit heureuse,

« ou sa vieillesse honorable. Il a le bonheur, s'é-
« tant réduit à être factieux, d'être très-propre
« à son rôle. On dit que la logique de l'intérêt
« est courte, c'est la sienne, et son intrépidité
« brave tous les événements. Il s'est montré avec
« courage dans quelques affaires d'honneur, et
« qui osera l'attaquer doit le tuer ou être désho-
« noré par lui.

« Un pareil homme doit compter pour rien le
« repos des autres. Aucune des suites de la faction
« ne l'étonne; il parle tranquillement d'une guerre
« civile (qu'il ne parviendrait cependant pas à
« exciter); il n'est propre qu'à la sédition et ris-
« querait volontiers d'y périr. Ce qui doit éton-
« ner, c'est qu'il parle ainsi de lui-même; mais
« ce qui est affreux, et ce que son imprudence
« découvrira quelque jour, c'est qu'il est, comme
« le cardinal de Retz, factieux sans objet. C'est
« un hypocrite politique qui se rit de sa cause
« et de ses principes, qui a l'insolence d'avouer
« qu'il ne se soucie ni de l'Angleterre, ni des An-
« glais, et qui se moque du peuple dont il s'est
« fait l'idole.

« J'ignore quelle est sa morale à l'égard des
« particuliers. Il m'a paru capable d'amitié; il a
« cette partie de la politesse qui consiste à vouloir
« plaire et être utile. Sa conversation est vive et
« spirituelle, mais il y mêle sans cesse des propos
« audacieux et des bouffonneries messéantes. Puis-
« qu'on a la liberté de tout peindre dans un por-

« trait, il est railleur, ordurier, chuchoteur, rit « aux éclats, et est sujet à une certaine abondance « de salive qui oblige quelquefois ses voisins à « s'essuyer le visage. Il vit avec des bourgeois « fanatiques qui l'ennuient à la mort, et avec des « factieux, l'excrément de sa nation. Il aime beau- « coup à rencontrer un étranger de bon sens à « qui il puisse étaler ses projets, et montrer un « homme extraordinaire. L'est-il en effet ? Je ne « chercherai pas à le comparer à aucun person- « nage de l'histoire. Cromwell avait bien plus de « profondeur dans ses vues et moins de légèreté « dans la conduite. Wilkes a osé faire mettre dans « les papiers publics un parallèle de son entre- « prise avec celle de Brutus le libérateur de Rome, « et un autre de son histoire (qui n'est pas faite) « avec celle de M. Hume. Il a souvent insulté ce « grand écrivain qui le méprise, et qui le com- « pare, non pas à Brutus, mais à Mazaniello.

« Je ne dirai qu'un mot de sa religion, sur la- « quelle il ne fait pas de mystère. Il se prétend « incrédule; je n'en sais rien, mais je puis assurer « qu'il est impie, et même plaisamment, si on « peut l'être. Une femme vint le trouver de « la part de Dieu, à ce qu'elle croyait; Il me « fait bien de l'honneur, dit Wilkes : comment se « porte-t-il ? »

LETTRE XXIV.

On prépare à la comédie française *les Arsacides*, tragédie en six actes ; ce n'est pas l'ouvrage des six jours, c'est l'ouvrage de trente ans. Elle est d'un vieil imbécille qui a obtenu, on ne sait comment, de faire jouer cette pièce. Les comédiens en sont si affligés, qu'ils lui offrent de l'argent pour ne pas la jouer ; mais il en veut venir à son honneur, et se faire siffler à soixante ans, pour son début.

On a remis à l'Opéra le ballet *de l'Union de l'Amour et des Arts*, qui a fait plaisir. Depuis quinze ans rien n'a réussi à l'Opéra que les ballets, si l'on excepte les pièces de Gluck.

Dorat a fait recevoir une comédie en quatre actes ; c'est *le Chevalier de Grammont*. C'est la prose d'Hamilton mise en vers ; mais les vers ne vaudront pas la prose. Il lit dans les sociétés une autre comédie en trois actes, intitulée *les Prôneurs* : c'est la satire de ceux qui ne l'ont pas *prôné* ; c'est un réchauffé des satires de Palissot. Il achève une autre comédie en cinq actes, dont j'ignore le titre. Il fait un ouvrage comme un autre fait un vaudeville, mais aussi ses ouvrages passent comme des vaudevilles.

On avait annoncé depuis long-temps un opéra *des Muses*, de Rousseau ; mais il s'obstine à ne

point le donner. Peut-être V. A. I. aimera-t-elle mieux quelques détails sur cet écrivain fameux, que de lire des titres de livres ignorés; car il ne paraît rien qui mérite d'attirer son attention.

Le nom de Rousseau est célèbre dans l'Europe, mais à Paris sa vie est obscure; on se souvient à peine qu'il y soit. Il a voulu fuir les hommes, et les hommes l'ont oublié. Ainsi personne n'a été plus trompé que lui, car il fuyait pour être recherché. Rousseau a mal connu le public de Paris. Ici, pour attirer la curiosité, il faut la réveiller sans cesse, et mettre souvent sa personne ou ses ouvrages sous les yeux des spectateurs, et sur-tout de ceux qui sont les trompettes de la renommée, je veux dire les gens de lettres et les grands. Quiconque veut qu'on s'occupe de lui, doit agir sans cesse et se reproduire sous toutes les formes : c'est là le principe de l'activité de Voltaire et le secret de son ambition. A cent lieues de la capitale, il n'existe que pour elle et en elle. Tous les huit jours il envoie à Paris une brochure par la poste, et il attend sa destinée de la poste suivante. Soixante ans de gloire ne le rassurent pas assez pour lui permettre un jour de repos. Ce n'est pas assez pour lui d'être le héros du siècle; il veut être la nouvelle du jour, parce qu'il sait que la nouvelle du jour fait souvent oublier le héros du siècle, et que pour la foule oisive, dédaigneuse et inquiète, qui remplit cette grande ville composée d'écrivains et de lec-

teurs, le présent est tout et le passé n'est rien. Jugez si Rousseau, qui depuis dix ans vit dans la retraite et dans le silence, peut attirer l'attention sur ce théâtre mouvant de notre littérature, qui présente sans cesse de nouvelles scènes et de nouveaux acteurs. En arrivant à Paris, il s'est montré plusieurs fois dans un café, et il y avait foule pour le voir. Il passerait aujourd'hui dans la grande allée des Tuileries, ou sur les boulevards à l'heure de la promenade, qu'on ne s'en apercevrait pas.

Vous me demanderez peut-être si cette indifférence pour sa personne s'est étendue jusqu'à ses ouvrages : non. On les lit toujours avec plaisir, et je crois qu'on les lira toujours. L'enthousiasme qu'ils ont excité d'abord a fait place au jugement tranquille des hommes éclairés. On s'aperçoit de ce qui lui manque; mais on sentira toujours ses beautés. Il n'a ni la raison piquante et profonde de Montesquieu, ni la charmante naïveté de Montagne, que pourtant il cherche à imiter, ni la facilité brillante et rapide et le bon goût de Voltaire, à qui l'on n'a pas dû le comparer; mais il a souvent une chaleur naturelle et entraînante, et une énergie de mouvements et d'expressions qui n'est qu'à lui. Il est souvent inégal et diffus; mais en général l'abondance de son style nourrit l'ame et l'esprit et ne les fatigue point. Il se joue souvent de la vérité et de son lecteur; et ses systêmes et ses plans pris en tota-

lité sont presque toujours des erreurs ou des redites; mais il amène toujours à la suite d'un faux principe une foule de vérités particulières qui lui font tout pardonner. En le lisant, il faut s'embarrasser peu du fond de la question, et saisir toutes les beautés qui se présentent alentour, et c'est le lire comme il a écrit. Quoiqu'on ait beaucoup accusé sa conduite, il est certain que généralement la morale de ses écrits est belle et pénétrante, et qu'il porte dans les cœurs le sentiment et le respect de la vertu. C'est que les imaginations vives se passionnent toujours pour le sujet qu'elles traitent, et emploient, pour peindre le beau et l'honnête, cette même énergie qui sert quelquefois à les en écarter.

Si nous considérons chacun de ses écrits séparément, on trouvera que l'ouvrage qui commença sa réputation, est celui qui en méritait le moins. Son discours couronné à Dijon n'est guère qu'une amplification élégante sur un sujet qui n'était lui-même qu'un sophisme. Il ne fallait pas demander si les sciences et les lettres corrompaient les mœurs : cet énoncé seul révolte le bon sens. Il est ridicule d'imaginer que l'on puisse corrompre son ame en cultivant sa raison. L'homme n'est point corrompu parce qu'il est éclairé; mais quand il est corrompu, il peut se servir, pour ajouter à ses vices, de ces mêmes lumières qui pouvaient ajouter à ses vertus. Il fallait donc prouver que la corruption est tou-

jours venue à la suite de la puissance, et les lettres en même temps, parce qu'il est de la nature de l'homme, et sur-tout de l'homme en société, d'user de sa force en tout sens. La prospérité et le pouvoir ont dû multiplier à-la-fois les moyens de connaissance et de corruption, comme la chaleur qui fait circuler la sève, forme en même temps les vapeurs qui vont produire les orages. Ce sujet ainsi considéré aurait pu être véritablement philosophique ; mais l'auteur du discours ne voulait être que singulier; c'était le conseil que lui avait donné Diderot. « Quel parti prendrez-vous, dit-il au Genevois qui allait composer pour l'académie de Dijon? Celui des lettres, dit Jean-Jacques. *C'est le pont aux ânes*, reprit Diderot; prenez le parti contraire, et vous verrez quel bruit vous ferez. »

L'ouvrage en fit beaucoup en effet. La thèse eut d'autant plus d'éclat qu'elle fut d'abord mal combattue. Le Genevois battit avec l'arme du ridicule des adversaires qui avaient raison de mauvaise grace. D'ailleurs la discussion valait mieux que le discours, et Rousseau se trouvait dans son élément qui est la dispute. Il vint pourtant un dernier ennemi (M. Bordes de Lyon) qui écrivit avec beaucoup d'esprit et de sens; mais la querelle commençait à vieillir; le public fit peu d'accueil à ce nouveau champion, et Rousseau ne répondit plus.

Cependant tel fut l'effet de la dispute, que

cette opinion qui n'était pas la sienne, et qu'il n'avait embrassée que pour être extraordinaire, lui devint propre à force de la soutenir. Après avoir commencé par écrire contre les lettres, il prit de l'humeur contre ceux qui les cultivaient; il avait déja contre eux un levain de jalousie et d'aigreur. Ce premier succès, plus grand qu'il ne l'avait attendu, lui avait fait sentir sa force qui se développait, après avoir été vingt ans étouffée dans l'obscurité et la misère. Ces vingt ans passés à n'être rien, tourmentaient alors son orgueil dans ses premières jouissances. Il se souvenait qu'étant commis chez M. Dupin, il ne dînait pas à table le jour que les gens de lettres s'y rassemblaient; et il entrait dans le champ de la littérature, comme Marius rentrait dans Rome, respirant la vengeance et se souvenant des marais de Minturne.

Ces dispositions firent naître le discours sur *l'Inégalité*, plus fort de choses et de style que celui de Dijon, mais tout aussi paradoxal, inspiré par la haine des lettres et de toute supériorité quelconque, et tendant à prouver que tout homme qui pense est un animal dépravé. Ces absurdités ne peuvent pas plaire aux bons esprits; mais sa verve satirique émeut et attache; c'est la conversation d'un sauvage qui amuse les hommes policés en leur disant des injures bizarres.

Ce goût pour la satire eut encore une occa-

soin de se signaler dans la querelle des Bouffons, qui produisit la *Lettre sur la Musique*. Cet ouvrage rempli de bons principes, n'a d'autre défaut que de les pousser trop loin. En général, Rousseau rappelle souvent ce que dit Tacite, que c'est un talent bien rare de donner des bornes à la sagesse, *tenere ex sapientia modum*. Il prouve très-bien les défauts de notre musique: mais il ajoute que nous ne saurions en avoir une. Il donnait en même temps le *Devin de Village*, morceau plein de grace et de mélodie; et depuis, les compositions de Duni, de Philidor, de Monsigni, de Grétry, chantées dans toute l'Europe où l'on ne connaissait encore que nos airs de danse, ont pleinement réfuté Rousseau, qui peut-être n'a pas encore changé d'avis.

Après avoir proscrit l'opéra, il s'éleva contre le théâtre français, et voulut prouver que si l'un n'était bon qu'à nous ennuyer, l'autre ne pouvait servir qu'à nous corrompre. Deux écrivains très-distingués furent les défenseurs de la scène française, d'Alembert et Marmontel. Leurs apologies sont bonnes; mais tel est l'esprit humain, pour qui l'amour-propre est au-dessus de tout, qu'on aimerait mieux avoir tort comme Rousseau.

Enfin, après ces différentes excursions, il entra dans une nouvelle carrière, et voulut rassembler sa philosophie, ses querelles et ses amours dans l'espèce d'ouvrage qu'on lit le plus, dans un roman. *La Nouvelle Héloïse* parut, fut lue

ou plutôt dévorée avec une incroyable avidité. Les femmes passaient à la lire les nuits qu'elles ne pouvaient pas mieux employer, et fondaient en larmes. C'est là qu'il ose ce que jamais nul romancier n'aurait imaginé, rendre deux amants heureux avant la fin du premier volume, lorsqu'il en reste trois dont tout autre n'aurait su que faire. Il est pourtant très-vrai que l'ouvrage, malgré les longueurs, les déclamations, les invraisemblances, les hors-d'œuvre, conduisait le lecteur jusqu'a la fin ; mais il n'est pas possible de dissimuler qu'à une seconde lecture, il ne peut rester de tout cet amas indigeste que quelques morceaux supérieurs, pleins de passion ou de philosophie : le reste ne peut plaire qu'aux jeunes têtes et aux femmes, pour qui tout est bon, dès qu'il est question d'amour. On ne peut nier que l'action ne languisse dès le second volume, que quantité de lettres ne soient ou très-médiocres, ou de très-mauvais goût, que le mariage de l'héroïne ne soit révoltant, que le caractère d'Édouard ne soit une caricature, et ses amours en Italie une énigme, que Claire ne soit une faible copie de miss Howe, que les invectives contre l'opéra français ne soient portées jusqu'à un emportement ridicule, que la satire des mœurs françaises ne soit pleine de faussetés ou d'exagérations, et qu'en total la *Nouvelle Héloïse* ne soit un mauvais roman et un livre mal fait, où il y a de très beaux morceaux.

L'Émile est d'un ordre plus élevé ; c'est l'ouvrage où Rousseau a mis le plus de véritable éloquence et de vraie philosophie. Quoique le plan d'éducation qu'il propose soit un excès, comme tout ce qu'il imagine en tout genre, il est impossible, en le réduisant, de n'en pas profiter beaucoup. Il emprunte les idées de Locke sur l'enfance ; mais Locke n'avait fait que raisonner, et Rousseau persuade. Il a même fait à beaucoup d'égards une sorte de révolution, ce qui en philosophie, comme en matière de goût, est un triomphe. Ses caractères sont intéressants et sa diction a du charme. Quiconque aura des enfants à élever, gagnera toujours à lire *Émile*, en se défiant des généralités, et en n'en prenant que quelques pratiques particulières ; et son *Vicaire Savoyard*, qui n'est pas un bon traité de philosophie, est au moins une leçon de tolérance.

Le Contrat social n'est, de l'aveu de l'auteur, qu'une spéculation stérile, puisqu'il n'est fait que pour de *petits états* qui n'en ont pas besoin, et qu'il ne saurait servir qu'à troubler les grands états qui couvrent le monde ; mais il est supérieurement écrit.

Les Lettres de la Montagne ne sont bonnes que pour Genève. Je ne parle pas de quelques morceaux peu importants, comme celui *de l'imitation*



toutes ses parties, c'est la *Réponse à l'Archevêque de Paris :* on peut le proposer comme un modèle de discussion, de bonne plaisanterie et d'éloquence. Il y prend tous les tons et n'abuse d'aucun; il est pressant dans la dialectique, pathétique dans ses mouvements, véhément sans être emporté, railleur sans sarcasme. Il n'a rien écrit de plus beau que le *discours du Parsis de Surate,* et peu de morceaux dans notre langue sont de la même beauté (1).

Son dictionnaire de musique offre des connaissances et de bons principes. L'article *Génie* est curieux par la vivacité de la passion : il n'a jamais parlé de sang froid de l'opéra français.

On peut résumer que n'ayant rien produit qui suppose une grande imagination, ni un plan vaste, ni des vues profondes, il ne faut point le mettre en parallèle avec les deux plus grands hommes de ce siècle, Voltaire et Montesquieu, qui tous deux ont élevé de ces grands monuments qui honorent à jamais une nation; et qu'ayant trop d'erreurs dans sa philosophie et trop d'inégalités dans son style, c'est pourtant un homme de génie qui mérite d'être regardé comme le plus ingénieux des sophistes et le plus éloquent des rhéteurs.

Il a écrit les mémoires de sa vie qui ne seront

(1) En mettant à part la malignité des intentions et des applications, qu'alors l'auteur comptait pour rien.

pas le moins curieux de ses ouvrages, ou comme histoire, ou comme roman. Ceux qui les ont entendus disent qu'il avoue de bonne foi ses travers et ses fautes, mais qu'il est toujours intéressant : en cela son amour-propre est satisfait de toutes les manières. D'ailleurs Rousseau doit exceller en écrivant sur lui-même, s'il est vrai que pour bien écrire, il faut être plein de son sujet.

LETTRE XXV.

Si les folies et les vertiges de Paris vont quelquefois jusqu'à la cour de Pétersbourg, V. A. I. a sans doute entendu parler des grands succès de la célèbre R**, de l'enthousiasme qu'elle inspirait à toutes les grandes dames, sur-tout à cause de *sa vertu*, des présents dont elle était comblée, et toujours à cause de *sa vertu*. Il y a environ deux ans que les demoiselles de la comédie auraient été fort embarrassées de vivre avec cette grande *vertu* de mademoiselle R**; aujourd'hui . . . . , . .
. . . .
. . . .
et les gentilshommes de la chambre et le parterre veulent la renvoyer. Voilà, monseigneur, l'histoire des grandeurs humaines; voilà les réputations et les succès. Il y aurait de quoi faire un volume de réflexions sur ces grands événements

de nos coulisses; mais je me bornerai à dire tout simplement à V. A. I. que mademoiselle R** a de la beauté, de l'intelligence et peu d'ame, une déclamation apprise et forcée, une profusion de gestes, une voix sourde, rien de naturel dans son jeu (1). . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

On attend toujours *les Arsacides*, pièce en six actes; c'est une nouveauté de plus que ce sixième acte. On a accompli pour la première fois le vœu du gentilhomme de *l'Impromptu de campagne*:

Je voudrais qu'on en fît en six actes quelqu'une.

Et quand on aura vu la pièce, on pourra se rappeler ces vers de *la Métromanie*:

J'achève de brocher une pièce en six actes,
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes,
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

Larive est reçu. Il a joué deux fois *Warwick* en dernier lieu. Il y a des moments où sa tête

---

(1) Il est juste d'observer que la conduite qu'a tenue cette même actrice pendant toute la révolution, lui a fait assez d'honneur pour mériter qu'on oublie les fautes de sa jeunesse, et qu'en même temps son talent a fait des progrès réels.

s'échauffe et où il semble porté par la scène; mais qu'il est loin de saisir l'esprit général d'un rôle! Je me suis souvenu à son occasion de ce mot de Garrik qui, voyant une actrice s'emporter beaucoup dans un moment et se refroidir tout de suite, dès qu'elle eut fini le morceau où elle était préparée à s'emporter, dit assez plaisamment : *voilà une femme qui a de la colère, mais elle n'a pas de rancune.*

L'affaire de Mercier contre les comédiens a été évoquée au conseil, c'est-à-dire mise au néant. On ne veut pas que la juridiction des gentilshommes de la chambre sur les comédiens soit soumise au parlement : c'est donner gain de cause aux comédiens.

On prépare à l'Opéra *le Siége de Cythère*, opéra de Gluck, dans un genre moins grand que les deux qu'il nous a donnés. C'est un opéra d'été qu'il a fait, dit-il, pour les doubles; mais je suis curieux d'entendre *Alceste*.

On a remis aux Italiens *la Fête du Château*, de Favart; ce théâtre est dans une grande décadence. La retraite de Cailleau, les fréquentes éclipses de madame Laruette qui ne paraît presque plus, la mauvaise santé de Clerval qui n'a plus guère de voix, l'affaiblissement de Grétry qui est allé s'enrouer au grand Opéra; tout cela diminue de plus de moitié la part des comédiens italiens, qui montait, il y a quelques années, à dix-huit mille livres. D'ailleurs le public

n'a qu'une passion et qu'une mode à-la-fois: elle est actuellement pour la comédie française, comme elle a été pendant un temps pour les Italiens. On aime la tragédie, et tout est plein dès qu'on en joue une; et cependant quand Lekain ne joue pas, c'est plutôt une parodie qu'une tragédie, et quand il joue, les autres font une étrange disparate. Mais quand le public veut se défaire du temps, il ne se rend pas si difficile.

Il n'y a en littérature aucune nouveauté dont on puisse parler. Ce qui dans ce moment excite le plus de curiosité, ce sont les concours académiques qui vont être jugés incessamment. Il y a cette année un prix de prose et un de vers, et le sujet de prose attire beaucoup d'attention; c'est l'*Éloge de Catinat.*

Voici du moins quelques vers courants, espèce de nouveauté qui ne manque guère à Paris, mais qui n'est pas toujours de choix. Le vieux M. de Sainte-Palaye, auteur d'un ouvrage estimable sur l'ancienne chevalerie, et qui a fait des recherches utiles et laborieuses sur les troubadours, vient d'envoyer à quatre-vingts ans d'assez jolis vers à une femme très-aimable qui lui avait brodé une veste. Ils ont de la douceur et de la grace, quoique l'auteur affecte des tournures antiques.

A Madame la marquise de Gléon.

Merci vous dis, ô beauté sans pareille!
De ce tissu que m'avez octroyé;

Auteurs jadis pour moins rare merveille,
Preux chevaliers ont cent fois guerroyé.
Point ne faûdrais d'imiter leur prouesse,
Si tel était l'usage de ce temps,
Ou que mon cœur, en dépit de mes ans,
Pût à mes sens redonner leur jeunesse.
Des troubadours si j'eusse le talent,
En votre honneur ferais œuvre galante;
Mais du labeur de mon cerveau pesant,
Oncque ne vint ni *tenson* ni *sirvente* (1).
Je ne puis rien; que si de mes écrits,
Au lieu de faits, le tribut peut vous plaire,
Pourrez y voir tout au moins en récit,
Ce que pour vous j'eus fait ou voulu faire.

V. A. I. a sans doute entendu parler des talents agréables de M. le duc de Nivernois. Il a fait quantité de fables qu'il a la complaisance de lire quelquefois à l'académie et à ses amis, et la discrétion de ne pas imprimer. Il cultive tous les arts avec beaucoup de goût et de délicatesse. V. A. I. trouvera de l'un et de l'autre dans une chanson qu'il a faite en dernier lieu, paroles et musique. J'ai noté l'air qui doit être charmant, quand S. A. I. madame la grande-duchesse le chantera.

Pour jamais à ma Thémire
J'ai donné mon cœur.
C'est pour moi qu'elle soupire,

(1) Vieux titres des vieilles poésies des troubadours.

Je suis son vainqueur.
Tous nos bergers veulent vivre
Pour suivre
Sa loi.
C'est à moi, c'est à moi,
Qu'elle a donné sa foi.

L'autre jour sur la fougère,
Le beau Lycidas
Veut parler à ma bergère,
Qui n'écouta pas.
Elle méprise en son ame
La flamme
D'un roi.
C'est à moi, c'est à moi,
Qu'elle a donné sa foi.

S'il était une déesse
Brillante d'appas,
Qui vînt m'offrir sa tendresse,
Je n'en voudrais pas.
C'est ton cœur seul où j'aspire.
Thémire,
Crois-moi,
C'est à toi, c'est à toi,
Que j'ai donné ma foi.

LETTRE XXVI.

J'ai différé l'envoi du 1er août, afin de pouvoir rendre compte à V. A. I. de quelques nouveau-

tés qui allaient paraître. On attendait au Théâtre-Français *les Arsacides*, tragédie en six actes. S'il m'était possible d'en expliquer le sujet et le plan, je me croirais plus d'esprit que tout Paris ensemble; car je n'ai encore rencontré personne qui pût dire ce dont il s'agissait dans la pièce. C'est une déraison éternelle; aussi le parterre n'a jamais tant ri à aucune tragédie, et cela est vrai de plus d'une manière; car il y avait cette fois-ci un acte de plus à huer. Ce qui a contribué encore à augmenter la bonne humeur du public, c'est que l'auteur qui ne trouve pas d'autres moyens pour remplir ses vers, met si souvent le mot de *madame,* qu'il revient peut-être mille fois dans l'ouvrage, et chaque *madame* excitait une risée. Les comédiens croyant en avoir assez dit, ont fait la révérence pour s'en aller; mais le public qui était en train de s'amuser, leur a dit d'achever. Après une telle réception, l'auteur qui à la vérité est un bonhomme de soixante et quelques années, ne s'est pas tenu pour battu. *Messieurs*, a-t-il dit aux comédiens, *c'est vous qui êtes tombés, parce que vous avez mal joué; jouez encore une fois et jouez mieux, je vous réponds du plus grand succès. Si vous tombez, j'ai un septième acte pour vous relever*. Les comédiens, par pitié pour son âge, ont rejoué la pièce, qui a été accueillie aussi gaiement que la première fois, et voyant que l'auteur s'obstinait à être joué une troisième, ils l'ont engagé, quoique avec

beaucoup de peine, à recevoir douze cents livres pour se désister de ses prétentions.

Les spectacles dans ce moment ne sont pas heureux en nouveautés. *Le Siége de Cythère* n'a pas réussi à l'Opéra. Le poëme qui est de Favart a paru froid, et Gluck n'était pas dans son élément qui est la musique d'expression. Le genre de Favart est trop mesquin pour un compositeur tel que Gluck. Il y a pourtant deux ou trois airs de danse où l'on reconnaît un maître; mais on n'y a trouvé qu'un seul morceau de chant; d'ailleurs cet opéra est joué par les doubles et mal joué. Il faut que Gluck prenne sa revanche cet hiver dans *Alceste*. L'opéra grec lui convient mieux que l'opéra comique.

Beaumarchais vient d'imprimer son *Barbier de Séville*, avec une préface dans le style de ses mémoires, qui n'est pas ici à sa place. A travers sa gaieté grotesque, ses incartades et ses quolibets, on voit un amour-propre très-sérieusement piqué du peu de succès que son ouvrage a d'abord obtenu, et des critiques qu'il a essuyées. Il se fâche sur-tout contre le journaliste de Bouillon qui *imprime*, dit-il, *avec encyclopédie et privilége*, mauvaise plaisanterie qu'il répète souvent. Que veut dire *imprimer avec encyclopédie?* Où est le plaisant, où est le fin de cette expression? Beaumarchais un peu trop gâté par le succès de ses mémoires, a écrit cette préface en homme qui se croit en possession de faire rire le public;

mais il lui était plus aisé de défendre sa cause contre Goesman, que sa pièce contre le parterre. Ce n'est pas qu'il n'y ait de l'esprit, de la gaieté et une scène très-plaisamment imaginée; mais il a tort de vouloir nous donner comme une véritable comédie un *imbroglio* du vieux temps, brodé à la moderne; ce n'est qu'à ce titre que son *Barbier* peut rester au théâtre.

Les petits satiriques ne se lassent pas de déchirer les grands écrivains, et la considération et les honneurs dont jouit la bonne littérature irritent de plus en plus la canaille griffonnante qui n'a d'existence que dans l'*Année littéraire*. Un nommé Gilbert vient d'imprimer une satire où il traite avec le plus grand mépris MM. de Voltaire, d'Alembert, Thomas, Marmontel, etc.

Parmi tant de héros je n'ose me placer.

Mais l'auteur me fait l'honneur de m'associer à eux; il prétend même que *je les protége dans mon journal*, quoique je n'aie point *de journal*, et que je ne *protége* personne. Ce M. Gilbert a commencé comme tous les faiseurs de mauvaises satires, par l'impuissance de mieux faire. Il a envoyé plusieurs fois des pièces à l'académie, qui n'y a pas fait beaucoup d'attention. Il a donné des odes au public qui ne s'en est guère aperçu davantage; de là sa mauvaise humeur contre l'académie, contre le public, etc. Cette satire intitulée *le Dix-huitième Siècle*, est adressée à Fréron

et ne pouvait l'être mieux, puisqu'elle roule sur les mœurs et le goût dont Fréron est l'oracle et l'exemple. On a dit de ce Gilbert *qu'il était au pain de l'archevêque et au vin de Fréron.* Quoique cette satire soit sans esprit et sans gaieté, qu'il y ait de plats lieux communs et beaucoup de mauvais vers, il y en a pourtant qui sont très-bien tournés et qui prouvent que l'auteur a du talent pour la versification; mais ce talent devenu plus facile depuis que tant de modèles classiques ont rendu la langue poétique plus commune, ce talent que plusieurs jeunes gens annoncent, et quelques-uns même dans un assez haut degré, ne suffit pas pour produire de bons ouvrages. Il faut parler à l'ame, à l'imagination, à la raison, il faut penser et sentir, et tous nos jeunes rimeurs croient avoir atteint le but, quand ils ont versifié avec quelque élégance des choses si rebattues qu'elles ne valent pas la peine d'être dites. Nous en avons un exemple récent dans le dernier ouvrage de Colardeau, intitulé *les Hommes de Prométhée.* Il y a des morceaux écrits avec grace et harmonie; mais l'auteur a brodé un fond trivial : c'est Adam et Ève de Milton, et son poëme est à cent lieues de la beauté du morceau anglais. Colardeau était né avec un goût naturel pour la poésie; sa traduction de l'*Épître d'Héloïse* est dans la mémoire de tous les amateurs; c'est, à quelques négligences près, un ouvrage charmant; mais depuis cet heureux coup-d'essai

il n'a rien fait qui en soit digne. Il a tenté plusieurs entreprises qui prouvent très-peu d'esprit et de jugement. Il a voulu mettre en vers français la prose de Montesquieu et les vers d'Young : il ne s'est pas aperçu qu'une prose originale devenait une chose commune quand on la délayait en vers; et par conséquent perdait tout son prix. Il n'a pas senti que l'ouvrage d'Young était en général une déclamation prolixe, dont tout le mérite consistait dans quelques traits d'énergie, quelques grandes idées, quelques tableaux épars, qui ne suffisaient pas pour faire lire une version en vers français.

Une entreprise d'un autre genre bien plus curieuse et bien plus ridicule, c'est celle de feu Labaumelle qui avait imaginé de refaire *la Henriade*. Il ne put cependant en exécuter que quelques morceaux, et il se vengea en imprimant *la Henriade* de M. de Voltaire, avec un commentaire où les mauvaises critiques sont mêlées aux bonnes, et d'un goût en général plus minutieux qu'éclairé. Cet ouvrage qui n'a paru qu'après sa mort, et que Fréron vient de publier, mérite qu'on en parle avec plus de détail, et j'aurai l'honneur d'en entretenir V. A. I. dans ma première lettre.

L'académie vient de prononcer sur les prix qui seront distribués à la Saint-Louis; je les ai obtenus tous les deux. Le sujet de prose était l'*Éloge de Catinat*. M. Guibert, auteur d'un ou-

vrage très-connu sur la tactique, a le premier *accessit;* M. l'abbé d'Espagnac, fils du gouverneur des Invalides, a le second. En vers, le sujet était libre. J'avais envoyé deux pièces, une *Épître à un jeune poëte sur le choix des liaisons*, qui a eu le prix; une *Épître au Tasse*, qui a le premier *accessit;* une *Épître de Brutus à Servilie*, par M. Duruflé, a le second. Je joins ici une copie des vers qui ont été couronnés, que je me hâte de présenter à V. A. I., mais qui ne seront imprimés que pour la Saint-Louis. Je ne puis trop me presser de lui faire hommage de mes succès qui me deviendront plus chers, s'ils peuvent me rendre plus digne de ses bontés.

Voici une épigramme nouvelle qui m'a paru fort jolie.

Damon commande; il sait donc la tactique? —
Non, mais par cœur tout Grécour et Robbé. —
Il connaît donc les mœurs, la politique? —
Non, mais son teint a la fraîcheur d'Hébé.
De nos Laïs il est le Sigisbé,
Il joue encor le plus gros jeu de France.
Peut-être est-il poltron comme un abbé;
Mais il n'a pas son égal pour la danse.

LETTRE XXVII,

AU COMTE SCHOWALOFF.

J'espère que vous me pardonnerez d'avoir passé le mois dernier sans rien vous adresser, et que vous ne vous en prendrez qu'à la stérilité des temps. Nous n'avions ni nouvelles ni nouveautés, mais ce mois vous en aurez double ration; avec nous en ce genre on ne perd rien pour attendre; cependant celles des spectacles sont assez insipides. Vous parlerai-je des *Arsacides*, tragédie en six actes, qui deux fois a fait rire tout Paris d'autant plus fort que l'on n'y comprenait rien? Comme je n'y ai rien compris non plus, si ce n'est que l'auteur était fou, vous ne serez pas beaucoup plus avancé, quand je vous dirai que cet auteur est un pauvre diable de quelques soixante ans, nommé Peyraud de Beaussol, qui enseignait la géographie dans le collége où j'étudiais le latin, il y a dix-huit ans, et qui dès-lors avait chez lui une édition entière de sa tragédie imprimée sous le nom de *Stratonice*, qui a été refusée depuis cinq à six fois sous d'autres noms, et qui enfin a obtenu, je ne sais comment, de venir se faire siffler sur la scène sous le nom des *Arsacides*. Je me souviens que ce Peyraud disait, il y a dix-huit ans : *Tu es grand, Corneille, mais je ne te crains pas.* En

effet, pourquoi craindrait-il Corneille? mais n'admirez-vous pas où l'enthousiasme va se loger?

Le Siége de Cythère a fait triompher les ennemis de Gluck; il n'a point eu de succès. Le poëme qui est de Favart, est une froide allégorie, quoiqu'on en ait retranché les plaisanteries de l'opéra comique, entre autres l'endroit où les assiégeants disaient qu'il fallait *passer la garnison au fil de l'épée.* Or, vous saurez que la garnison de Cythère est composée de femmes, et que ce sont des amants qui assiégent. On avait supprimé les calembourgs qui avaient été faits dans l'origine pour le théâtre italien, et que la majesté de l'Opéra ne souffrait pas; mais la pièce n'en a pas eu plus de succès. La musique est sans effet, comme le poëme est sans esprit; il n'y a guères que quelques jolis airs de danse. Il semble d'ailleurs que Gluck ait voulu descendre; mais il ne descend pas de bonne grace; il faut qu'il reste à sa hauteur, et qu'il prenne sa revanche dans *Alceste.*

On va jouer à Versailles, le lendemain de la Saint-Louis, *le Connétable de Bourbon*, tragédie de M. Guibert. Cette pièce à grand spectacle est donnée comme une fête pour le mariage de madame Clotilde, qui doit partir quelques jours après pour épouser le prince de Piémont. J'espère que le succès du *Connétable* dédommagera M. Guibert du petit échec qu'il vient d'essuyer à l'académie, et qui lui donne, dit-on, un peu

d'humeur. Tout Paris savait qu'il avait concouru pour l'*Éloge de Catinat*, qu'il avait travaillé un an son discours, qu'il devait infailliblement avoir le prix, puisqu'il faisait l'éloge d'un militaire et qu'il avait fait *la Tactique*, et que ce prix lui ouvrirait les portes de l'académie. On m'avait demandé si je concourrais ; je me suis bien gardé de dire qu'oui, de peur qu'on ne se moquât de moi ; mais j'ai envoyé mon discours, et j'ai eu le prix tout d'une voix, quoique je ne sois pas militaire. Il y a ici un certain monde qui n'est pas encore revenu d'étonnement qu'on puisse avoir le prix sur un colonel, quand il faut faire l'éloge d'un maréchal de France ; car il y a beaucoup de choses fort simples que tout le monde ne conçoit pas. Vous savez aussi que le prix de vers de l'année dernière avait été remis à celle-ci. J'ai renvoyé la même pièce en retranchant quelques vers dont les applications avaient déplu, et j'ai eu le prix. J'en avais envoyé une seconde, qui a eu le premier *accessit*. Ainsi voilà tous les poëtes au moins aussi piqués contre moi pour ce prix de vers que les gens du monde pour la prose ; et pour ne pas me brouiller en prose et en vers avec le monde entier, j'ai bien solennellement promis que je n'entrerais plus dans la lice. Dans le fait, je ne pouvais pas espérer de mieux finir, et je suis content. Je joins ici une copie de ma pièce de vers couronnée. Vous aurez incessamment celle qui a eu le premier *accessit*, mais à

condition que vous m'assurerez bien de mon pardon, pour avoir suspendu un moment notre correspondance.

Un des plus furieux ennemis que m'aient faits mes auréoles académiques, c'est un M. Gilbert, qui cette année avait envoyé au concours deux odes. Il y en avait une à M. de Choiseul sur son retour; et vous saurez, pour avoir une idée de l'auteur, qu'il en avait adressé une, il y a quelques années, au chancelier de Maupeou sur l'exil de M. de Choiseul. Il avait annoncé une satire contre l'académie, toute prête à paraître, si l'académie ne lui donnait pas le prix. L'académie n'en a tenu compte; mais pour lui il a tenu parole. La satire, intitulée *le Dix-huitième Siécle*, (car nous aimons les titres qui remplissent la bouche) vient d'être publiée, mais elle est loin de remplir son titre. Il est question de mœurs et de goût; aussi est-elle adressée *à M. Fréron*. Vous jugez quel passeport pour l'immortalité. M. de Voltaire y est traité sur-tout avec un mépris très-grand. On dit que dans ses tragédies *il a mis Sénèque en rimes.* N'êtes-vous pas frappé, M. le comte, de la ressemblance de M. de Voltaire avec Sénèque? Quant à moi, je suis prêt à parier que ce M. Gilbert n'a lu Sénèque de sa vie; mais on voit qu'il a beaucoup lu M. de Voltaire; car il parle de ses vers

Jetés par ligne exactement pareille,
De leur bruit monotone importunant l'oreille.

Ne trouvez-vous pas que les *oreilles importunées du bruit monotone des vers* de M. de Voltaire, sont des oreilles un peu longues? Pour moi je suis

Le chantre gazetier, Pindare des déserts.

Que dites-vous de cette plaisante injure? Il m'est impossible d'en saisir la finesse, et sans vous offenser, il me semble que vous êtes un peu plus que moi le Pindare des déserts; car vous chantez souvent comme Pindare, et malgré tous les soins de l'auguste Catherine, il y a sans doute encore bien des déserts en Russie, comme il y a des landes en France. Mais n'allez-vous pas me trouver bien extraordinaire de vous faire des compliments avec les injures que me dit M. Gilbert? Il y a pourtant quelques vers fort bien faits dans sa satire. *Unus et alter assuitur pannus*, mais *infelix operis summâ*. Point d'idées, point de gaîté, point de goût, des lieux communs rimés, et beaucoup de platitudes.

Vous trouverez aussi des vers bien agréables, bien mollement cadencés dans une pièce de Colardeau, intitulée *les Hommes de Prométhée;* mais malheureusement c'est un fond si froid et si trivial; ce sont de si vieilles idées, qu'il est impossible de les rajeunir : *Cui non dictus Hylas?*

C'est une imitation du chant de Milton sur Adam et Ève; et qu'elle est loin de l'original!

Vous m'avez fait demander *l'Anthologie*; mais comment vous faire parvenir un ouvrage de six volumes? Malheureusement mon envoi pour S. A. était expédié, sans quoi je l'y aurais jointe. Je saisirai la première occasion, ou j'attendrai le départ d'un vaisseau.

LETTRE XXVIII.

C'est un bien grand scandale dans la littérature, que ce commentaire sur la Henriade, que j'ai eu l'honneur d'annoncer à V. A. I. D'abord il est bien extraordinaire que du vivant d'un homme on s'empare de son ouvrage pour le déchirer et le diffamer, qu'on se permette d'imprimer cet ouvrage pour y placer le portrait de son auteur, d'une manière dérisoire, en regard avec les portraits des deux gredins qui l'ont insulté toute leur vie. On dit, dans les notes sur la Henriade, que M. de Voltaire *a déshonoré la mémoire d'Henri IV*. V. A. I. n'est-elle pas révoltée de cette absurde insolence? En général, ces notes critiques sont du ton et du style d'un [illegible] juge un maître, c'est-à-dire qui l'o[illegible] ignorance. La Baumelle avait de [illegible] ne se connaissait point en p[illegible] servations justes dans s[illegible]

quel ouvrage n'en ferait-on pas? mais il a tort le plus souvent, et quand il a raison, ce n'est pas la peine de l'avoir. Ce sont de lourdes critiques sur de légers défauts; quelquefois même il se méprend sur le sens des vers qu'il censure. Quant au fond de l'ouvrage, il trace un plan nouveau de la Henriade, et ce plan n'est qu'une mythologie triviale qui aurait mal figuré dans un sujet moderne. La Baumelle n'avait ni assez de goût, ni assez de connaissances pour s'apercevoir que l'éloignement des temps ou des lieux peut seul dans un poëme faire admettre ces sortes de fictions; que M. de Voltaire ne pouvant les placer dans un sujet trop récent, y avait suppléé autant qu'il avait pu, par des beautés neuves et philosophiques, qui à la vérité ne remplacent pas l'intérêt, mais qui sont au moins des ornements que le talent seul est capable d'inventer. A l'égard du style, en exceptant quelques endroits négligés, il est en général noble, élégant, et harmonieux, et se relève de temps en temps par des morceaux pleins de grandeur ou de charme; voilà la vérité. Mais la Baumelle était d'ailleurs ennemi trop passionné pour la reconnaître, quand même il l'aurait sentie. L'origine de ses démêlés avec M. de Voltaire est ancienne et connue. La Baumelle étant professeur de littérature française à Copenhague, fit imprimer un livre intitulé *mes Pensées*, où régnait un esprit plus hardi que juste, et où l'on trouvait plus de

saillies que de vérités. On y disait, en parlant des libéralités du roi de Prusse envers M. de Voltaire: *Il y a eu de plus grands poëtes que Voltaire; il n'y en a jamais eu de mieux payés.* Il faut avouer que cette phrase n'était pas faite pour plaire à M. de Voltaire; aussi en fut-il très-choqué. La Baumelle vint à Berlin, et comme il n'y avait encore répandu que deux ou trois exemplaires de son livre, M. de Voltaire lui fit entendre qu'on pouvait y mettre des cartons. Ce jeune homme, qui faisait plus de cas de sa phrase que de l'amitié d'un grand homme, ne voulut rien cartonner. Il y eut entre M. de Voltaire et lui une scène très-violente, racontée fort plaisamment dans des lettres que la Baumelle a imprimées depuis, et qui finit par faire sortir de Berlin le jeune professeur de Copenhague. Le siècle de Louis XIV paraissait dans ce moment: la Baumelle en fait une édition subreptice avec des notes injurieuses, qu'il vend soixante et dix ducats au libraire Eslinger, à Francfort. Je l'ai entendu, il y a deux ans, avouer lui-même que ce procédé était inexcusable, et qu'il avait eu les premiers torts avec M. de Voltaire. Celui-ci répondit par un mémoire qui est un chef-d'œuvre; le ton noble et décent de la supériorité et la bonne plaisanterie y règnent d'un bout à l'autre; il n'a pas toujours eu le même ton depuis. Ce morceau, je ne sais pourquoi, ne se trouve pas dans la collection de ses œuvres; il est imprimé à part. La Baumelle

répliqua par un volume de lettres sur le siècle de Louis XIV, et sur ses démêlés avec l'auteur; et il faut convenir que ces lettres sont le meilleur ouvrage polémique qu'on ait jamais imprimé contre M. de Voltaire; elles sont pleines d'esprit et de sel. Il n'a pas la grossière maladresse de Fréron, qui va toujours niant le talent et le génie de quiconque le méprise. La Baumelle convient de tous les avantages de M. de Voltaire, et il attaque très-malignement les faiblesses et les travers dont il n'y a point de grand homme qui ne soit susceptible, mais qui, présentés par une main ennemie, forment un tableau de ridicules. M. de Voltaire en a conservé un ressentiment implacable, qui l'a porté depuis à des excès peu dignes de lui. On a vu l'apôtre de la tolérance, M. de Voltaire, reprocher à la Baumelle d'être huguenot. Si quelque chose eût pu adoucir M. de Voltaire, c'était le sort qu'éprouva la Baumelle. Il avait eu l'imprudence d'insérer dans ses notes sur le siècle de Louis XIV, des phrases injurieuses à la maison d'Orléans; il fut mis à la Bastille, où il resta treize mois. Il travaillait alors à ses mémoires sur madame de Maintenon, auxquels il joignit la collection des lettres de cette favorite célèbre. Ce livre eut un prodigieux débit, fondé sur la grande curiosité qu'inspirait encore la cour de Louis XIV. A mesure que cet attrait a diminué, le livre a perdu de son succès. On n'a plus vu dans les lettres de madame de Maintenon,

qu'une femme dont l'esprit naturel s'est encore embelli des agréments et de la délicatesse d'une cour éclairée et polie, mais dont la tête étroite, dénuée de vues et de connaissances, s'est encore rétrécie par une dévotion mesquine et pusillanime, plus faite pour le cloître que pour la cour; qui ne connaît d'autre devoir que celui de plaire à Louis XIV, d'autre mérite dans les généraux que celui d'aller à la messe, d'autre talent dans les ministres que celui de lui être dévoués; enfin qui, ennuyée d'un rang qu'elle ne peut pas remplir, n'y tient que par la vanité, et a besoin de confier à un directeur toutes les petitesses d'un esprit qui n'était pas né pour commander. Quant aux mémoires rédigés par la Baumelle, les hommes instruits y virent beaucoup d'anecdotes suspectes, d'ignorances prouvées, et ne goûtèrent que médiocrement un style quelquefois précis, ingénieux et énergique, mais le plus souvent romanesque, décousu, plein d'affectation et d'inégalité.

La Baumelle s'était retiré au Carlat, où il était né; c'est-là qu'il imagina, pour se venger, de commenter la Henriade, et d'attacher ce commentaire à la Henriade même, afin qu'il durât autant qu'elle. Il a du moins eu l'esprit de sentir qu'un bon ouvrage appartenait à l'immortalité, et qu'une mauvaise critique appartenait à l'oubli. Il a voulu que les monuments de sa haine vécussent autant que ceux du génie de son ennemi, et dans ce dessein, il les a réunis ensemble, comme on gra-

verait une satire sur le marbre qui représente un grand roi. *Je veux*, disait-il, en parlant de M. de Voltaire, *barbouiller le portrait de sa maîtresse.*

On a joué à la comédie française une mauvaise comédie en trois actes, intitulée *le Mariage clandestin*, qui est tombée tout-à-plat, et qui serait tombée chez Nicolet. On va jouer le *Célibataire* de M. Dorat.

Les Italiens ont joué *la belle Arsène*, pièce de Favart, tirée du conte de la *Bégueule* de M. de Voltaire, musique de Monsigny; les paroles et la musique ont assez médiocrement réussi. Les Italiens marchent à leur décadence, et Favart et Monsigny vieillissent. Le style de Favart n'est plus qu'un cliquetis de petites épigrammes, et Monsigni, qui avait tant de grace et de douceur, n'a retrouvé son talent que dans deux ou trois morceaux de la pièce: le reste est faible et commun.

Je joins ici mon épître au Tasse, qui a eu le premier *accessit* (1).

LETTRE XIX.

AU COMTE SCHOWALOFF.

Il ne m'a rien manqué le jour de la saint Louis, que de vous avoir pour témoin de mon bonheur.

---

(1) *Voy.* le volume de *poésies*.

L'éloge de Catinat a été applaudi avec transport; on s'accorde assez généralement à le regarder comme le meilleur de mes ouvrages en ce genre: il y a même des moments où l'on a versé des larmes. Les vers ont été moins applaudis: c'est l'abbé Delille qui lisait, et qui lisait aussi mal qu'il lit bien les siens. A toutes les proclamations réitérées du prix de vers, du prix de prose, de l'*accessit*, des prix d'éloquence et de poésie remportés chacun pour la quatrième fois, et remportés deux fois ensemble, ce qui est sans exemple, le nom de l'auteur a été suivi des plus grands applaudissements; c'était une mauvaise journée pour mes ennemis, et notre ami commun de Ferney m'écrivait: *Fréron en mourra de rage, s'il ne meurt d'indigestion au cabaret.*

Ne croyez pas pourtant que ma petite gloriole, que j'aime à vous confier, et dont peut-être on aura la bonté de se réjouir à Pétersbourg, ne me soit pas contestée à Paris et à Versailles; il y a toujours un certain nombre de gens qui prétendent que l'académie s'est arrangée pour me donner tous les prix, et d'ailleurs mon concurrent. M. Guibert, dont le discours vient de paraître. a un grand parti à la cour et à la ville. Si vous me demandez ce que je pense, je vous dirai franchement, et croyant être hors de tout intérêt. que l'auteur s'est d'abord mépris entièrement sur le genre de l'ouvrage. Il a oublié que l'académie donnait un prix d'éloquence et voulait couronner

un orateur. Il fait de Catinat un éloge purement historique; c'est un résumé de sa vie, rédigé scrupuleusement suivant l'ordre des dates, et accompagné de réflexions. Il prétend que c'est la meilleure manière; j'avoue que c'est au moins la plus commode. Vous sentez qu'avec cette méthode, on se dispense de toutes les difficultés de l'art et de tous les efforts du talent. Un orateur se croit obligé d'inventer une heureuse distribution des parties qui les fasse valoir les unes par les autres, qui gradue et qui soutienne l'intérêt, qui varie les tons et les effets. Il multiplie les tableaux et les mouvements, parce qu'il sait que le secret de son art est de parler toujours à l'ame et à l'imagination. Un homme qui ne veut être qu'historien et philosophe, est dispensé de toute cette peine; il peut se passer absolument du talent oratoire; et M. Guibert, qui n'a point ce talent, trouve plus court et plus facile d'en dire du mal et de le confondre avec la rhétorique et la déclamation, dont je fais aussi peu de cas que qui que ce soit, mais qui ne sont pas l'éloquence. C'est l'éloquence qui est rare, et M. Guibert n'a que de l'esprit; vous en verrez dans son discours; vous y verrez des pensées, des élans d'une ame jeune et sensible, un style qui a quelquefois de l'élévation; mais le plus souvent vague et affecté, semé d'incorrections et de lieux communs, chargé de longueurs, etc.; en un mot, c'est l'ouvrage d'un homme qui a de l'esprit et du mérite, mais qui n'est ni orateur, ni bon écrivain.

Il est encore moins poète, quoiqu'il ait voulu l'être, dans le Connétable de Bourbon, joué à Versailles, le lendemain de la saint Louis; car il s'était arrangé pour être couronné à l'académie le 25, et joué à Versailles le lendemain. L'événement n'a pas tout-à-fait répondu à ses idées. On va juger le Connétable; voici ce que c'est.

Bourbon, né ambitieux et dévoré de la soif de régner, subjugué d'abord à François Ier, dont il a été l'égal et le compagnon dans son enfance, supporte impatiemment le joug de la soumission. Il est persécuté à la cour par la duchesse d'Angoulême, dont il a méprisé l'amour et dédaigné les avances. Cette femme vindicative anime sans cesse le roi son fils contre Bourbon; elle lui a suscité un procès injuste pour le dépouiller de son patrimoine, dans le temps même qu'il sert le roi et la France en Italie, où il commande une armée. Bourbon, fatigué de tant d'injustices, a traité secrètement avec l'empereur, qui offre de lui composer en Italie une souveraineté indépendante, s'il veut quitter le service de François Ier et passer au sien. Bourbon a tout accepté, et le traité est signé. Voilà l'avant-scène, et ce qu'on apprend dans le premier acte par de longues conversations entre Lautrec et Bayard, officiers français et amis de Bourbon, qui, sur des entretiens secrets et nocturnes du Connétable avec Baurin, envoyé de l'empereur, soupçonnent la trahison de leur général. Cette trahison est confir-

mée par un monologue de Bourbon, au deuxième acte, dans lequel il apprend au spectateur qu'il vient de signer le traité et de consommer son crime. Cependant il est amoureux d'Adélaïde, fille de Lautrec, et cet amour, qui ne l'a pas empêché de signer le traité, lui donne quelque trouble et ajoute à ses remords. Bayard les augmente encore; Bayard à qui le connétable confie tous ses ressentiments, sans pourtant lui avouer ses projets, s'efforce de le rappeler à l'honneur et à la vertu. Pour mieux en venir à bout, il imagine avec Lautrec de célébrer une cérémonie à laquelle Bourbon doit présider, et qui doit le faire souvenir de tous ses devoirs. On convient d'armer chevalier un guerrier nommé Stuart, et de lui donner l'armure du jeune Lautrec, frère d'Adélaïde, tué dans le dernier combat. C'est Adélaïde elle-même qui doit lui ceindre l'épée, en présence du général et de toute l'armée; c'est Bayard qui doit recevoir les serments d'usage. Stuart les prononce; Adélaïde en fait un à son tour; c'est de n'accepter pour époux qu'un Français fidèle à son roi, et d'abandonner même celui qu'elle aimerait, s'il devenait coupable. Après la cérémonie, le connétable a une conversation avec elle; il lui ouvre son ame tout entière, et veut l'engager à le suivre et à partager le trône que lui offre Charles-Quint. Adélaïde rejette ses offres avec horreur; elle fait parler tour-à-tour la patrie, l'amour, l'honneur, l'intérêt même et la

politique, qui doivent rendre suspects les dons de Charles-Quint. Il y a dans cette scène un germe d'intérêt, quoique le fond en soit très-commun: on y a applaudi quelques traits assez véhéments, et même quelques beaux vers. Bourbon se défend mal, et promet pourtant de ne prendre aucun parti sans l'avoir revue. Le quatrième acte se passe dans la nuit. Bourbon a un songe qui semble une imitation peu heureuse du songe de Richard *III* dans Shakespeare. Ce songe fait sur lui tant d'impression, que cet homme, que ni Bayard, *ni* Adélaïde, ni l'amitié, ni l'amour, ni la patrie n'ont pu ramener, abjure en un moment ses projets. Mais il arrive un courrier qui lui apprend que Lautrec va recevoir l'ordre de commander l'armée et d'arrêter le connétable. Bayard, qui ignore cet incident, vient faire les derniers efforts pour ramener Bourbon au devoir; mais Bourbon a promis de se rendre la nuit au camp de Pescaire; son danger, son outrage le rendent plus implacable que jamais. Il montre à Bayard le billet qu'il vient de recevoir; Bayard ne trouve rien à répondre; il laisse sortir le connétable qui passe chez les Espagnols; ainsi la pièce est finie. Mais il faut un cinquième acte, et c'est la bataille de Rebec et la mort de Bayard qui le remplissent, comme si la mort de Bayard était le sujet de la pièce. Bourbon s'est trouvé tout d'un coup à la tête de l'armée espagnole; Lautrec est venu l'attaquer : les Français sont battus. Le connétable

rencontre Bayard mourant, comme dans l'histoire; et Bayard, au lieu de lui faire simplement la belle réponse que l'histoire rapporte, lui fait un long sermon, et meurt en faisant des phrases. Bourbon s'en va plein de remords, et l'armée espagnole et les prisonniers français célèbrent les obsèques de Bayard.

Vous voyez d'ici tous les vices de construction qui détruisent tout ce que ce sujet pouvait fournir d'intérêt. Il n'y a guère de tragédies plus mal faites; toutes les règles de l'art, fondées sur le bon sens, y sont oubliées. Il fallait que le nœud de la pièce fût l'incertitude où serait le spectateur si le connétable trahirait sa patrie, ou ne la trahirait pas, écouterait l'amour ou la vengeance, le devoir ou l'ambition, et l'auteur amène le connétable déja engagé par un traité avec les Espagnols, déja traître envers tous ses amis, envers sa maîtresse, et forcé de jouer sans cesse avec eux un rôle humiliant et pénible de dissimulation et de mensonge. Sa situation est toujours la même pendant toute la pièce, et déshonore continuellement son caractère; il ne peut avoir ni élan, ni explosion; tout ce qui lui parle le rabaisse et le rend petit et vil. Il ne fallait pas non plus le peindre forcené d'ambition : on voit dès-lors qu'il n'attendait qu'un prétexte pour devenir coupable. Il fallait au contraire le rendre intéressant, qu'il aimât la gloire et sa patrie, et que poussé à bout par ses ennemis, il finît par

préférer la vengeance; alors son caractère devenait dramatique. Il fallait qu'il fût amoureux, et dans la pièce il ne l'est pas. On y parle beaucoup des femmes, et on n'y exprime point l'amour. Cependant, comme l'empire du sexe y est fort exalté, et que le sexe aime beaucoup l'empire, toutes les grandes dames sont fort contentes de la pièce et de l'auteur.

L'art du dialogue y est totalement négligé; ce sont des tirades postiches, et les acteurs ne se répondent point. Le style est le plus souvent de la prose plate et mal construite; mais il y a de temps en temps des vers noblement pensés. Ces détails et le rôle d'Adélaïde, le seul raisonnable de la pièce, sur-tout la magnificence imposante de l'appareil militaire dans la réception du chevalier Stuart, et plus encore la protection déclarée des premières puissances, tout cela n'a pu soutenir la pièce que pendant les trois premiers actes. L'ennui s'était déja fait sentir; l'impatience a fait éclater les murmures au quatrième acte, malgré la présence de la cour, et le cinquieme a été si mal entendu, que quoique placé à l'orchestre et tout près des acteurs, je ne pouvais plus les suivre. La pièce, dit-on, ne sera ni jouée à Paris, ni imprimée.

Je saisirai la première occasion pour vous faire passer mon discours et celui de M. Guibert.

LETTRE XXX.

L'Opéra et la Comédie-Française n'offrent aucune nouveauté. On continue *le Siége de Cythère* au premier, et l'autre nous promet toujours *le Célibataire*. Un acteur nommé *Tonnelier* a débuté au Théâtre-Français; il était mauvais jusque au ridicule. Le parterre lui a chanté ce refrain connu du *Tonnelier* de la Comédie-Italienne, *Travaillez, travaillez, bon Tonnelier*. Je ne sais s'il suivra ce conseil, mais il n'a plus reparu. Au reste, il y a sept actrices nouvelles qui se préparent à débuter sur le théâtre, et l'on dit qu'elles sont toutes très-jolies. Les financiers qui paient les jolies filles, peuvent trouver la nouvelle fort agréable; mais le parterre et les auteurs aimeraient mieux qu'il y en eût une de bonne que sept de jolies : ce talent devient tous les jours plus rare. Mademoiselle Clairon n'a point été remplacée, et même nous n'avons rien eu qui en approchât. Depuis quinze ans que je vois le spectacle, je n'ai pas vu sur quarante débutants un seul homme qui approchât de Lekain. Cela me fait craindre qu'après la retraite de celui-ci, la tragédie ne soit sans acteurs. La déclamation d'ailleurs se gâte tous les jours. Les uns en ont fait un débit familier et trivial qu'ils prennent pour de la vérité et du naturel; les autres en ont

fait le délire d'un énergumène, et prennent les convulsions pour de la sensibilité. La police des spectacles contribue encore à la décadence et à la perte même totale du goût. Tout ce qu'on appelle bonne compagnie, retiré dans de petites loges, n'a plus l'expression de son avis, et se contente de rire tout bas des extravagances du parterre, qui est aujourd'hui si mal composé, qu'à peine sur cent hommes en trouverait-on trois ou quatre instruits et bien élevés. Ce parterre est mené comme on veut avec vingt ou trente billets achetés, et le plus mauvais acteur s'y fait applaudir comme Lekain, et l'on crie *bravo P***. Or ce P**, qui heureusement vient de s'en aller, n'avait pour tout talent qu'un beuglement monotone qui me mit en fuite la première fois que je le vis, avec un beau serment de ne l'entendre jamais, et j'ai tenu mon serment. Mais pendant que le goût de la bonne déclamation se perd, celui de la bonne musique fait tous les jours de nouveaux progrès. Paris s'enrichit des chefs-d'œuvre de cet art qu'on lui apporte de tout côté, et qui forment notre oreille par la meilleure de toutes les leçons, celle du plaisir. On vient de donner aux Italiens *la Colonie*, traduction d'un opéra comique de *Sacchini*, l'un des premiers compositeurs de l'Europe. S'il m'est permis de rendre compte de ce que j'ai éprouvé, j'avoue que jamais musique ne m'a fait autant de plaisir; jamais je n'ai senti si vivement la magie

de cet art; c'est toute l'expression de Gluck, avec bien plus de richesse et de mélodie. Il y a surtout un air d'une amante abandonnée, *Oui, je pars au désespoir*, qu'on ne peut entendre qu'avec transport. Le fameux air d'Orphée, *J'ai perdu mon Eurydice*, tout beau qu'il est, ne peut être comparé à ce morceau, à qui l'on ne peut comparer rien. Tous les tons, tous les accents, tous les cris de la douleur, de l'amour et du désespoir s'y trouvent réunis, et se succèdent et s'entre-mêlent avec une rapidité de mouvements qui imite ceux de la passion et de la nature, et qui fait tomber les larmes des yeux. C'est mademoiselle Colombe qui chante cet air avec une très-belle voix et une belle figure, et cette musique a fait en elle le même changement que celle de Gluck avait opéré dans Legros. Mademoiselle Colombe qui n'était pas actrice, l'est devenue dans ce rôle; elle y est applaudie avec enthousiasme. Il y a encore deux ou trois autres morceaux de pathétique qui sont de la même beauté : et ce qui ravit d'admiration, c'est que dans les airs de gaieté, (car la pièce est comme presque tous les opéras-comiques, mêlée de sérieux et de bouffon) l'on retrouve la finesse et le naturel de Pergolèse. Cet ouvrage a le plus grand succès; on le donne en concurrence avec *la belle Arsène*, qui n'est pas faite pour lui être comparée, et qui ne laisse pas de se soutenir, parce qu'elle est parfaitement jouée, et qu'on aime les petits

airs faciles à retenir, et chantés supérieurement par madame Trial.

Quant aux paroles de *la Colonie*, c'est un mauvais canevas italien, une fable sans vraisemblance et sans conduite, mais qui amuse comme farce, et qui attache même quelquefois, pour peu qu'on s'y prête. Le sujet en est détaillé dans tous les journaux; je crois inutile de l'expliquer ici.

Il a paru plusieurs pièces de concours : la seule dans laquelle il y ait quelque mérite est celle de M. Duruflé qui a obtenu le second *accessit*. C'est une *épître de Brutus à Servilie*, sur le meurtre de César. Il y a quelques beaux vers, mais elle est dénuée d'idées, et la marche en est languissante. Au surplus, si les quatre-vingts concurrents qui ont envoyé des pièces à l'académie, imprimaient tous leur ouvrage, ils seraient sûrs d'être mis fort au-dessus de l'auteur couronné, au moins dans l'*Année littéraire*, ce qui est toujours une consolation.

Nous avons cette année une exposition de tableaux au Louvre; j'en parlerai avec quelque détail à V. A. I. dans le premier envoi.

La célèbre Aguiari (1), cantatrice italienne, a passé quelque temps à Paris; elle n'a voulu chanter dans aucun endroit public, mais elle chantait volontiers à souper. Je l'ai entendue : ce n'est pas une voix très-agréable, mais c'est peut-être

(1) Connue dans son pays sous le nom de *la Bastardella*.

l'organe le plus extraordinaire qui existe. Elle a reçu de la nature un gosier avec lequel elle exécute des tours de force incroyables. Elle a paru désirer d'emporter des vers à sa louange : voici ceux que je lui ai faits.

A la voix du chantre de l'Hèbre,
Les bois marchaient obéissants;
On vante d'Amphion la lyre encor célèbre;
Thèbes naquit à ses accents.
Arion se plaignant à la mer attentive,
Par un chœur de dauphins fut porté sur la rive.
La sirène, de loin, chantant sur un rocher,
Malgré lui vers l'écueil entraînait le nocher.
Ainsi l'ont raconté les maîtres du mensonge,
Pères des belles fictions;
Mais malgré mon respect pour leurs inventions,
Je n'y vois pourtant qu'un beau songe.
Je crois à l'harmonie, à son charme touchant;
J'en admire dans toi les plus puissants prestiges;
Mais rejetant les faux prodiges,
Je n'en connais que deux, ton organe et ton chant.

A propos de vers, j'en ai retrouvé, il y a quelque temps, de M. de Voltaire, qui ne sont imprimés nulle part; il les fit à l'âge de soixante et dix ans pour une femme de Genève, que j'ai beaucoup connue dans ce pays. C'est madame Rillet, femme d'un M. Rillet, l'un des chefs du parti des représentants, et dont il est question dans *la Guerre de Genève.* Sa femme, séparée de lui par un divorce, épousa depuis M. de Flo-

rian (1), parent de M. de Voltaire; elle est morte il y a un an. Voici les vers que l'Apollon de Ferney lui adressa, après l'avoir entendue chanter.

Que j'ai goûté le plaisir de l'entendre!
Que j'ai senti le danger de la voir!
Dans tous ses traits l'amour mit son pouvoir;
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre.
Je suis venu trop tard pour y prétendre,
Mais assez tôt pour l'aimer sans espoir.

LETTRE XXXI.

On a joué ces jours derniers *le Célibataire*, de Dorat, qui a eu du succès. Je vais essayer d'en donner une idée à V. A. I.

Terville, jeune homme de vingt ans, mais qui apparemment a fait sur le mariage et sur le célibat de profondes réflexions, puisées dans sa grande expérience, est le célibataire de la pièce, c'est-à-dire qu'il ne veut pas se marier. Il aime pourtant en secret une jeune personne très-aimable, nommée Julie, pupille d'un M. de Montbrisson chez lequel elle demeure à la campagne : c'est chez lui que la scène se passe. Terville est si éloigné d'épouser Julie et d'avouer son amour, qu'il

(1) Oncle de cet intéressant jeune homme que la révolution enleva aux lettres en 94.

veut la marier à un de ses amis, au comte de Verseuil. Il ne peut mieux s'adresser, d'autant que ce Verseuil est marié; mais son mariage est tenu secret. L'auteur donne de ce mystère des raisons fort longuement détaillées, que je n'ai pas trop bien entendues; mais le public les prend pour bonnes et moi aussi : ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Verseuil et sa femme sont donc à la campagne chez M. de Montbrisson, et Terville, qui est fort lié avec ce dernier, imagine, pour mieux combattre son amour pour Julie, de faire sa cour à madame de Verseuil qui est là sous un autre nom et regardée comme une jeune veuve. Il fait confidence de ses projets sur elle à Verseuil, et prétend même que Verseuil l'aide de ses soins, comme il aidera Verseuil dans ses poursuites auprès de Julie. Cette confidence faite à un mari est une situation fort commune au théâtre, qui a produit de grands effets dans plusieurs de nos pièces, mais qui ne produit là qu'une de ces ressemblances vagues et manquées, avec lesquelles nos auteurs font de mauvaises pièces en imitant mal les bonnes. Cependant madame de Verseuil qui voit Julie plongée dans la tristesse, la presse de lui ouvrir son cœur, et de lui avouer des chagrins dont elle a déja deviné la cause. Julie aime Terville qu'elle a connu dès l'enfance; elle voit tout ce qu'il a d'aversion pour le mariage; elle voit qu'il veut la marier à un autre; elle est désespérée. Madame de Verseuil la console, et sa-

chant en veuve experte, que l'amour-propre dans les hommes réveille l'amour, elle lui conseille de feindre d'aimer Verseuil. Toute feinte répugne au cœur jeune et novice de Julie; mais enfin il le faut. Verseuil paraît : sa femme lui parle, ou du moins est supposée lui parler à part devant Julie; elle le met au fait, et il ne tarde pas à la seconder. Terville se montre dans le fond du théâtre, et voit Verseuil aux pieds de Julie qui le laisse faire sans dire mot. Voilà Terville très-piqué, très-jaloux : il veut bien qu'on épouse Verseuil, mais il ne veut pas qu'on l'aime. Verseuil et sa femme s'aperçoivent de sa jalousie et lui en font la guerre; mais il se garde bien d'en convenir, il ne se l'avoue pas à lui-même. Il joue à-peu-près le même rôle que l'amoureux de *la Feinte par Amour*, et cette simagrée monotone, imitée de *la Surprise d'Amour* et de vingt autres pièces, dure jusqu'à la fin. Au milieu de tout ce tracas, arrive l'oncle de Verseuil, apparemment pour égayer la pièce qui sans cela serait un peu triste. Cet oncle est un M. de Saint-Géran, vieux libertin, tourmenté d'un asthme et de l'envie de se marier. Ce rôle est tout ce qu'il y a de plaisant dans l'ouvrage, et il le paraît encore bien plus, joué comme il l'est par Préville. Ce Saint-Géran, qui s'ennuie, veut épouser tour-à-tour madame de Verseuil et Julie. Julie, qui s'aperçoit que sa feinte n'a pas ramené Terville, prend le parti d'écrire à son tuteur une lettre où elle lui

avoue sa faiblesse pour Terville, et le dessein où elle est de se retirer dans un couvent. Le tuteur, pénétré de douleur, fait les derniers efforts auprès de Terville pour combattre son système; Terville ne fait plus le cruel, il tombe aux pieds de Julie qui a fait toutes les avances; car dans les pièces de cet auteur, ce sont toujours les femmes qui les font.

La première réflexion qui se présente à V. A. I. d'après le plan que je viens de tracer, c'est d'abord que le sujet n'est pas traité. Il fallait montrer les inconvénients, le danger, le vice du célibat; c'était là la leçon que le théâtre devait donner: l'auteur ne s'en est pas douté. Il fallait que son célibataire fût un homme sur le retour, isolé, détrompé, ennuyé, volé, tenant encore au plan du célibat par l'habitude de ses préjugés, mais ramené par degrés à la nature et aux consolations dont il sentirait le besoin. Voilà du moins l'idée que je me faisais du principal personnage de la pièce, indépendamment de la fable qu'il eût fallu ourdir. On ne sait ce que c'est qu'un célibataire de vingt ans. S'il ne veut pas se marier, il a quelque raison: ce n'est guère pour les hommes (graces à nos mœurs) l'âge du mariage; trente ans passent pour un âge plus convenable; et s'il a un système sur le célibat, rien n'est plus ridicule : on n'a point de système à vingt ans. La fable de la pièce me paraît aussi défectueuse que le principal caractère. Cette feinte si subite,

ce jeu joué devant Terville, est un ressort puéril et forcé, qui a été employé par-tout, mais toujours mieux qu'il ne l'est ici. Une machine de cinq actes est trop forte pour cet écrivain.

Saint-Géran ne remplit pas mieux l'objet que devait avoir la pièce; il n'est pas étonnant qu'un vieux libertin asthmatique s'ennuie de sa solitude et de ses prétentions à la débauche. Ce n'est point encore là une leçon contre le célibat, puisque tout célibataire peut répondre, Je serai sage. Il fallait, pour instruire, montrer un homme qui n'eût d'autre tort et d'autre malheur que le célibat.

Quant au style, il est moins maniéré et un peu plus naturel que celui des autres ouvrages de l'auteur. Il y a quelques vers plaisants et quelques traits heureux, mais mille fois plus de verbiage et de choses rebattues. On trouve, comme dans tout ce qu'il a fait, des vers qui n'ont point de sens, par exemple celui-ci :

La raison peut tromper, et jamais la nature.

Comme si *la raison* pouvait être ici autre chose que *la nature!* comme si *la raison* pouvait jamais tromper! c'est une contradiction dans les termes.

La peinture n'a pas été brillante cette année, du moins dans le genre de l'histoire.

Il n'y a pas un bon tableau de ce genre au salon. On a distingué pourtant un tableau dra-

matique du jeune M. Wille, représentant une jeune fille qui vient, comme l'enfant prodigue, se jeter aux pieds de son père et de sa famille, et leur demander pardon de ses égarements. Il y a de l'expression et de l'intérêt dans ce tableau; il est bien composé; la distribution en est heureuse, mais il manque de coloris.

Ce qu'il y a de vraiment beau au salon, et ce qui fixe les regards des connaisseurs, ce sont les tableaux de Vernet, ceux de Robert et ceux de Duplessis; car on peut donner le nom de tableaux aux portraits de ce dernier. Il a poussé l'art du portrait à un degré de perfection très-remarquable; ses têtes sont vivantes, et sortent de la toile. Il est impossible d'avoir le trait plus profond, plus fini; il fixe sous son pinceau ce qu'il y a de plus fugitif, la physionomie. Les têtes de Gluck, de l'abbé Bossut, de l'abbé Arnaud et d'autres, sont des morceaux précieux et de vrais chefs-d'œuvre. Cet art de faire ressembler me rappelle un quatrain fort plaisant sur un portrait de l'abbé Leblanc peint par Latour. Cet abbé Leblanc est un des plus ennuyeux parleurs qui existent. L'épigramme roule sur un jeu de mots:

Latour va trop loin, ce me semble,
Quand il nous peint l'abbé Leblanc.
N'est-ce pas assez qu'il ressemble?
Faut-il encor qu'il soit *parlant*?

Cette épigramme est de Piron.

V. A. I. connaît le génie de Vernet pour les marines, qui a donné lieu à ce mot de Louis XV, qu'*Il n'y avait de marine en France que celle de Vernet*. Parmi plusieurs tableaux qu'il a mis cette année au salon, on remarque sur-tout celui qui représente un calme. Il y règne une illusion incroyable; tout repose, tout est immobile dans ce tableau, et vous le devenez en le regardant. Les perspectives, les ruines, les architectures de Robert sont aussi d'une grande beauté, et justifient la réputation de cet artiste. Joignez à ces tableaux celui d'un avare comptant ses écus, et dont la tête a beaucoup de caractère, de la composition de Leprince, et V. A. I. aura l'idée de ce que le salon renferme de plus estimable.

On n'y voit rien de la main de Greuze; mais j'ai vu chez cet artiste un tableau qui est, je crois, son chef-d'œuvre, et qu'on appelle *la Dame de Charité*. Cette dame, représentée sous la figure la plus respectable, visite un malade que l'on suppose de condition noble, en voyant une épée suspendue au-dessus de son lit; il est dans ce lit pauvre et misérable, avec sa femme malade comme lui. La dame de charité lui fait présenter une bourse par un enfant de cinq à six ans; c'est sa fille qu'elle veut accoutumer à la bienfaisance. L'enfant donne la bourse avec cet effroi et cette répugnance que la pauvreté et la maladie inspirent à un enfant élevé dans l'aisance. La reconnaissance de la femme qui est dans le

lit, semble plus vive, et celle du gentilhomme semble plus noble. Une sœur grise qui accompagne la dame, regarde ce spectacle avec une sorte d'intérêt tranquille, et comme accoutumée à de pareils spectacles. Ce tableau moral est plein de vie, de sensibilité et sur-tout d'effet.

LETTRE XXXII.

Depuis que le nom de Henri IV est à la mode sur tous les théâtres, on l'a habillé de tant de manières qu'on a fini par le rendre ridicule, et s'il était possible de dégoûter les Français de ce nom qui pour eux est le plus cher de tous les noms, ce pauvre M. Durosoi l'aurait fait. Il vient de donner aux Italiens *la Réduction de Paris par Henri IV*, et l'on commence à croire que nous aurons incessamment la Saint-Barthélemi en ariettes. On avait tant reproché à l'auteur d'avoir fait chanter Henri IV dans sa pièce de la bataille d'Ivry, que pour cette fois ce prince ne chante plus; mais M. Durosoi le fait parler si mal, qu'en vérité il est scandaleux que la police laisse ainsi traîner sur les tréteaux d'Arlequin de grands noms profanés par d'imbécilles barbouilleurs. Le public en a fait justice le premier jour; jamais pièce ne fut plus huée; mais comme les comédiens italiens sont enchantés de jouer de grands seigneurs en cordons bleus, et que Clair-

val qui joue pour la première fois un rôle où il ne chante pas, se croit pour le moins un Lekain, ils se sont obstinés à redonner la pièce, quoiqu'il n'y aille guère de monde. Cette rapsodie est absolument indigne d'un examen sérieux. Tout ce que Henri IV a dit de beau y est défiguré ou déplacé de manière à être méconnaissable; il n'y a ni intrigue, ni intérêt, ni bon sens. L'appareil militaire est la seule chose qui ait fait plaisir, parce qu'on aimera toujours à voir défiler des troupes et des drapeaux sur la scène, comme par-tout ailleurs, quoique M. de Voltaire ait fort bien dit que quatre beaux vers valaient mieux sur le théâtre qu'un régiment de cavalerie. La décoration du premier acte est une des premières absurdités de l'auteur; elle représente la tente de Henri IV, aussi magnifique que pourrait l'être celle d'un roi de Perse; c'était pourtant dans ce même temps que ce prince écrivait qu'il allait dîner chez ses amis, parce que sa marmite était souvent renversée.

Le Célibataire a été interrompu par les voyages de Fontainebleau. *Alexis et Daphné*, pastorale imitée d'un conte de Gessner, et *Philémon et Baucis*, autre pastorale tirée de la fable, ont remplacé à l'Opéra *le Siége de Cythère*, et valent encore moins. Les paroles sont de M. Chabanon de Maugris, frère de l'académicien des belles-lettres qui a donné une traduction en prose de quelques odes de Pindare. M. de Maugris a donné

de son côté une traduction en vers de quelques odes d'Horace, très-vantée jusqu'au moment où elle a paru, et que personne n'a pu lire, tant elle est sèche, dure et raboteuse. Les vers de ses pastorales sont moins durs; autrement jamais on n'aurait pu les mettre en chant; mais ils sont toujours un peu secs. Le poëme est froid; la musique qui est de G** l'est aussi. C'est un bon compositeur de symphonies, mais il n'a point de mélodie, point de grace, point d'effet. On a fort applaudi une tempête; c'est un morceau d'orchestre; l'auteur était dans son élément. Il faudra du Gluck cet hiver.

Il paraît un nouveau journal, ou plutôt un recueil intitulé : *Journal de Lecture*, fait par un étranger, et fait sur-tout pour les étrangers. C'est une collection périodique des meilleurs morceaux de tous les écrivains français, sur tous les objets qui portent avec eux quelque intérêt ou quelque instruction. Un autre recueil qui peut intéresser S. A. I. madame la grande-duchesse, c'est celui de tous les airs de Laborde, compositeur distingué dans le genre de la chanson, et dont le nom n'est sûrement pas inconnu à Pétersbourg. Ce recueil orné de magnifiques gravures, doit être en quatre volumes *in*-8°; trois ont déja paru.

LETTRE XXXIII,

AU COMTE SCHOWALOFF.

Vous connaissez assez bien Paris et notre littérature, pour croire aisément qu'on n'a pas toujours à vous entretenir de nouveautés qui soient dignes de vous occuper. Les spectacles, pendant le voyage de Fontainebleau, sont, comme on dit aux foyers de l'Opéra, *en robe-de-chambre*. On ne donne rien aux Français, depuis qu'on a interrompu *le Célibataire*. Les pastorales qu'on donne à l'Opéra, savoir, *Alexis et Daphné*, et *Philémon et Baucis*, sont aussi froides que les bergeries du Lignon pour les paroles et la musique. G**, bon compositeur de symphonies, musicien d'église, n'a point le génie dramatique, et l'auteur des paroles, M. Chabanon de Maugris, n'a point le génie poétique. Mais on danse à outrance, et cela soutient; car de quoi la danse ne tient-elle pas lieu aux Français?

Vous avez entendu parler de madame Geoffrin, et peut-être l'avez-vous vue dans votre séjour à Paris. Il n'y a pas long-temps que la reine voulant voir les tableaux exposés au Louvre. avait fait fermer le salon pour le public; mais les personnes de quelque distinction pouvaient obtenir la permission d'entrer. Madame Geoffrin s'était fait mettre du nombre, et comme vous

l'allez voir, elle avait bien ses petites raisons pour cela. Elle a connu la reine à Vienne, lorsqu'elle était archiduchesse; la reine depuis ce temps n'a jamais manqué une occasion de lui donner des marques de souvenir. Dès qu'elle a aperçu madame Geoffrin, elle s'est avancée vers elle, et lui montrant Madame avec qui elle était: *Voulez-vous bien*, lui a-t-elle dit, *que je vous présente ma belle-sœur?* Vous jugez comme madame Geoffrin, à qui la reine présentait Madame, est devenue tout d'un coup un être important pour tout ce qui était là, et comme madame Geoffrin s'en est allée satisfaite. Elle est pourtant accoutumée aux gracieusetés des souverains: quand elle alla à Vienne, l'impératrice-reine étant en carrosse avec ses enfants, rencontra madame Geoffrin dans le sien; elle fit arrêter et *lui présenta ses filles*, en lui faisant le même compliment que la reine vient de lui faire.

Madame Geoffrin est un exemple bien frappant de la considération que peut donner la société des gens de lettres, et à laquelle ils parviennent rarement eux-mêmes, parce que la première base de la considération dans ce pays, est l'indépendance qui naît de la fortune, et que les gens de lettres l'ont bien rarement. Madame Geoffrin n'a ni naissance ni titre; elle est veuve d'un entrepreneur de la manufacture des glaces; elle jouit d'environ quarante mille livres de rente, fortune médiocre à Paris; mais elle est remar-

quable par un esprit d'ordre et d'économie qui double son revenu. Il y a plus de trente ans qu'elle donne des dîners réglés aux gens de lettres et aux artistes les plus distingués. Sa maison est devenue ainsi le rendez-vous du talent et du mérite en tout genre, et ce désir naturel de vivre avec des hommes célèbres, a fait rechercher sa société, où l'on était sûr de les trouver. D'ailleurs toute maison ouverte qui présente quelque agrément, est sûre d'attirer par degrés la meilleure compagnie de la ville et de la cour, parce que le plus grand embarras de ce qu'on appelle bonne compagnie, est de se défaire de la soirée, et parce qu'enfin tout est mode dans ce pays. Les étrangers sur-tout ont afflué chez madame *Geoffrin*; ils étaient sûrs de voir chez elle ce qu'il y avait de mieux à Paris, et eux-mêmes étant quelquefois ce qu'il y avait de mieux chez les étrangers, augmentaient encore cette considération qui les attirait. Le comte de Poniatowski, aujourd'hui roi de Pologne, qui a passé plusieurs années à Paris, était intimement lié avec madame Geoffrin qu'il avait coutume d'appeler sa *maman*. Quand il fut élevé au trône de Pologne, il lui écrivit, *Maman, votre fils est roi*. Vous savez qu'elle alla le voir à Varsovie, et comme elle en fut traitée.

On demande souvent si cette femme, qui a tant vécu avec les gens d'esprit, en a beaucoup non; elle a même peu d'instruction, a peu lu, et n'est pas fort sensible aux lettres et aux arts; mais

elle est née avec un sens droit, un caractère sage et modéré. Elle a cette politesse de bon goût que donne un grand usage du monde, et personne ne possède mieux le tact des convenances. Je ne me souviens pas d'avoir entendu d'elle une parole remarquable; mais il s'est dit beaucoup de bons mots chez elle.

Elle est bonne et bienfaisante; elle a rendu des services et aime à en rendre; mais sa passion principale est la célébrité. Elle est fort sensible aux soins qu'on lui rend; elle a fait graver sur des jetons ses deux devises favorites : l'une, *Ne laissez pas croître l'herbe sur le chemin de l'amitié*; l'autre, *L'économie est la mère de la libéralité.*

L'abbé de Guasco, italien, ami du célèbre Montesquieu, eut à se plaindre d'elle. Après la mort de ce grand homme, il a fait imprimer sa correspondance, dans laquelle madame Geoffrin est traitée très-injurieusement. Elle en a été très-mortifiée, parce que le nom de Montesquieu était fait pour donner du poids à ces lettres, où d'ailleurs on ne retrouve aucune trace de l'esprit d'un grand écrivain.

Elle est, dans ses habillements, d'une extrême simplicité qui plaît beaucoup, parce qu'elle est relevée par une extrême propreté, et la propreté est la parure de la vieillesse. La vieillesse dans madame Geoffrin semble réconciliée avec les graces : c'est la figure de vieille la plus revenante qu'il soit possible de voir.

Elle pousse l'attention pour ses amis jusqu'à pourvoir à leurs derniers moments. Comme la plupart de ceux qu'elle voit n'ont pas de confesseur en titre, elle en a un pour ceux qui se trouvent dans le cas d'en avoir besoin. C'est un capucin fort accommodant, dont je n'ai pas ouï dire que personne se soit jamais plaint. Madame Geoffrin qui vit avec des gens de la cour, ne veut pas qu'on dise que ses amis meurent sans confession, et quand il y en a qui font les mutins, elle se charge de les réduire, et en est toujours venue à bout. Ce zèle pour la confession avait passé apparemment jusqu'à ses gens; car on conte une assez bonne histoire d'une de ses femmes-de-chambre qui avait un beau-frère mourant, lequel ne voulait pas se confesser. *Ah! j'irai*, dit cette femme, *et je lui parlerai de manière qu'il faudra bien qu'il se confesse.* Elle y va en effet, et à son retour, madame Geoffrin lui demande des nouvelles du succès de sa mission, et si le malade s'est rendu à ses raisons : *Vraiment oui, madame, il l'a bien fallu. — Et comment avez-vous fait? — Madame, je me suis approchée de son lit, et je lui ai dit comme ça : Eh bien, qu'est-ce que c'est donc? Et pourquoi donc? Eh! comment donc?... Madame, il a tout de suite demandé un confesseur.* Ne voilà-t-il pas une belle harangue? mais on peut dire, pas mal pour une femme-de-chambre.

LETTRE XXXIV,

AU COMTE SCHOWALOFF.

Rien n'a été plus imprévu que la représentation de *Pygmalion, par M. Jean-Jacques Rousseau;* car c'est ainsi que les comédiens l'ont annoncé. Cette singulière nouveauté nous est venue de Larive qui avait joué *Pygmalion* avec beaucoup de succès sur le théâtre de Lyon. Il a imaginé de jouer le même rôle à Paris, et de placer pendant le voyage de Fontainebleau cette nouveauté la plus facile à mettre, puisqu'il n'y a qu'un acteur, et une actrice qui ne dit que trois mots. Il est vrai que ces trois mots ne sont pas aisés, et que l'attitude en statue, pendant près de vingt minutes, est un peu gênante. Une autre difficulté pour la plupart des actrices, c'est de pouvoir paraître sur un piédestal comme le modèle de la beauté, comme un chef-d'œuvre de l'art, digne que les dieux fassent un miracle pour l'animer. Ce rôle qui conviendrait à si peu de femmes, est précisément celui qui convient le mieux à mademoiselle R***; elle n'a besoin ici que d'être belle et l'est parfaitement. Il est impossible d'imaginer une perspective plus séduisante que cette actrice en attitude sur son piédestal, au moment où l'on a tiré le voile qui la couvrait. Sa tête était celle de Vénus, et sa jambe

à moitié découverte, celle de Diane; mais ses mouvements, à l'instant où elle paraît s'animer, n'ont été ni faciles ni gracieux; tout était forcé, comme son jeu l'est toujours. Un Grec lui aurait conseillé de sacrifier aux graces; le bon goût devait lui conseiller aussi de ne pas jouer la statue en panier; un panier n'est pas antique. La beauté de cette actrice, la nouveauté du spectacle, le nom de Rousseau, son âge, les partisans que lui ont faits des ennemis qu'un certain monde veut humilier, ont fait réussir cet ouvrage bizarre, qui n'est qu'un long monologue plein de déclamations et de métaphysique, et dont le sujet est un délire continuel qui finit par un miracle. Ce délire est froid; car qui peut s'intéresser à une passion pour une statue? Il y a quelques mots heureux, sur-tout ceux que prononce la statue au moment où elle s'anime. *C'est moi*, dit-elle en mettant la main sur son cœur. Elle touche la main de Pygmalion qui s'approche d'elle: *Ce n'est plus moi.* Elle lui met la main sur le cœur, et sentant qu'il bat comme le sien, elle s'écrie: *C'est encore moi.* Il tombe à ses pieds et l'on baisse la toile. La musique que l'on entend dans les intervalles du récit, est d'un particulier de Lyon; elle est médiocre; mais quand elle eût été meilleure, on l'eût à peine écoutée. Rien n'est plus mal imaginé que de vouloir répéter avec des instruments ce que la déclamation vient d'exprimer: la répétition sera toujours faible. L'harmo-

nie ne peut accompagner que le chant; ils s'entr'aident l'un l'autre en exprimant les différentes impressions d'un objet; mais personne ne se soucie d'entendre des instruments, quand un acteur vient de parler : c'est placer un effet vague et éloigné après un effet sûr et immédiat. Cette invention de mauvais goût et le miracle nécessaire pour finir la pièce, et l'amour d'un artiste pour un marbre, tout cet ensemble est un composé monstrueux, digne d'un siècle où l'on se tourmente pour mettre le nouveau à la place du bon, digne d'un écrivain qui, malgré son mérite, réel et son éloquence, a toujours cherché en tout genre plutôt ce qu'il y avait de plus singulier que ce qu'il y avait de meilleur.

Après avoir annoncé la pièce, les comédiens ont député Larive pour aller demander à l'auteur la permission de la jouer; c'était s'y prendre un peu tard, et Rousseau n'avait pas besoin de ce juste sujet de plainte pour recevoir mal l'envoyé de la comédie. Il lui a parlé à travers la porte qu'il n'a pas voulu lui ouvrir; il n'a ni accordé ni refusé la permission qu'on demandait : *Faites comme il vous plaira*, a-t-il dit; *au surplus, il y a une sottise dans l'ouvrage; je ne la corrigerai pas.* On croit qu'il voulait désigner un endroit qui a excité en effet les murmures du parterre; c'est celui où Pygmalion dit que la draperie *couvre trop le nud* et qu'il faut *l'échancrer un peu.* Quand on sait que la statue est

vivante, cet endroit prête trop à la plaisanterie, et le mot *échancrer* est désagréable.

On distribue ici une brochure clandestine qui est encore fort rare, et qui mérite d'être très-recherchée; elle roule sur un article important qui occupe aujourd'hui l'attention du ministère, parce que le ministère est humain et éclairé. Il s'agit de la légitimité du mariage des protestants. Cette brochure est d'un théologien très-religieux, très-savant, qui s'appuie sans cesse de l'écriture et des pères, et de l'intérêt de l'église. Il soutient que c'est à l'église elle-même à demander au gouvernement une justice légale que réclament les protestants; que s'il y a un moyen de ramener ces hérétiques, c'est de les traiter avec bonté : il a raison.

LETTRE XXXV.

Bernard, auteur de *l'Art d'aimer*, et connu sous le nom de *Gentil Bernard*, que lui avait donné M. de Voltaire, est mort, il y a quelques jours. Cet homme, l'un des plus heureux qui aient existé, a eu pour dernier bonheur celui de ne sentir ni la défaillance, ni la mort. Il y avait plusieurs années qu'une apoplexie violente lui avait ôté l'usage de sa raison, en lui laissant celui de ses organes. Il avait absolument perdu la mémoire, végétait comme une plante et se mouvait comme une machine animée. Il avait même ou-

blié qu'il était l'auteur de ses ouvrages, oubli le plus étonnant, s'il est vrai que les impressions de l'amour-propre soient les plus difficiles à effacer. Il demandait à l'Opéra de qui était *Castor*. Depuis l'accident qui l'avait réduit en cet état, son domestique ne le quittait plus; il se promenait ordinairement après ses repas; il était fort maigre et avait l'air égaré. Né très-robuste, avec un tempérament ardent, la table et les femmes avaient épuisé ses forces; ce double abus de ses facultés l'avait enfin abattu, et Bernard se survivait à lui-même. Il avait commencé par être secrétaire du maréchal de Coigni, homme dur et impérieux, qui, loin d'être flatté d'avoir dans sa maison un homme de mérite que tout le monde distinguait, hors lui, ne le laissait pas manger à sa table, et sur-tout lui défendait absolument de faire des vers. Bernard ne se livrait à son talent qu'en secret, en tremblant, et ne se confiait qu'à quelques amis. La douceur rare de son caractère, et sa complaisance à toute épreuve, finirent cependant par toucher le maréchal, qui, au moment de sa mort, le recommanda vivement au duc de Coigni, son fils, et le chargea d'acquitter ce qu'il croyait devoir à un homme qu'il avait trop méconnu. Le duc remplit très-fidèlement la promesse qu'il avait faite; il donna à Bernard la charge de secrétaire-général des dragons, dont le duc de Coigni était commandant: cette place valait 20,000 livres de rente. Bernard

eut la liberté de cultiver son talent pour la poésie, qui lui valut plusieurs graces de la cour, telles que la place de bibliothécaire de Choisy, de garde des médailles et des marbres, etc.

Bernard obtint de son vivant d'autant plus de réputation qu'il paraissait moins en prétendre. Son opéra de *Castor* eut un prodigieux succès, et c'est en effet un des meilleurs drames lyriques de ce siècle. Il est bien composé et assez élégamment écrit; c'est d'ailleurs pour la musique le chef-d'œuvre de Rameau. Parmi les pièces fugitives de l'auteur de *Castor*, on distingue sur-tout l'*Épître à Claudine* que tous les amateurs savent par cœur. L'idée en est jolie, et il y a beaucoup de vers heureux. On en trouve dans toutes ses poésies qui sont agréables et soignées, mais auxquelles on pourrait reprocher un peu d'affectation et pas assez de facilité. Mais rien ne le mit plus à la mode que son *Art d'aimer*, qu'il conserva trente ans dans son porte-feuille, et qu'il lisait aux soupers de la meilleure compagnie, moyen sûr pour obtenir beaucoup de louanges et échapper au jugement. Enfin, quand sa raison fut altérée, son manuscrit fut imprimé sans son aveu, et l'ouvrage perdit les trois quarts de sa réputation. Il y a des morceaux bien faits, de très-jolis vers, de la volupté, mais ni passion ni tendresse; de la roideur dans le style, du mauvais goût, des incorrections, des longueurs. C'est un ouvrage médiocre sur un sujet qui est encore

à traiter, supposé qu'il faille faire un *art d'aimer.*

Bernard portait dans la société une politesse qui tenait à un grand usage du monde, à l'habitude d'une longue contrainte, et une complaisance qui n'était au fond qu'une grande indifférence sur tout. On ne l'a jamais entendu contrarier personne, ni dire du mal de qui que ce soit. Il parlait peu, et se faisait à peine apercevoir dans la société, chose dont les gens du monde savent beaucoup de gré à ceux qui ont prouvé d'ailleurs une supériorité quelconque. Il n'avait point d'ambition littéraire, et n'a jamais songé à se présenter à l'académie où il aurait été reçu. Il était grand mangeur, jouait volontiers, lisait peu, et la table et le plaisir partageaient son temps. En général, il paraît que son cœur et son esprit avaient peu besoin d'activité. Ses sens étaient ce qu'il exerçait le plus : lorsqu'ils commencèrent à s'affaiblir, il disait assez plaisamment, *Je suis tombé d'un dindon.*

Il paraît un volume des lettres de madame de Sévigné à son cousin le comte de Rabutin; c'est toujours sa manière; mais on y remarque toujours bien des préjugés et des petitesses. La révocation de l'édit de Nantes y est louée comme une des plus belles choses que jamais un monarque ait faites, et ailleurs elle se passionne de la meilleure foi du monde sur une généalogie historique de sa famille, composée par le comte

de Rabutin, elle ne trouve rien de *si beau.* Cela rappelle le mot qu'elle dit un jour si naïvement dans un bal ou Louis XIV venait de danser avec elle : *Il faut convenir que nous avons un grand roi. — Je le crois bien, ma cousine,* lui dit le comte de Rabutin, *après ce qu'il vient de faire.*

LETTRE XXXVI.

Il n'y a aucune nouveauté au Théâtre-Italien, où l'on vient de finir les représentations de *la Colonie*, ni aucune à celui des comédiens français, où l'on a repris *le Célibataire*, interrompu par le voyage de Fontainebleau. On devait y jouer *Menzicof;* mais comme ce n'est pas son rang, et que la reprise du *Célibataire* a donné le temps d'apprendre une autre nouveauté qui avait droit de passer, *Menzicof* est encore fort éloigné et remis à l'hiver prochain. La nouveauté qu'on apprend est *Lorédan,* drame en quatre actes et en vers, de M. de Fontanelle, auteur de la gazette des Deux-Ponts.

La mort de l'abbé de Voisenon vient de laisser une place vacante à l'académie française, place que remplira probablement M. l'archevêque d'Aix, homme de lettres et d'esprit, qui a prêché avec succès le sermon du sacre de Louis XVI.

L'abbé de Voisenon, qui n'a jamais été ni un homme de lettres, ni un bon écrivain, a été fort long-temps ce qu'on appelle un homme

à la mode. Né de condition et reçu à ce titre dans la meilleure société, il l'aurait été encore à titre d'homme aimable. Il y portait cet extrême enjouement qui trouve à rire et à faire rire de tout, un ton de galanterie badine, plus en vogue alors qu'aujourd'hui, beaucoup d'insouciance et de gaieté qui en était la suite, et le talent des quolibets plutôt que celui des bons mots. Avec la figure d'un singe, il semblait en avoir la légèreté et la malice, et les femmes s'en amusaient comme d'un homme sans conséquence, qu'on pouvait avoir en passant, sans trop s'en apercevoir, et sans que les autres s'en aperçussent. On n'examinait pas si sa manière d'être dans la société n'appartenait pas à la frivolité d'esprit et à la faiblesse de caractère : il semble que dans le monde on ait besoin d'agréments plus que de vertus. Les vertus servent une fois l'année, et les agréments tous les jours. Ceux de l'abbé de Voisenon lui tinrent lieu de tout. Comme les gens du monde désirent assez volontiers que l'esprit qui leur plaît soit le premier des esprits, il fallut lui faire une réputation : ce qu'il avait écrit n'en était pas trop susceptible. Deux ou trois comédies à la glace, et quelques bouffonneries libertines, telles que *le Sultan Misapouf* et *Tant mieux pour elle*, et ses petits vers de société, n'étaient pas des titres bien brillants. On imagina qu'il n'avait voulu donner au public (apparemment par modestie) que la moitié

de son esprit et de son talent, et qu'il avait bien voulu en donner la plus grande partie à son ami Favart, apparemment par générosité. Cette opinion fut bientôt d'autant plus facilement accréditée, que Favart modeste et retiré, et tout simplement homme de talent, communiquait volontiers ses ouvrages à l'abbé de Voisenon son ami, ou du moins ami de sa femme. Madame Favart se mêlait aussi d'écrire sous le nom de son mari, en sorte que des ouvrages faits entre eux trois, on ne savait pas trop ce qui devait demeurer à chacun; mais l'on faisait toujours la meilleure part à l'abbé de Voisenon, qui ne la refusait que du ton d'un homme qui ne veut pas tout ôter à un pauvre diable d'homme de lettres qui a besoin d'esprit pour vivre. Favart qui en avait réellement beaucoup plus que l'abbé de Voisenon, se laissait bonnement protéger par celui qui dans le fond lui devait sa petite réputation, et ce n'est qu'à la longue que l'on s'aperçut, en comparant les ouvrages imprimés de l'un et de l'autre, que ceux de Favart étaient tous de la même main et du même goût, qu'il y avait de la connaissance du théâtre, des pensées fines et délicates, des vers très-agréables dans *les Trois Sultanes*, dans *Annette et Lubin*, dans *l'Anglais à Bordeaux*, etc. et qu'il n'y avait dans les ouvrages avoués de l'abbé de Voisenon que du papillotage, des jeux de mots, du faux esprit. Favart lui-même instruit du tort qu'on lui faisait

en faveur de l'abbé, marqua son chagrin de cette injustice. L'abbé commença à s'en défendre plus sérieusement, et ce qu'il y eut de pis, c'est qu'on commença à le prendre au mot. Il vieillissait; sa gentillesse n'était plus de mode, et des torts réels lui avaient ôté sa considération. Il devait sa petite fortune à M. le duc de Choiseul : il fit sa cour au chancelier de Maupeou, et fit même une fête pour lui : tout cela réussit fort mal. L'esprit de parti ne connaît point l'indulgence, et ce qu'on aurait à peine remarqué dans un autre temps, fut condamné sans rémission. Un prince du sang, (monseigneur le duc d'Orléans) à qui l'abbé de Voisenon avait coutume de faire sa cour, ne voulut plus le voir. La dernière fois qu'il s'y présenta, il en fut fort mal reçu : *Eh bien!* dit-il en s'en allant, *je ne verrai plus les princes; je n'en serai pas plus triste, ils n'en seront pas plus gais*. Il essaya pourtant de se justifier, et il alla dans ce dessein à une séance de l'académie. Il se plaignit qu'*on lui prêtait bien des travers : M. l'abbé*, lui répondit M. de Saint-Lambert, *dans ce siècle-ci on ne prête qu'aux gens riches;* et ce fut tout ce qu'il remporta de son apologie. En sortant, il alla dans une maison où on lui demanda des nouvelles : *Je n'en sais aucune*, dit-il, *j'ai été à l'académie ; on ne m'a rien dit.*

Dans ses dernières années, il s'avisa de la fantaisie d'être dévot, apparemment pour essayer

de tout ; car jamais il n'y eut dans sa tête ni persuasion ni volonté. Il était valétudinaire, mais il n'y avait pas plus de fonds à faire sur ses maladies que sur toute autre chose de lui. Il était à la mort aujourd'hui, et demain à l'Opéra. Un jour qu'il se crut fort mal, il se confessa, et le prêtre exigea de lui qu'il jetât au feu tous ses manuscrits; il y consentit, et les manuscrits furent incendiés. Un de ses amis vint et lui en fit des reproches : *Ne vous fâchez pas*, dit-il, *Favart en a une copie.* Une autre fois étant dans son lit, il entendit dire qu'il fallait lui administrer les sacrements, et en effet on alla les chercher : il se leva et sortit. Le bruit se répandit le lendemain qu'il avait reçu le bon Dieu : *Non*, dit-il à quelqu'un qui lui en demandait des nouvelles; *il est venu en effet chez moi, mais je n'y étais pas, et il s'est fait écrire.*

Sur la fin de sa vie, son confesseur devint une de ses sociétés les plus intimes et les plus ordinaires. Quelqu'un qui le rencontra un jour, lui demanda s'ils étaient toujours bien ensemble: *Non*, dit l'abbé, *je crois que nous sommes brouillés. -- Comment? Pourquoi? — Oh! il a voulu que je fisse ôter de mon appartement un mausolée de M. Favart. J'ai résisté, il s'est fâché; enfin il m'a dit qu'il fallait ou renoncer au mosolée, ou lui renvoyer un petit crucifix d'argent qu'il m'avait donné, et un petit livre de prières. Je lui ai renvoyé lettres et portrait.* Cependant le

mausolée disparut et le crucifix revint. M. l'abbé se trouva plus mal et devint plus accommodant. Madame Geoffrin dont j'ai eu l'honneur d'entretenir V. A. I. il n'y a pas long-temps, raconte un trait de l'abbé de Voisenon, qui peint bien son caractère. Un jour qu'elle l'engageait à souper, il refusa obstinément de rester chez elle: *J'ai des affaires indispensables*, dit-il. *Des affaires! vous! c'est donc un rendez-vous?—Peut-être. — Oh! bien, l'abbé, vous n'irez pas, je suis trop votre amie pour le souffrir; votre santé... allons, vous n'irez pas.* Il hésita quelques moments. *Mais*, dit-il, *j'ai promis, il faut donc que j'écrive. —Oui, sans doute, écrivez;* et l'on apporta tout de suite ce qu'il fallait pour écrire. Il demeura quelque temps embarrassé, comme un homme qui ne sait ce qu'il doit faire: *Eh bien! pourquoi n'écrivez-vous pas?* Il hésita encore; enfin, pressé de répondre: *Ce n'est pas la peine que j'écrive*, dit-il; *je m'étais douté qu'il ne me serait guère possible d'aller à ce rendez-vous, et ma lettre est écrite.* Il tira la lettre de sa poche, et l'envoya. Vous jugez si on en rit.

L'Opéra joue actuellement des fragments, c'est-à-dire trois actes détachés, *Tyrtée*, acte de Rameau, *Érosine* de Lebreton, et *Alexis et Daphné* de Gossec; j'ai déja fait mention de ce dernier. *Tyrtée* est remarquable sur-tout par ses airs de danse qui sont au nombre des plus beaux que l'auteur ait composés. Il y en a aussi de très-

agréables dans *Érosine*; mais la musique dramatique manque également par-tout. Jusqu'à Gluck nous n'avons eu que quelques morceaux de *Castor*, qui nous aient donné l'idée d'un genre de musique dont il sera désormais difficile de se passer depuis *Orphée* et *Iphigénie*.

M. le marquis de Condorcet a composé un *Éloge de Pascal*; il le fait imprimer avec le portrait de cet écrivain célèbre. Il m'a demandé des vers pour mettre au bas de la gravure : voici ceux que j'ai faits.

Par la nature instruit, prodige dès l'enfance,
Son instinct créateur devina la science
Des calculs et des mouvements;
De l'homme et de Dieu même interrogea l'essence,
Connut l'art des bons mots et l'art de l'éloquence.
Admirez et pleurez : il mourut à trente ans.

M. le comte de Saint-Germain, que l'on a été chercher dans sa retraite en Alsace, pour le nommer au ministère de la guerre, reçut dernièrement à son audience un placet d'un officier, chevalier de Saint-Louis, qui lui exposait ses services et ses besoins. *Monsieur*, lui dit le ministre, *je m'occuperai de vos demandes, mais vous sentez que j'ai un grand nombre d'affaires très-pressées. M. le comte*, répondit l'officier, *il n'y en a point de plus pressée que la mienne, je meurs de faim, et hier je n'ai point dîné. Oh! vous avez raison*, dit alors M. de Saint-Germain, *rien n'est plus pressé que votre affaire. Vous*

dînerez aujourd'hui avec moi, et demain je ferai en sorte que vous ayez de quoi dîner. Comptez sur la Providence; j'en suis un grand exemple. V. A. I. trouvera sans doute cette réponse fort belle : c'est un trait bien noble de relever ainsi cet officier, après l'aveu de sa misère, en se rapprochant de lui. Voilà la vraie générosité, et faite pour être vivement sentie, monseigneur, par une ame telle que la vôtre.

LETTRE XXXVII.

On a remis au théâtre de l'Opéra *Adèle de Ponthieu*, jouée en trois actes il y a quelques années, et arrangée aujourd'hui en cinq. V. A. I. a pu lire cette pièce dans le recueil des œuvres de M. de Saint-Marc, que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Les paroles sont comme celles du commun des opéras; la musique, qui est de M. de Laborde, est à-peu-près de la même espèce. Le compositeur, connu par son talent pour les petits airs, est bien loin du talent de la musique dramatique. Cet opéra ne se soutient que par les ballets qui sont charmants et supérieurement exécutés : il y a de très-jolis airs de danse qui sont, je crois, de Lebreton, qui a travaillé en commun avec Laborde. Une réception de chevalier et un combat en champ clos contribuent

encore à soutenir cet opéra par l'illusion d'un beau spectacle.

On attend aux Français *Lorédan*, et aux Italiens l'on continue *la Colonie* qu'on ne se lasse point de voir : c'est le plus grand succès depuis *la Serva Padrona* de Pergolèze.

Dans la foule de nouveautés dont la plupart ne méritent pas d'être nommées, un roman nouveau s'est attiré quelque attention ; il est en 4 vol., et a pour titre *le Paysan perverti*. C'est en général l'assemblage le plus bizarre et le plus informe d'aventures vulgaires mal amenées et mal tissues, de caractères mal expliqués, de la métaphysique la plus mauvaise et la plus déplacée, du libertinage le plus effréné, du plus mauvais style et du plus mauvais goût. C'est une suite de tableaux sans ordre et sans liaison, où l'on vous présente tour-à-tour un mauvais lieu, la prison, la grève, une école de philosophie, une guinguette, un cimetière, une taverne, une église, le salon d'une femme de la cour, et le galetas d'une prostituée. Rien n'est digéré, rien n'est motivé, rien n'est bien écrit ; et cependant au milieu de ce chaos, on est tout étonné de trouver des morceaux qui prouvent de la sensibilité et de l'imagination. On voit que l'auteur a mis dans ce livre et ses mœurs et ses habitudes, qu'il vit en mauvaise compagnie, qu'il n'a vu la littérature et le monde que de loin ; mais cet auteur qui est un prote ou chef d'imprimerie, a mis

dans un mauvais roman de quoi en faire deux ou trois bons, si ces matériaux avaient été mis en œuvre par un homme d'un vrai talent. L'auteur avait déja fait un grand nombre d'ouvrages qui n'empêchent pas que son nom ne soit généralement ignoré, quoiqu'ils n'aient pas été tous inconnus. Il y en a un entre autres, intitulé *le Pornographe*, dont le sujet est singulier. Il s'agit d'un plan pour donner aux filles publiques (car cet auteur a toujours eu un grand faible pour elles) une existence légale, une demeure autorisée par les magistrats, sous leur inspection, et qui mettrait la santé des jeunes gens, du moins autant qu'il est possible, à l'abri des dangers où ils sont trop souvent exposés.

M. de Voltaire m'a envoyé, il y a quelque temps, l'épitaphe de l'abbé de Voisenon que madame de Voisenon sa belle-sœur, chez qui il est mort, a demandée au patriarche de Ferney; la voici.

Ici gît ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu;
Car je m'en vais au même lieu,
Comme un cadet de la famille.

On n'a jamais donné un plus grand exemple de politesse et de complaisance, que d'appeler l'abbé de Voisenon *le frère de l'abbé de Chaulieu*. Assurément ces deux auteurs n'ont rien de

commun que le titre d'abbé, et ne sont pas de la même famille; la postérité ne les rapprochera jamais.

LETTRE XXXVIII.

L'archevêque d'Aix a été élu le 15 de ce mois pour remplacer l'abbé de Voisenon. C'est l'évêque de Senlis que le sort a nommé directeur de l'académie, qui le recevra, et comme il est d'usage que le directeur et le récipiendaire fassent à frais communs l'éloge de l'académicien mort, l'abbé de Voisenon se trouvera loué par deux évêques; ce qui certainement ne pouvait arriver qu'à l'académie.

Dans la foule des nouveautés insipides et frivoles, dont on ne pourrait offrir que très-inutilement les titres à V. A. I., en voici quelques-unes sur lesquelles on peut s'arrêter.

1° Un ouvrage intitulé *Système physique et moral de la femme*, par M. Roussel : c'est un jeune médecin, élève du célèbre Bordeu, et nourri des principes de cet excellent maître, l'un des hommes de son art qui a le plus considéré le moral de la médecine, trop négligé par ceux de ses confrères qu'on nomme praticiens. M. Roussel écrit avec élégance et intérêt, sans déclamation et sans fausse chaleur. Ses observations sont d'un vrai philosophe, et son style est à-la-fois d'un écrivain sage et d'un homme sensible. Quoique

le fond de son ouvrage soit nécessairement un peu scientifique, il se fait lire par-tout avec agrément. Un des résultats, c'est que les femmes, généralement parlant, ont beaucoup de rapports physiques avec les enfants, et ayant à-peu-près la même délicatesse d'organes, doivent avoir beaucoup des qualités morales de l'enfance, la même vivacité et la même inconstance dans les goûts, la même mobilité d'humeur, la même promptitude à désirer, à se dégoûter, à s'affliger, à se consoler, enfin tout ce qui suppose plus de sensibilité que de réflexion. Les femmes ne doivent pas s'offenser de ce parallèle : rien n'est plus aimable, et même en général rien n'est meilleur que les enfants. Tous leurs mouvements ont de la grace, et leur cœur est porté à la pitié, qui est la source la plus féconde des vertus sociales.

2° *Les Anecdotes dramatiques* en trois vol. *in*-8° ont le mérite d'être la nomenclature la plus complette de toutes les pièces de notre théâtre depuis sa naissance, et de contenir beaucoup d'historiettes plus ou moins curieuses, recueillies dans les almanachs de théâtre, dans les *Ana*, dans les journaux. Malheureusement cet ouvrage qui pourrait être agréable, est très-platement écrit, et gâté encore par l'esprit de parti. M. de Voltaire y est fort mal traité, et les préjugés de la mauvaise littérature y dominent par-tout.

3° *Les Lettres de Ganganelli* en deux volumes, par M. de Caraccioli, auteur de la vie du même

pape, sont d'un bon esprit et d'une ame honnête. On est convenu généralement que si ces lettres sont d'un pape, elles ont un mérite réel, parce qu'il est rare qu'un pape soit exempt des préventions ultramontaines et pontificales; mais si ces lettres sont supposées, elles n'ont plus rien que de commun. L'éditeur qui aurait dû imprimer l'original italien, s'excuse dans sa préface sur la crainte de grossir ce volume; mais dans tous les cas, rien ne le dispensait de constater l'authenticité du manuscrit. Plusieurs cardinaux ont écrit de Rome que Ganganelli n'avait jamais écrit ni pu écrire ces lettres, et je les en crois.

4° L'*Almanach des Muses* devient d'année en année plus mauvais; c'est trop souvent le magasin du mauvais goût, fourni par les derniers de nos rimailleurs; il n'y a pas trois bonnes pièces dans celui de 1776. Il y a une traduction du fameux morceau de Claudien, *Sæpe mihi dubiam;* etc. sur la disgrace de Rufin, dont le style n'est pas sans quelque facilité et quelque élégance. L'auteur est M. François de Neufchâteau, qui tourne assez passablement son vers, mais qui manque absolument d'expression et d'idées. S'il ne fallait que de l'oreille pour être poëte, il pourrait le devenir.

Plusieurs quatrains de l'abbé Porquet sont fort ingénieux et fort élégants. Voici des vers de lui *sur l'amour-propre*, que V. A. I. ne sera pas fâchée de connaître, avant que l'*Almanach des Muses* puisse lui parvenir.

De son esprit, dit-on, l'homme pense trop bien :
C'est le commun avis : pour moi, je n'en crois rien.
Notre esprit a sa conscience.
De sa faiblesse on ne fait point l'aveu ;
Mais on la sent, on est juste en silence.
Sur ce point délicat, bien qu'on en souffre un peu,
Les plus sévères yeux sont peut-être les nôtres.
On ne se trompe point ; on veut tromper les autres ;
Surprendre leur estime est un larcin permis,
Et nos dupes toujours sont nos meilleurs amis.

5° *Mes nouveaux Torts*, mélanges de poésie par M. Dorat, remplissent à merveille leur titre. On demandait, il n'y a pas long-temps dans une société : *Où trouve-t-on les Torts de M. Dorat ?* Quelqu'un répondit : *Chez tous les libraires qui vendent ses ouvrages.* Ce nouveau recueil est précisément l'égoûture de son portefeuille. On pourrait dire, suivant l'expression de Fontenelle, qu'il a *vidé le sac.* Toutes les bagatelles de société qu'il n'avait pas osé imprimer, se retrouvent ici avec des odes à faire rire, de mauvais poëmes prétendus érotiques, qui ne sont que fades et soporifiques, l'*Épître à la lune*, *aux comètes*, etc. Dans tout ce fatras, il n'y a que deux ou trois morceaux à trier, comme dans les nombreux volumes qu'a imprimés l'auteur. Le tout est précédé d'une préface pleine d'humeur et de fiel contre tous ceux qui n'admirent pas ses vers. Il ne nomme personne, mais il désigne le plus clairement qu'il peut les sociétés littéraires les plus

connues de cette ville, et voit par-tout l'envie acharnée à le poursuivre. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que de toutes les personnes qu'il désigne, il n'y en a pas une qui ait imprimé une ligne contre lui. Tout leur crime est de ne pas lire ses ouvrages ou de ne pas les louer. *Jamais* l'égoïsme littéraire n'a été porté plus loin que dans ce siècle, et dans ce sens Dorat en est le héros. *Mes* fantaisies, *mes* torts, *mes* erreurs, *ma* philosophie, voilà les titres de ses livres; c'est toujours *moi.* Montaigne aurait bien dû lui apprendre combien c'est une sotte chose que le *moi.* Satire continuelle de ses contempteurs, et jargon de fatuité, voilà ce qui remplit tout ce nouveau volume de *Torts.* A l'entendre, il ne peut trop se plaindre des *sages*, ni trop se louer des femmes, et peut-être l'un n'est-il pas plus fondé que l'autre.

La seule nouveauté théâtrale est une petite pièce jouée aux Italiens, intitulée *les Souliers mordorés.* L'intrigue roule en effet sur une paire de souliers de cette couleur, qu'un cordonnier nommé M. Scot refuse à sa femme. Cette femme se trompant de maison, vient porter une paire de mules chez un jeune officier allemand qui a la manie des jolis pieds, et qui conserve chez lui une collection de souliers de femmes faits sur les plus petits moules. Il s'amuse un moment de la cordonnière qui a le pied joli, et qui lui conte avec quelle dureté son mari lui refuse des sou-

liers *mordorés*. L'officier, sans en rien dire à la femme, fait mander sur-le-champ le cordonnier qui vient à ses ordres. Au nom de M. Scot qu'on annonce, la femme est effrayée, et craint que son mari ne soupçonne du dessein dans sa méprise. L'officier la fait cacher derrière un rideau et dit au cordonnier qu'il l'a fait venir pour faire des souliers *mordorés* à une femme de sa connaissance dont il peut prendre la mesure. En même temps il dit à la cordonnière qui reste toujours cachée, d'avancer son pied; ce qu'elle fait en tremblant. Le cordonnier admire la beauté et la petitesse de ce pied; il se rappelle que sa femme en a un fort joli; mais il avoue qu'il est très-éloigné de celui-là. Il se retire; on lui recommande la paire de souliers pour le jour même, et V. A. I. se doute bien qu'ils sont destinés à la cordonnière; mais malheureusement un grand benêt de fils que son mari a eu de sa première femme, et qui est venu chez l'officier pour s'engager, y a vu sa belle-mère, et découvre tout à M. Scot, qui veut faire du bruit; mais l'officier l'appaise en rendant hommage à la sagesse de madame Scot, comme son mari l'a rendu à son petit pied. Les souliers lui restent, et la pièce est finie. C'est plutôt un conte qu'une pièce: une paire de souliers n'est pas un nœud assez attachant pour deux actes, ni même pour un; il fallait coudre à ce fond une petite intrigue, et il n'y en a pas. La musique est mauvaise; les

paroles sont de Laujon, qui a beaucoup mieux réussi dans l'*Amoureux de quinze ans*, et qui a fait quelques jolies chansons dans le genre libertin. Cette pièce se sent aussi un peu de ce genre, et l'on y trouve une gaieté un peu trop graveleuse; mais ce n'est jamais la gaieté de quelque genre qu'elle soit, qui fait tomber une pièce; c'est la froideur et l'ennui : celle-ci n'a point eu de succès.

LETTRE XXXIX.

1776.

Pour réchauffer *Adèle de Ponthieu*, on a remis à l'Opéra le ballet-pantomime de *Médée*, composé par le célèbre Noverre. On a déja remarqué qu'à l'exception de la musique de Gluck, l'Opéra ne se sauvait guère que par les ballets.

La rigueur du froid a retardé la première représentation de *Lorédan* qu'on attend toujours. On est accoutumé à attendre long-temps les nouveautés au Théâtre-Français. Les comédiens ont affiché dans leurs foyers quarante et une pièces nouvelles reçues dans leur répertoire. Si cette liste ne tenait pas plus de place au théâtre qu'elle n'en tiendra probablement dans la postérité, il n'y aurait pas de quoi s'effrayer; mais la plus mauvaise pièce coûte autant de temps à apprendre et souvent même à jouer que *Phèdre* ou *Zaïre*,

et ceux qui auraient envie de joindre leurs productions à ce catalogue dramatique, ne verront pas sitôt venir leur tour.

Les Italiens, qui n'ont pas fait grand argent avec leurs *Souliers mordorés*, ont donné une représentation de *la Colonie*, et tout était plein, quoique le froid fût excessif. Il a été et est encore au degré de 1709 et même au-delà, c'est-à-dire plus de 16 degrés au-dessous de la glace, ce qui est très-extraordinaire pour notre température. Beaucoup de personnes sont mortes de froid, les unes sur les chemins, les autres dans des greniers où elles étaient sans feu. C'est un temps de calamité pour la classe nombreuse d'hommes pauvres et dénués de secours; les travaux sont suspendus. On a trouvé des sentinelles mortes dans leur poste, et depuis ce temps, on leur donne du feu. La veille de cette grande gelée, le feu a pris au palais et en a consumé une partie, comme V. A. I. a pu le voir dans les papiers publics; mais elle n'y a pas vu une histoire assez plaisante qui pourra la divertir ici. On avait transporté pendant la nuit une partie des prisonniers de la conciergerie du palais, parce que le feu avait gagné cette prison. La garde répandue dans les cours aperçoit dans un coin un pauvre homme vêtu comme un paysan, qui pleurait et se désolait. On lui demande ce qu'il a, et s'il a perdu quelque chose dans l'incendie. « Hélas! monsieur, (dit-il au sergent de garde

« qui l'interrogeait) je suis un prisonnier ; ils « ont amené mes camarades dans une charrette, « j'ai voulu y monter; on m'a donné un coup « de poing et on m'a dit d'attendre ici, et qu'on « viendrait me chercher; je vois bien qu'on m'a « oublié. Je meurs de froid et de faim, et je ne « sais où aller. » Ce sergent se mit à rire de voir un prisonnier se lamenter de ce qu'il était libre, et touché de sa bonhomie, il le fit approcher d'un grand feu qu'on avait allumé dans la cour, lui donna du pain, de la viande et une bouteille de vin. Le paysan boit, mange et dort profondément, sans que le tumulte qui régnait autour de lui puisse le réveiller. Au point du jour le premier président arrive avec un grand cortége; on lui conte l'histoire du paysan qui dormait encore; on le réveille et on l'amène : « Mon ami, « lui dit le magistrat, comment t'appelles-tu? — « Monseigneur, je m'appelle Pierre Laval. — Et « d'où es-tu? — De Valvins, monseigneur, près « Fontainebleau.—Et pourquoi étais-tu en prison? « — J'avais répondu de trente francs pour mon « compère Morin; il n'a pas pu payer, ni moi « non plus, et on m'a mis en prison. » Le premier président dit à un de ses secrétaires : « Payez « les trente francs pour ce bonhomme, et qu'on « le mette en liberté. — Ah ! monseigneur ! vous « êtes bien bon; que de bonté, monseigneur!

Et tout d'un coup commençant à se lamenter : « Eh! mon dieu! qu'est-ce que je vais devenir?

« — Comment! on te dit que tu es libre et que « ta dette est payée. Tu peux retourner à Val- « vins. — Ah! monseigneur, comment voulez- « vous que je m'en retourne? je n'ai pas un sou? » Le premier président tire nn écu de six francs de sa poche : « Tiens, voilà pour ton voyage. » Le paysan se confond en remerciements, et le voilà qui se lamente encore : « Eh! mon dieu! mon « dieu! comment faire! et qu'est-ce que je vais « devenir? — Oh! oh! dit le premier président, « voilà un homme difficile à contenter! que te « faut-il donc? — Eh! monseigneur, comment « voulez-vous que je m'en aille à Valvins? on « m'a amené ici en charrette, et je ne sais pas « le chemin. » Le premier président, tout en riant de sa naïveté, dit qu'on le menât au port Saint-Paul, qu'on le fît embarquer, et qu'on payât sa route. « Va, mon ami, tu arriveras ce soir à Val- « vins. » Nouveaux remerciements d'abord, et puis nouvelles complaintes : « Ah! mon dieu! « mon dieu! qu'est-ce que je vais devenir? » Pour le coup, le premier président le crut fou. On lui demanda ce qu'il avait : « Hélas! ma femme « sait que je n'ai pas d'argent, et quand elle va « me voir, elle croira que je me suis sauvé; elle « aura peur. Je l'ai laissée grosse de huit mois, « monseigneur, elle fera une fausse couche. » Le premier président lui conseilla avec toute la bonté possible, de descendre chez un de ses voisins, et de faire prévenir sa femme, afin d'éviter toute

surprise, et il le renvoya enfin satisfait; « *mais* « (disait-il) *j'ai vu le moment qu'il faudrait le* « *ramener moi-même à Valvins.* »

Quoique les plaintes de ce bonhomme à chaque grace qu'on lui faisait, fussent plaisantes, on peut remarquer pourtant qu'elles avaient toujours une raison plausible. D'ailleurs il n'est point du tout extraordinaire qu'un paysan qui n'est sorti de son village que pour être mis en prison à Paris, s'y croie absolument perdu, et n'imagine aucun moyen d'en sortir.

Il paraît deux morceaux d'histoire fort intéressants, l'un sur les dernières révolutions de Pologne, l'autre sur le gouvernement de Portugal; celui-ci se distribue sans permission. Je n'ai pu encore lire ni l'un ni l'autre; j'aurai l'honneur d'en rendre compte à V. A. I. dans le premier cahier.

Le chevalier de Boufflers, célèbre par les agréments de son esprit, par ses talents, et par ses courses continuelles, celui à qui l'on disait en le rencontrant sur un grand chemin, *Monsieur le chevalier, je suis ravi de vous trouver chez vous*: ce chevalier, le plus errant de tous les chevaliers, est depuis quelques mois a Paris. Ses voyages et ses études ont beaucoup mûri son esprit qui avait passé d'abord pour plus agréable que solide; mais quoiqu'il ait appris le grec et lu les gros livres, il ne renonce pas aux petits vers. Il en fit au commencement de cette année pour

madame la maréchale de Luxembourg qui lui avait donné pour étrennes un chapelet. Il répondit que sur un chapelet on ne pouvait dire qu'*un Ave* et qu'il lui enverrait l'*Ave Maria*. En effet, il lui adressa ce couplet qui en est une parodie, sur l'air *de tous les capucins du monde*.

Je vous salue, ô mon amie!
De graces vous êtes remplie.
Le dieu du goût est avec vous.
Nos discours ne sont que louange
Pour vous et votre enfant si doux (1).
Adieu, j'ai parlé comme un ange.

Je me rappelle un couplet du même auteur, qui n'a jamais été imprimé, et qui a, ce me semble, de la grace et de la douceur, sur l'air *que ne suis-je la fougère?*

Tu disais qu'Adonis même
Ne pourrait m'ôter ton cœur.
Tu trouvais ton bien suprême
Dans l'excès de mon ardeur.
Tu me peignais la tendresse;
Hélas! c'est moi qui la sens.
Tu jurais d'aimer sans cesse;
C'est moi qui tiens tes serments.

---

(1) Madame la duchesse de Lauzun, distinguée par la douceur de sa figure et de son caractère, depuis duchesse de Biron, et sous ce nom conduite à l'échafaud, en 1794, par *les fondateurs de la liberté*.

Une chanson d'un genre fort différent est celle qu'on a faite sur *le Connétable* de M. Guibert. J'ai déja eu l'honneur de dire à V. A. I. que les changements que l'auteur avait faits à sa pièce, n'avaient pas réussi. Une femme d'esprit à qui on demandait ce qu'elle en pensait, répondit : *Je la trouve d'un changement affreux*. Voici les couplets.

Le connétable me plaît fort;
Comme on y rit! comme on y dort!
C'est une bonne pièce,
Eh bien!
Qu'on joue à nos princesses,
Vous m'entendez bien.

François premier est un faquin,
Angoulême est une catin;
Mais le dire à Versaille,
Eh bien!
Était une trouvaille,
Vous m'entendez bien.

Bourbon, pour les faire enrager,
Déserte en pays étranger;
Puis il leur fait la nique,
Eh bien!
Aidé de *la Tactique*,
Vous m'entendez bien.

Cette bagatelle est du chevalier de Narbonne.

La Tactique est l'ouvrage qui a fait connaître

M. Guibert. Je ne suis point juge de la partie militaire : à l'égard du discours préliminaire, il fut beaucoup vanté lorsqu'il parut; on crut y voir un air de hardiesse dont on sut bon gré à un jeune colonel qui avait besoin des ministres, et un enthousiasme militaire et national toujours fait pour réussir. Aujourd'hui en y regardant de plus près, on trouve que cette hardiesse n'est qu'une copie de nos philosophes, et que cet enthousiasme n'est guères que de l'égoïsme. Le style est plein de fautes et de mauvais goût; mais la cour et le grand monde se flattaient, il y a quelque temps, d'opposer un colonel, et ce qu'ils nommaient un *des leurs*, à toute la littérature.

LETTRE XL.

Un rhume violent qui m'a rendu pendant huit jours incapable de travailler, et une extinction de voix qui m'empêchait de dicter, ont retardé jusque aujourd'hui la lettre qui devait partir le quinze. V. A. I. me fera la grace de croire qu'il ne fallait rien moins qu'une impossibilité absolue pour suspendre le zèle qui m'anime à lui plaire et m'animera toujours. Ce retard du moins me met dans le cas de pouvoir l'entretenir de *Lorédan*, qu'on vient enfin de jouer après trois ans d'attente. Jamais chûte ne fut ni plus complète, ni plus ridicule, ni plus méritée. La pièce a été

accueillie d'un bout à l'autre avec de grands éclats de rire. Le fond en est absurde et le dialogue plat et trivial. En voici le sujet en peu de mots.

Almérini, sénateur vénitien, amoureux de la femme d'Ottobon, autre sénateur, et amoureux inutilement, imagine une vengeance atroce pour perdre la femme qu'il n'a pu séduire, et Ottobon qu'elle lui a préféré. Il vient à bout, par des lettres contrefaites et des domestiques corrompus, de persuader à Ottobon que sa femme lui est infidèle. Ottobon le croit et empoisonne sa femme. On vient d'enterrer la femme d'Ottobon, lorsque Lorédan leur fils arrive de Gênes, où il a été envoyé pour les intérêts de la république. Il faut observer que Lorédan est, ainsi que son père, membre du conseil des Dix, et par conséquent âgé au moins de trente-cinq ans, ce qui est l'âge prescrit par la loi : ainsi, en supposant que sa mère n'eût que quinze ans quand elle l'a mis au monde, elle en avait au moins cinquante lorsque son mari l'a empoisonnée par jalousie, et ce mari est un vieillard à cheveux blancs. Il faut avouer que l'amour atroce d'Almérini pour une femme qui a un fils de trente-cinq ans, et la jalousie d'Ottobon qui empoisonne sa femme après trente-cinq ans de mariage, sont des événements qui ne sont pas dans l'ordre commun; mais le parterre n'y a pas même fait attention, et ce n'est pas ce qui a fait tomber la pièce : en général on permet tout à l'auteur dans l'avant-

scène. Lorédan arrive pour voir porter sa mère au tombeau. L'état violent où il voit son père, lui donne des soupçons qui sont bientôt confirmés par l'aveu d'un domestique séduit, qu'Alménini a fait assassiner après s'en être servi pour tromper Ottobon. Ce domestique avoue tout en mourant. Almérini, pour achever sa vengeance, veut se porter lui-même pour accusateur d'Ottobon auprès du sénat, et le faire punir comme empoisonneur de sa femme. Lorédan furieux le prévient, le rencontre dans la place publique, et le poignarde à la vue de tout le peuple. On l'arrête, il est traduit devant le conseil des Dix, et ne voulant pas dire les motifs du meurtre qu'il a commis, de peur de déshonorer et de perdre son père, il est condamné comme assassin. Son père ne sait rien de mieux que de lui apporter du poison dans son cachot pour le soustraire au supplice, et son fils lui dit fort plaisamment qu'*il doit savoir comme on empoisonne*. Cependant le père, avant de donner du poison à son fils, en prend lui-même, et au moment où Lorédan est prêt à en faire autant, on vient lui apprendre qu'il a obtenu sa grace. Almérini qui était resté sans connaissance jusqu'à ce moment, a retrouvé la parole pour s'accuser lui-même et pour justifier Lorédan avant de mourir.

Ainsi Lorédan est sauvé, et Ottobon, en expirant, le marie avec une Léonore qui jusques-là a paru très-inutilement dans la pièce. Tel est

le plan de cet ouvrage, dont le sujet n'est susceptible d'aucun intérêt : ce sont des malheurs irremédiables. Toute la pièce est employée à développer les raisons qu'a eues Lorédan de commettre le meurtre, et ces raisons, le spectateur les sait dès le premier acte; ainsi il n'y a pas même de curiosité. Dans *OEdipe*, tout le nœud consiste, il est vrai, à développer la destinée de ce prince, mais cette destinée ne se développe que par degrés, et le malheur n'est au comble qu'au dernier moment; ainsi il y a la suspension nécessaire pour soutenir le spectateur. Ici on sait tout dès le premier acte, ce qui est le plus grand inconvénient de tout ouvrage dramatique, dont le but est d'attacher l'attention. A l'égard des détails, voici les seuls vers qui aient été applaudis; ils se trouvent dans le récit du meurtre, et Lekain les a joués avec une grande énergie.

.....Tremblant que mon bras égaré
N'eût atteint le cruel d'un coup mal assuré;
Craignant que, s'il respire, il ne vous déshonore,
Je retire le fer et le replonge encore.
Je le frappais sans cesse, et ma juste fureur
S'appliquait à trouver la place de son cœur,
De ce cœur odieux qui, brûlant pour ma mère,
Vous ravit votre épouse et vos vertus, mon père.
Je n'étais animé que par ces sentiments,
Et j'ai trop éprouvé combien dans ces moments,
On peut, lorsque d'un cœur la vengeance s'empare,
Oublier qu'on est homme, et devenir barbare.

Ces derniers vers ont du naturel et de l'intérêt; le reste est faible et long; mais c'est encore ce qu'il y a de mieux.

Je me suis enfin procuré un exemplaire du livre intitulé, *État présent du royaume de Portugal.* Il est mal écrit et l'on croit y reconnaître le style d'un militaire étranger; mais c'est l'ouvrage le plus instructif qui ait paru sur cette matière. Il y règne beaucoup de franchise, d'ordre et de clarté. On y prend une idée très-complète de la nation et du gouvernement, et des dernières révolutions du Portugal. On y voit un peuple abâtardi, pauvre, indolent, superstitieux, portant à l'excès la débauche et la jalousie; un commerce entièrement asservi aux Anglais; un militaire reprenant à peine quelque vigueur et quelque discipline sous des officiers étrangers; une cour tremblante, des grands opprimés, et dans ce fameux Carvalho, aujourd'hui comte d'Oyeras, un homme de génie qui seul peut être le restaurateur de cette nation dont il a été l'ame et l'appui dans ses dernières calamités; mais en même temps un ministre despotique, du caractère de Richelieu, implacable dans sa vengeance et sanguinaire dans sa politique. Les Anglais, protecteurs impérieux de cette nation, affectent un grand mépris pour elle et pour les Juifs qui en composent la moitié. *Que peut-on faire*, disait milord Tirawlay, *d'une nation dont une moitié attend le Messie, et l'autre attend le roi D. Sé-*

bastien, mort il y a deux cents ans? Ce même milord Tirawlay, ambassadeur d'Angleterre en Portugal, faisait un conte fort peu édifiant, mais d'un goût très-anglais, et que je crois sans conséquence, sur l'ordre *du Christ*, si étrangement avili en Portugal. — « Jésus-Christ, disait-il, « étant descendu sur terre dans le temps de la « fureur de la chevalerie, arriva à la cour de Bour- « gogne, et sollicita la Toison-d'Or qui lui fut « refusée. Le roi de France lui refusa de même « l'ordre de Saint-Michel. Arrivé en Espagne, il « crut pouvoir obtenir une croix dans un des « quatre ou cinq ordres qui dévastaient ce « royaume. Mais le roi d'Espagne ayant examiné « l'obscurité de ses titres et la légèreté de ses « prétentions, lui dit : vous ne pouvez prétendre « à aucun de mes ordres, parce que vous n'êtes « pas gentilhomme; mais allez trouver mon frère « le roi de Portugal; il en instituera un exprès « pour vous, où l'on recevra tous les gens sans « aveu et la lie du peuple. »

A l'égard de la littérature et des arts, voici comme l'auteur s'exprime : « Les lettres et la li- « brairie sont en fort mauvais état en Portugal, « quoique cependant ce peuple ait de l'esprit et « de la disposition; mais il a été fort long-temps « sans application; il l'est encore, et ce n'est que « depuis quelque temps que les jeunes seigneurs « commencent à se jeter dans la littérature. Ils « sont passionnés sur-tout pour Voltaire, Rous-

« seau et la nouvelle philosophie; presque tous « ces livres sont traduits en Portugais. Les plus « distingués parmi les jeunes Ridalzos, par leur « application, sont les deux comtes de Castel- « melhos; les deux Lavradio, marquis de Cascaes; « les comtes de Prado, Daponti et un nommé « Pinto; ils forment une petite société littéraire « fort estimable, qui a déja donné au public la « traduction du théâtre de Voltaire, de la Hen- « riade, d'Émile, de l'esprit des lois et de l'art « de la guerre du roi de Prusse. On traduit con- « tinuellement des livres de chirurgie et de mé- « decine. Peu-à-peu le goût se formera, et les « Portugais sortiront plutôt de l'ignorance que « leurs voisins les Espagnols. »

Un jeune homme plein de goût et d'esprit, M. Dureau, très-versé dans la littérature ancienne, et qui travaille à une traduction de Tacite, s'est amusé à traduire en vers quelques petites odes d'Horace, d'un style qui m'a paru agréable et facile malgré quelques fautes. En voici un échantillon. *O fons Blandusiæ*, etc.

O charmante Blandusie!
Toi dont le flot crystallin
Au crystal ferait envie,
Claire fontaine, demain
Fleur nouvellement cueillie
Embaumera ton bassin.
Demain ruisseau d'ambroisie
S'épanchera dans ton sein.

Chaque jour dans ma prairie
Bondit un chevreau mutin;
Ma main te le sacrifie.
Fils d'un père libertin,
Libertin lui-même, en vain
Fier de ses cornes naissantes,
Il médite tous les jours,
Dans ses ardeurs pétulantes,
Ses combats et ses amours.
Demain rougissant ton cours,
Son sang se mêle à ton onde.
Onde limpide et féconde,
Les étés étincelants
N'osent de leurs feux brûlants
Tiédir ton urne profonde.
Toujours sur tes bords heureux,
Et le bœuf laborieux,
Et la brebis vagabonde,
Trouve un frais délicieux.
Aussi je veux dans le monde
Rendre un jour ton nom fameux,
En chantant le *chêne vieux*,
Qui couvre le *rocher creux*
D'où jaillit ton onde pure,
Qui toujours coule et murmure.

LETTRE XLI.

La disette des matières et l'attente de quelques nouveautés ont retardé de deux ou trois jours l'envoi du premier de ce mois. Je voulais sur-tout

rendre compte à V. A. I. de la réception de l'archevêque d'Aix, qui devait être intéressante. Son discours a paru celui d'un homme d'esprit, vraiment attaché aux lettres et à ceux qui les cultivent. Il y a de bons morceaux, mais trop de vague dans les idées, trop de longueur et quelquefois trop d'entortillage dans les phrases. On a remarqué un trait heureux sur Louis XIV, *qui rétracta en mourant la grande erreur de son règne.*

Marmontel lut le même jour une épître sur l'éloquence. Il y a beaucoup à désirer dans la marche des idées qui semblent se croiser, et dans les principes qui souvent ne sont pas justes, dans le fond des choses souvent trop communes. Cet ouvrage devait offrir des résultats plus lumineux; mais il offre de beaux portraits et beaucoup plus de beaux vers que l'auteur n'en a fait jusqu'ici. Quoique la diction soit encore trop souvent prosaïque, négligée et vicieuse dans les constructions, cependant il a eu dans cet ouvrage plus de respect qu'autrefois pour l'harmonie et l'élégance, qu'auparavant il semblait mépriser. Les sociétés où il vit l'ont un peu corrigé sur cet article.

D'Alembert ferma la séance par l'éloge de l'abbé de Dangeau. Les ecclésiastiques et les grands se sont plaints des traits épigrammatiques qui, dans cette lecture, semblaient à tous moments pleuvoir sur eux. Il est sûr que d'Alembert paraît,

en vieillissant, contracter un peu d'humeur. Il a toujours eu en écrivant l'intention de l'épigramme; mais il s'y livre aujourd'hui plus que jamais. Il me semble pourtant qu'à mesure qu'on vit plus, on doit pardonner davantage.

Je me rappelle quelques vers de Marmontel, qui ont été fort applaudis. Il dit, en recommandant la simplicité dans l'éloquence:

Et que la majesté *soit son seul* vêtement.

L'idée et l'expression sont fort belles; c'est dommage que *soit son seul* blesse trop l'oreille, que l'auteur a toujours trop négligée.

Ailleurs il peint Massillon qui dans son *Petit Carême*,

Parlait si doucement à l'oreille des rois.

Le portrait d'un rhéteur du barreau, d'un déclamateur vénal,

Qui se croit véhément et n'est que forcené,
Charlatan maladroit, dont l'impudence extrême
Donne l'air du mensonge à la vérité même.

a été accueilli avec d'autant plus de vivacité que tout le monde y a reconnu Linguet.

On vient d'élire Colardeau à la place que le duc de Saint-Agnan a laissée vacante à l'académie française. Sa santé est dans un état si déplorable, qu'on doute s'il sera en état de se faire recevoir, et qu'on craint qu'il ne meure, comme le Tasse, avant son triomphe. C'est un homme de

mœurs très-douces, né avec un talent fort aimable pour la poésie. La traduction de la *lettre d'Héloïse* a été l'essai et le chef-d'œuvre de ce talent qu'il n'a pas appliqué depuis à des sujets heureux, et qui en général paraît consister dans la tournure et l'harmonie des vers, bien plus que dans les idées dont il semble trop dépourvu. Au surplus, il nous promet un recueil des différents morceaux qu'il a publiés.

M. de la Ferté, intendant des menus, vient de donner au public un abrégé de la Vie des Peintres : c'est un ouvrage utile et instructif.

L'abbé Baudeau, l'un des arcs-boutants de l'école économique, l'un des maîtres de *la science*, a imprimé les deux premiers volumes des *Économies royales* de Sully, avec des observations dont le but est d'établir la nécessité de réprimer les abus de l'administration fiscale : ce livre est celui d'un bon citoyen. On en peut dire autant d'une brochure qui a pour titre : *de la Jurisdiction des droits féodaux*, et dont l'objet est de montrer que les habitants des campagnes sont gratuitement foulés par de vieilles exactions seigneuriales qui ne sont d'aucune utilité aux seigneurs, et qui auraient dû être abolies avec l'ancienne féodalité. Il s'appuie sur ce grand principe, que les seigneurs n'ayant plus les mêmes devoirs à remplir qu'autrefois, n'étant plus obligés de mener à leurs dépens leurs vassaux à la guerre, ne doivent plus jouir des mêmes priviléges qui les exemptaient de payer comme

le peuple paie, et qui leur attribuaient une foule de petits droits tyranniques qui accablent le vasselage. Ces principes sont très-conformes à l'esprit du gouvernement actuel, qui en supprimant les corvées, les bannalités, les droits de main-morte et autres servitudes personnelles, songe à soulager le peuple en mettant sur les nobles une partie des charges qu'il portait. Mais le parlement, toujours opposé au contrôleur-général, a fait brûler avec les qualifications les plus injurieuses, cette brochure écrite du ton le plus honnête et le plus respectueux pour le trône. L'avocat-général Seguier a fait un requisitoire emporté, peu digne d'un magistrat aussi éclairé que lui. Cette conduite violente et passionnée a révolté les ministres et tous les honnêtes gens. Le conseil du roi va casser par un arrêt celui du parlement.

Mademoiselle Contat et mademoiselle Vadé (cette dernière est fille naturelle de Vadé, le poëte des halles et de l'ancien Opéra-Comique) ont débuté au Théâtre-Français dans les rôles de princesses; la première avec une charmante figure, peu de voix et peu de talent (1); l'autre beaucoup moins jolie, et avec encore moins de dispositions. On va jouer *Abdolonyme*, pastorale, imitée de la pièce de Métastase, *il Re Pastore* : l'auteur est M. *Collet* de Versailles, qui a traduit de Métastase

(1) Pour la tragédie, oui; elle en a montré depuis un fort grand pour la comédie.

l'*Isola disabitata*, dont il a fait l'*Ile déserte*, petite pièce restée au Théâtre-Français.

LETTRE XLII.

Les comédiens français ont joué *Abdolonyme*, pastorale héroïque, imitée de Métastase. L'ouvrage italien est froid : l'imitateur français est fade et affecté. La pièce, dont le sujet, connu sans doute de V. A. I., est un berger de Sidon mis sur le trône par Alexandre, n'a eu aucun succès sur notre théâtre, et n'a été jouée que deux fois.

Les comédiens italiens ont donné *le Lord supposé*, qui n'a pas eu plus de succès, et qui n'a été joué que deux fois. Les paroles et la musique sont également mauvaises, et ne méritent pas qu'on en rende un plus grand compte à V. A. I., qui d'ailleurs a pu en lire une courte analyse dans le Mercure.

Il va paraître un ouvrage de l'abbé de Condillac sur les matières qui occupent aujourd'hui tous les esprits, *le Commerce et le Gouvernement*. Tel est le titre de ce livre dont j'aurai l'honneur d'entretenir V. A. I. dans ma première lettre.

Fréron est mort le 10 de ce mois ; il avait la goutte depuis long-temps. On lui a annoncé, comme il sortait de table, la suspension du privilége et du débit de ses feuilles, ordonnée par

le garde-des-sceaux, parce que Fréron ne payait point les pensions dont on avait chargé son journal. Cette nouvelle imprévue l'a vivement frappé; il a voulu parler, sa voix s'est éteinte, ses yeux sont devenus fixes; on a appelé du secours, il était mort. Il a expiré entre les bras de l'abbé de Verteuil et de l'abbé de Fontenai, deux ex-jésuites qui depuis long-temps travaillaient à ses feuilles. Le privilége est accordé à la veuve, et les feuilles seront faites à-peu-près comme elles l'étaient, c'est-à-dire par son fils, jeune homme de dix-huit ans, et par les deux coopérateurs que je viens de nommer.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais entretenu V. A. I. de ce journaliste qui a été de tout temps le plus furieux et le plus acharné de mes ennemis. Je lisais très-rarement ses feuilles, et j'avais droit de mépriser sa personne. Ce serait l'occasion de considérer un moment le rôle qu'a joué pendant trente ans dans la littérature cet homme si malheureusement célèbre. Je me crois capable de le juger sans partialité, parce que je n'ai jamais cru que nous eussions rien à nous disputer. J'écarterai les satires qui ne sont des arguments que pour la haine, et franchement je méprise assez l'écrivain pour ne pas haïr l'homme. Mais V. A. I. permettra que je remette cet article à la prochaine fois.

LETTRE XLIII.

Malgré l'affluence des nouvelles qui se présentent en ce moment, il faut pourtant remplir l'engagement que j'ai pris avec V. A. I., et entrer dans quelques détails sur l'auteur de l'*Année littéraire*.

Il avait été élevé chez les jésuites, et ensuite régent de sixième dans leur collége; il en était sorti comme d'autres pour qui ce n'a point été un sujet de reproche, et s'était associé avec l'abbé Desfontaines qui travaillait alors à un journal intitulé *Observations*. Cet abbé, qui avait été jésuite lui-même, avait de l'esprit et des connaissances littéraires; c'était d'ailleurs un écrivain médiocre, un critique passionné et un faible traducteur. Fréron fit ses premières armes sous lui, et travailla même, dit-on, à sa traduction de Virgile, qui a eu long-temps dans le monde une réputation acquise dans les colléges, et qui n'en a plus aujourd'hui, depuis qu'on a donné de meilleurs modèles et de meilleurs principes, et qu'on a fait voir que la poésie de Virgile s'anéantissait sous la prose glaciale de l'abbé Desfontaines. A la mort de cet abbé que ses querelles avec M. de Voltaire avaient rendu célèbre, Fréron se porta pour son successeur, et débuta vers l'an 1748 avec beaucoup de succès. Les ouvrages périodiques si mul-

tipliés depuis, étaient alors assez rares en France: il n'y avait guères que le Mercure et le Journal des Savants. Le Mercure était en possession de louer tout, et le Journal des Savants n'était fait, comme il l'est encore, que pour très-peu de lecteurs. Un ouvrage de pure critique devait donc être fort goûté; il fournit des jugements à l'ignorance, des armes à la malignité et à l'envie, des consolations à la médiocrité. Dans les provinces sur-tout, les bourgeois qui lisent sont fort aises que quelqu'un se charge de leur indiquer quelles nouveautés il faut faire venir de la capitale, et ce qu'il en faut penser. Les tragédies de Marmontel furent la première pâture dont s'engraissa Fréron. Le hasard a fait tomber en mes mains quelques-unes des feuilles de ce temps-là; elles sont un peu différentes de celles qu'il a faites depuis. Le ton est moins indécent et moins grossier; il y a plus de discussion et moins d'injures. La critique de détail avait beau jeu sur les pièces de Marmontel qui écrivait fort mal en vers, et cette critique avait le mérite piquant de s'exercer sur des ouvrages qui avaient joui d'un succès passager. Les feuilles, d'abord sous le titre de *Lettres de la Comtesse*, et ensuite sous celui d'*Année littéraire*, eurent un débit prodigieux. Fréron gagna pendant plusieurs années plus de vingt mille livres par an. Ce n'est pas que dans le temps même de cette vogue il eût jamais bien écrit: on n'a jamais trouvé dans ses feuilles, ni cette aménité

de ton qui tempère et adoucit la censure, ni cette finesse de goût qui la fait pardonner, ni ces discussions instructives semées de principes féconds et lumineux, ni cette flexibilité de style qui se plie à tous les sujets, qui s'élève, quand il le faut, à la plus grande hauteur, et descend avec agrément jusqu'au plus frivole badinage: c'est ainsi que devrait être fait un bon journal, et j'avoue que ce ne peut jamais être l'ouvrage que d'un écrivain très-supérieur à cette besogne. Fréron au contraire a toujours écrit ou en homme de collége qui prodigue les figures d'une rhétorique triviale, ou en bel-esprit de café qui ne connaît point la bonne plaisanterie, ou en satirique emporté qui n'a plus rien à ménager ni pour les autres ni pour lui-même. J. J. Rousseau, qu'il a tant loué depuis que le Genevois s'est brouillé avec les philosophes, fut long-temps l'objet de ses plus violentes invectives; il le traita avec le dernier mépris, et comme le dernier des écoliers. A l'égard de M. de Voltaire et de tous les philosophes qui marchent à sa suite, on sait à quels excès il s'est porté. Les autres s'étaient laissé injurier: M. de Voltaire exerça dans l'*Écossaise* une vengeance d'autant plus terrible que le public la partagea. Dès ce moment, la tête a tourné à Fréron; il ne se soutenait plus que par des scandales, et ces scandales même commençaient à fatiguer. On se dégoûtait de cette monotonie d'injures toujours attachées aux mêmes

noms, et qu'on savait par cœur dès la première ligne. Les coopérateurs qui sous-travaillaient ses feuilles, l'abbé de Laporte, Marin, Fontanelle et vingt autres n'étaient pas capables de faire valoir une marchandise décréditée. La querelle des philosophes lui avait offert une ressource momentanée; il en prit occasion de s'ériger en défenseur de la religion, mais non pas de manière à la faire respecter, ni à défendre ses feuilles contre le dégoût et l'ennui des lecteurs. Pendant les sept ou huit dernières années de sa vie, ses feuilles qui ne lui valaient plus que six à sept mille livres, et qui étaient chargées de quatre mille livres de pensions, ne pouvaient plus suffire à sa subsistance. Il n'était soutenu que par des secours étrangers, fournis par des hommes qui ne s'apercevaient pas que son nom pouvait décrier la meilleure cause. Aussi l'archevêque de Paris se trouve-t-il pour neuf mille francs dans la banqueroute de Fréron, qui meurt endetté, dit-on, de plus de quarante mille livres. Ce dérangement peut tenir à une grande facilité de caractère que lui attribuent ceux qui le connaissent, et qui ne s'accorde pas avec l'ordre et l'économie, mais bien avec des goûts dispendieux et même ruineux. Les pensions qu'il payait dans les derniers temps avaient achevé de l'accabler, et j'ose croire que c'était une injustice. Il faut laisser à un homme le produit de son métier, quel qu'il soit. L'exemple de Fréron est une leçon pour quiconque croira

pouvoir, avec quelque esprit et quelque littérature, se déclarer impunément l'ennemi des talents. On commence par une sorte de dénigrement qu'on peut se justifier à un certain point; mais bientôt par l'habitude de décrier ce qui est estimable, on va s'avilissant de plus en plus. On finit par s'aveugler tout-à-fait, ou bien on prend le parti plus lâche de mentir sans cesse à soi-même et aux autres. On ne rougit plus de rien, et l'on s'accoutume au mépris public. J'ai vu vingt fois ceux que Fréron louait le plus, se défendre d'être ses amis, et rougir de le voir. Il a vécu long-temps dans cette espèce de proscription sociale, et il est mort insolvable : ce n'était pas la peine d'être méchant pendant trente ans.

Si V. A. I. lisait quelquefois ses feuilles, elle a pu voir que j'étais un de ceux qu'il honorait de sa plus furieuse haine. Ce n'était pas seulement ma liaison intime avec M. de Voltaire qui m'avait attiré cette haine; je dois convenir que je l'avais méritée de bonne heure. J'étais encore au collége, quand je dînai avec lui chez M. Dorat, qui était dès ce temps-là un de ses protégés. *L'Écossaise* n'avait point encore paru; mais j'avais lu quelques feuilles de l'*Année littéraire* qui m'avaient révolté. La jeunesse ne dissimule rien : je ne lui cachai pas tout le mépris (1) que

(1) « Vous aviez tort : c'était vous rendre agresseur très-gratuitement, et à quel titre ! Quelle plus grande offense que

en plus d'un endroit a vieilli même pour les Anglais, au point d'être devenu obscur. Comme nous n'avons point d'autre version de Shakespear, c'est toujours une entreprise utile : il serait à souhaiter seulement qu'elle eût été exécutée avec plus de jugement, et qu'elle n'eût pas été faite dans l'intention de rabaisser les plus grands dramatiques français.

Il paraît un roman nouveau, ouvrage posthume de madame de Tencin, intitulé *Anecdotes du régne d'Édouard II*, roi d'Angleterre. Madame de Tencin n'en a fait que les deux premières parties; madame Élie de Beaumont a suppléé la troisième. Il y a de l'intérêt dans les caractères et les situations de ce roman; les deux premières parties sont écrites avec élégance, et l'on y trouve avec plaisir ces détails de passion et d'amour dont les femmes parlent toujours avec une sorte de charme qui passe de leur ame dans leur style. La troisième partie n'est pas à beaucoup près aussi-bien écrite, on sent que c'est une main tout-à-fait différente; mais les caractères annoncés dans la première partie sont soutenus dans la troisième, et les événements se dénouent à-peu-près aussi-bien qu'il était possible en travaillant sur un plan donné.

Madame de Tencin, amie célèbre de Fontenelle, de Lamotte, de Marivaux, de M. de Pont-de-Veyle, etc. est auteur de plusieurs romans très-estimés, du *Siége de Calais*, des *Malheurs de*

l'amour, du *Comte de Cominges* : ce dernier est d'un grand intérêt, et M. d'Arnaud en a fait un bien mauvais drame.

Laujon vient de faire imprimer le recueil de ses chansons, sous le titre d'*A-propos de société et de la folie*. Peut-être ce titre même devait-il l'avertir qu'il ne fallait pas tout imprimer. Les *à-propos* sont perdus le plus souvent pour le lecteur, et la plupart des chansons de Laujon sont dans ce cas; mais il y en a d'assez jolies, sur-tout dans le genre grivois, le plus facile de tous, quand il n'est pas porté à la perfection de Collé.

Il existe des *Lettres Chinoises* de M. de Voltaire; mais je n'ai encore vu personne à Paris qui les eût. Ces brochures qu'on a sans peine aux frontières, pénètrent plus tard dans la capitale.

M. Dureau, jeune littérateur dont j'ai déja eu l'honneur d'entretenir V. A. I., a donné la traduction du traité de Sénèque *sur les bienfaits*. Elle a un grand défaut, c'est de n'être pas écrite d'un style analogue à celui de l'original. La diction coupée et concise de l'auteur latin, ses antithèses et sa manière de replier sa pensée sous plusieurs formes, peuvent n'être pas un fort bon modèle; il s'en faut; mais il fallait la montrer avec ses agréments et ses défauts. Le style arrondi, lié et affectueux du traducteur, ne donne point du tout l'idée de Sénèque, et souvent même il traduirait beaucoup mieux en suivant les tournures du texte latin dont il s'écarte très-volon-

tiers. Son discours préliminaire développe un peu longuement de bons principes de traduction déja prouvés, et la diction annonce un homme qui est capable d'écrire. Mais après avoir manqué Sénèque, je doute qu'il attrape Tacite.

Je crois avoir eu l'honneur de parler déja a V. A. I. des lettres du feu pape Ganganelli. Beaucoup de personnes très-éclairées ont élevé des doutes sur leur authenticité, doutes que n'a pas dissipés la nouvelle édition de ces lettres, où l'on se contente de rectifier quelques fausses dates. Voici quelques-unes des objections que l'on fait contre leur authenticité.

1° En parcourant ce recueil, on voit évidemment qu'il a été composé par un auteur qui fait un livre, et qui a sans cesse la postérité présente à son esprit.

2° Au moment d'entrer au conclave en 1769, Ganganelli écrit à un religieux qu'il a été obligé de prendre un conclaviste français. Or il est évidemment faux que le cardinal Ganganelli eût choisi un conclaviste français le 9 février 1769 : les cardinaux italiens ne donnent jamais ce titre aux abbés français, parce qu'ils sont obligés d'attester par serment que leur conclaviste leur est attaché en qualité de commensal depuis six mois. Ils accordent aux ecclésiastiques français des places de *Scutor*, de *Dapifer*, qui donnent les mêmes priviléges, et le cardinal de Ganganelli ne choisit pour *Scutor* M. l'abbé de la Féronais.

actuellement évêque de Bayonne, que la veille de son élection à la papauté. Il est d'ailleurs bien certain que les abbés français ne pouvaient pas être arrivés à Rome au moment de l'ouverture du conclave, puisqu'on ne savait pas encore à Paris la nouvelle de la mort de Clément XIII.

3° En 1752, le pape Ganganelli invite un voyageur qui part pour Naples, à visiter les ruines d'Herculanum, et toute l'Europe sait qu'on n'a commencé qu'en 1758, par ordre du roi actuel d'Espagne, qui était alors roi de Naples, ces fameuses excavations qui ont attiré tant d'étrangers en Italie.

4° En 1756, le pape Ganganelli parle avec éloge des poésies de Gessner, et Gessner n'avait encore rien donné au public avant la fin de l'année 1756.

5° Le pape Ganganelli dit en 1753, qu'il a tous les jours un essaim de jeunes voyageurs dans sa cellule, et cependant il paraît prouvé qu'à cette époque le pape Ganganelli n'était encore connu de personne.

6° En 1759, Ganganelli parle des deux premiers volumes de M. de Buffon, comme d'un ouvrage très-nouveau que l'abbé Lunay lui a envoyé, et il est constant que l'*Histoire naturelle* était alors répandue dans toute l'Europe depuis plus de quatre ans.

7° On a inséré dans ce recueil un billet que le pape Ganganelli écrivit au cardinal M.... pour

lui demander grace en faveur d'un domestique chassé de son service. A qui persuadera-t-on qu'un cardinal conserve pendant plus de vingt ans un billet écrit par un moine alors obscur, sur un objet si peu important? Cette conjecture ne peut pas être vraisemblable, à moins qu'on ne suppose que le cardinal prévoyait dès-lors la future élévation de Ganganelli.

8° L'éditeur prétend prouver l'authenticité des lettres par la comparaison qu'on peut en faire avec les Brefs; mais il est démontré que les Brefs sont infiniment au-dessous des lettres, et qu'ils n'ont pas été écrits par la même main.

Au reste, si ces considérations ne sont pas décisives, l'éditeur a un moyen bien facile pour y répondre; c'est de déposer les originaux dans une bibliothèque publique, et on doit lui en proposer le défi de la manière la plus pressante. Les meilleures lettres de ce recueil sont écrites à un jeune homme pour le ramener de ses égarements, à un nouvel évêque sur les devoirs de l'épiscopat, à un religieux sur les devoirs des confesseurs des princes souverains, à un orateur sur l'oraison funèbre de Benoît XIV, et sur le panégyrique de saint Paul.

LETTRE XLIV.

On n'avait que trop bien prévu, lorsqu'on élut Colardeau, qu'il ne vivrait pas assez pour arriver au jour de sa réception. Il est mort le 7 de ce mois; il travaillait encore à son discours le jour de sa mort; une hydropisie de poitrine l'a suffoqué. Il est sans exemple dans les fastes académiques, qu'un homme élu ait été ainsi prévenu par la mort, avant de venir prendre sa place. C'est descendre dans le tombeau, une couronne à la main. Colardeau avait reçu la sienne avec bien de la joie, et cette joie même, pendant quelques jours, avait paru ranimer ses forces. Il écrivit à l'académie une lettre pleine de sensibilité; mais le dernier effort de sa vie a été de sentir son bonheur, et il ne lui a pas été donné d'en jouir.

Celui qui le remplacera aura deux éloges à faire, le sien et celui du duc de Saint-Agnan ; c'est double besogne.

La rentrée des spectacles n'a rien produit encore de nouveau. On attend à l'Opéra l'*Alceste* de Gluck, et aux Français l'*École des Mœurs*, comédie en cinq actes, que l'on dit être de M. Fenouillot de Falbaire.

L'édition posthume des œuvres de Piron vient de paraître en sept volumes; il y en a trois

d'opéras-comiques, composés jadis pour le théâtre de la foire, et dignes du théâtre de Gilles. Le seul qui soit un peu plus passable est celui de *la Rose*, dont l'allégorie est un peu libre, et dont quelques détails sont gais. Tout le reste n'est pas plus lisible que ses poésies mêlées, qu'on peut ranger généralement parmi ce qu'il y a de plus mauvais dans notre langue, si on en excepte cinq ou six épigrammes connues depuis long-temps, et deux petits contes dont le fond est peu de chose, mais qui sont écrits avec une concision travaillée. D'ailleurs de tout cet énorme fatras, rien n'était digne des regards de la postérité que la *Métromanie*. Mais M. Rigoley, jaloux des fonctions d'éditeur, a flatté long-temps la vieillesse de Piron, pour avoir le droit de déshonorer sa mémoire après sa mort, en *qualité* de légataire universel de ses manuscrits. Car n'est-ce pas déshonorer un homme autant qu'on le peut, que de rassembler une foule de mauvais ouvrages oubliés, et de mettre au jour des méchancetés long-temps obscures? En effet, cette édition ne donne pas meilleure idée du caractère de Piron que de son esprit, et je n'en juge pas ainsi par quelques mauvaises épigrammes où il m'a fait l'honneur de m'associer à M. de Voltaire, et qui ne m'ont point du tout offensé. Je rends compte de ce qu'ont éprouvé tous les honnêtes gens qui croyaient Piron un assez bon-homme, quoique en lui attribuant de

la malice dans l'esprit. Des gaietés, des plaisanteries ne prouvent pas un mauvais cœur; mais dans ce gros recueil que nous devons à M. Rigoley, l'envie la plus envenimée et la haine la plus aveugle contre M. de Voltaire, se présentent à toutes les pages, en prose et en vers détestables. Tout lecteur délicat est blessé de la lâcheté des moyens dont l'auteur ne rougit pas de se servir. On lit au haut d'une page ces propres mots : « Après la défense de jouer Mahomet, M. de « Voltaire *s'étant laissé aller à des paroles peu « mesurées, fut obligé de s'enfuir à Bruxelles, « sur quoi je fis l'épigramme suivante.* » L'épigramme est infâme; mais pouvait-elle l'être plus que le titre? Quel sujet d'épigramme que la proscription qui accable un homme de génie! La rivalité ne doit-elle pas être plus noble? Mais aussi Piron n'était pas fait pour être le rival de M. de Voltaire : sa grande erreur était d'avoir cru l'être, lorsque *Gustave* parut et réussit à côté de *Zaïre*. Mais il y avait dès-lors autant de différence entre les deux auteurs, que le temps en a fait voir depuis entre les deux ouvrages.

A l'égard de la prose de M. Rigoley dans le discours préliminaire et dans la vie de Piron, elle est plate, niaise, et quelquefois à peine française. Il raconte quelques aventures de Piron assez plaisantes et que tout le monde savait, mais du ton d'un homme qui dit gravement de petites choses. Il déclame beaucoup contre la

musique italienne, contre la philosophie, contre les drames, contre la bonne compagnie, et ce que l'on voit clairement, c'est qu'il est fort étranger à toutes ces choses-là. J'avoue que je ne me puis résoudre, à moins d'un ordre particulier, à mettre parmi les livres destinés à V. A. I. sept gros volumes dans lesquels il n'y a rien à lire que la *Métromanie* et quelques vers.

M. de Voltaire m'a envoyé une copie d'une lettre charmante qu'il a eu l'honneur d'écrire au roi de Prusse (1), et qui remplira très-heureusement le vide des nouvelles littéraires, etc.

LETTRE XLV.

Les avis sont partagés sur *Alceste*. Comme le moment de la nouveauté est toujours celui de l'enthousiasme et du dénigrement, on dit, ce me semble, de cet opéra trop de bien et trop de mal. Les partisans outrés de Gluck le trouvent divin, et le bailli du Roulet, qui a parodié en français les paroles de l'ouvrage italien de Calsabigi, dit en propres termes, dans la préface d'*Alceste*, que la musique de cette pièce est *la plus énergique, la plus passionnée, la plus théâtrale qu'on ait jamais entendue sur aucun théâtre de l'Europe.* J'avoue que je suis bien éloigné d'être

(1) Elle est imprimée dans l'édition posthume de Kehl.

de cet avis; je trouve cet ouvrage très-inférieur à *Orphée* et à *Iphigénie;* mais je ne dirai pas brutalement comme les ennemis de Gluck, que c'est un opéra plat et ennuyeux. Il y a de très-beaux morceaux et sur-tout de grands effets d'harmonie. L'invocation des prêtres d'Apollon au premier acte, l'air que chante Alceste à la fin du second, le chœur des enfers au troisième, *Caron t'appelle*, m'ont paru d'une grande beauté, et ont produit un grand effet; mais quant à l'ensemble de l'ouvrage, s'il m'est permis de dire mon avis, non pas comme un artiste, mais comme un amateur qui rend compte de l'impression qu'il a éprouvée, voici ce qui m'en est resté. D'abord la monotonie de la musique, qui n'est guère qu'une lamentation éternelle; c'était une difficulté que la médiocrité du poëte offrait au génie du musicien, et qu'il n'a pas vaincue; il l'avait parfaitement vaincue dans *Orphée*, mais on n'est pas toujours également heureux. Ensuite la musique des scènes m'a paru dénuée de chant; presque point d'airs d'expression, et quantité de choses communes et mesquines. Dans la grande scène où Admète et Alceste se disputent à qui doit mourir, on attend des effets de pathétique, des airs qui déchirent, des morceaux comme le fameux duo d'Orphée, *Quels tourments insupportables*, etc. On ne trouve rien dans toute la longueur de la scène que cette espèce de récitatif qui n'est qu'une déclamation mesurée, et qu'il faut employer le

moins qu'il est possible, parce qu'il est inférieur à la déclamation naturelle, et qu'il faut toujours le relever par de grands morceaux de musique. On a dit de celle d'*Alceste* un mot que je trouve assez juste : *c'est de la musique en prose.* C'est qu'en effet il n'y a pas assez de poésie, assez d'invention, de richesse. J'avoue que le seul air de *la Colonie*, *Oui, je pars au désespoir*, me paraît supérieur en ce genre à tout l'opéra d'*Alceste* : au reste, il est jusqu'ici médiocrement suivi. A la troisième représentation la salle n'était pas pleine à beaucoup près comme elle l'était à la trentième d'*Iphigénie* ou d'*Orphée*. On va faire des changements dans le troisième acte, et amener Hercule pour faire le dénouement, au lieu d'Apollon qui ressuscite Alceste ; mais cette correction ne peut pas influer beaucoup sur le sort de cet opéra. Quant aux airs de danse, on convient généralement qu'ils ne valent rien. Au reste, s'il était possible qu'un opéra intéressât comme une tragédie (ce que je ne crois point du tout), il faudrait donner, comme au Théâtre-Français, la grande et la petite pièce, une tragédie-opéra pour la musique, et un opéra-ballet pour la danse.

Les Lettres chinoises et indiennes de M. de Voltaire, ne contiennent que des réflexions déja connues sur la philosophie et la théologie des Chinois et des Indiens, mais toujours écrites avec cet agrément qui ne l'abandonnera jamais. Il a

joint à ce morceau plusieurs pièces imprimées ailleurs, comme une lettre à l'abbé d'Olivet sur le goût, et quelques pièces qui lui ont été adressées, ou qui sont relatives à lui.

Mademoiselle Dumesnil vient enfin de quitter le théâtre, douze ans trop tard; elle avait survécu à son talent, mais non pas à sa réputation qui ne mourra pas. Le dernier rôle où elle ait fait briller encore des étincelles de ce talent qui s'éteignait, a été celui de Marguerite dans la tragédie de *Warwick*, en 1763. Depuis ce temps on pouvait le plus souvent dire d'elle : *Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même.* Cette actrice a fait voir ce que peut le pathétique, et combien il peut excuser de défauts, ou suppléer de qualités. Elle n'a jamais eu ni voix, ni figure, ni noblesse; elle laissait tomber de très-beaux détails dans tous ses rôles; mais dans les mouvements de l'ame, elle avait une énergie et une vérité qui enlevaient les suffrages. Beaucoup de gens la préféraient même à la célèbre Clairon, qui a montré le talent le plus parfait qui ait jamais illustré la scène.

Je n'ai pas le courage d'entretenir V. A. I. d'un nouveau *Journal des Spectacles*, écrit du style d'un porteur de chaise, où l'on dit beaucoup de mal de Lekain, notre plus grand acteur, et dont l'auteur, fort obscur et fort ignoré, paraît vouloir se signaler par des scandales; ni d'un nouveau *Journal des Dames*, composé par M. Mer-

cier, où l'on dit beaucoup de mal de Racine, et beaucoup de bien de nos drames en prose. Toutes ces insipides futilités ne sont pas dignes d'occuper les regards de V. A. I., à qui je m'efforce de ne présenter que des objets qui méritent de fixer au moins un moment son attention. Les journaux de toute espèce sont actuellement la grande ressource de la petite littérature, parce que c'est tout ce qu'il y a de plus aisé à faire.

On a imprimé un *Essai sur le Monachisme*, sans nom d'auteur, mais qui est connu pour être de Linguet. Ce sujet, traité par un bon esprit, aurait pu être fort piquant et très-philosophique; mais ce n'est qu'un relevé fort sec et assez mal écrit, de quelques faits historiques sur l'établissement des ordres religieux; nul résultat, point de vues, et point de style. L'auteur, qui en a vu le peu de succès, prend le parti de publier que c'est un croquis fait il y a quinze ans, qu'on a imprimé sans sa participation, et il annonce qu'il travaille aujourd'hui sérieusement à une véritable *Histoire du Monachisme* : il se pourrait que cette *Histoire* ne fût encore qu'un *Essai*.

Poinsinet de Sivri, poëte très-médiocre, auteur de quelques tragédies oubliées, mais littérateur instruit et laborieux, vient de faire paraître le huitième volume de sa traduction de Pline le naturaliste. Quoique cet auteur soit souvent intraduisible, et qu'il ait même des choses que personne n'entend bien, cette version est une en-

treprise utile et estimable. M. de Malesherbes, dans le temps qu'il présidait à la librairie, avait engagé plusieurs gens de lettres à faire des recherches sur cet auteur. Ces manuscrits font partie de l'ouvrage de M. de Sivri, et suffisent pour lui donner du prix. Je me propose de mettre ce livre parmi ceux de V. A. I., lorsqu'il sera complet.

LETTRE XLVI.

A mesure que les comédiens français purgent leur répertoire de nouveautés, on s'aperçoit de plus en plus de quelles ordures il était composé, et combien sont misérables toutes ces pièces dont la liste étalée dans leur foyer arrête depuis plusieurs années le peu d'ouvrages distingués que le public peut attendre avec intérêt. *L'École des mœurs* qu'on a jouée dernièrement, a été huée depuis un bout jusqu'à l'autre : *Monstrum nullâ virtute redemptum à vitiis.* C'est une production au-dessous de toute critique, et très-indigne qu'on en rende compte. Il est véritablement indécent qu'on représente de pareilles pauvretés sur un théâtre illustré par tant de chefs-d'œuvre. Rien n'est plus facile sans doute, et rien aussi n'est plus excusable que de se tromper sur le choix d'un sujet, sur l'effet d'un drame, sur les combinaisons d'un plan, et ces fautes ont été celles de nos plus grands maîtres. Mais, comme on a

très-bien dit, *il y a des sottises qu'un homme d'esprit ne peut pas dire.* Dans des ouvrages mêmes qui ne sont pas susceptibles de succès, il doit se trouver au moins le degré de mérite qui peut servir d'excuse à l'auteur, et donner l'espérance qu'il fera mieux une autre fois. Au contraire, voilà depuis quelques années une foule de nouveautés qui n'annoncent rien que la privation de tout talent dans les auteurs, de tout jugement dans les comédiens, et la décadence prochaine de la scène française. M. de Falbaire, auteur de l'*École des mœurs*, avait fait, il y a quelques années, *l'Honnête criminel*, titre ridiculement contradictoire, car il est impossible d'être *honnête* et *criminel;* et en effet, le héros de sa pièce, jeune homme très-vertueux, qui se met à la chaîne à la place de son père condamné aux galères pour cause de religion, est un *honnête* galérien, et n'est rien moins que *criminel.* La pièce d'ailleurs qui dans le temps fit quelque bruit à cause de l'utile moralité et de la belle leçon qui faisaient le mérite du sujet, est platement écrite, et l'auteur avait étouffé autant qu'il avait pu l'intérêt de l'action principale sous un épisode aussi embrouillé qu'insipide.

Ce qu'il y a de plus curieux à retenir sur cette nouveauté si malheureuse, c'est la réponse de Lekain à la reine qui lui demandait comment faisaient les comédiens pour recevoir de si mauvaises pièces : *Madame, c'est le secret de la comédie.*

On continue *Alceste* à l'Opéra, avec un nouveau dénouement qui ne la rend pas meilleure, un médiocre succès de représentations, et une extrême diversité d'opinions, qui tiennent aux différents partis; car il y a des sectes en musique comme dans tout le reste.

V. A. I. lira avec plaisir un ouvrage fort agréable, intitulé, *Théorie des Jardins*, qui vient de paraître ces jours-ci. S'il avait été publié plutôt, je l'aurais joint à une quarantaine de volumes qui viennent de partir; mais il fera sûrement partie du second envoi de livres pour V. A. I., qui aura lieu dans le courant de l'été. Cet ouvrage d'un architecte nommé Morel, est ce qu'on a composé de meilleur sur cette matière. On y reconnaît l'homme d'esprit, l'artiste éclairé et sensible: éloigné de tout préjugé, il condamne également et la régularité monotone de nos anciens parcs, et la ridicule accumulation de matériaux hétérogènes, de combinaisons forcées et de disparates bizarres qui forment la plupart de nos jardins modernes qu'on appelle *anglais*. Tout ce qu'il prescrit, tout ce qu'il imagine respire le goût des beaux-arts, qui n'est autre chose qu'un sentiment exquis de la belle nature, fortifié par l'étude et la réflexion, et adapté aux inventions humaines. Son style même a de l'intérêt autant que le sujet en est susceptible; il y a de l'éloquence descriptive dans plusieurs morceaux; et jamais de déclamation. A la vérité la diction n'est

pas toujours pure, ni toujours correcte; on rencontre quelquefois de l'impropriété dans les termes, des métaphores mal choisies, et du néologisme. Il eût mieux valu ne pas dire que les fleurs sont *la coquetterie de la nature*, que des chemins se *bifurquent*, pour dire qu'ils se divisent, que des rochers se *coiffent* de verdure, etc. Mais ces traces légères de la contagion du mauvais goût si répandu aujourd'hui, ne peuvent détruire le mérite ni l'agrément d'un bon ouvrage.

C'est aussi un bon ouvrage en son genre que la *nouvelle traduction de Perse*, par M. Sélis : ce n'est pas qu'il soit parvenu à faire des satires de cet obscur et pénible écrivain un livre amusant ou attachant. Perse, quoiqu'il ne soit pas sans mérite et sans beauté, sera toujours au nombre des auteurs intraduisibles. On vient à bout de faire entendre à-peu-près ce qu'il a voulu dire; mais il y a un grand inconvénient dans ce travail, c'est que quand on a traduit Perse, il faudrait encore traduire la traduction. Son style est tellement hérissé de tropes bizarres, tellement fatigué d'expressions étranges et forcées, tellement obscurci d'allusions à des mœurs qu'il faut étudier, ou à des à-propos qu'il faut deviner, tellement brisé de mouvements rapides et coupé de dialogues, que la meilleure version ne peut le faire entendre qu'à l'aide d'une foule de notes et de commentaires; et en fait d'ouvrage de goût et d'imagination, malheur à qui a besoin

de commentaires! Les notes du nouveau traducteur et la préface sont pleines de raison et d'instruction : on est fâché d'y trouver que M. Querlon, auteur des *Affiches de Province*, est *un aristarque célèbre*. Ce M. Querlon est un bavard qui écrit d'un style platement bourgeois, ou ridiculement burlesque, des annonces de livres à acheter, ou de maisons à vendre. Il est clair que M. Sélis a voulu être loué dans les *Affiches*, et que ne fait-on pas pour être loué dans les *Affiches?*

Ce même Sélis avait fait, il y a quinze ou seize ans, une satire fort ingénieuse, mais fort dure, contre M. de Voltaire, intitulée *Relation de la mort et de la confession de M. de Voltaire* : on en fit plusieurs éditions. Cette brochure et les *Lettres de la Baumelle* sont à-peu-près les deux seuls ouvrages qui méritent d'échapper à l'oubli dans cette foule innombrable de pamphlets contre l'auteur de la Henriade, dont on formerait une immense bibliothèque; et cependant ces deux satires, malgré leur succès et leur mérite, ne sont guère connues aujourd'hui que des gens de lettres, tant il est vrai que s'il n'y a point de succès plus facile que celui de la médisance, il n'y en a pas de moins durable.

Le traducteur de Perse a publié en même temps un petit recueil d'épîtres sur différents sujets. Le fond en est mince, la diction assez correcte, sans imagination et sans agrément.

L'évêque de Senès, l'abbé de Beauvais, que ses talents pour la chaire, sa figure vraiment pastorale et ses mœurs évangéliques ont conduit à l'épiscopat, a prononcé dans la chapelle des Invalides l'oraison funèbre du maréchal de Muy, mort ministre de la guerre : c'est une production médiocre. En général l'évêque de Senès n'écrit pas fort bien; il a peu d'art et peu de goût, mais quelquefois son ame l'inspire heureusement. Il est plus orateur qu'écrivain, et il y avait de beaux morceaux d'éloquence dans son oraison funèbre du feu roi. Il n'y a rien dans celle-ci; mais il n'y a point d'ouvrage où l'on ne remarquât ces paroles que le feu dauphin, père du roi régnant, écrivit sur le livre d'heures du comte de Muy, alors son menin, qui était à l'église à côté de lui : « Mon « Dieu, protégez votre fidèle serviteur le comte « de Muy, afin que si vous m'obligez à porter « le pesant fardeau de la couronne auquel ma « naissance m'appelle, il puisse me soutenir par « ses vertus, ses conseils et ses exemples. » On ne sait qui l'on doit le plus estimer, ou du prince capable de former un pareil souhait, ou du sujet digne qu'on le forme pour lui.

L'oraison funèbre du feu monseigneur le comte d'Eu par l'abbé de Vauxcelles, autrefois le rival de l'abbé de Beauvais dans la carrière de la chaire, est écrite avec beaucoup de goût et d'élégance; mais il était impossible de vaincre la pauvreté du sujet, et c'est un tort que de l'avoir choisi.

Quæ desperat tractata nitescere posse, relinquit.

L'académie française m'a fait l'honneur de m'élire le 13 de ce mois à la place de M. Colardeau : le jour de ma réception paraît fixé au 21 du mois prochain.

LETTRE XLVII.

Parmi les livres que j'ai fait partir ces jours derniers pour V. A. I., elle trouvera le *Nécrologe* qui a paru au commencement de cette année, et qui contient un précis historique sur les hommes *célèbres* ou prétendus *célèbres*, morts dans l'année 1775. L'utilité dont cette notice annuelle peut être, sur-tout pour les étrangers, par les faits et les dates qu'elle renferme, m'a déterminé à placer ce petit recueil au nombre des livres dont V. A. I. peut faire usage ; mais je crois devoir la prévenir que ce livre dont l'exécution est aussi défectueuse que le plan en pouvait être utile, ne doit être lu qu'avec beaucoup de défiance. Son plus grand défaut n'est pas d'être fort platement écrit : un inconvénient plus grave, ce sont les fausses idées qu'il donne souvent du génie et des productions d'un écrivain, et les jugements ridicules qu'on y trouve. Quelques endroits pris au hasard prouveront aisément combien les auteurs de ce recueil sont peu versés dans les matières littéraires.

En général les auteurs du *Nécrologe* se sont crus obligés de prendre le ton de l'adulation et du panégyrique. Ils ont oublié qu'ils devaient n'être qu'historiens, et que par conséquent la vérité doit être leur premier devoir. Dans l'article de M. de Belloy, on s'efforce de relever beaucoup la tragédie de *Titus* qui était tombée et qui méritait sa chûte. *Ce qu'il y a de certain*, dit-on, *c'est qu'une infinité de pièces plus mauvaises que Titus sont restées au théâtre, et que M. de Voltaire a dit de celle-ci qu'il ne la croyait pas sans retour.* Je ne crois pas que M. de Voltaire ait jamais dit cela, ou s'il l'a dit, c'est en écrivant à l'auteur, et on sait alors quel cas on doit faire de ces sortes de compliments, et combien M. de Voltaire se croit obligé de les prodiguer, d'après ce principe, qu'on écrit aux gens pour leur plaire, et non pas pour les juger. Il est très-faux d'ailleurs qu'il y ait au théâtre *une infinité de pièces plus mauvaises que Titus.* D'abord le nombre des pièces restées au théâtre est très-borné : il y en a de fort médiocres; il y en a même de mauvaises, quoiqu'il n'y en ait pas qui soit absolument sans mérite; car les hommes ne se rassemblent pas volontiers pour s'ennuyer. L'ennui est de tous les défauts le moins pardonnable au théâtre, parce qu'on y vient précisément pour l'éviter, et pour chercher le plaisir. Or la tragédie de *Titus* était mortellement froide. *C'est une pièce* (dit le Nécrologe) qu'on lira

toujours avec le plus grand attendrissement. Ils oublient que si cela était vrai, on serait encore bien plus *attendri* en la voyant jouer; car certainement le théâtre ne diminue pas le pathétique d'une pièce; mais il n'y en a point dans *Titus* qui n'est pas plus lu qu'il n'est joué. Ils assurent tout aussi gratuitement qu'elle *est pleine de beaux vers :* il y en a fort peu de bons dans *Titus.* On ne s'est jamais rappelé que la traduction des vers fameux du *Titus* de Métastase, *Siam soli*, etc. qui est en effet fort heureuse:

Nous sommes seuls ici, César n'y veut point être.
N'y vois qu'un ami tendre, ose oublier ton maître.
Dans un cœur tout à toi viens épancher le tien;
Sois sûr qu'à l'empereur Titus n'en dira rien.

Ces vers furent très-applaudis, quoique d'ailleurs la pièce tombât de tous les côtés; tant ce qui est vraiment beau a toujours un effet sûr.

A propos de *Zelmire*, les auteurs du *Nécrologe* prétendent *que ce n'est point une tragédie obscure et compliquée :* ce jugement est l'opposé de l'avis général. L'intrigue de *Zelmire* est appuyée sur une foule d'incidents dont l'ensemble est incroyable, et je me souviens que M. de Voltaire ne put jamais entendre l'exposition. Quelques situations tirées de Métastase firent réussir la pièce, mais sans estime, et jamais elle n'en obtiendra.

On a reproché à la tragédie de Gaston et Bayard, disent-ils ailleurs, *qu'elle était dans un mauvais*

genre, celui qui ne fait éprouver que le sentiment de l'admiration.

Peut-on s'exprimer plus ridiculement? comme si ce qui *excite l'admiration* pouvait jamais être *mauvais!* Ils ont ouï dire qu'il y avait au théâtre des ressorts plus puissants que l'admiration, tels que la terreur et la pitié, et cela est très-vrai; mais qui jamais a dit que Cinna, qui n'excite guère que l'admiration, fût *dans un mauvais genre?*

Le Siége de Calais (dit-on dans un autre endroit) *est en possession de faire répandre des larmes à tous les Français.* La louange est maladroite : il y a dans cette tragédie de l'élévation et de l'enthousiasme patriotique; mais il y a peu de pièces moins propres à *faire verser des larmes;* j'y ai toujours vu les spectateurs l'œil très-sec.

Les auteurs du *Nécrologe* ne sortent point de ce ton d'exagération. « *M. de Châteaubrun était né avec les plus rares talents pour l'art des Corneille et des Racine.* » Comment s'exprimeraient-ils s'ils parlaient de Racine et de Corneille? M. de Châteaubrun n'avait point *les plus rares talents;* il n'en avait au contraire que de médiocres : c'est avec cette médiocrité que dans une carrière de quatre-vingts ans, il est parvenu à faire *les Troyennes* qui ne sont pas une bonne tragédie, puisque (pour citer un vers de Boileau qui n'a jamais été mieux appliqué),

Chaque acte dans la pièce est une pièce entière.

Mais il y a quelques situations touchantes, et le style, quoique faible en général, offre des morceaux de sentiment, et n'est pas dénué de naturel et de pureté. On joue quelquefois *les Troyennes*, mais on n'a jamais repris *Philoctète*, qui est bien au-dessous de celui de Sophocle.

L'abbé Fusée de Voisenon, qu'ils appellent *Fumée*, (car ils défigurent jusqu'aux noms) *était devenu* (disent-ils) *l'arbitre du goût, et les auteurs les plus célèbres venaient le consulter.* Je n'ai jamais ouï dire que cet abbé fût *l'arbitre du goût* : je sais qu'il était un des modèles du mauvais goût, si ce titre est dû à l'affectation, au ton précieux, au néologisme, à l'entortillage, au faux esprit : voilà ce qu'on trouve dans les ouvrages de cet abbé qui n'a jamais eu d'autre réputation que celle d'un homme d'esprit, agréable dans le monde, et non pas celle d'un écrivain. *Si tel ouvrage* (disent-ils) *a eu dans le monde quelque succès, son auteur ne l'a dû qu'à la complaisance et à la modestie de l'abbé de Voisenon.* C'est apparemment cette *complaisance* et cette *modestie* qui l'empêchèrent de faire pour ses propres ouvrages ce qu'il faisait pour ceux des autres.

Au surplus, on n'est plus étonné de voir l'abbé de Voisenon *l'arbitre du goût*, quand on lit quelques pages après, que le théâtre italien en était *l'école. L'école* et *l'arbitre* étaient dignes l'un de l'autre ; et il ne faut pas plus croire ces messieurs,

quand ils appellent l'abbé de Voisenon *un homme de génie*, que lorsqu'ils disent qu'il avait *une ame de fer* : c'est comme si on disait qu'Arlequin a la figure d'un héros. Les anecdotes du *Nécrologe* ne sont pas beaucoup plus sûres que leurs jugements. Ils racontent que l'abbé de Voisenon fit recevoir Mérope que les comédiens avaient refusée. Ces deux faits sont également faux : Mérope ne fut jamais refusée, et l'auteur n'eut besoin de personne pour la faire recevoir.

Pour louer Bernard, l'auteur de l'*Art d'aimer*, ils l'appellent un *Ovide*; et le style de Bernard est travaillé jusqu'à la recherche, comme celui d'Ovide est facile jusqu'à la négligence. Ne sont-ils pas bien heureux en dénominations?

Mademoiselle de l'Espinasse, cette amie célèbre de M. d'Alembert, et dont le nom est parvenu peut-être jusqu'à V. A. I., est morte il y a quelque temps, fort regrettée de ses amis, qui étaient tous des hommes d'un mérite distingué, et surtout de M. d'Alembert qui lui était attaché depuis vingt ans, et qui logeait avec elle dans la même maison. J'aurai l'honneur d'entretenir dans ma première lettre V. A. I. de cette femme dont le nom ne sera pas inconnu dans l'histoire littéraire de ce siècle, dont la destinée a été singulière, et qui jouissait d'une grande considération dans cette capitale.

Les comédiens italiens ont donné ces jours derniers une mauvaise pièce intitulée *le Mai*,

imitation très-gauche et très-plate *du Magasin des Modernes*, et qui n'a eu aucun succès. Il court une pièce de vers de M. Dorat, qui a pour titre, *les Réformes de l'Amour*. C'est, comme tout ce qu'il a fait, un barbouillage d'éventail, des zéphirs, des roses, du persifflage, et quelques vers agréables. Comme c'est une nouveauté manuscrite assez courte pour être lue sans ennui, je crois devoir la joindre ici (1), etc.

LETTRE XLVIII.

Les Mariages Samnites, joués au Théâtre-Italien ces jours derniers, n'ont eu qu'un succès fort médiocre. Il y a de très-jolis morceaux dans la musique, qui est de Grétry; mais la pièce, dont le sujet est tiré d'un des contes de Marmontel, est une des plus plates choses dont le sieur de Rosoi fût capable. Personne n'a mieux prouvé que cet auteur combien est mal fondé ce propos commun, qu'un mauvais ouvrage suppose toujours de l'esprit : ceux de M. de Rosoi supposent le contraire. Il a fait deux drames sur Henri IV, dans lesquels il a trouvé le moyen de gâter tous les mots heureux de ce bon roi, en les amenant toujours mal-à-propos. Le sujet qu'il vient de

(1) Elle est dans les ouvrages de Dorat, et c'est bien assez.

traiter offrait de l'intérêt : cet usage des Samnites qui permettait aux plus braves guerriers de choisir les plus belles filles de la nation, et la rivalité de deux amis qui pouvaient choisir la même maîtresse, présentaient sans doute des situations; mais, comme si l'auteur avait craint d'intéresser, il s'est bien gardé de rendre rivaux les deux principaux guerriers, et l'intrigue n'a d'autre nœud que le secret qu'ils gardent tous deux sur leurs amours. Le dialogue est souvent ridicule, et la musique sur-tout est si étrangement placée, que souvent elle ne peut pas avoir d'effet. Les Samnites fuient; le jeune Agathis, le héros de la pièce, les voit passer sur la scène. *Quoi! vous fuyez, mes amis!* et au lieu de les ramener au combat, il leur chante un air qu'ils écoutent fort tranquillement, et ensuite il part avec eux. Un moment après, il est question de donner le prix au plus brave; on le dispute à Agathis, parce qu'il a quitté son poste pour secourir son père. *C'est à moi*, s'écrie le père, *de justifier mon fils*, et il chante. Quoique dans ces sortes de pièces mêlées de dialogue et de chant, ce mélange soit toujours un peu singulier, cependant il y a un art de sauver cette disparate en plaçant la musique dans les moments où l'on peut la désirer ou l'excuser. Marmontel a très-bien su observer cet art, absolument inconnu à M. de Rosoi. On est fâché qu'un musicien tel que Grétry ait choisi un si mauvais poëte; on trouve cette union mal

assortie ; mais on peut remarquer qu'en général les compositeurs se soucient peu du mérite des paroles, pourvu qu'ils puissent placer leur musique. Gluck a travaillé sur des pièces du bailli du Roulet : à l'égard de Grétry, il avait fait il y a long-temps la musique des *Mariages Samnites*, sur des paroles d'un nommé *Légier*, qui avaient été refusées à l'Opéra ; il a engagé de Rosoi à en composer d'autres sur ses airs. Grétry a la prétention du grand opéra, de la tragédie lyrique ; il ne l'avait pas soutenue dans *Céphale ;* il a voulu prendre sa revanche dans *les Samnites*, mais cela ne lui a pas réussi. A quelques morceaux près du premier acte, tels qu'un duo des deux amis, et un chœur de jeunes filles Samnites qui est charmant, le reste est faible et commun.

L'Opéra a remis l'*Union de l'Amour et des Arts* en concurrence avec *Alceste*. On joue l'un et l'autre alternativement, et les deux partis, celui de l'ancienne musique qui tient pour Floquet, et celui de la nouvelle qui tient pour Gluck, combattent avec un vacarme épouvantable. Je trouve que les directeurs ont fort bien deviné que l'intérêt des factions ajouterait beaucoup à celui des ouvrages.

Les comédiens français ont eu deux débutants, l'un pour l'emploi des rois et des pères, raisonnable et froid ; l'autre dans les premiers rôles, ayant quelque sensibilité, mais un organe incapable de la communiquer jamais. On parle de

l'établissement d'une troupe qui s'appellerait l'école des trois théâtres, et qui serait pour eux une espèce de séminaire d'où l'on tirerait des sujets.

J'ai promis à V. A. I. quelques détails sur mademoiselle de l'Espinasse dont la maison, étant le rendez-vous des gens de lettres les plus distingués, ne pouvait manquer d'être célèbre dans Paris. La destinée de cette femme a été aussi singulière que l'excès de sa sensibilité était rare. Quoique sa naissance fût le fruit d'une infidélité, elle était pourtant légitimée par les lois qui donnent au père tous les enfants nés depuis le mariage; mais sa mère n'ayant pas dissimulé sa faiblesse, le mari, homme de condition, eut assez de crédit pour faire enlever cette enfant qu'il ne voulait pas reconnaître. Elle fut élevée dans un couvent de province, où l'on assurait sa subsistance sans que l'on sût ce qu'elle était. Objet de la jalousie d'un frère et d'une sœur qui craignaient qu'elle ne fût appelée au partage des biens, si jamais elle réclamait les lois, elle vivait dans des alarmes continuelles. Sa mère les redoublait encore en lui recommandant les plus grandes précautions contre tous ceux qui la viendraient voir au couvent, de ne prendre aucune nourriture que celle de la maison, de ne recevoir ni bonbons ni bouquets, de ne sortir sous aucun prétexte. Sa mère laissa en mourant une somme d'argent pour elle, qui lui fut remise

condition qu'elle ne réclamerait pas les droits de sa naissance. Elle était venue quelque temps auparavant à Paris, appelée par madame du Deffant, femme de beaucoup d'esprit, qui touchée des infortunes de mademoiselle de l'Espinasse, et de l'esprit et des qualités qu'elle annonçait, lui avait proposé de venir loger chez elle. Ces sortes d'associations de la part des gens du monde commencent toujours par l'engouement, et finissent le plus souvent par l'indifférence : ici ce fut quelque chose de plus. Madame du Deffant, vieille et aveugle, quoique très-aimable, pouvait perdre quelque chose à être comparée à une jeune personne bien faite, intéressante, spirituelle, et d'une figure agréable, avant que la petite-vérole l'eût gâtée. Mademoiselle de l'Espinasse sentit bientôt sa dépendance, parce qu'on lui montra de l'humeur. Elle ne pouvait s'affranchir, parce qu'elle n'avait rien. Sa tête déja très-vive s'affecta au point qu'elle résolut de s'empoisonner. Elle prit soixante grains d'opium qui ne lui donnèrent point la mort qu'elle désirait, mais qui la jetèrent dans des convulsions épouvantables dont ses nerfs demeurèrent toujours attaqués. Madame du Deffant fondait en larmes auprès de son lit : *Il n'est plus temps, madame*, lui disait mademoiselle de l'Espinasse, qui croyait n'en pas revenir. Cependant l'argent qu'elle reçut par la suite, de la succession de sa mère, et une pension du roi qu'on obtint pour elle, la mirent

en état de vivre libre. Elle se sépara de madame du Deffant, conservant pour elle une reconnaissance respectueuse que rien n'avait pu étouffer, et ne parlant jamais d'elle qu'avec la plus grande réserve. M. d'Alembert, qui avait conçu pour elle le plus fort attachement, la suivit, se logea dans la même maison, et ne vit plus madame du Deffant. Mademoiselle de l'Espinasse s'était fait d'autres amis aussi distingués : le célèbre président Hénault l'aimait au point de vouloir l'épouser, quoiqu'il eût soixante et dix ans, ou peut-être parce qu'il les avait. Bientôt la maison de mademoiselle de l'Espinasse rassembla la société la plus choisie et la plus agréable en tout genre; depuis cinq heures du soir jusqu'à dix, on était sûr d'y trouver l'élite de tous les états, hommes de cour, hommes de lettres, ambassadeurs, seigneurs étrangers, femmes de qualité; c'était presque un titre de considération d'être reçu dans cette société. Mademoiselle de l'Espinasse en faisait le principal agrément; je l'ai beaucoup vue, sans être intimement lié avec elle. Je puis dire que je n'ai point connu de femme qui eût plus d'esprit naturel, moins d'envie d'en montrer, et plus de talent pour faire valoir celui des autres. Personne non plus ne savait mieux faire les honneurs de sa maison; elle mettait tout son monde à sa place, et chacun était content de la sienne. Elle avait un grand usage du monde, et l'espèce de politesse la plus aimable, celle qui a

le ton de l'intérêt. Ce ton lui était facile : son ame était singulièrement aimante, et attirait tout ce qui avait en ce genre des rapports avec elle. Elle inspirait tant de confiance, qu'il n'y avait personne qui au bout de quinze jours de connaissance ne fût prêt à lui conter l'histoire de sa vie; aussi personne n'a jamais eu autant d'amis, et chacun d'eux en était aimé (1) comme s'il eût été seul à l'être. On n'a jamais eu plus d'activité ni plus de plaisir à obliger; mais plusieurs de ses affections furent malheureuses. Elle avait aimé tendrement un jeune seigneur Espagnol, le comte de Mora, dont la sensibilité paraissait égale à la sienne, et qui mourut à la fleur de son âge. Cette blessure, la dernière qu'elle ait reçue, saigna long-temps. Sa santé était déja

---

(1) Voici un trait assez singulier de cette extrême vivacité qu'elle portait dans toutes ses affections. Elle aimait beaucoup Guibert, et désirait qu'il eût le prix de l'*Éloge de Catinat*, proposé par l'académie. Au sortir d'une séance où l'on venait de lire les deux discours en concurrence pour ce prix, celui de Guibert et le mien, M. de S.-L** alla chez elle, et en lui rendant compte de l'effet qu'avait produit sur lui cette lecture, il ne lui cacha pas la préférence qu'il donnait à mon ouvrage, et la justifia comme il était capable de le faire. *Direz-vous tout cela, monsieur, à l'académie, lorsqu'il s'agira de prononcer? — Oui, mademoiselle, c'est mon devoir.* Elle ne répondit pas un mot, mais des larmes tombèrent de ses yeux. Le silence et les larmes n'étaient que louables; mais ces mots, *Direz-vous tout cela?* ont grand besoin d'excuse.

très-mauvaise et se détruisit de plus en plus. Dans les derniers temps de sa vie, elle ne voyait plus que ses amis intimes; ils étaient tous dans sa chambre la nuit de sa mort, et tous pleuraient. Elle passa les trois derniers jours dans un affaissement qui lui permettait à peine quelques paroles. On la fit revenir un peu avec des cordiaux, on la souleva : *Est-ce que je vis encore?* dit-elle; ce furent ses derniers mots. M. d'Alembert est inconsolable de sa perte, et c'en est une pour tous les gens de lettres dont elle augmentait la considération par la société qu'elle recevait avec eux. Madame du Deffant a dit, en apprenant sa mort : *Elle aurait bien dû mourir quinze ans plutôt; je n'aurais pas perdu d'Alembert.*

LETTRE XLIX.

Dans le dernier envoi de livres rassemblés pour V. A. I., elle trouvera les œuvres de M. Cazotte, qu'elle lira probablement avec plaisir. M. Cazotte est un homme d'esprit, dont les productions ont de la gaieté et une tournure particulière. Le premier ouvrage qui l'ait fait connaître est *Olivier*, roman qu'il a eu tort d'appeler *poëme,* puisqu'il n'est pas en vers, mais qui est composé à-peu-près dans le goût de l'Arioste, du poëme de *Richardet*, etc. c'est-à-dire, qui

offre un mélange de fictions naïves et comiques, et de scènes de féerie et de chevalerie. *Olivier* a du mérite dans ce genre; mais ces faibles inventions qui ne sont pas soutenues d'un grand intérêt, ont besoin du charme de la poésie que leur a prêté l'Arioste, et qui peut seul les faire relire. Le *Diable amoureux* et le *Lord im-promptu*, deux autres ouvrages de M. Cazotte, sont des contes amusants, tissus avec assez d'art pour soutenir la curiosité, et qui cependant manquent aussi de cette philosophie (1) toujours piquante qui fait revenir si souvent aux contes de M. de Voltaire, et qu'on ne peut suppléer que par l'inépuisable badinage et l'excellent ton de plaisanterie qui règnent dans les contes d'Hamilton. M. Cazotte est loin de ces deux modèles; mais on peut le lire une fois avec plaisir, et dans ce genre c'est encore quelque chose.

Je n'en puis pas dire autant de la satire de Robbé qui n'est remarquable que par une dureté et une bizarrerie de style vraiment rares et curieuses; mais l'oreille, étonnée d'abord, est rebutée au bout de quelques pages. C'est en effet une manière d'écrire sans exemple, et qu'on n'attraperait pas quand on aurait le projet d'être parfaitement ridicule, à moins d'être aussi dure-

(1) Toujours piquante, soit; mais souvent mensongère et pernicieuse, même dans ses contes, soit en prose, soit en vers. Quoi de plus immoral que *Candide*, etc.?

ment organisé que l'auteur : on croit mâcher du fer en prononçant ses vers. En voici quelques-uns pris au hasard; ils regardent Beaumarchais.

Sur sa Goësman quel sel attique il verse,
Quand au palais avec elle il converse!
Qu'il fut gentil quand il représenta
Marin touchant l'orgue à la Ciotà,
Quand consommé dans notre art héraldique,
Du nouveau noble il fit l'écu critique, etc.
Qui mieux que lui mania l'ironie, etc.

Si V. A. I. peut venir à bout de prononcer ces vers, elle croira que les Français parlent la langue des corbeaux, comme au temps de Julien. La pièce d'ailleurs est contre tout le monde, contre M. de Voltaire, Thomas, Marmontel, etc.; il me fait aussi l'honneur de me mettre en si bonne compagnie; et je ne peux pas lui en savoir mauvais gré. Le seul écrivain loué dans cette satire, c'est Fréron; il y est comparé à Démosthène; on ne s'y attendait guères, mais il ne faut désespérer de rien. Au reste, si V. A. I. veut savoir ce que c'est que Robbé, c'est un homme de soixante ans qui a fait dans sa jeunesse des vers libertins aussi durs et plus dégoûtants que sa satire, et qui sont bien caractérisés par ces deux vers de la Dunciade, les meilleurs peut-être du poëme.

Ami Robbé, chantre du mal immonde,
Vous dont les vers en dégoûtaient le monde.

Robbé a composé en effet un poëme sur la v***, qui n'est pas imprimé. Quelqu'un lui dit un jour, après l'avoir entendu, *M. Robbé, vous avez l'air d'un auteur bien plein de son sujet.* Il passa ensuite du mauvais lieu au galetas des bateleurs de S. Médard; il devint convulsionnaire et fanatique. Il donna un poëme qu'il appela *mon Odyssée*, que personne, je crois, n'a jamais pu lire, et dont je n'ai retenu que ces deux vers.

Quoi! tu te piques de courage,
Me dis-je, et déja tu perds cœur!

Enfin, après un silence de vingt ans, il s'est réveillé pour dire des injures à tout le monde, et certainement personne ne lui en répondra.

Mademoiselle Raucourt est en route, dit-on, pour se rendre à Pétersbourg, et peut-être y sera avant que cette lettre y parvienne. Je souhaite que sa beauté lui tienne lieu de talent en Russie comme en France. Elle est remplacée ici par mademoiselle Sainval cadette, qu'on fait revenir de Lyon, et qui jouera incessamment à Paris.

Il paraît deux romans nouveaux, l'*École des Pères*, par l'auteur du *Paysan perverti;* et *Jezennemours*, que l'auteur (M. Mercier) appelle un *roman dramatique*. Je n'entends pas trop ce titre : je sais ce que c'est qu'un drame romanesque; mais qu'est-ce qu'un roman dramatique? est-ce que tout roman ne doit pas l'être, puisqu'il contient une action?

On distribue aussi deux tragédies qu'on n'a point jouées, *Abimelech* et *Coriolan*. Je n'ai encore lu ni les deux romans, ni les deux tragédies; ce sera de la matière pour le premier envoi. Je m'empresse aujourd'hui de transcrire des vers que M. de Voltaire a faits pour M. Turgot. J'y joindrai une pièce de vers de M. Dorat sur la mort de M. Colardeau, non qu'assurément ils soient dignes de servir de pendant aux vers de M. de Voltaire; c'est au contraire une ombre au tableau; mais en lisant tout ce que fait cet auteur qui a quelquefois de l'esprit et de l'agrément, on se rappelle ce que Marmontel a dit très-hors de propos de notre Despréaux, et ce qui convient parfaitement à M. Dorat :

Jamais un vers n'est parti de son cœur.

V. A. I. s'en convaincra en lisant ce qu'il dit sur la mort d'un ami, et ce qui est fort loin du sentiment de l'amitié.

LETTRE L.

Mademoiselle Sainval cadette qu'on a fait revenir de Lyon pour remplacer mademoiselle Raucourt, a médiocrement réussi; on l'a trouvée à-peu-près telle qu'on l'avait déja vue. Elle a une voix faible, dont quelquefois les accents sont fort doux, sur-tout dans les larmes et dans l'ex-

pression des sentiments tendres, mais qui le plus souvent n'est que le sifflement d'une poitrine fatiguée, ou un gémissement monotone. Sa sensibilité n'est point réglée par une intelligence sûre, et souvent elle se passionne au hasard. Sa figure est moins grimaçante qu'autrefois; mais toujours désagréable pour l'optique de la scène, quoique de près elle soit assez jolie. Il faut s'en contenter faute de mieux : le Theâtre-Français a déja des symptômes de décadence. Les grands talents que nous avons vus, tels que mademoiselle Clairon, mademoiselle Dangeville, Grandval, ne sont point remplacés. Lekain ne le sera pas par Larive, et peut-être ne le sera-t-il jamais. Rien n'est si rare que la réunion de tous les dons naturels nécessaires pour faire un grand acteur tragique, et quand on songe que c'est le plus souvent parmi des hommes sans éducation et sans études qu'il faut chercher le talent, on comprend fort bien pourquoi il est si difficile de le rencontrer.

L'été ne nous fournit guère moins de nouveautés que l'hiver, et la récolte des brochures est abondante. Nous en avons une en trois volumes de M. Rétif de la Bretonne, auteur du *Paysan perverti*, qui parut l'année dernière, et qui fit quelque bruit. On lui avait reproché dans ce roman de trop mauvaises mœurs; il a voulu éviter ce reproche dans *l'École des Pères* qu'il vient de faire paraître. C'est une espèce de traité sur l'édu-

cation; c'est une singerie d'*Émile*, qui ne sert qu'à faire sentir la supériorité de l'ouvrage de l'éloquent Genevois. Celui de M. Rétif est d'une assez bonne morale, mais un peu diffus et ennuyeux, et pour être utile, il faut commencer par être amusant.

Dans *Jezennemours*, autre roman de M. Mercier, on trouve un style un peu plus français; mais ce n'est encore, comme tant d'autres, qu'un tissu d'aventures communes, écrites quelquefois avec intérêt, et plus souvent avec enflure. Le naturel dans le style est devenu bien rare, et la mauvaise rhétorique est bien à la mode. Les auteurs font toujours parler à leur personnage un langage emphatique dont le modèle n'est nulle part. Qui peut souffrir, par exemple, d'entendre un amant qui, racontant sa vie à sa maîtresse, débute ainsi : « Le premier lustre de ma vie, évanoui pour jamais de ma mémoire, se confond avec ce néant incompréhensible d'où nous sortons, lorsque nous abordons à l'existence. Je ne crois même avoir parcouru cette étonnante portion de ma durée, etc. » Quoi de plus ridicule que cette métaphysique ampoulée!

Quel amant assis sur l'herbe à côté de sa maîtresse, a jamais parlé de ce ton? Quand j'ai lu ce morceau, il me semblait que la femme à qui il s'adresse devait interrompre ce galimathias, et regardant son amant avec de grands yeux étonnés, lui dire naïvement : Mon ami, es-tu devenu fou, ou vas-tu faire un sermon?

Le goût pour la déclamation et l'enflure est la maladie de toutes les jeunes têtes, et beaucoup d'auteurs en ce sens sont long-temps jeunes. La tragédie sur-tout est infectée de ce mauvais goût que l'on prend pour du sublime. On vient d'imprimer une tragédie de *Coriolan* de M. Balze; l'ouvrage est sans intrigue, sans action, sans intérêt; mais ce qu'il y a de pis, c'est que l'auteur semble avoir pris à tâche de se gonfler de toute la bouffissure de Sénèque le tragique. Son Coriolan est un capitan de comédie, qui met tout en poudre. Avec ce style, on gâterait le meilleur ouvrage.

L'extrême platitude est le défaut opposé, et c'est celui d'une tragédie d'*Abimelech*, reçue par les comédiens l'année dernière, à ce que porte le titre, et que l'auteur imprime, parce qu'il ne compte être joué que dans quinze ans. Assurément ce serait encore trop tôt, et quand on lit l'ouvrage, on n'est pas tenté de faire aux comédiens d'autre reproche que de l'avoir reçu. L'auteur ne sait pas même la mesure des vers, et voilà jusqu'où nous sommes descendus.

C'est un abbé Grosier qui s'annonce aujourd'hui pour le continuateur des feuilles de Fréron, auxquelles il travaillait du vivant de ce dernier. Ces feuilles, quoique toujours composées dans le même esprit, c'est-à-dire pour flatter la jalousie naturelle qu'inspirent les réputations et les succès, n'ont pourtant pas repris faveur; elles ont

même (dit-on) perdu de leur débit depuis la mort de Fréron, dont le nom excitait encore cette espèce de curiosité qu'on a toujours pour la satire : je doute que l'abbé Grosier parvienne en ce genre au même degré de célébrité.

Voici des vers de M. de Voltaire qui n'ont point encore été imprimés. Ils furent adressés au roi de Prusse, à l'occasion d'une ville de ses états qu'il appela Rémusberg, parce qu'on y avait déterré une statue antique que l'on croyait être celle de Rémus.

C'est sans doute un héros, c'est un sage, un grand homme,
Qui fonda cet asyle embelli par vos pas;
Mais cet honneur n'est dû qu'aux vrais héros de Rome;
Rémus ne le méritait pas.
Scipion l'Africain, bravant sa république,
Et quittant un sénat trop ingrat envers lui,
Porta dans vos climats ce courage héroïque,
Qui faisait trembler Rome, et qui fut son appui.
Cicéron dans l'exil y porta l'éloquence (1),
Ce grand art des Romains, cette auguste science
D'embellir la raison, d'entraîner les esprits.
Ovide y fit briller un art d'un plus grand prix,

(1) Je ne me rappelle pas que jamais Scipion ni Cicéron aient été dans le Brandebourg, et je ne comprends pas trop comment l'art d'Ovide est *d'un plus grand prix* que celui des Scipion et des Cicéron. Cela pourrait se dire dans des vers galants; mais la galanterie est hors de place dans des vers adressés à Frédéric.

L'art d'aimer, de le dire, et sur-tout l'art de plaire.
Tous trois vous ont formé; leur esprit vous éclaire.
Voilà les fondateurs de ces aimables lieux;
Vous suivez leur exemple; ils sont vos vrais aïeux.
La véritable Rome est cette heureuse enceinte
Où les plaisirs pour vous vont tous se signaler;
L'autre Rome est tombée, et n'est plus que la sainte;
Rémusberg est la seule où je voudrais aller.

Quelqu'un demandait à M. d'Alembert l'explication du mot *infini* dans tous les sens. Voici la réponse qu'il donna par écrit.

« L'infini *des géomètres*, celui qui est l'objet « de leurs calculs, n'est qu'une pure supposition « métaphysique, quoi qu'en dise Fontenelle dans « son gros et mauvais livre des *Éléments de la* « *géométrie de l'infini*, où il prétend que l'infini « géométrique existe réellement.

« L'infini *métaphysique*, appelé Dieu, existe « sans doute, *comme l'on sait*, *en dépit des gens* « *qui prétendent n'en rien savoir* (1).

« L'infini *physique en temps* paraît exister; car

(1) Cette indécente ironie ferait croire que d'Alembert était athée : ceux qui l'ont connu savent pourtant qu'il ne l'était pas. Il était sceptique, et avouait que *la probabilité était pour le théisme* : c'est ce qu'il m'a dit à moi-même plus d'une fois. Il trouvait les athées dogmatiques prodigieusement ridicules, et leur intolérance arrogante le révoltait : mais un intérêt commun rapprochait alors, comme aujourd'hui, les athées, les déistes, les sceptiques, les matérialistes, contre l'ennemi commun, la religion.

« s'il y a un être éternel, quel qu'il soit, il doit « y avoir une durée éternelle et infinie *à parte* « *ante*, comme disent les philosophes. Au reste, « le temps pourrait bien n'être rien de réel que « la succession de nos idées.

« Pour savoir si l'infini *en nombre* existe ac- « tuellement dans la divisibilité de la matière, il « faudrait pouvoir dire ce que c'est que la ma- « tière, et cela passe mes forces.

« L'infini *en étendue* ne peut exister qu'en sup- « posant l'espace infini; mais qu'est-ce que l'es- « pace? Est-ce quelque chose de réel, ou une « simple relation des parties de la matière? c'est « ce que j'ignore, et bien d'autres comme moi. »

Il y a loin sans doute de l'*infini* aux chansons; mais un bon esprit ne dédaigne rien de ce qui est bien en son genre. Voici des couplets nouveaux intitulés *le Pot au lait*, qui m'ont paru fort jolis.

LE POT AU LAIT.

Alain était indifférent;
Il voit Rose et n'est plus le même.
Rose ne voulait point d'amant;
Alain paraît, voilà qu'elle aime.
Prend-il sa main? on veut gronder,
Mais c'est d'une façon si tendre!
On a peine à la lui donner,
Et plus encore à la reprendre.

Mais pour les amoureux projets,
Quel Argus que l'œil d'une mère!
Celle de Rose est aux aguets;
Elle remontre, elle exagère.
Vains efforts, inutile soin!
Rose l'écoute sans comprendre,
Tandis que l'amour dans un coin,
Sans lui parler se fait entendre.

La mère un jour trait ses brebis,
Puis lui dit : Monseigneur nous aime.
Pare-toi de tes beaux habits,
Et porte au château cette crême.
Mais en chemin ne bronche pas;
Car c'est comme l'honneur, ma chère:
Si tu fais le moindre faux-pas,
Voilà le pot au lait par terre.

Rose ajuste son bavolet,
Puis ferme, appuyé sur sa tête,
Des deux mains tient son pot au lait,
Quand tout-à-coup Alain l'arrête.
Le malin demande un baiser;
Rose de vouloir se défendre;
Mais le pot pourrait se briser;
Il vaut mieux le laisser prendre.

La vieille, qui suivait de loin,
Accourt dès qu'elle voit l'affaire.
Ah! dit-elle en montrant le poing,
Tu désobéis à ta mère.
Rose dit d'un ton ingénu :

Voilà ce qu'on gagne à bien faire.
Si je me fusse *défendu* (1),
Le pot au lait serait par terre.

LETTRE LI.

On vient de ressusciter avec succès au Théâtre-Italien le genre de la parodie oublié depuis bien long-temps. Trois jeunes gens se sont amusés à parodier en vaudevilles l'opéra d'*Alceste*, sous le titre de *la Bonne Femme*. L'héroïsme de cette bonne femme consiste à se faire enrôler dans la milice, à la place de son mari. Un voisin nommé Barbarico remplace l'Hercule d'*Alceste*, et Arlequin fait le rôle d'Apollon. Il y a de la gaieté dans cette parodie qui n'est pas sans esprit; elle a été fort bien jouée et a réussi.

L'inépuisable *Mercier* vient de publier un nouveau drame qui s'appelle *Molière*, imité de la pièce italienne de Goldoni, *il Moliere*. Le sujet de la pièce est le mariage de Molière avec la fille de la Béjart, et la représentation du *Tartuffe*. Ces deux événements marchent de front, et forment concurremment une intrigue faible et de peu d'intérêt, mal tissue et mal dénouée. La jalousie de la Béjart contre sa fille, et les efforts

(1) Faute de français : il faut *defendue*, même dans une chanson.

d'un hypocrite nommé Pirlon pour empêcher la représentation du *Tartuffe*, voilà le nœud de la pièce, qui finit par le succès du *Tartuffe* et le mariage de Molière. Il y a quelques jolies scènes dans cet ouvrage, plus agréable en général, malgré ses défauts, que les autres drames du même auteur; il y a moins d'emphase et de mauvais goût. Le naturel du dialogue qui fait le principal mérite de Goldoni, a passé quelquefois sous la plume de son imitateur. Il y a des traits plaisants, sur-tout dans le rôle de Chapelle, ami de Molière. Ce n'est pas que ce Chapelle soit dans la pièce aussi gai et aussi original qu'il pouvait l'être; mais il y a un côté de son caractère qui est heureusement saisi; c'est la faiblesse qu'il avait d'être jaloux de Molière. Le rôle de celui-ci dans M. Mercier a un grand défaut, c'est que l'auteur a mis dans sa bouche une partie des principes de M. Mercier, et fait souvent parler Molière comme parlerait M. Mercier, et Molière n'y gagne pas.

On répète à l'Opéra *les Romans*, opéra-ballet en trois actes, de feu *Fuselier*, nouvellement mis en musique par un compositeur italien nommé *Cambini*. Au surplus, la discorde est au foyer de l'Opéra comme ailleurs. Par les nouveaux réglements de la nouvelle administration, les danseurs ne sont pas aussi bien traités pour les appointements ni pour les récompenses, que le sont les chanteurs. Cette inégalité paraît injuste aux

premiers, qui sont en possession depuis longtemps de faire le sort d'un spectacle où il n'y avait le plus souvent ni paroles ni musique. Les six principaux danseurs ont donné *leur démission*, comme des conseillers au parlement. Grand embarras qui inquiète beaucoup plus certaines gens de ce pays-ci que la guerre des colonies anglaises et les querelles du Nord.

On répète à la Comédie-Française *Coriolan*, tragédie de M. Gudin. M. Gudin est auteur d'une tragédie imprimée il y a douze ans, qui avait pour titre, *le Royaume mis en interdit*. Elle fut brûlée à Rome, et ne fut pas lue à Paris.

Après bien des contestations, le répertoire de Fontainebleau est enfin arrêté; il contient les neuf pièces qui sont les premières en date pour être jouées; trois tragédies, trois comédies en cinq actes, trois en un acte. Les tragédies sont *Zuma* de M. Lefèvre, *Mustapha et Zéangir* de M. de Champfort, *Gabrielle de Vergy* de feu de Belloy. Les comédies sont *l'Avare fastueux* de Goldoni, *le Malheureux imaginaire* de Dorat, *l'Égoïsme* de Cailhava. Des trois petites pièces, je n'en connais qu'une, *le Dramomane*, d'un chevalier de C**, qui est bien le plus ridicule écrivailleur qui ait jamais barbouillé le papier.

Lekain est parti pour aller jouer sur le théâtre que M. de Voltaire a fait élever dans sa colonie de Ferney. M. de Voltaire a obtenu cette grace de la reine, qui d'abord voulait que Lekain restât.

M. de Voltaire a écrit à madame la princesse d'Hénin, qu'il était bien éloigné de rien disputer à la reine, qu'il savait que les Graces avaient dit aux Muses :

Imitez-nous, vous ferez bien.
A cette reine si chérie,
Nous ne disputons jamais rien,
Et nous l'avons toujours servie.

Il n'était pas de si bonne humeur lorsqu'il a écrit la lettre que je vais transcrire, sur la nouvelle traduction de Shakespear : c'est la colère du génie, et jamais l'indignation poétique ne fut à-la-fois ni plus véhémente, ni plus plaisante.

« Il faut que je vous dise combien je suis fâché contre un nommé Tourneur, qu'on dit secrétaire de la librairie, et qui ne me paraît pas le secrétaire du bon goût. Auriez-vous lu les deux volumes de ce misérable, dans lesquels il veut nous faire regarder Shakespear comme le seul modèle de la véritable tragédie? Il l'appelle *le dieu du théatre!* Il sacrifie tous les Français, sans exception, à son idole, comme on sacrifiait autrefois des cochons à Cérès; il ne daigne pas même nommer Corneille et Racine. Ces deux grands hommes sont seulement enveloppés dans la proscription générale, sans que leurs noms soient prononcés. Il y a déja deux tomes imprimés de ce Shakespear, qu'on prendrait pour des pièces de la foire, faites il y a deux cents ans. Ce maraud a trouvé

le secret de faire engager le roi, la reine et toute la famille royale à souscrire à cet ouvrage.

« Avez-vous lu son abominable grimoire, dont il y aura encore cinq volumes? avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécille? souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France? Il n'y a point en France assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris, pour un pareil faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines en vous parlant de lui. S'il ne vous a pas mis en colère, je vous tiens pour un homme impassible. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France; et pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespear; c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques perles que j'avais trouvées dans son énorme fumier. Je ne m'attendais pas que je servirais un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille, pour en orner le front d'un histrion barbare.

« Tâchez, je vous prie, d'être aussi en colère que moi, sans quoi je me sens capable de faire un mauvais coup. »

Cette lettre me fait croire qu'il ne s'en tiendra pas là, et qu'il écrira quelque chose sur un sujet dont il est si plein.

Les hommes les plus médiocres font quelquefois quatre jolis vers quand l'occasion les inspire. Un abbé Yart, peu connu dans notre littérature,

a fait ainsi deux quatrains assez heureux, l'un sur le Paradis perdu de madame du Bocage :

Sur cet écrit, charmante du Bocage,
Veux-tu savoir quel est mon sentiment?
Je compte pour perdus, en lisant ton ouvrage,
Le paradis, mon temps, ta peine et mon argent.

L'autre sur un livre intitulé l'*Histoire secrète*, par un nommé *Dubois*.

Ce livre est l'histoire secrète,
Si secrète que pour lecteur,
Elle n'eut que son imprimeur,
Et monsieur Dubois qui l'a faite.

Quoique l'académie française ne donne le prix que le jour de la Saint-Louis, il y a déja long-temps qu'elle a jugé; le jugement était prononcé le 13 de ce mois. Le prix de poésie qui devait être donné à un morceau traduit de l'*Iliade*, au choix des auteurs, a été partagé entre deux jeunes gens de vingt-deux ans, l'un nommé Gruet (1), qui a étudié sous l'abbé Delille; l'autre nommé André de Murville, qui avait déja concouru, et dont on avait fait mention une fois : leurs pièces annoncent quelque disposition. En général, ce sont des productions de jeunesse, que l'académie a cru devoir juger avec indulgence, parce qu'elle voulait encourager au travail utile et pénible de la traduction.

(1) Il mourut quelque temps après.

A propos de traduction, on vient de nous en donner une qui n'est pas très-intéressante, mais qui nous manquait: c'est celle d'Aulugelle. Le recueil que nous a laissé cet auteur est souvent assez insipide; il y a cependant quelques morceaux curieux, et il est bon à consulter sur l'intelligence de beaucoup d'expressions latines. La traduction qu'on vient d'en faire est donc un ouvrage qui n'est pas sans utilité; elle est d'ailleurs exacte et correcte.

Le libraire Lacombe a mis en vente le *Dictionnaire dramatique* en trois volumes. Nous avons déja plusieurs nomenclatures de cette espèce : ce qui peut donner quelque prix à celle-ci, c'est que les principes de l'art y sont traités par ordre alphabétique. C'est une petite encyclopédie théâtrale, et ces articles-là sont faits par un homme d'esprit et de mérite, M. de Champfort. Ils sont dictés par le bon goût et la saine critique; mais on n'en peut pas dire autant des jugements sur les pièces de théâtre; aussi cette partie n'est-elle pas du même auteur. Elle est prise de tous côtés dans d'assez mauvaises sources, les journaux et les almanachs.

LETTRE LII.

Les directeurs actuels de l'Opéra, peu favorables à la nouvelle musique qui prend faveur

tous les jours, mais fort attachés à l'ancienne dont personne ne veut plus, n'en choisissent pas mieux les pièces qu'ils voudraient opposer à Gluck. Jusque ici tout ce qui a paru en concurrence avec lui, a tombé; c'est ce qui vient encore d'arriver à *l'Opéra des Romans*, qui n'a pu être joué que trois fois. La musique et les paroles ont paru également misérables : l'une était de Cambini, et les autres qu'on avait attribuées mal-à-propos à Fuselier, sont de feu M. de Bonneval, intendant des menus. On a été obligé de reprendre *Alceste* et l'*Union de l'Amour et des Arts*, ballet très-agréable, qui seul depuis trois ans a pu se soutenir devant l'auteur d'*Orphée* et d'*Iphigénie*.

Les comédiens français ont joué le *Coriolan* en quatre actes de M. Gudin. L'ouvrage a eu peu de succès; il est mal conçu et mal écrit; cependant il n'est pas sans quelque mérite. Il y a un assez beau moment au troisième acte dans la scène de Coriolan avec sa mère; mais, quoique l'auteur ait resserré la grande carrière des cinq actes, il n'a pu même remplir celle des quatre où il s'était borné. Il n'a nullement surmonté la difficulté qui se présente dans ce sujet, de soutenir l'intérêt après la scène de la mère et du fils, ou de la rapprocher le plus possible du dénouement. Véturie emploie un moyen trivial pour ébranler son fils; elle lève le poignard sur elle-même; il se rend à ce danger de commande, et il ne devrait se rendre qu'à l'éloquence et à la nature.

M. Imbert vient de faire paraître un roman en deux volumes dans la forme épistolaire, qui pour un bon écrivain facilite les détails de morale et de raisonnement, et qui pour le commun des romanciers n'est qu'une occasion prochaine d'inutilités et de longueurs. Ce roman intitulé *les Égarements de l'amour*, n'est en effet que l'égarement de l'esprit de l'auteur. Le fond en est incroyable et absurde : c'est un homme qu'on veut nous donner pour un personnage intéressant et bon, emporté par une passion furieuse, et qui loin de soutenir l'idée qu'on nous présente de ce caractere, commet des atrocités révoltantes et réfléchies, et des extravagances barbares.

Il force sa femme à passer volontairement pour morte, afin qu'il puisse de son vivant en épouser une autre. On sent que dans un pareil projet la démence est égale à la scélératesse; qu'il n'y a point de moyen possible d'exécuter un tel crime dans un pays policé, avec la probabilité du succes et l'espérance de l'impunité; qu'il est hors de toute vraisemblance que la femme la plus docile, la plus résignée, consente à se prêter à un pareil dessein qui doit mener son mari à la potence. Toutes ces raisons n'ont pas arrêté l'auteur, parce que aujourd'hui les invraisemblances en tout genre sont fort à l'usage des romanciers et des dramaturges, comme des moyens plus commodes que la raison et la nature. A l'égard du style, tout lecteur éclairé sent en le-

sant ces sortes d'ouvrages, qu'on affaiblit en prose médiocre les sentiments qu'il a vus exprimés en beaux vers dans nos bonnes tragédies.

Un autre roman traduit de l'anglais, et qui n'en est pas meilleur, c'est l'*Erreur d'un moment*, faible imitation de Clarisse. Cet ouvrage est traduit par une femme qui a mis à la tête une préface beaucoup meilleure que le livre, et qui contient d'excellents principes sur l'éducation des jeunes filles, développés avec une sensibilité qui décèle le cœur d'une mère, et avec une raison qui ne peut être que le fruit de l'expérience.

On a publié un prospectus d'une nouvelle histoire de la Chine en douze vol. in-4°, traduite du chinois par le père de Mailla, missionnaire jésuite qui a demeuré trente ans dans ce pays, et cette annonce est vraiment intéressante pour les amateurs de l'histoire.

On ne peut douter que les annales de la Chine ne soient rédigées par un tribunal de mandarins chargés spécialement de cette fonction, avec une intégrité scrupuleuse dont ailleurs on chercherait en vain le modèle. Le traducteur jésuite ayant travaillé sous les yeux des historiens qu'il traduisait, a eu tous les secours possibles pour l'exactitude et la fidélité de sa version. Nous pouvons donc nous flatter de connaître enfin par cet ouvrage une nation célèbre, objet de tant de curiosité et de tant de discussions depuis plus

d'un siècle, et sur laquelle nous n'avons que des notions contestées à plusieurs égards, éparses dans les *Lettres édifiantes*, et dans les compilations du père Duhalde.

Le prospectus de ces annales est l'ouvrage de l'abbé Grosier; il est écrit avec sagesse, d'un style pur et convenable au sujet. L'auteur du prospectus doit être l'éditeur de l'ouvrage, qui, après la mort du père Mailla, devait être publié par le savant Fréret. La mort de cet académicien a suspendu ce projet, et depuis les frais considérables et nécessaires pour une entreprise si volumineuse, ont déterminé les libraires à proposer une souscription qui pourtant va bien lentement. Il semble que le public avide de brochures, de médisance et de scandales, soit de glace pour les ouvrages utiles et instructifs.

On peut observer que cet abbé Grosier est le continuateur des feuilles de Fréron. Je n'en ai pas lu encore une seule; mais on dit qu'il se livre, comme son prédécesseur, à la satire personnelle, quoiqu'il soit et plus instruit et meilleur écrivain : c'est une suite de ce malheureux esprit de parti qui a infecté la littérature. Pourquoi cet homme a-t-il recours à la satire, s'il peut se faire lire sans cette méprisable ressource? La satire d'ailleurs trop souvent tolérée et même encouragée, est pourtant quelquefois punie : Linguet vient d'en faire l'expérience. Il avait inséré dans le numéro du 25 juillet dernier un morceau

scandaleusement injurieux contre l'académie française. Le magistrat qui préside à la librairie et à la justice, le garde-des-sceaux, lui a fait ôter le journal auquel il travaillait.

On distribue ici, mais non pas publiquement, une nouvelle édition des *Pensées de Pascal*, précédée d'un éloge de cet écrivain célèbre. Cet éloge est attribué à M. le marquis de Condorcet qui sûrement ne l'avouera pas. Ce même marquis de Condorcet vient d'être élu secrétaire de l'académie des sciences à la place de M. de Fouchi qui a demandé sa retraite absolue, à cause de son âge et de sa mauvaise santé.

M. de Voltaire a adressé à Lekain des vers à la louange de la reine, pleins de cette grace qui caractérise toutes ses productions en ce genre.

Acteur sublime et soutien de la scène,
Quoi! vous quittez votre brillante cour,
Votre Paris embelli par sa reine!
De nos beaux-arts la jeune souveraine
Vous fait partir pour mon triste séjour!
On m'a conté que souvent elle-même,
Se dérobant à sa grandeur suprême,
Sèche en secret les pleurs des malheureux.
Son moindre charme est, dit-on, d'être belle.
Ah! laissons là les héros fabuleux;
Il faut du vrai : ne parlons plus que d'elle.

LETTRE LIII.

V. A. I. connaît peut-être *Fleur-d'Épine*, conte charmant du célèbre anglais Hamilton, si naturalisé parmi nous, et dont les ouvrages sont pleins d'une imagination si originale et d'une gaieté si piquante. Ce conte a fourni à feu l'abbé de Voisenon le sujet d'un petit opéra-comique que madame Louis, femme d'un architecte, a mis en musique, et qui fut joué à Saint-Germain, sur le théâtre de M. le duc de Noailles, il y a quelques années. Cette petite pièce vient d'être jouée aux Italiens avec peu de succès. La pièce ne vaut pas le conte, il s'en faut de beaucoup, et la musique, quoiqu'il y ait quelques airs agréables, n'est pas assez bonne pour réchauffer le drame qui est aussi froid que l'étaient tous les ouvrages de l'abbé de Voisenon, dans lesquels parmi plusieurs traits d'esprit, on ne trouve pas un trait de sentiment. Il pouvait jeter de l'intérêt dans le rôle de cette jeune Fleur-d'Épine opprimée par une méchante fée, et soupirant après son amant et la liberté; dans le rôle de cet amant qui brave tous les dangers pour secourir ce qu'il aime; mais l'abbé de Voisenon, malgré la réputation qu'il usurpa de son vivant, n'a jamais su faire que des calembourgs.

Il n'y a rien de nouveau ni à l'Opéra, ni au

Théâtre-Français. L'académie française a tenu sa séance publique le jour de la Saint-Louis, et tout ce qu'on y a lu était excellent, excepté les ouvrages couronnés. L'abbé Arnaud a lu un fort beau morceau de critique sur Homère, qu'il imprimera on ne sait quand; car c'est le paresseux de meilleur goût qui existe. M. de Voltaire nous avait envoyé un morceau sur Shakespear, dans lequel, placé entre Corneille et Racine, il combat en brave général pour la gloire du Théâtre-Français contre celui de Londres, et contre les sots enthousiastes qui ont voulu renverser notre scène pour y substituer les tréteaux de la barbarie. M. d'Alembert a terminé la séance par la lecture d'un éloge de Destouches.

Il y avait dans l'assemblée un jeune Anglais de dix ou douze ans, élevé dans la religion de Shakespear, comme tout bon Anglais. Il pétillait de colère à tous les sarcasmes de M. de Voltaire et aux ris de l'assemblée.

Il demanda à ceux de sa compagnie un sifflet. *Je veux siffler ce Voltaire*, disait-il; on lui répondit qu'on ne sifflait point dans le lieu où il était; *Et pourquoi?* dit-il, *on y applaudit bien.*

Si les ouvrages couronnés sont si médiocres, on peut croire que les ouvrages de concours valent encore moins. On en a imprimé deux dont l'académie a fait mention, un de M. Doigny qui n'annonce guère de talent, et un autre de M. de Saint-Ange, dans lequel on cherche en vain un talent

qui s'était annoncé, il y a quelques années, par d'heureux commencements, et qui paraît s'être un peu éclipsé. Le morceau qu'avait choisi le premier, est *Priam au camp d'Achille*, l'un des chefs-d'œuvre du génie d'Homère : l'autre avait traduit le commencement de l'Iliade : ces deux traductions sont sans chaleur et sans vie.

Poullain de Saint-Foix, auteur des *Essais historiques sur Paris*, et de *l'Oracle* et des *Graces*, est mort le mois dernier à soixante-dix-sept ans. Il était remarquable par le contraste de sa figure et de ses ouvrages. L'une était celle d'un ours, et son ton et son humeur y répondaient fort bien; les autres respiraient l'agrément et la volupté. C'est du moins le caractère de *l'Oracle* et des *Graces*, deux petites pièces restées au Théâtre-Français. Au surplus, on peut observer que la réputation de cet écrivain, vanté jusqu'au dégoût par quelques journalistes, était fort au-dessus de son mérite. Il était du nombre de ces auteurs qui donnent leur mesure dès leur premier ouvrage, et que la médiocrité exalte sans crainte, dans l'assurance qu'ils ne grandiront pas. En effet, M. de Saint-Foix a donné quatre ou cinq volumes de pièces de théâtre, dont il a fait lui-même le plus grand éloge dans ses préfaces, et qui, à l'exception des deux que nous venons de nommer, sont toutes absolument oubliées. Ses *Essais historiques* sont amusants, comme l'est tout livre qui contient des faits et des anecdotes; mais y avait-il

un grand mérite à copier ces faits et ces anecdotes dans tous les livres connus, et à les placer sous les noms des rues ? Il règne en général un bon esprit dans ce livre ; mais rien n'y est au-dessus du médiocre, et quand il parle de goût, il se trompe. On cite quelques mots plaisants, quelques reparties bizarres de cet homme qui avait de la singularité dans ses manières. Il prit un jour querelle au spectacle avec un homme à qui il reprochait de puer. Celui-ci lui proposa de se battre ; Saint-Foix y consentit, mais il le pria de lui permettre encore une observation. *Si vous me tuez*, dit-il, *vous n'en puerez pas moins*, *et si je vous tue*, *vous puerez encore davantage*. L'autre, frappé de ce raisonnement, remit l'épée dans le fourreau et s'en alla. Une autre fois voyant un homme qui prenait du lait sucré avec du pain dans un café à l'heure du dîner : *Monsieur*, dit-il, *vous faites là un plat dîner*, et il se servit d'un terme plus grivois et plus énergique. L'homme au dîner lui fait mettre l'épée à la main et le blesse. *Vous êtes un brave homme*, dit Saint-Foix, *mais en vérité*, *vous faisiez un plat dîner*.

Il se trouvait à la comédie des *Philosophes*, à côté d'un financier qui trouvait la pièce très-plaisante. *Monsieur*, dit Saint-Foix, *cela aura bien de la peine à être aussi plaisant que Turcaret*.

Je crois ne pouvoir mieux remplir le vide des nouveautés intéressantes, qu'en joignant ici une

petite pièce de M. de Voltaire, très-peu connue et faite il y a plus de soixante ans, sur son emprisonnement à la Bastille; car cet homme-là a tiré parti de tout.

LA BASTILLE.

Or ce fut donc par un mardi sans faute,
Un beau matin, un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en sursaut m'éveilla (1).
....
....
....
....
Je vois paraître auprès de ma ruelle,
.... Vingt corbeaux de rapine affamés,
Monstres crochus que l'enfer a formés.
L'un près de moi s'approche en sycophante;
Un maintien doux, une démarche lente,
Un ton caffard, un compliment flatteur,
Cachent le fiel qui lui ronge le cœur.
Mon fils, dit-il, la cour sait vos mérites;
On prise fort les bons mots que vous dites,
Vos petits vers et vos galants écrits;
Et comme ici tout travail vaut son prix,
Le roi, mon fils, plein de reconnaissance,
Veut de vos vers vous donner récompense,
Et vous accorde, en dépit des rivaux,

(1) L'auteur faisait ici plaisanter fort agréablement *un vieux valet ivre* sur la descente du Saint-Esprit. Je n'ai pas cru devoir transcrire ces gentillesses; mais on les trouvera dans les œuvres posthumes de l'auteur.

Un logement dans l'un de ses châteaux.
Ces gens de bien qui sont à votre porte,
Benoîtement vous serviront d'escorte,
Et moi, mon fils, je viens de par le roi,
Pour m'acquitter de mon petit emploi.
Truand, lui dis-je, à moi point ne s'adresse
Ce beau début : c'est me jouer d'un tour.
Je ne suis point rimeur suivant la cour;
Je ne connais roi, prince, ni princesse,
Et si tout bas je forme des souhaits,
C'est que d'iceux ne sois connu jamais.
Je les respecte : ils sont dieux sur la terre.
Je ne les veux de trop près regarder :
Sage mortel doit toujours se garder
De ces gens-là qui portent le tonnerre.
Partant, vilain, retournez vers le roi;
Dites-lui fort que je le remercie
De son logis : c'est trop d'honneur pour moi;
Il ne me faut tant de cérémonie.
Je suis content de mon bouge, et les dieux
Dans mon taudis m'ont fait un sort tranquille.
Mes biens sont purs, mon sommeil est facile.
J'ai du repos; les rois n'ont rien de mieux.
J'eus beau prêcher et j'eus beau me défendre,
Tous ces messieurs d'un air doux et benin,
Obligeamment me prenant par la main,
« Allons, mon fils, marchons. » Fallut me rendre,
Fallut partir : je fus bientôt conduit,
En coche clos, vers le royal réduit
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
Par Charles-Cinq. O gens de bien, mes frères,
Que Dieu vous gard' d'un pareil logement !

J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant, avec douce manière,
Du nouveau gîte exaltant les beautés,
Perfections, aises, commodités,
Jamais Phébus, dit-il, dans sa carrière,
N'y fît briller sa trop vive lumière.
Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur :
Vous y serez avec plus de fraîcheur.
Puis me faisant admirer la clôture,
Double la porte et triple la serrure,
Grilles, verroux, barreaux de tout côté.
C'est, me dit-il, pour votre sûreté.
Midi sonnant, un chaudeau l'on m'apporte;
La chère n'est délicate ni forte;
Mais il me dit, c'est pour votre santé.
Me voici donc dans ce lieu de détresse,
Embastillé, niché fort à l'étroit,
Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid,
Sans passe-temps, sans amis, sans maîtresse.
O Marc-René (1), que Caton le censeur,
Jadis dans Rome eût pris pour successeur!
O Marc-René, de qui la faveur grande
Fait ici-bas tant de gens murmurer;
Vos beaux avis m'ont fait claquemurer;
Que quelque jour le bon Dieu vous le rende.

---

(1) M. le comte d'Argenson, lieutenant de police.

LETTRE XXXIX.

Les trois théâtres se sentent de la langueur ordinaire au temps des vacances. Il n'y a aucune nouveauté; en récompense la presse en fournit une grande quantité dont j'essaierai de donner une légère idée à V. A. I.

L'abbé de Mably, connu par des ouvrages de politique et de morale, vient de publier un livre sur *la Législation*, aujourd'hui l'objet des recherches de tant d'écrivains. Toute la premiére partie de ce livre tombe dans les lieux communs de cette espèce de platonisme encore plus chimérique en politique qu'en amour, parce que l'une prête beaucoup moins que l'autre à l'imagination. Cette espèce d'optimisme est fondée sur le principe mal entendu de l'égalité primitive, égalité qui ne peut exister dans aucune espèce d'état social, puisqu'elle n'existe même pas dans l'état naturel, égalité qui ne se trouve pas même chez les sauvages, puisqu'ils obéissent plus ou moins à des chefs, à des anciens, à des prêtres, ainsi que les peuples chasseurs ou pêcheurs. Il avoue bien que le système de cette égalité est impossible à ramener; mais il tend à prouver que toute bonne législation doit s'en rapprocher le plus qu'il est possible, principe susceptible encore de très-mauvaises conséquences; car il est

fou de vouloir jeter tous les gouvernements dans le même moule, comme si tous les peuples et tous les climats se ressemblaient.

Viennent ensuite des détails sur les moyens d'amélioration dans les lois et le gouvernement, et l'abbé de Mably répète tout ce qu'on a dit cent fois sur l'éducation civique, et sur la nécessité d'un frein religieux que personne n'a jamais révoquée en doute. Il rentre dans toutes les idées de J. J. Rousseau, sur la peine de mort qu'il réserve pour les seuls meurtriers et pour les traîtres à la patrie ; et sur la question, dont il déteste l'inhumanité gratuite, il redit tout ce que de meilleurs écrivains ont dit beaucoup mieux. Il veut que l'on réprime et le fanatisme des mauvais prêtres et les abus de la superstition, et les prédicateurs d'athéisme ; et qui ne le veut pas? *Il faut* avouer que si chaque auteur se demandait avant d'écrire, Ce que j'ai à dire vaut-il la peine d'être dit? il y aurait beaucoup moins de livres.

La manie des grandes préfaces pour les petits ouvrages, et l'importance des choses frivoles, ces travers si ridiculisés n'en sont pas moins communs. M. Berquin fait imprimer trois romances, dont deux sont mauvaises. Vous trouvez à la tête un discours sur la romance, qui explique la prodigieuse difficulté de faire des chansons, et les avantages prodigieux qu'on en peut tirer pour le bonheur de la société : tout cela est écrit en style figuré et oratoire, et avec un sérieux qui fait rire;

mais la dernière de ces trois romances est douce et naïve.

Chacun veut exalter et agrandir l'objet de son travail. M. Moutonnet donne une assez faible traduction de *l'Enfer* du Dante, et voilà que ce poëme de *l'Enfer*, qui, à deux ou trois morceaux près, n'est qu'une longue et froide allégorie satirique et un ennuyeux sermon, est, si l'on en croit le traducteur, *une des plus belles productions de l'esprit humain.*

Un autre a envoyé à l'Académie une fort plate version de deux morceaux d'Homère, que l'Académie n'a pas pu lire jusqu'au bout. L'auteur ne supposant pas qu'il soit possible qu'on ait lu ses vers sans les couronner, imprime ses pièces avec ce titre : *Pièces oubliées à l'Académie ;* et il se trouve que c'est le public qui les oublie.

Le nommé Gilbert (non pas le cocher Gilbert déposant dans l'affaire du comte de Morangiés), mais le satirique Gilbert tant vanté par défunt Fréron, passant de la satire au genre lyrique, vient d'imprimer deux odes, une sur *le Jubilé*, et l'autre sur *le Jugement dernier.* Il y a quelque talent dans la diction; mais rien ne rappelle mieux ce qu'a dit Horace:

Versus inopes rerum nugæque canoræ.
Des vers pauvres d'esprit, et des riens cadencés.

On a trop fait de vers depuis un siècle et demi, pour que des phrases usées et des images rebattues puissent être un mérite.

La Journée de l'Amour est une autre petite bagatelle en vers faibles, ornée de jolies estampes.

Nous avons quelques autres livres sur des objets sérieux, et qui sont du moins utiles et instructifs, s'ils ne sont pas toujours amusants; un *Traité des Fiefs*, un *Traité de Vénerie*, des Mémoires *in-4°* sur les Chinois, des Mémoires de l'Académie des Sciences sur la nouvelle préparation du salpêtre, un *Traité de l'Usure*, un *Dictionnaire de la Bible* très-bien fait et commode à consulter, un *Voyage d'Arabie* fort curieux, un ouvrage de M. de Montalembert *sur les Fortifications*, un *Essai politique sur l'autorité et les richesses du Clergé.*

Il faut joindre à ces livres utiles le Supplément de l'Encyclopédie, dont les deux premiers volumes sont publiés, et dans lesquels on trouve de fort bonnes corrections des articles de la première édition de ce dictionnaire, et de nouveaux articles de littérature par M. Marmontel, qui sont en général d'une saine critique, mais d'un goût plus raisonné que senti.

On a mis dans les nouvelles publiques la mort du célèbre David Hume, l'un des meilleurs historiens de l'Angleterre : il a laissé par son testament un legs de deux cents livres sterling à M. d'Alembert. Il serait à souhaiter que ces témoignages d'estime et d'amitié réciproque entre les gens d'un ordre distingué, témoignages dont

l'exemple est très-commun chez les anciens, fussent moins rares parmi les modernes.

J'ose croire que V. A. I. lira avec plaisir quelques vers de M. de Voltaire que j'ai recueillis dans mes portefeuilles, et qui ne sont imprimés nulle part : ce sont des richesses ignorées dont il n'y a que les amateurs qui connaissent le prix.

Vers de M. de Voltaire a madame la marquise du Chatelet, sur sa liaison avec Maupertuis.

Ainsi donc cent beautés nouvelles
Vont fixer vos brillants esprits ;
Vous renoncez aux étincelles,
Aux feux follets de mes écrits,
Pour des lumières immortelles ;
Et le sublime Maupertuis
Vient éclipser mes bagatelles :
Je n'en suis fâché ni surpris.
Un esprit vrai doit être épris
Pour des vérités éternelles ;
Mais ces vérités que sont-elles,
Quel est leur usage et leur prix ?
Du vrai savant que je chéris
La raison ferme et lumineuse
Vous montrera les cieux décrits,
Et d'une main audacieuse
Vous dévoilera les replis
De la nature ténébreuse.
Mais sans le secret d'être heureuse,
Il ne vous aura rien appris.

A la même, lorsqu'elle apprenait l'algèbre.

Sans doute vous serez célèbre
Par les grands calculs de l'algèbre
Où votre esprit est absorbé.
J'oserais m'y livrer moi-même;
Mais, hélas! A plus C moins B
N'est pas *égal à je vous aime.*

A la même, de Cirey où il était pendant son exil, et où madame du Châtelet lui avait écrit de Paris.

On dit qu'autrefois Apollon,
Chassé de la voûte immortelle,
Devint berger et puis maçon,
Et laissa là son violon
Pour la houlette et la truelle.
Je suis cent fois plus malheureux,
Votre présence m'est ravie;
Je ne vois donc plus vos beaux yeux,
Je vous perds, charmante Émilie;
C'est moi qui suis chassé des cieux.
Pour vous, dans ce triste séjour,
Je m'adonne à l'architecture.
Les talents ne sont pas enfants de la nature;
Ils sont tous enfants de l'amour.

Madame Geoffrin est depuis quinze jours dans un état de léthargie qui annonce une fin prochaine et infaillible. Ainsi la littérature aura perdu dans le cours de la même année trois personnes qui lui étaient chères à différents titres, M. Hume, mademoiselle de l'Espinasse, et madame Geoffrin.

LETTRE LV.

Les nouveaux directeurs de l'Opéra ont fait venir le célèbre Noverre, le plus grand compositeur de ballets-pantomimes que nous connaissions depuis la renaissance des arts, et le digne rival des Pylade et des Bathille dans l'art de parler aux yeux et à l'ame avec des gestes et des mouvements. Il a débuté ici par le ballet d'*Apelle et Campaspe*, qui a eu le plus grand succès. Le ballet a été précédé de deux fragments détestables pour la musique et les paroles.

Les comédiens italiens, encouragés par le succès de *la Colonie*, ont essayé encore une parodie italienne, *le Duel comique*. La pièce est beaucoup plus mauvaise que *la Colonie*; mais il y a des morceaux charmants dans la musique.

Les comédiens français étudient beaucoup de nouveautés pour Fontainebleau, mais n'en donnent aucune.

Crébillon, fils du célèbre tragique de ce nom, vient d'obtenir la pension sur le Mercure qu'avait feu M. de Saint-Foix. Il avait déja obtenu la pension de douze cents livres qu'avait son père sur la cassette du roi, et la place de censeur de la police qu'avait aussi Crébillon. Ainsi il a eu toutes les récompenses de son père, et de plus quinze cents livres sur le Mercure, quoiqu'il n'ait

fait ni *Électre*, ni *Rhadamiste*, ni rien d'approchant. Rien ne prouve mieux que les hommes de génie travaillent en tous sens bien plus pour la postérité que pour eux-mêmes.

Les nouvelles brochures ne présentant rien qui soit digne d'occuper V. A. I., elle permettra peut-être que je résume ici en peu de mots les productions littéraires de M. de Crébillon fils, qui probablement n'y ajoutera plus rien, étant âgé de plus de soixante ans, et n'ayant jamais été fort laborieux.

Il n'a jamais fait que des romans : celui qui a eu le plus de succès dans sa nouveauté, n'a jamais été fini : c'est l'ouvrage qui a pour titre, *Égarements du Cœur et de l'Esprit.* Quelques situations attachantes, et sur-tout les mauvaises mœurs de la bonne compagnie, avec un jargon de fatuité alors à la mode dans quelques sociétés brillantes, donnèrent à ce roman une vogue passagère qui n'a pu se soutenir long-temps. Cet ouvrage a vieilli avec les originaux qui en avaient été les modèles, et c'est ce qui arrivera à tout livre de ce genre qui ne peindra que les mœurs de tel moment et de tel ou tel cercle. Il faut peindre l'homme de tous les temps pour intéresser toujours. Où trouvera-t-on aujourd'hui un petit-maître méthodiquement insolent comme Versac? Il n'y a plus de Versac à la cour, ni à la ville, parce que, s'il y en avait, ils seraient de mauvais ton. A l'égard du style, celui de

Crébillon dans ses *Égarements* est d'une extrême négligence.

Le Sopha s'est soutenu davantage; ce n'est pas que le fond n'en soit encore très-frivole, et qu'il n'y ait fort peu d'imagination; mais il y a de la gaieté, de la volupté, des tableaux séduisants, quoique faciles à tracer, et un art de gazer les plus fortes obscénités, fait pour plaire (dit-on) aux femmes qui ne demandent pas mieux que de les voir à travers un voile qui les dispense de rougir. Le caractère d'un imbécille sultan qui croit avoir dit un mot fin, chaque fois qu'il a dit une grossièreté ou une bêtise, et l'entretien d'un dervis et d'une dévote, qui, tout en exaltant leur ame sur la vertu, finissent par en manquer, sont ce qu'il y a de mieux fait dans cette production légère, infiniment au-dessous de tous nos bons romans.

Tanzaï, ou *l'Écumoire*, n'eut d'autre mérite que de passer pour une allégorie de la bulle *Unigenitus*, qui occupait alors tous les esprits. Cette allégorie, si c'en est une, n'est pas fine; c'est une énigme qui n'a point de mot. Ce qu'il y a de plus clair dans l'ouvrage, c'est une extravagance ordurière, beaucoup moins voilée que dans le *Sopha*.

A l'égard des *Lettres du Chevalier de* ***, qui font encore les délices des petits-maîtres de province, elles sont totalement oubliées à Paris, ainsi que les *Lettres Athéniennes*, qui n'ont rien d'at-

tique, et *Ah! quel Conte*, que personne n'a pu lire jusqu'au bout, etc., etc., etc.

LETTRE LVI.

Il paraît que l'effet des représentations de Fontainebleau commence à avoir une expression plus marquée, et que les applaudissements et les murmures s'y font entendre avec liberté. Voici ce que l'on peut recueillir jusque ici des nouveautés qu'on y a jouées. Je ne parlerai que d'après la voix publique; car les occupations qui me retiennent à Paris, ne m'ont pas permis d'aller à Fontainebleau.

Zuma, tragédie de M. Lefèvre, a eu très-peu de succès, quoique dans les premiers actes il y ait eu des morceaux applaudis. M. Lefèvre n'est connu jusqu'ici que par deux tragédies tombées, *Cosroës* et *Florinde.*

Le Malheureux imaginaire, comédie en cinq actes de M. Dorat, a tombé depuis le premier acte jusqu'au dernier. On s'accorde généralement à regarder cet ouvrage comme un des plus insipides qui aient jamais fait bâiller la cour. Cet auteur qu'un parti nombreux a porté long-temps, pour l'opposer à ce qui valait mieux que lui, finira, comme je l'ai plus d'une fois prédit, par lasser la patience du public. C'est de lui que M. d'Alembert a fort bien dit que le parterre était

à ses ordres et *à ses frais*. Il entreprend un succès comme une affaire d'argent, paie trois cents billets par représentation, remplit sept ou huit loges de ses protecteurs et protectrices. Toute la basse littérature dont il est le coryphée, s'évertue en sa faveur, ce qui n'empêche pas que le froid et l'ennui ne se fassent bientôt sentir, et même que les murmures ne troublent les derniers actes. C'est ainsi que j'ai vu recevoir *Adélaïde de Hongrie*, *Régulus*, *le Célibataire*, etc. Mais, comme le public ne juge pas deux fois, l'auteur double ses forces à la seconde représentation, se fait applaudir sans obstacle, parce que les gens de goût se taisent pendant que la cabale fait du bruit, et les comédiens, bien sûrs que le peu de succès que peut avoir l'ouvrage leur appartiendra entièrement, mènent la pièce le plus loin qu'ils peuvent. Ce que je puis attester, c'est que, après les représentations de *Régulus* et de *la Feinte par amour*, M. Dorat me dit lui-même qu'il se trouvait redevable aux comédiens de sept cents livres. Je lui répondis en riant, *Monsieur, encore deux ou trois succès comme celui-là, et vous êtes ruiné.*

La Lecture interrompue ou *le Dramomane*, pièce en un acte de M. de C**, a été plus mal reçue que tout le reste. On y a hué comme au parterre de Paris; on ne croit pas même que l'auteur la fasse jouer sur le théâtre de la Comédie-Française.

Les pièces du Théâtre-Italien ont tombé encore plus indécemment. Il faut une gaieté de bon goût pour faire rire la cour : il était très-ridicule qu'on jouât devant une jeune reine des pièces de guinguettes, telles que *la Soirée des Boulevards*, faites pour amuser la populace.

M. de Champfort a été plus heureux ; il jouit d'une faveur personnelle aussi marquée que jamais auteur ait pu l'avoir à la cour. Il avait eu l'honneur de lire la tragédie de *Mustapha et Zéangir* au roi et à la reine, qui en avaient témoigné beaucoup de satisfaction, et qui ont protégé la pièce de leur suffrage. On dit qu'elle est bien conduite, et écrite avec une pureté élégante ; que le sujet est d'un intérêt doux, fondé sur l'expression des sentiments honnêtes ; mais qu'il n'y a aucun de ces morceaux de verve tragique qui excitent l'enthousiasme et enlèvent les applaudissements. Cet avis qui semble général paraît se rapporter au caractère de son talent, dans lequel il entre beaucoup plus d'esprit que de sensibilité et d'imagination, et qui ne lui a jamais permis qu'une composition très-lente et très-pénible. Il y a quinze ans qu'il travaille à *Mustapha*. Cette pièce, quoique bien accueillie, n'a pas été applaudie avec cette vivacité qui caractérise les grands succès ; mais elle lui a procuré de grandes récompenses. Il a obtenu sur-le-champ une pension de douze cents livres et la place de secrétaire des commandements de monseigneur le

prince de Condé, avec deux mille livres d'appointements. M. de Champfort est auteur de *la jeune Indienne*, petit drame en un acte, faible d'intrigue, mais dans lequel il y a de l'intérêt et du style; du *Marchand de Smyrne*, bagatelle qui n'a d'autre mérite que quelques plaisanteries, répandues dans le rôle d'un marchand d'esclaves que le jeu de Préville a fait valoir. Son *Éloge de Molière* et celui de *la Fontaine* sont des ouvrages de mérite, quoique dans le premier le sujet ne soit pas rempli, et que dans l'autre l'auteur semble avoir voulu donner le caractère de son esprit à la Fontaine, qui en avait un autre.

On raconte que le célèbre Noverre a maltraité fort plaisamment un certain *Fuel de Méricourt*, auteur d'un *Journal de spectacles*, libelle impudent écrit du ton de la plus basse canaille. Ce Méricourt était à l'Opéra à côté de son digne approbateur et protecteur Crébillon fils. Noverre, mécontent d'un article du journal qui le regardait, aborde Crébillon, et lui demande s'il connaît *un polisson* nommé Méricourt, auteur *d'une plate rapsodie où l'on recueille tous les mauvais propos des cafés. Le voilà*, dit froidement Crébillon. *Ah! monsieur*, continua Noverre d'un ton tranquille, *je suis fort aise de pouvoir vous dire en face ce que je pense de vous. — Mais, monsieur*, répond Méricourt, *vous me parlez comme un maréchal de France. Non*, dit Noverre; *les maréchaux de France portent deux bâtons en sau-*

toir, et je n'ai à la main (en lui montrant sa canne) *que ce bâton que vous me voyez.*

Ce Noverre paraît être prompt à la réplique. Il y a quelque temps qu'un ministre l'envoya chercher; Noverre n'y alla pas. Il reçoit un second ordre, et n'y va pas encore. Enfin il vient au troisième, et s'excuse sur ses affaires et sa santé. *Je suis fort surpris*, lui dit le ministre, *qu'un maître à danser se fasse dire trois fois de venir chez moi. Monsieur*, dit Noverre, *je ne suis pas difficile sur les titres; cependant je pourrais vous répondre que je suis maître à danser, comme Voltaire est maître à écrire* (1).

Parmi les brochures nouvelles, vous distinguerez un *Commentaire historique sur l'auteur de la Henriade*, composé par M. de Voltaire lui-même, avec autant de réserve qu'il est possible d'en avoir en parlant de soi-même : il est vrai qu'il ne s'y montre pour ainsi dire qu'en décoration. Il retrace avec autant de précision que d'agréments les différentes époques de sa réputation et de sa gloire, se bornant aux faits publics et

(1) Cela est un peu fanfaron, et pourtant doit se pardonner à l'enthousiasme d'un artiste, quoique son art fût à une si prodigieuse distance de celui de Voltaire. Mais il ne faut pas oublier qu'on n'excuse des saillies de cette force-là que parce qu'on en rit. Cette note n'est pas inutile dans un temps où l'on ne manque jamais d'appeler *artistes* ce que nous appelions à la comédie et à l'opéra *gagistes*.

avérés; mais les ressorts secrets, les anecdotes personnelles, les détails d'intrigue et de cabale, cette foule de traits particuliers qui ne sont connus que des curieux, et qui composeront un jour les mémoires de sa vie, tout cela, je l'avoue, est passé sous silence, et il a cru, peut-être avec raison, devoir le laisser dire à d'autres. Au reste, cet ouvrage rappelle beaucoup de particularités intéressantes, et il est très-agréable à lire.

LETTRE LVII.

Pour reprendre la suite des spectacles de Fontainebleau, l'*Égoïste* de M. Cailhava n'a pas eu plus de succès que tout le reste. A l'égard du *Veuvage trompeur*, comédie en trois actes de M. de Laplace, on l'a jugé si indigne d'attention, qu'en sortant du spectacle, personne ne daignait en parler. Je crois devoir dire un mot de ces deux écrivains dont le nom ne s'est point encore présenté à moi depuis que j'ai l'honneur d'entretenir V. A. I. de nouveautés littéraires.

M. Cailhava, auteur gascon, était venu à Paris, il y a environ quinze ans, avec une demi-douzaine de comédies dans son portefeuille, qui n'annonçaient pas une fécondité heureuse, car toutes celles qu'il donna aux deux théâtres tombèrent plus ou moins, et les titres mêmes sont oubliés, à l'exception de celle qui a pour titre, *le Tuteur*

dupé, ou *la Maison à deux portes*, cannevas espagnol, vieille intrigue de valets, prise par-tout, mais que le jeu de Préville soutient sur la scène où cela se joue quelquefois comme bien d'autres petites comédies, sans réputation et sans succès.

On a vu par l'exemple de l'abbé d'Aubignac, qu'un mauvais faiseur de pièces peut être un critique érudit, quoique peu judicieux. Mais je ne trouve ni érudition ni goût dans les quatre volumes *sur l'Art de la Comédie*, de ce même M. Cailhava, qui m'ont paru fort médiocrement pensés et fort mal écrits. Cet ouvrage n'est guère qu'une compilation de tout ce qui a été dit sur la comédie, et il y a peu de dépense d'esprit parmi beaucoup d'erreurs.

M. de Laplace avait débuté, il y a environ trente-cinq ans, au Théâtre-Français, par une traduction de *la Venise sauvée* d'Otway : c'était le temps où la littérature anglaise commençait à exciter la curiosité. Cette traduction fort mal écrite eut du succès, parce qu'il y a quelque intérêt dans la pièce ; elle n'est pas cependant restée au théâtre, parce que c'est absolument le même sujet que notre *Manlius* de Lafosse, qui est infiniment supérieur à l'ouvrage anglais. *Jeanne d'Angleterre* et *Adèle de Ponthieu*, deux autres tragédies de M. de Laplace, ont été oubliées, comme tant d'autres, après quelques représentations. C'est cependant à propos de cette *Adèle* que le crédit du maréchal de Richelieu avait fait jouer,

qu'il adressa à son protecteur quatre vers de remerciement, dont le dernier était remarquable :

Tu pris Minorque, et fis jouer *Adèle*.

Il croyait avoir ainsi rassemblé en un vers les deux plus beaux titres de la gloire de ce maréchal. Nous avons du même auteur une mauvaise traduction du théâtre anglais, moitié prose, moitié vers. La prose est assez plate, et les vers sont fort au-dessous de la prose. Il a traduit aussi le célèbre roman de *Tom Jones*, par Fielding, à mon gré le premier de tous les romans chez toutes les nations. La version de M. de Laplace n'a pas empêché qu'il n'eût le plus grand succès en France, et rien ne prouve mieux son mérite. Enfin ce même M. de Laplace eut pendant deux ans le privilége du Mercure qu'il fit si mal que les souscriptions fort diminuées ne pouvaient plus suffire pour payer les pensions, quoiqu'il y en eût alors la moitié moins qu'aujourd'hui. Aussi disait-on que *le Mercure* était tombé *sur la place*, expression dont on se sert pour les papiers et effets qui baissent à la bourse. M. de Laplace fut obligé de renoncer à son privilége, et pour récompense de ses *bons et loyaux services*, il eut cinq mille livres de pension sur ce même *Mercure* qu'il avait fait tomber. Quand Marmontel, qui le faisait très-bien, le quitta deux ans après, il n'eut que trois mille francs.

Depuis ce temps, M. de Laplace a quitté Pa-

ris, et il est allé vivre à Bruxelles d'où il est revenu pour faire jouer la comédie du *Veuvage trompeur*. Il faut croire qu'il a été un temps où cet auteur prétendait comme un autre à la renommée; car pour savoir au juste où en était la sienne, il s'avisa, quelque temps après qu'il eût débuté dans la littérature, d'un stratagême assez singulier. Il se cacha dans une province, et fit écrire à Paris qu'il était mort. Cette nouvelle fut mise dans les feuilles de l'abbé Desfontaines, avec une lettre d'un prétendu ami de M. de Laplace, qui s'étendait sur la perte que les lettres venaient de faire dans la personne d'un jeune homme *de grande espérance;* mais le secret fut découvert presque aussitôt, et il se trouva que c'était M. de Laplace lui-même qui avait écrit à l'abbé Desfontaines qu'il était mort, et qui avait *fait son* oraison funèbre : on en rit beaucoup. Le pauvre homme s'était bien trompé : ce que les mauvais auteurs ont de mieux à faire, c'est de vivre : il n'y a que les grands hommes qui gagnent quelque chose à mourir.

A l'égard des nouveautés que l'on peut distinguer de la foule des brochures et des dictionnaires (car aujourd'hui tout est en brochure et en dictionnaire), deux seulement méritent qu'on en fasse mention. L'une est une traduction du *Commentaire sur le code criminel d'Angleterre*, de *Blackstone*, ouvrage intéressant et instructif dont j'avais eu l'honneur d'annoncer à V. A. I.,

il y a près de deux ans, une version qui à l'examen ne s'est pas trouvée digne du texte. Cette nouvelle traduction faite par l'abbé Coyer, est plus fidèle et plus correcte. L'autre nouveauté est encore une traduction; c'est celle des ouvrages des deux plus fameux orateurs grecs, Eschine et Démosthène, cinq volumes *in*-8°. Elle est d'une grande exactitude, et les notes sont instructives: c'est un livre utile, mais seulement aux jeunes étudiants, pour leur faciliter l'intelligence du grec, ce qui est plus aisé que de rendre l'esprit et le talent de ces deux orateurs.

L'état déplorable où est réduit le Théâtre-Français dans les rôles tragiques, tandis que la comédie se soutient, prouve évidemment, contre l'avis de quelques juges intéressés ou prévenus, combien cette dernière est moins difficile à jouer que la tragédie. Le noble en tout genre sera toujours plus difficile que le familier. Dix hommes se trouveront capables de jouer un valet, un paysan, un vieillard ridicule, sur un qui sera en état de jouer un héros, un roi: Lekain seul soutient la tragédie à sa hauteur. Brizard qui, avec un naturel précieux, a toujours été faible d'intelligence, et chez qui la figure et les cheveux font la moitié du talent; Brizard qui n'a jamais su créer un rôle, et qui ne rencontre le pathétique que par tradition, commence à avoir une prononciation molle et confuse à cause de la perte de ses dents, et son jeu devient moins sûr par le défaut de

mémoire. Molé, plein d'esprit et d'ame, mais dépourvu de moyens tragiques, manquant d'énergie et de dignité; Molé fait pour jouer de jeunes amants et qui veut absolument jouer les héros, a dénaturé la déclamation tragique en y portant les tons tâtonnés, la vivacité bavarde, les nuances familières qui appartiennent à la comédie. Sa réputation et ses succès ont égaré tous les jeunes acteurs qui vont s'exercer en province, et qui ne pouvant imiter sa sensibilité et ses graces, ne savent plus que trépigner et bégayer comme lui. Personne n'a plus corrompu l'art de la déclamation, parce que l'on n'a imité que ses défauts, que son talent et sa renommée rendaient contagieux. Larive, applaudi par esprit de cabale, n'a qu'une chaleur factice, n'entend point ce qu'il dit, tombe dans des contre-sens grossiers, estropie les vers et se passionne au hasard. Madame Vestris a seule une intelligence sûre et une décence toujours tragique. Mais malheureusement la nature de son organe ne la sert pas si bien que son esprit; sa voix s'épaissit dans la passion et dans les larmes; elle sent plus qu'elle ne communique. Élève de Lekain et pleine de ses leçons, elle rend mieux ce qui est fort que ce qui est doux. Mademoiselle Sainval l'aînée, faite pour le grand pathétique, l'atteint quelquefois jusqu'à faire excuser les disgraces de sa figure et de son organe; mais elle manque absolument de noblesse, de raison et de décence, et multiplie trop

les gestes. Les débuts se succèdent continuellement; mais aucun ne donne d'espérance, même pour remplacer ce qui nous reste.

LETTRE LVIII.

Voici le moment où les nouveautés se multiplient; mais c'est bien le cas de dire avec l'auteur de *la Métromanie*, *ce qui vicie abonde*. Une petite comédie, *la Rupture*, a été jouée une fois aux Français et à peine achevée, quoiqu'elle n'eût qu'un acte, et à peine écoutée, quoique l'auteur l'eût mise sous le nom de deux femmes : elle n'est pas imprimée, et cela ne vaut pas qu'on en parle plus long-temps.

On attend *le Malheureux imaginaire* de Dorat, qui va sans doute faire de grands efforts pour être plus heureux qu'à Fontainebleau.

On a remis *Alceste* à l'Opéra, et l'on répète *l'Olympiade* de Sacchini, dont les ballets et le récitatif sont l'ouvrage d'un musicien français nommé Saint-Amand; on ne sait encore si cet opéra sera joué. Les airs de Sacchini sont charmants, les airs de ballets fort jolis, mais le récitatif est, dit-on, insupportable. En attendant, la scène lyrique se soutient par la danse, comme elle a toujours fait. Un élève de Noverre, nommé Pitt, a eu le plus grand succès dans un ballet-pantomine de son maître, *les Caprices de Gala-*

thée. Il est d'une légèreté rare, et semble être toujours en l'air; ce danseur ressemble à un sylphe. Il est parti pour aller finir un engagement qu'il a pris à Turin; mais on dit qu'il nous reviendra. Noverre lui-même n'a pas ici tout le succès qu'on espérait : il trouve trop d'obstacles pour son exécution. Il lui faut des acteurs, et il ne trouve que des danseurs; il lui faut des visages, et l'Opéra n'a que des jambes. Comme il a la vivacité brusque d'un homme plein de ses idées, il a choqué presque tous ceux qui exécutent ses ballets, et l'on peut bien s'imaginer qu'ils n'en vont pas mieux. Vestris et Gardel qui se croient faits pour régner sur le théâtre, ne s'accoutument pas à redevenir écoliers, et Noverre qui apporte une science nouvelle, se plaint de n'être point entendu. D'ailleurs la *majesté* de l'Opéra et les prérogatives des chœurs le désolent à tout moment. Il voulait placer un groupe de figurantes au fond du théâtre : *Monsieur, nous sommes les anciennes, et nous avons droit d'être sur le devant. — Mais mon ballet? — Votre ballet deviendra ce qu'il pourra; il faut que le public nous voie; c'est notre droit.* Voilà un homme de génie bien tombé! Il se plaint, il crie, il veut tout changer à l'Opéra, jusqu'à la disposition des lumières qui ne se prête pas aux effets qu'il veut produire; il prétend enfin qu'il ne peut rien faire, si on ne lui donne la direction du spectacle. On croit généralement qu'il réussirait dans ses vues; mais

on assure qu'il ruinerait l'Opéra et lui à force de génie. C'est un homme à qui un million ne coûte rien pour un ballet; nous ne sommes pas en état de payer nos plaisirs si cher.

Une danseuse nouvelle attire les regards de tout Paris. Dix-sept ans, une figure charmante, une jambe parfaite, une attitude de tête à servir de modèle, la grace et l'agilité, en voilà plus qu'il n'en faut pour tourner toutes les têtes. Il n'est pas possible de dire son nom; il est si baroque, que tout le monde s'est réuni autour d'elle au foyer pour l'engager à se contenter d'un de ses noms de baptême, *Cécile*(1), par exemple. En effet, quel besoin a-t-on à l'Opéra d'un nom de famille, sur-tout lorsqu'on s'appelle *Gafutier*, ou *Gahutier*, ou *Gabotier*? Je ne sais lequel, ni moi ni personne.

L'esprit de parti agite toujours la littérature, qui mêlée avec tous les états, entraîne dans ses querelles tous les ordres de citoyens. On combat publiquement par des satires et des libelles, et l'on mine et contremine par des intrigues. Un Irlandais dont je n'ai pu encore savoir le nom, vient d'imprimer une comédie en cinq actes, intitulée *le Bureau d'esprit*. La scène est chez madame Geoffrin qui en est le principal personnage. Le moment est d'autant mieux choisi que cette femme respectable est actuellement mou-

(1) Ce nom lui est resté.

rante; mais ces messieurs n'y regardent pas de si près. M. d'Alembert sous le nom de *Rectiligne*. M. de Condorcet sous le nom de *Marquis*, M. Thomas sous celui de *Thomassin*, M. Marmontel sous celui de *Faribole*, et moi aussi, sans vanité, sous celui de *M. du Luth;* voilà les personnages de cette satire dialoguée en prose plate, sans aucune apparence d'action ni d'intrigue, et infiniment au-dessous des *Philosophes de Palissot*, dont elle n'est qu'une copie. Il y avait du style et quelques scènes plaisantes dans les *Philosophes;* ici il n'y a rien que de la méchanceté et des injures. L'auteur, qui n'a de sa vie approché de l'antichambre de madame Geoffrin, ni du cabinet d'aucun homme de lettres, n'était pas à portée de rendre les originaux reconnaissables. De tous les traits qu'il prête à madame Geoffrin et aux autres personnages, il n'y en a pas un qui leur convienne le moins du monde. On trouve au cinquième acte l'idée d'une scène assez comique, si elle avait été bien exécutée : c'est une assemblée de gens de lettres qui délibèrent sur le successeur qu'ils donneront à M. de Voltaire. M. de Condorcet et votre serviteur sont les deux prétendants les plus ambitieux, et l'on en vient aux injures. Cela pourrait être gai, quoique copié de Vadius et de Trissotin; mais l'auteur est resté bien au-dessous de la scène. Au surplus, il faut que cette satire soit bien mauvaise; car les ennemis même des gens de lettres n'osent pas la louer. Ils la recher-

chent, parce qu'elle est méchante; mais ils avouent qu'elle est ennuyeuse. Ennuyer dans une satire! c'est jouer de malheur.

Tandis qu'on insulte une femme parce qu'elle aime les lettres, une autre femme en soutient l'honneur par ses productions élégantes et ingénieuses. Madame Riccoboni vient de donner un nouveau roman épistolaire sous le titre de *Lettres de milord Rivers* : ce n'est guère, il est vrai, qu'une correspondance écrite avec esprit; le fond est peu de chose. C'est un tuteur et sa pupille qui s'aiment tous deux, qui tous les deux se sont bien promis à eux-mêmes de ne s'en rien dire, et qui pendant deux volumes se parlent de toute autre chose que de leur amour, jusqu'à ce qu'enfin une amie des deux amants à qui l'un s'est confié, et qui a deviné l'autre, lasse de tout cet enfantillage, leur dise : Vous vous aimez, vous vous épouserez, et ils s'épousent. On sent qu'avec ce plan, il n'y a ni événements, ni passions, ni intérêt; mais l'auteur écrit avec tant de goût, d'agrément et de naturel, qu'on arrive au bout du livre sans avoir été fort ému, il est vrai, mais toujours en s'amusant.

Madame Riccoboni, et madame de Tencin qui l'a précédée, ont fait beaucoup d'honneur à ce siècle, qui leur doit les meilleurs romans qu'il ait produits, après *Marianne* et les bons ouvrages de l'abbé Prévost. La première production de madame Riccoboni a été *le Marquis de Cressy*, et

selon moi, c'est sa meilleure; elle est du plus grand intérêt d'action et de style. On y trouve des expressions heureuses, telles que celle des cœurs tendres qui tournent tout contre eux-mêmes. Les *Lettres de Catesby* ont eu un grand succès, quoique le principal événement en soit un peu forcé; l'ouvrage d'ailleurs est conduit avec beaucoup d'art et très-attachant. Les *Lettres de Fanny Butler* ne contiennent que des détails passionnés qui peuvent quelquefois paraître petits, et qui tombent un peu dans le verbiage; mais la dernière de ces lettres est excellente, et d'un ton de noblesse et de pathétique qu'on n'attendait pas de ce qui précède. *Amélie*, imitée en partie du roman de Fielding, *Jenny*, les *Lettres de madame de Sancerre*, celles de *Sophie de Vallière*, sont des ouvrages inférieurs aux *Lettres de Catesby* et au *marquis de Cressy*, et qui ne seront pas relus aussi souvent, mais qui tous offrent des morceaux intéressants. A l'égard d'*Ernestine*, l'auteur n'a peut-être rien fait qui ait autant de grace et de charme: c'est un petit chef-d'œuvre, et je l'appellerais volontiers le diamant de madame Riccoboni. On a prétendu dans la *Dunciade* que cette dame n'était pas l'auteur des ouvrages qui portent son nom:

Elle y viendra cette Riccoboni,
Qui n'a point fait *le marquis de Cressy*,
Qui n'a point fait *les Lettres de Fanny*,
Qui n'a point fait *Juliette Catesby*, etc.

Et qui donc les a faits! qui se cacherait de les avoir faits? Jamais mensonge ne fut plus hardi ni plus gratuit, et je ne vois pas pourquoi la satire autoriserait le mensonge (1). Il est vrai que madame Riccoboni n'a rien dans sa conversation qui rappelle le mérite de ses écrits; mais il y a des esprits qui ne sont rien sans la réflexion. Le sien paraît d'autant plus être de cette trempe, qu'en général ses idées sont fines, ses peintures vraies, son style soigné, élégant et précis. Peu de femmes ont pensé avec autant de délicatesse, et ont écrit avec autant de goût.

J'ai lu la nouvelle traduction de Démosthène par l'abbé Auger. Il faut louer le travail de l'auteur, son zèle, son exactitude, ses recherches, ses notes; mais jamais homme ne fut moins fait pour traduire un orateur. Ni feu, ni noblesse, ni harmonie, ni mouvement dans le style: qu'on cherche là Démosthène, on ne trouvera pas son ombre.

On attend au Théâtre-Français le début de mademoiselle Desperrières, autrefois mademoiselle Conpain, danseuse des chœurs de l'Opéra.

M. de P** qui vient de se marier, a fait imprimer dans quelques journaux une inscription qu'il avait faite pour son jardin: la voici.

---

(1) Il y a quinze ans que cette femme est morte, et jamais ni de son vivant, ni depuis sa mort, ses ouvrages n'ont été revendiqués par personne.

Rêveur, poëte, amant, jardinier tour-à-tour,
C'est ici que je chante, ou médite, ou soupire.
J'y fais mes projets pour la cour,
J'y fais mes chansons pour l'amour,
J'y touche le compas, la serpette et la lyre.
Oublié de la cour, seul ici j'en rirai,
Et si l'amour me trompe, ici je pleurerai.

On a parodié ces vers contre lui très-plaisamment.

Politique, guerrier, rimeur, fat tour-à-tour,
C'est ici qu'au public de moi je donne à rire.
J'y fais mes placets pour la cour,
J'y chante à faire enfuir l'amour.
J'y touche la serpette, et n'ai pas d'autre lyre.
Ignoré de la cour, ici je rimerai,
Et pour faire un c..., là je me marierai.

LETTRE LIX.

Le *Malheureux imaginaire* n'a pas eu plus de succès à Paris qu'à la cour. D'abord le sujet est mal choisi; ce n'est pas là un caractère. Un malheureux imaginaire ne peut être autre chose qu'un homme mélancolique et vaporeux qui voit tout en noir, et qui étend sur tous les objets les crêpes de son imagination. Un tel homme est malade, et son mal n'est ni un travers ni un ridicule que la comédie puisse corriger; c'est une affection des nerfs et

du cerveau. Aussi le *Malheureux imaginaire* de M. Dorat n'est autre chose qu'un homme qui a de l'humeur et de la jalousie sans raison et comme un enfant; rien de ce qu'il fait, rien de ce qu'il dit n'est vraisemblable. C'est un grand seigneur qui a des richesses et du crédit; il est aimé d'une maîtresse charmante et d'une sœur dont il est le tuteur. Un de ses amis aussi insouciant, aussi gai que le duc de Semours est triste, (c'est le nom du malheureux imaginaire) lui amène à sa maison de campagne un jeune homme de condition fort amoureux d'Emilie, la jeune sœur du duc, et qui confie sa passion pour elle à la maîtresse du duc de Semours. Madame de Thémine, espérant par son crédit obtenir pour lui la main d'Emilie, se charge d'en parler à son amant, et après un entretien où elle donne cent marques de tendresse au duc, elle lui parle de ce jeune homme. Au premier mot qu'elle en dit, le duc devient jaloux, répond avec une aigreur marquée, et madame de Thémine le laisse sortir sans achever ce qu'elle avait à lui dire, quoiqu'il n'y ait pas la moindre raison de prolonger ce malentendu qui n'est fondé sur rien. Dans une autre scène, le duc la surprend une lettre à la main, s'imagine qu'elle est du jeune homme dont il est jaloux, et madame Thémine, au lieu d'en rire et de le détromper d'un mot, se pique à son tour et le confirme dans son erreur, manège qui peut être celui d'une coquette, et jamais

celui d'une femme honnête et sensible. Enfin ce mal-entendu, ce ressort si usé dans toutes nos comédies, et qui peut occuper une scène, occupe cinq actes dans la pièce de M. Dorat, et ne finit que lorsque le jeune homme dit au duc : Ce n'est point votre maîtresse que j'aime, c'est Emilie. Jamais intrigue ne fut assise sur des fondements plus frêles et plus déraisonnables.

A l'égard du style, on y trouve quelques jolis vers faits le plus souvent avec les mots de *cœur*, d'*esprit*, d'*ame*, de *sentiment*, de *bonheur*, de *plaisir*, que l'on fait jouer ensemble comme dans des vers d'opéra ; mais en général pas une idée fine, pas une expression heureuse ou comique; du jargon, des mots, des lieux communs, l'esprit des autres enluminé de l'esprit de M. Dorat.

La pièce a quelques représentations peu applaudies et peu suivies, et ne se serait pas relevée de la première, sans l'indulgence extrême du public pour l'auteur, que l'on regarde plutôt comme un faiseur de petits vers agréables que comme un écrivain dramatique. On disait après la seconde représentation où la pièce fut moins maltraitée qu'à la première, que l'auteur avait fait *des changements heureux. Le changement le plus heureux qu'il ait fait*, dit une femme de beaucoup d'esprit, *c'est celui du parterre.*

Deux jours après la chûte du *Malheureux imaginaire*, on joua à Chantilly sur le théâtre du prince de Condé deux autres comédies du même

auteur; car M. Dorat est appelé justement, pour sa fécondité, le *Scudéry* de notre siècle, celui dont Boileau a dit:

Bienheureux Scudéry, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!

Ces deux comédies sont intitulées *le Chevalier de Grammont à Turin*, *le Chevalier de Grammont à Londres*. Ce sont les mémoires d'Hamilton mis en scène; car jamais M. Dorat n'a pu rien imaginer. Il n'a pas plus réussi à Chantilly qu'à Paris, et l'on a trouvé que ses vers n'avaient ni la gaieté ni le naturel de l'ouvrage charmant des *Mémoires de Grammont*. Au surplus, ces deux pièces ne seront pas, dit-on, jouées à Paris, à cause de la famille de Grammont (1).

Mademoiselle Desperrières a débuté avec un succès fort balancé. On lui trouve de l'ame et de l'intelligence, mais un organe sourd et voilé. On ne l'a pas entendue pendant la moitié de son rôle; mais quand on l'entendait, on a applaudi. Elle jouait Electre dans l'Oreste de M. de Voltaire qui n'avait été joué qu'une fois depuis quatorze ans, au début de mademoiselle Durancy. Il paraît un peu surprenant qu'une tragédie de M. de Voltaire qui avait eu beaucoup de succès lorsqu'elle fut reprise en 1762, ne fût pas même depuis ce temps sur le répertoire de la comédie;

(1) Elles le furent, et avec fort peu de succès.

mais c'est ainsi que le sort des pièces et des auteurs dépend absolument des caprices et des intérêts des comédiens. Brizard qui joue dans l'*Électre* de Crébillon le rôle de Palamède, rôle avantageux et imposant qui fait valoir l'acteur aux dépens du reste de la pièce, Brizard ne se souciait pas de jouer dans Oreste le rôle subalterne de Pammène, et comme il est seul dans son emploi, il donnait la loi au point d'empêcher qu'une bonne tragédie de M. de Voltaire ne fût sur le répertoire. On n'a pas pu cependant refuser le rôle d'Electre à la nouvelle débutante, et la pièce a fait grand plaisir. Il faut espérer que nous la reverrons désormais.

Nous sommes menacés d'un nouveau journal qui succède au privilége du journal de Verdun, et qui sera fait par Clément et Palissot. Il y a pourtant, dit-on, de grandes difficultés, parce que ces deux critiques sont absolument opposés l'un à l'autre sur plusieurs points essentiels, entre autres sur M. de Voltaire dont Palissot a toujours été l'admirateur, et que Clément fait profession de mépriser. Il en est de même de plusieurs autres écrivains sur lesquels ils ne s'accordent pas; mais on dit que ces deux messieurs traitent ensemble comme Octave et Antoine sur les victimes qu'ils s'abandonneront réciproquement, et qu'ils dressent la table des proscriptions. Nous la verrons affichée au mois de janvier, temps où ce journal doit paraître.

LETTRE LX.

La Lettre pastorale de l'évêque de Lescar sur la mortalité des bestiaux, a eu beaucoup de succès. C'est un morceau écrit avec éloquence, et les vérités qu'il contient acquièrent un nouveau prix dans la bouche d'un évêque. Il est le premier qui ait parlé avec tant de franchise et de désintéressement des richesses que le clergé doit à la piété des premiers âges. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'on assure que cette lettre est de lui, et non d'un secrétaire, comme c'est assez l'usage. Ainsi on ne lui répétera pas le mot de l'abbé Boileau, attribué mal-à-propos à Piron. Un évêque disait un jour à cet abbé, *Monsieur, avez-vous lu mon dernier mandement? — Non, monseigneur, et vous?*

La traduction des *Poésies d'Ossian* par M. Letourneur, est beaucoup meilleure que celle de Shakespear, et fera moins de bruit, parce que ce n'est pas une affaire de parti. La Gazette de l'Europe que faisaient autrefois M. Suard et l'abbé Arnaud, est le premier livre français qui ait fait connaître ces poésies sous le nom de poésies Erses, traduites sur l'anglais de M. Macpherson. Ces poëmes Erses sont des chants guerriers des anciens bardes du pays de Galles en Ecosse, écrits dans la langue qui est encore aujourd'hui celle

des montagnards de ce pays. Ossian, le plus célèbre de ces bardes, paraît avoir vécu vers le troisième siècle; ses poëmes se chantent encore aujourd'hui dans le pays où il vivait. M. Macpherson les a traduits en vers anglais, et M. Letourneur en a donné une version française en prose. C'est un monument curieux, qui sert à faire connaître ce que peut être la poésie chez une nation simple et grossière. On y remarque une répétition continuelle des mêmes images, toutes empruntées des qualités physiques du climat et du pays, de fréquentes idées du retour et de l'apparition des ames, idées communes à presque toutes les nations sauvages, et bien plus puissantes sur l'homme de la nature que sur l'homme de la société; l'expression des vertus qui tiennent au courage militaire, c'est-à-dire la générosité, l'amitié, enfin l'amour tel qu'il est dans l'extrême simplicité des mœurs. Les tournures du style y sont peu variées, et c'est une des causes de l'espèce d'ennui qu'on éprouve lorsqu'on a lu de suite plusieurs de ces petits poëmes, dans lesquels il y a cependant des morceaux qui touchent plus qu'ils n'attachent.

Le *Malheureux imaginaire* se traîne toujours sur la scène. A l'annonce de la onzième représentation, le parterre a répondu par des huées. On dit que cette pièce coûte à l'auteur un argent prodigieux; c'est de l'argent mal employé. Quand il n'y a ni concours de spectateurs, ni enthousiasme d'applaudissements, une douzaine de re-

présentations faibles prouvent seulement que les comédiens sont gagnés, qu'une partie de l'assemblée est payée : il y a loin de là à un vrai succès.

On a joué à Versailles *Gabrielle de Vergy* de feu M. de Belloy. De tout ce qui est tombé à la cour, rien n'est tombé comme cette pièce. L'auteur était mort, on ne se gênait pas, et jamais il n'y eut à Versailles de huées comme celles-là. Il est vrai que les héritiers de M. Debelloy ont fait une faute en risquant cet ouvrage, un des plus mauvais de tous ceux de l'auteur. On n'y a trouvé qu'une lamentation emphatique et monotone, des caractères hors de la nature, des vertus factices et des atrocités froides. On assure qu'elle ne sera pas jouée à Paris (1).

Piccini, le plus célèbre musicien d'Italie, est arrivé à Paris ces jours derniers. Les partisans de la musique italienne le font attendre comme un rival de Gluck, et qui doit être son vainqueur. Celui-ci doit revenir incessamment dans cette capitale avec l'Armide de Quinault qu'il a mise en musique sans rien changer aux paroles. D'un autre côté, Marmontel qui a travaillé pour Piccini, a arrangé en trois actes entrecoupés d'airs faits pour la nouvelle musique, non-seulement cette même Armide, mais Atys, Roland,

(1) Elle le fut pourtant et avec un grand succès, ce qui ne la rendit pas meilleure : *Et habent sua fata libelli.*

Thésée, Proserpine, Amadis et Persée. Ainsi voilà tout Quinault taillé pour les compositeurs italiens ou français. Ces opéras sont arrangés très-heureusement; le dialogue de Quinault est conservé, et le fond des airs ajoutés est pris le plus souvent des vers mêmes de Quinault, réduits à une autre mesure. D'ailleurs ces opéras gagnent beaucoup du côté de l'intérêt et de l'action, à être ainsi resserrés en trois actes, et ne perdent guère que des longueurs et des inutilités; c'est un vrai service que Marmontel rend à notre scène lyrique; mais il y gagnera plus d'argent que de gloire, et plus de contradictions que de remerciements. Quoi qu'il en soit, la guerre est allumée plus que jamais sur la musique comme sur tout le reste.

Le rédacteur du *Courrier de l'Europe*, menacé de perdre le privilége de faire entrer ses feuilles en France, à cause de l'article de M. de P**, s'est justifié d'une manière qui a étonné bien du monde. Il a montré une lettre qui lui recommandait cet article de la part d'une des premières personnes de l'état(1). On s'est tû à la vue de ce nom qu'on ne s'attendait pas à trouver là.

Un jeune officier aux gardes vient de donner un exemple des passions forcenées que peut inspirer cette dangereuse classe de courtisannes qui joint la séduction du théâtre à celle des attraits

(1) Le comte de Maurepas.

naturels. Eperduement amoureux d'une actrice de l'Opéra, médiocrement jolie, mais très-bien faite, pleine de talent et d'esprit, il lui a proposé de se marier avec elle. La famille avertie à temps, a conjuré l'actrice de ne pas se prêter à cette proposition; l'actrice a fait fermer la porte à son amant. Il est allé se loger dans une maison qui donnait sur le derrière de celle qu'habitait sa maîtresse, et a trouvé moyen d'entrer chez elle par la fenêtre. Il s'est jeté à ses pieds, et lui a déclaré qu'il allait se percer de son épée, si elle ne lui promettait de l'épouser. Elle a tout promis pour s'en défaire, et lui a donné rendez-vous chez une de ses amies. Mais voyant qu'elle n'y venait pas, et qu'elle s'était barricadée chez elle plus que jamais, il a avalé de l'opium. On l'a secouru à temps, et dans son désespoir il a couru à la Trappe; mais on dit qu'on l'en fait revenir, et l'on espère calmer son esprit.

Madame Geoffrin est toujours dans le même état de langueur; cependant sa tête est un peu revenue, et elle a donné à ses amis des marques de son souvenir.

Voici une chanson nouvelle qui m'a paru jolie, au moins qnand on la chante; elle est de M. de Laclos, auteur de l'*Epître à Margot*. C'est cette épître qu'on attribua d'abord à Dorat, et qu'il s'empressa de désavouer d'une manière très-méprisante, ce qui était d'autant plus déplacé que que cette pièce vaut beaucoup mieux que les trois quarts des pièces de Dorat.

Lison revenait au village,
C'était le soir;
Elle crut voir sur son passage
(Il faisait noir)
Accourir le jeune Sylvandre.
Lison eut peur.
Elle ne voulut pas l'attendre;
C'est un malheur.
C'était le soir,
Il faisait noir.
Lison eut peur,
C'est un malheur.

Que pouvait faire cette belle?
C'était le soir.
Sylvandre court plus vîte qu'elle,
Il faisait noir.
Il l'atteint et soudain l'arrête;
Lison eut peur.
La peur la fit choir sur l'herbette;
C'est un malheur.
C'était le soir, etc.

Quand Lison fut ainsi tombée,
(C'était le soir)
Le berger à la dérobée
(Il faisait noir)
Voulut ravir certaine rose:
Lison eut peur.
La peur ne sert pas à grand'chose;
C'est un malheur.
C'était le soir, etc.

Personne n'était sur la route,
C'était le soir :
Bientôt Lison n'y voit plus goutte ;
Il faisait noir.
Sa taille devint moins légère ;
Lison eut peur.
Neuf mois après elle fut mère ;
C'est un malheur.
C'était le soir ;
Il faisait noir.
Lison eut peur ;
C'est un malheur.

LETTRE LXI.

Aux vingt-huit journaux qui paraissaient tous les mois dans cette capitale, on vient d'en ajouter encore deux nouveaux. L'un s'appelle *Poste de Paris*, et paraît tous les jours. Il rend compte de la pluie et du beau temps, des nouveautés du jour, de l'historiette qui a couru la veille, etc. ; il est de nature à être assez en vogue. On aime fort dans Paris, à parcourir tous les matins une nouvelle feuille, et dans les provinces on est bien aise d'être au courant (quoiqu'un peu tard) de toutes les nouvelles de Paris.

L'autre journal s'appelle le *Journal Français*, comme si les autres étaient Iroquois. Le premier numéro vient de paraître avec les noms de MM. Palissot et Clément. Il contient une apologie de l'abbé de Mably, qui avait été grossièrement insulté dans

l'*Année littéraire.* Viennent ensuite de très-détestables vers de M. Lebrun, l'ami et le héros de Palissot et de Clément, et ces vers sont mis, comme de raison, au-dessus de tout ce qu'on a fait depuis vingt ans; car ce sont les idées les plus triviales en style emphatique, dur et barbare.

C'est à propos d'un ouvrage *sur la Législation*, que l'abbé de Mably avait été attaqué dans l'*Année littéraire*, et cet ouvrage, d'ailleurs rempli d'erreurs, est remarquable par une circonstance très-singulière. L'auteur annonce ouvertement l'indifférence pour toutes les religions; mais en même temps il blâme les philosophes d'attaquer le culte reçu : en faveur de ce dernier article on lui a passé le premier, et son livre a été imprimé avec approbation et privilége.

M. de Rochefort, qui vient de publier une traduction en vers de l'Odyssée, a beaucoup d'amour pour Homère; car il prend ses fautes même pour des beautés; mais ce n'est pas lui montrer de l'amour que de le traduire comme il fait, et ce n'est pas là le cas où *la charité couvre la multitude des péchés.* Les péchés poétiques de M. de Rochefort sont les plus irrémissibles. Il traduit en académicien des inscriptions, c'est-à-dire en admirateur des anciens, fait pour les commenter savamment, et non pas pour les sentir avec goût, ni les faire sentir aux autres. M. de Rochefort fait des vers comme Lamotte, moins durs, il est vrai, mais aussi plats et aussi froids. Il ignore

même les premières règles de la versification; celles de la phrase poétique lui sont absolument inconnues. Il avait déja traduit l'Iliade: les grands ouvrages en vers ne coûtent rien à ceux qui en font comme M. de Rochefort; il ne leur faut qu'un dictionnaire de rimes.

L'Almanach des Muses et les Étrennes du Parnassè,

Ces almanachs du Pinde, où la presse indignée
Entasse en gémissant tous les vers de l'année.

sont composés, comme à l'ordinaire, de beaucoup de mauvaises pièces et de quelques jolis morceaux.

M. Dorat vient de faire paraître son très-malheureux drame du *Malheureux imaginaire*, avec une préface furieuse, comme s'il eût voulu prendre à tâche de prouver lui-même qu'il n'a pas réussi. Il y déclame avec violence contre le public, et déclare avec naïveté que s'il n'y a pas d'action dans sa pièce, c'est qu'il n'a pas voulu y en mettre. Il ajoute aussi naïvement, *dieu merci*, *je n'ai point d'orgueil*, et pour le prouver, il dit quatre lignes plus haut, *qu'il a plus de confiance que jamais dans ses forces.* Si cet écrivain pouvait être corrigé de la manie des préfaces, ce serait assurément par l'épigramme si connue, qui courut, il y a dix ans, sous le nom de M. de Voltaire, et qui n'était pas de lui.

Bon dieu! que cet auteur est triste en sa gaieté!
Bon dieu! qu'il est pesant dans sa légèreté!

Que ses petits écrits ont de longues préfaces!
Ses fleurs sont des pavots, ses ris sont des grimaces;
Que l'encens qu'il prodigue est fade et sans odeur!
C'est, si je veux l'en croire, un heureux petit-maître;
Mais si j'en crois ses vers, oh! qu'il est triste d'être
Ou sa maîtresse, ou son lecteur.

Il déclare, à la fin de sa préface, qu'il renonce à l'Académie; ainsi rien ne l'empêchera désormais de mettre au jour ses petits libelles contre tous ceux qui n'ont d'autre tort que de ne pas aimer ses vers. On pourrait comparer M. Dorat à un enfant qui égratigne, et qui ensuite crie de toute sa force, de dépit de n'avoir pas fait de mal.

Il n'y a rien de nouveau sur les trois théâtres, si ce n'est la bagarre du parterre le jour où l'on a voulu donner *Inès* à la place d'*Horace* qu'on avait annoncé. Le public s'est obstiné à vouloir *Horace*, et après plusieurs harangues du semainier Dauberval, toujours reçues avec des huées, il a consenti qu'on lui donnât *Pygmalion* et *Deucalion et Pyrrha*, petite pièce en un acte de feu M. de Saint-Foix, remise au théâtre avec quelque succès. Monvel qui devait jouer le rôle de Curiace et qui a fait manquer la pièce, est en prison, et Dauberval y a été une journée, comme semainier et responsable de la police de la comédie.

Voici un madrigal dont le fond est très-commun, mais qui est tourné avec grace et bien versifié. Il est du chevalier de Bonnard.

MADRIGAL.

Oui, jeune Églé, puisqu'il faut vous le dire,
On aime en vous cette vive fraîcheur,
Ces yeux brillants, ce gracieux sourire,
Et cet esprit naïf en sa douceur,
Dont la gaieté nous charme et nous attire.
Dirai-je tout? On sent encor pour vous
Cet intérêt que l'on prend à l'enfance,
Et ce respect qu'on a pour l'innocence.
Sans rien prétendre on tombe à vos genoux,
Et vous aimer semble un plaisir si doux,
Que l'on consent d'aimer sans espérance.

Voilà encore un nouveau transfuge que le barreau enlève à la littérature; mais heureusement la perte n'est pas grande. M** dont on vient d'afficher les drames au rabais à dix sols, a voulu voir s'il gagnerait plus à plaider pour les vivants qu'à faire parler les morts. Il est allé à Reims se faire avocat, et reviendra exercer à Paris. *Le Journal des Dames* qu'il faisait, sans être lu des dames ni des messieurs, passe entre les mains de M. Dorat, qui non content d'avoir l'*Année littéraire* à ses ordres, veut avoir un journal en titre. C'est comme une place forte où chaque auteur, chaque parti fait la guerre aux autres, et ces places-là sont étrangement multipliées sur notre Parnasse : ce ne sont sûrement pas les citadelles du bon goût, etc.

LETTRE LXII.

Les arrêts de Fontainebleau ne sont pas tous confirmés à Paris. La tragédie de *Zuma* tombée à la cour, a réussi dans la capitale : ce n'est pas qu'on n'y trouve toutes les fautes possibles; mais on y a vu quelques beautés et quelque talent. L'auteur, M. Lefèvre, était encore fort jeune lorsqu'il la fit; il y a neuf ans qu'elle est reçue. En voici un croquis.

Le sujet de *Zuma* est d'invention; la scène est au Pérou : la fable de la pièce roule sur les deux fils de Pizarre, dont l'un a été abandonné et élevé dans un désert par Zuma, princesse péruvienne, dépouillée de ses états, et dont l'autre a reçu ordre du vieux Pizarre mourant d'aller chercher ce frère dont la naissance n'est connue que d'un cacique du canton où s'est retirée Zuma. Cette femme qui a élevé le jeune Pizarre, sans le connaître, sous le nom de Zéliscar, lui destine sa fille Azélie; mais l'autre Pizarre, descendu sur les côtes, devient amoureux d'Azélie, et rival de son frère qu'il ne connaît pas. Tel est le nœud de cette pièce dont la conduite d'ailleurs offre beaucoup de ressemblance avec tout ce que nous connaissons. Mais la scène du cinquième acte qui finit par la reconnaissance des deux frères, offre des traits de pathétique; c'est elle qui a fait le

succès de l'ouvrage, dans lequel d'ailleurs on rencontre quelques bons vers, quoique le style en soit très-inégal.

Monseigneur le duc d'Orléans s'intéressait au sort de cet ouvrage et à son auteur. M. Lefèvre avait eu l'honneur de lui lire à la campagne un poëme de *Gustave,* dont le prince a paru content. Après le succès de Zuma, il a donné à M. Lefèvre une pension de douze cents livres, et comme ce jeune auteur demandait si cette grace l'engageait à remplir quelques fonctions auprès de S. A., elle lui répondit avec une bonté très-flatteuse : *Cela ne vous engage en rien qu'à travailler de plus en plus pour votre gloire.*

Ce succès retarde beaucoup le *Mustapha* de M. de Champfort, qui avait eu l'indiscrétion de dire aux comédiens, le matin même du jour où Zuma fut représentée, *Cela ne m'arrêtera pas long-temps.*

Le fameux ballet des *Horaces* n'a pas eu à beaucoup près le succès que Noverre en attendait : la disposition générale en a paru mauvaise. On a été choqué avec raison, qu'Horace, un moment après avoir perdu ses deux frères et tué sa sœur, se marie avec sa maîtresse Fulvie, et danse à la noce. C'est terminer un grand tableau par une parade ridicule et indécente : il semble que cette Fulvie et le mariage postiche ne soient là que pour amener des danses après la pantomime. On a relevé beaucoup d'autres défauts de con-

venance, de costume, de vraisemblance; l'or qui couvre les habits et les enseignes des Romains et des Albains, dans un temps où ces deux peuples *arboraient du foin pour étendard*, comme a dit M. de Voltaire; l'écharpe que Camille a donnée à son amant Curiace, et qu'Horace son frère a la cruauté de lui montrer sanglante, atrocité gratuite qui n'est point dans l'histoire; l'inconséquence du caractère de ce même Horace, qui vient faire à sa sœur cette bravade inutile et inhumaine, et qui ensuite a la faiblesse de se laisser arracher des mains cette dépouille dont il devait faire tant de cas; la visite du roi de Rome rendue à Horace dans une prison où Horace n'a jamais été envoyé; les soldats Romains et Albains ôtant leurs casques dans le serment qu'ils font à genoux, quoique jamais les anciens guerriers n'aient ôté leur coiffure à la guerre, etc. A travers tant de défauts, on a pourtant distingué des beautés imposantes, telles que le combat des six champions supérieurement exécuté, et l'imprécation furieuse de Camille, dans laquelle le jeu de mademoiselle Heinel a été assez expressif et assez vrai, pour rappeler les vers de Corneille; mais, comme on a très-bien dit, il y a des choses que nulle pantomime ne peut rendre, par exemple, le fameux *qu'il mourût* : comment danser ce mot-là?

A la suite d'*Orphée* qui, n'ayant que trois actes assez courts, ne pouvait pas remplir l'étendue

du spectacle, les directeurs avaient mis d'abord un acte nouveau qui est tombé sur-le-champ. Ils ont imaginé d'y substituer *le Devin du Village* de J. J. Rousseau : le succès en a été prodigieux. Dès qu'on a entendu les premières mesures de l'ouverture, la salle a retenti d'acclamations; on battait des pieds et des mains, et cette ivresse a duré pendant toute la pièce qui a été terminée par un ballet charmant, où mesdemoiselles Allard et Peslin ont exprimé mieux que jamais ce caractère de danse qui semble appartenir à la gaieté française.

Cet effet si vif qu'a produit *le Devin du Village* ne doit pas être attribué seulement au plaisir qu'ont paru ressentir les spectateurs, de se voir soulagés par un ouvrage agréable et riant, de toute la tristesse qui règne dans *Orphée*, tristesse qui nécessairement doit peser un peu à la longue dans un spectacle plus fait pour les jouissances des sens que pour les grandes émotions de l'ame. Il faut mettre la plus grande partie de ce succès sur le compte de l'ouvrage même, qu'on peut regarder comme un modèle de pastorale champêtre, qui a de plus un charme particulier, l'accord de la musique avec les paroles, accord qui est tel qu'il semble que les idées et les modulations aient été conçues en même temps.

Les Incas de M. Marmontel, si long-temps attendus, paraissent enfin; mais le succès ne répond pas à cette longue attente. Lui-même con-

vient dans sa préface qu'il ne *sait quel nom donner à son ouvrage*. Tout le fond en est historique; mais la forme qu'il lui a donnée, en ôtant à l'histoire sa marche méthodique, ne lui a pas donné plus d'effet; il s'en faut de tout. Il y a des morceaux éloquents, des situations intéressantes; mais le corps de l'ouvrage est cent fois moins attachant que l'histoire même. Ce roman poétique n'a pas un plan assez net, une marche assez déterminée; il manque de cette unité si précieuse et si indispensable dans tout ouvrage d'imagination, et qui fixe l'ame et l'esprit du lecteur. A l'égard du style, on y remarque par intervalles des beautés de plus d'une sorte; mais en général il est d'une parure uniforme, et tient plus du rhéteur que du grand écrivain. On a fait une observation bien singulière, c'est que l'ouvrage est écrit presque tout entier en vers de huit syllabes non rimés; on en trouve jusqu'à soixante ou quatre-vingts de suite, entremêlés de grands vers. Il est impossible que l'harmonie d'une prose ainsi cadencée ne soit pas lourde et monotone. L'épître dédicatoire au roi de Suède a paru meilleure que l'ouvrage : il y a un beau tableau du fanatisme.

Le Journal de Paris a été suspendu pendant quelque temps par ordre du ministere, pour deux raisons; la première, c'est un petit conte grivois qu'on a trouvé trop libre pour l'impression; l'autre raison, et je crois la véritable, c'est

une petite historiette dont les acteurs connus sont le grand aumônier et un abbé de la C**, célèbre, il y a vingt ans, par le talent de chanter, dans le temps qu'on chantait mal. Cet abbé s'avisa de demander un bénéfice, et le prélat dépositaire de la feuille lui répondit en chantant ces deux vers du *Devin du Village:*

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien?

Cette anecdote imprimée, quoique sans nommer les acteurs, a paru un peu leste; mais tout a été oublié au bout de huit jours.

M. Dorat a publié un prospectus du nouveau *Journal des Dames*, qui n'a pas paru assez ridicule pour être amusant. Il y parle beaucoup de Bayle, que probablement il n'a jamais lu, et qui n'a rien de commun avec le *Journal des Dames.* Au surplus, de compte fait avec les comédiens, sa dernière pièce lui coûte quatre-vingt-douze louis: je le sais des comédiens eux-mêmes, qui en rient à ses dépens.

Depuis la chûte du *Malheureux imaginaire*, la tête lui a tourné au point qu'il menace de tuer tous ceux qui critiqueront ses vers, ce qui lui a attiré l'épigramme suivante:

Dorat voudrait tuer, du moins on le répète,
Tous ceux pour qui ses vers sont moins beaux que pour lui.
Fais-nous grace du glaive, ô spadassin poëte!
N'est-ce pas assez de l'ennui?

En voici deux autres qui roulent sur le même sujet, sur l'argent que lui coûtent ses pièces.

Le plus bavard de nos rimeurs français,
Se plaignait fort d'un censeur téméraire,
Qui lui ôtait sa gloire et ses succès,
En démentant les bravo du parterre.
Quelqu'un lui dit pour le réconforter :
Ne craignez rien ; d'une gloire enviée,
On aurait tort de vous rien disputer :
Elle est à vous, vous l'avez bien payée (1).

Le mot de cette épigramme est emprunté d'une autre anciennement connue :

On dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui ;
Moi qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

L'autre épigramme est mieux tournée ; mais le mot en est pris aussi, et il était dans la bouche de tout le monde.

Des petits vers pour Iris, pour Climène,
Dans les boudoirs m'avaient fait quelque nom.
Désir me prit de briller sur la scène ;
Mais j'y parus sans l'aveu d'Apollon.
Là comme ailleurs s'achète la victoire,
A beaux deniers l'on m'a vendu la gloire.

(1) On aurait tort de soupçonner l'auteur de cette correspondance d'être celui de ces épigrammes. La seule qui soit ici de lui est celle qui est citée dans la lettre précédente.

Mieux eût valu, ma foi, qu'on m'eût berné.
Que m'ont servi tant de prôneurs à gages?
De mes succès où sont les avantages?
Un seul encore, et je suis ruiné.

LETTRE LXIII.

Dans la foule des nouveautés dont les journaux offrent la nomenclature, il y en a quelques-unes qui ne sont ni dénuées de mérite, ni indignes d'attention. La traduction des Idylles de Théocrite par M. de Chabanon est de ce nombre; elle est précédée d'un essai sur le genre bucolique, et sur les poëtes grecs, latins, français et allemands qui s'y sont exercés. Plusieurs y sont assez bien appréciés, mais d'après tout le monde; et quand l'auteur n'a que son avis, on peut fort bien n'en pas être. En général, son goût n'est rien moins que sûr, ni dans ses jugements, ni dans les imitations en vers qu'il a jointes à sa version en prose de Théocrite. Il y a dans ces imitations quelques morceaux correctement versifiés, mais de la sécheresse, de la pesanteur et presque point de poésie. A tout prendre, cette traduction de Théocrite est jusqu'ici la seule qui puisse au moins donner une idée d'un poëte célèbre dans l'antiquité, mais que les modernes ne peuvent goûter qu'en le lisant dans sa langue, ou dans une bonne traduction en vers.

M. l'abbé Champion de Milon vient de nous donner une traduction (car jamais on n'a tant traduit), des plus beaux morceaux des Prophètes. Quoiqu'il s'éloigne trop du caractère de l'original, il écrit purement, et on doit lui savoir gré de son travail.

M. Caraccioli a publié un troisième volume des lettres de Ganganelli, dans lequel il a ramassé tout ce qui restait de ce pontife. L'envie de faire un nouveau volume qui se vendît aussi-bien que les deux précédents, à la faveur d'un nom qui a fait fortune, ne lui a pas permis de mettre beaucoup de choix dans ce nouveau recueil, dont la mémoire de Clément XIV se serait bien passée.

M. Dorat, qui va toujours entassant brochure sur brochure, vient de nous faire présent des *Réformes de l'Amour*, plaisanterie froide en vers faibles ou maniérés, précédée du *faux Ibrahim*, conte tiré des Lettres persannes. Il faut être bien possédé de la manie de versifier, et être réduit à une grande impuissance d'inventer, pour s'aviser de mettre en rimes une prose aussi originale que celle des Lettres persannes. Le tout est surchargé de *réflexions sur Montesquieu*, et représentez-vous un esprit tel que celui de M. Dorat analysant le génie de Montesquieu!

Le *Voyage littéraire de la Grèce*, par un négociant de Marseille nommé *Guys*, réimprimé avec des augmentations, est un livre plus agréable

qu'instructif. On voit que le principal but de l'auteur était de mettre dans deux volumes de lettres tout ce qu'il avait tiré de ses lectures. Anciens et modernes, tout est mis à contribution, et jamais auteur n'a pris tant de plaisir à citer; mais la matière qu'il traite est assez intéressante; et il y a des détails curieux sur les mœurs actuelles des Grecs de la Morée et de l'Archipel. Ce qui eût été beaucoup plus curieux, c'eût été, de nous donner de bons mémoires sur les Turcs, sur cette horde de conquérants grossiers et féroces demeurés opiniâtrément trois siècles au-dessous du leur, ne sachant pas mieux pointer le canon que lorsqu'ils ont assiégé Malte, chargeant encore aujourd'hui avec le même désordre que notre ancienne gendarmerie d'Europe, privée de toute idée de tactique, au point d'ignorer même l'usage des sentinelles et des gardes avancées, et pour comble de ridicule et d'opprobre, conservant un mépris stupide pour tout ce qu'ils ne sont pas en état d'imiter.

Les deux hommes qui connaissent le mieux aujourd'hui cette misérable nation, sont M. le baron de Tott qui a passé quinze ans de sa vie à leur donner des instructions à-peu-près inutiles, et M. le chevalier de Saint-Priest qui a été assez long-temps ambassadeur à Constantinople, et qui est actuellement à Paris. Je les ai entendus tous les deux parler des Turcs; j'ai lu même des mé-

moires (1) manuscrits du premier, qui sont sans contredit ce qu'on a écrit de mieux sur cette matière. Tous deux sont persuadés que les Turcs touchent à une révolution prochaine, à laquelle ils ne peuvent pas échapper : eux-mêmes s'attendent à être incessamment chassés d'Europe, et à repasser en Asie. Les hommes les plus sensés parmi eux conviennent que les vices de leur constitution sont irrémédiables. Ils passent leur vie à s'étourdir sur les dangers de l'état et sur leurs périls particuliers. Telle est la suite de cet abominable despotisme, que chacun d'eux n'ayant qu'une vie et une fortune également précaires, se soucie peu de la chose publique, et se garde bien de s'exposer à une disgrace pour dire une vérité utile dans le divan. Le baron de Tott m'a conté que leur donnant à dîner, il les *vit boire* tout de suite trois ou quatre grands coups de vin en se mettant à table. Il leur demanda quelle était leur raison pour se charger ainsi l'estomac et la tête au commencement d'un repas : c'est que *pour jouir d'un festin*, dirent-ils, *il faut commencer par oublier*. Quelle opinion peut-on avoir de gens qui en sont réduits là ?

Une autre fois le *Reis-Effendi* demanda au baron de Tott s'il savait à-peu-près à quoi se montait l'armée turque campée sur le Danube.

(1) Ils ont été imprimés depuis.

Si je voulais le savoir, dit le baron, *il me semble que c'est à vous que je le demanderais.* — *Je n'en sais pas un mot*, dit l'Effendi; *mais comme vous lisez la gazette de Vienne, j'ai cru que vous pourriez le savoir.*

Ces détails sont peut-être plus intéressants pour V. A. I. que des titres de brochures; mais un livre qu'il faut distinguer par son importance et son utilité, c'est l'*Histoire du droit public d'Allemagne*, en quatre volumes *in*-4°, dont il ne paraît encore que les deux premiers. Ces sortes de livres sont bons à consulter, même par ceux qui n'ont pas le temps de les étudier.

On a fait ici deux quatrains à la louange du célèbre M. Franklin : le dernier est de M. Target, l'un des meilleurs avocats du barreau.

Il a ravi le feu des cieux,
Il fait fleurir les arts dans des climats sauvages.
La Grèce l'aurait mis au nombre de ses dieux;
L'Amérique le place au nombre de ses sages.

Le voilà ce mortel, dont l'heureuse industrie
Au tonnerre imposa des lois.
Il est beau d'asservir la nature au génie;
Il est plus beau de triompher des rois.

LETTRE LXIV.

Noverre a pris une légère revanche dans son ballet des *Ruses de l'Amour*, qui a beaucoup réussi. Le genre gracieux s'adapte bien plus facilement à la danse qu'un sujet héroïque, et l'on imite mieux avec des pas les agaceries d'un berger et d'une bergère, que la colère républicaine du vieil Horace.

Un acteur a débuté dans le rôle d'Orphée; il chante et joue bien : il a peu de voix; mais elle est agréable : il a été fort applaudi. Le Théâtre-Italien s'appauvrit tous les jours. Le sujet le plus précieux qui lui restait depuis la retraite de Cailleau, était madame Laruette. Elle a joué le jeudi 13 de ce mois dans *l'Ami de la maison*, pour la dernière fois. Cette actrice était distinguée, non-seulement par la justesse et la pureté de son chant, et par la légèreté et la flexibilité de son organe, mais encore par la finesse et la grace qu'elle mettait dans tous ses rôles, et par la facilité qu'elle avait à en prendre le caractère et l'extérieur. Elle avait au théâtre l'âge qu'il lui plaisait d'avoir; elle ressemblait, quand elle voulait, à une fille de quinze ans, quoiqu'elle en eût quarante, et paraissait charmante, quoiqu'elle ne fût pas jolie.

M. Bailly, auteur d'une excellente *Histoire de*

l'Astronomie, vient de publier des lettres adressées à M. de Voltaire, dans lesquelles il développe le système plus ingénieux que probable, qu'il avait indiqué dans cette histoire de l'astronomie. Selon ce système, tous les arts, toutes les sciences sont originaires du Nord, et ont appartenu primitivement à un grand peuple qui habitait la Tartarie orientale, et dont l'existence lui paraît prouvée par quantité de monuments et de débris qui doivent être propres à ce sol, parce qu'il ne paraît pas naturel que d'autres les y aient portés. De ce peuple qui a été détruit par quelque révolution du globe, les sciences et les arts avaient passé par parties et par degrés aux nations de l'Orient, aux Chinois, aux Indiens, aux Chaldéens. Les Grecs se sont instruits chez eux, comme nous autres modernes occidentaux nous nous sommes instruits chez les Grecs. Il résulterait de cette hypothèse, que l'Orient, à qui depuis long-temps nous nous croyons redevables de tout, n'aurait été que le dépositaire et l'héritier des arts et des sciences, au lieu d'en être le père et l'inventeur. Il faut voir les preuves spécieuses et séduisantes que l'auteur accumule; il écrit d'ailleurs avec agrément, quoiqu'en cherchant à imiter Fontenelle, il l'imite souvent jusque dans ses défauts, et que son style animé par l'imagination, soit souvent tróp figuré, incorrect, et inégal.

M. Dorat, qui a toujours de l'humeur contre

l'académie, vient de faire une nouvelle satire, une *Epître de Pierre Bagnolet, citoyen de Gonesse, aux grands hommes du jour.* On n'entend pas trop le mot de cette plaisanterie, ni pourquoi *Pierre Bagnolet*, qui n'est connu que par une vieille chanson, se trouve tout-à-coup un bel-esprit armé contre l'Encyclopédie. Aussi cette satire est-elle sans sel et sans gaieté, écrite d'ailleurs dans le jargon de l'auteur : les injures n'y sont pas fines.

Rien n'est moins gai que vos journaux,
Et vos soupers sont un peu bêtes.

Il est un peu étrange que ce *citoyen de Gonesse* sache ce que c'est que ces soupers des gens de lettres, et les trouve *bêtes.* M. Dorat ne se cache pas adroitement sous le masque : *on voit trop* que c'est lui qui trouve *ces soupers bêtes*, d'autant plus qu'il trouvait ceux de Fréron *charmants.*

La querelle de la musique s'échauffe de plus en plus; on en vient aux gros mots. Marmontel et l'abbé Arnaud sont brouillés à feu et à sang, l'un tenant pour Piccini, l'autre pour Gluck : il y a long-temps que ces deux académiciens ne sympathisent pas. L'abbé Arnaud, paresseux de bonne compagnie, d'un goût assez délicat, mais souvent aussi enthousiaste jusqu'à l'engouement, amoureux de renommée, mais trop peu occupé de la mériter, ne pouvait souffrir la réputation

de Marmontel, et celui-ci ne l'ignorait point. Cependant, comme ils vivaient tous deux dans les mêmes sociétés, ils ne faisaient pas éclater cet éloignement réciproque. Une plaisanterie de l'abbé Arnaud sur Piccini, fort déplacée, il est vrai, a produit l'explosion du feu qui dormait. On disait que Piccini mettait en musique le *Roland* arrangé par Marmontel, tandis que Gluck travaillait sur le Roland de Quinault. *Eh bien*, dit l'abbé Arnaud, *nous aurons un Orlando et un Orlandino*. Ce mot rapporté à Marmontel l'a mis en colère; il s'est expliqué cruement sur la *presque-nullité* de l'abbé Arnaud, qui, pour s'en venger, a fait courir cette épigramme, qui sûrement lui en vaudra d'autres.

Certain conteur d'amour-propre gonflé,
Quoique aux *Incas* tout lecteur ait ronflé,
Se croit pétri d'une divine pâte.
Ce monsieur-là *dont pour peu que l'on tâte*,
On a bientôt plus que satiété,
Ce lourd fléau de la société,
Dont les mardis de V.. (1) nous embâte,
Refait Quinault, joint le mort au vivant,
Le lit par-tout (2), et puis tout bonnement
Croit qu'il a fait les opéras qu'il gâte.

---

(1) Ancien premier commis des finances, homme de beaucoup d'esprit, lié avec l'élite des gens de lettres, et qui leur donnait à dîner tous les mardis.

(2) Il est vrai qu'il le lisait comme on aurait lu son propre ouvrage, et c'était une prétention fort mal placée.

L'épigramme n'est pas mal tournée, malgré quelques fautes, et les rimes en *âte* expriment heureusement la pesanteur; mais je voudrais qu'une épigramme contînt toujours une vérité piquante. Or, il n'est pas vrai que Marmontel *gâte* les opéras de Quinault : c'est tout le contraire; il n'en retranche guère que ce qu'ils ont de trop.

Au surplus, les épigrammes sont si fort à la mode que le parterre en fait aussi. Mademoiselle Arnoult, autrefois les amours du public, en reçut dernièrement une leçon un peu dure. Depuis long-temps on désire sa retraite; elle n'a plus de voix, et son grasseyement, autrefois une des graces de sa jeunesse, est devenu désagréable. Elle a d'ailleurs conservé toute la lenteur du chant français qui n'est plus de mode. Mademoiselle Arnoult, jouant dans le rôle d'Iphigénie, disait à Achille :

Vous brûlez que je ne sois partie.

Le parterre lui appliqua ce vers, et se mit à battre des mains. Elle fut d'ailleurs souvent mal traitée dans ce rôle, malgré la présence de la reine qui la protége et qui l'applaudissait. Voilà ce que c'est que de se retirer trop tard, et de ne pas prévenir le dégoût. On lui en veut d'ailleurs à cause de ses petites malices, qu'on lui pardonnait lorsqu'elle était jeune et jolie.

M. de Laborde annonce un projet de gravure fait pour réussir; il propose toutes les vues de

l'Italie et de la Suisse, dessinées sur les lieux par Robert, et gravées par nos meilleurs artistes. On distribue un certain nombre d'estampes tous les mois, et la souscription est de neuf livres par mois. J'attends les ordres de V. A. I. pour souscrire en son nom. M. de la Fermière m'a mandé qu'elle veut compléter son cabinet d'estampes. J'ai demandé à M. Lebas, graveur renommé, le meilleur catalogue en ce genre, avec le prix de chaque gravure; je le ferai passer à M. de la Fermière, pour le mettre sous les yeux de V. A. I.

Voici une jolie chanson de M. le duc de Nivernois, sur l'air du Barbier de Séville : *Vous l'ordonnez*, etc.

SOUHAITS DE M. DE NIVERNOIS.

D'aimer jamais si je fais la folie,
Et que je sois le maître de mon choix,
Connais, Amour, celle qui sous ses lois
Pourra fixer le destin de ma vie.

Je la voudrais moins belle que gentille;
Trop de fadeur suit de près la beauté;
Simples attraits piquent la volupté;
Du feu d'amour joli minois pétille.

Je la voudrais moins coquette que tendre,
Sans être Agnès ayant peu de désir,
Sans le chercher se livrant au plaisir,
Et l'augmentant en voulant se défendre.

Je la voudrais simple dans sa parure,
Sans négliger le soin de ses appas;
Car un peu d'art qui ne s'aperçoit pas
Ajoute encore un prix à la nature.

Je la voudrais n'ayant pas d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer.
Si cet objet, Amour, peut se trouver,
De te servir je ferai la folie.

LETTRE LXV.

Les *Mémoires du maréchal de Noailles* ont été enlevés par le public du moment où ils ont paru, avec un empressement incroyable. Cet ouvrage, en six volumes *in-12*, a été rédigé sur deux cents manuscrits *in-fol.* que la maison de Noailles a confiés aux recherches laborieuses de l'abbé Millot. Cet écrivain, connu par de bons livres élémentaires dans le genre historique, a fait le meilleur usage possible des matériaux qu'il avait entre les mains; son livre est curieux et instructif. Les correspondances du maréchal avec les ministres font honneur à son esprit, et on y apprend d'ailleurs à connaître plus particulièrement les personnages célèbres qui ont conduit les affaires de l'Europe depuis la guerre de la succession. On y puise de grandes lumières sur la guerre de 41. Les lettres de la princesse des Ursins, de Philippe V, de la reine d'Espagne, son

des monuments précieux pour ceux qui étudient les caractères dans l'histoire. Quant à la manière d'écrire du rédacteur, elle est pure et correcte; rien de plus; c'est un livre du curiosité, et non pas un livre d'esprit.

M. Dorat a enfin donné l'essor à ses *Prôneurs*, cette comédie satirique dont il nous menaçait depuis si long-temps. Jamais satire n'a moins rempli son but, qui est toujours de faire du bruit. *Les Prôneurs* ne trouvant point de prôneurs, pas même chez les amis de l'auteur, ceux-ci ont pris le parti de se taire, parce qu'il n'y a guère moyen de répondre au silence du public, qui est l'espèce de mépris la plus piquante. Cette pauvre pièce est comme non avenue; personne n'en parle, parce que personne n'a pu la lire jusque au bout, quoiqu'elle n'ait que trois petits actes. Il serait impossible d'en donner une analyse, puisque, rigoureusement parlant, il n'y est question de rien, si ce n'est d'invectives contre tous ses ennemis, mises à tort et à travers dans la bouche de tous les personnages *philosophes* ou *prôneurs;* cela est synonyme dans la pièce qui n'est qu'une insipide copie des *Philosophes* de Palissot. Mais *les Prôneurs* sont au-dessous des *Philosophes*, comme *les Philosophes* sont au-dessous des *Femmes savantes.* La maîtresse de la maison qui reçoit les *Prôneurs*, a promis sa fille au fils d'un marin, et veut la donner à un des *Prôneurs ;* voilà le fond de l'action durant trois actes,

sans que cela amène le plus petit incident, si ce n'est de longues déclamations en forme de dialogue, où tout, jusqu'à la soubrette, dit du mal des *Prôneurs*. A l'égard du dénouement, je ne sais ce que c'est, et de la meilleure foi du monde, je ne l'entends pas. Il est question d'une piece qu'un M. de Forlis, ennemi des *Prôneurs*, leur a lue comme étant de lui, et qui n'en est pas. Ils l'ont trouvée bonne, quoiqu'elle soit mauvaise, et c'était son intention : cela se passe au premier acte; et au troisième ils découvrent cette ruse profonde, ce grand stratagême, et se disent : *C'est nous qu'on a joués, allons-nous-en;* et ils s'en vont. Voilà exactement le nœud de la pièce, le fin de l'intrigue. A l'égard des caractères, le seul que l'auteur ait voulu marquer, est celui du chef des *penseurs*, comme il l'appelle, de *M. Callidès*, homme qu'il représente comme très-fin, très-délié; ce que signifie *Callidès*, tiré du latin *callidus*. La pièce même a deux titres : *Les Prôneurs*, ou *le Tartuffe littéraire*. Ce *Callidès*, ce *Tartuffe* n'est autre que M. d'Alembert, du moins dans l'intention de l'auteur, qui n'est pas équivoque. On ne se serait guère attendu à voir d'Alembert comparé au *Tartuffe;* mais ce qu'il y a de mieux, c'est que cet homme, donné pour si fin et si délié, n'est ici qu'un sot qui se laisse grossièrement persiffler par un jeune homme de vingt ans qu'il croit endoctriner. Le seul vers remarquable est celui-ci :

Travaillez peu vos vers, et beaucoup vos succès.

Il est excellent; mais n'est-il pas bien singulier que l'auteur ait fait ainsi son histoire en un vers?

Les *Mémoires de Noaillès* ne sont pas le seul bon livre qui paraisse dans ce moment. La *Vie de Marguerite de Valois*, et l'*Essai sur les langues* de M. Sablier, sont des ouvrages instructifs, faits par de bons esprits. Dans le premier, l'auteur a peint très-fidèlement la cour de Charles IX et de Henri III. Il fait un usage heureux des mémoires du temps, dont il offre des citations très-curieuses. On voit qu'il est plein des auteurs originaux, les seuls qui donnent une connaissance exacte de l'histoire : son style d'ailleurs pourrait être plus soigné et de meilleur goût.

L'auteur de l'*Essai sur les langues* s'est préservé de la prétention si vaine et si générale d'offrir un système sur la formation des langues et sur l'idiôme primitif. On risquera toujours de se perdre dans les chimères, quand on voudra découvrir dans quel langage original les premiers hommes se sont communiqué leurs idées. M. Sablier se contente d'observer les rapports évidents entre plusieurs idiômes de nations éloignées, et de chercher les raisons les plus vraisemblables de ces rapports. Sa marche est toujours mesurée et n'en est que plus sûre; son livre d'ailleurs qui suppose beaucoup d'érudition, n'en a pas l'inu-

tile étalage; ce sont des résultats clairs et précis. Il jette un coup d'œil rapide sur les écrivains qui ont fixé la langue chez les nations policées; et, en général, ses jugements sont sages. L'auteur de ce livre a quatre-vingt-deux ans, ce qui est encore une singularité.

On ne peut pas dire de Gluck, comme d'Orphée, que son harmonie a produit l'union et la concorde parmi les hommes; elle y a bien plutôt mis la division et la guerre. Il y a encore une chanson contre Marmontel, qui n'est pas de la plaisanterie douce, sur l'air : *Il est une Sophie.*

Il est certain maraud,
Besoin n'est qu'on le nomme,
Ayant le verbe haut,
Affichant l'honnête homme;
De ses froids écrits,
De ses lourds récits
Sans cesse il nous assomme.
Pourtant si vous ne dormez pas,
Faites-vous lire les Incas,
Et je vous réponds qu'en ce cas
Vous ferez un bon somme.

On prétend que Marmontel s'est vengé par une épigramme contre l'abbé Arnaud; mais je ne la connais pas encore. Les ennemis des lettres triomphent de ces misérables querelles, et les Philistins disent avec joie : La discorde est dans le camp d'Israël. On peut, sans doute, se moquer gaie-

ment du ridicule d'un mauvais écrivain, sur-tout s'il est insolent; mais que deux hommes de mérite, l'un qui a du goût, et l'autre du talent, se disent de grosses injures en l'honneur de Gluck ou de Piccini, cela fait de la peine aux honnêtes gens, et grand plaisir aux sots.

Piccini a répété les deux premiers actes de son *Roland* devant la reine, et ils ont beaucoup réussi; mais il lui est arrivé une chose assez plaisante. La reine a voulu chanter devant lui; dès qu'elle l'a vu, elle lui a proposé de l'accompagner au piano, et l'air qu'elle a choisi est précisément un morceau d'*Alceste : Divinités du Styx.* Ainsi la première chose qu'ait faite Piccini en arrivant à Versailles, c'est d'accompagner un air de Gluck.

Madame la maréchale de Mirepoix envoyant de ses cheveux blancs à M. le duc de Nivernois, les a accompagnés de vers que lui a fournis la muse toujours prête du chevalier de Boufflers. Les voici, avec la réponse de M. de Nivernois.

Les voilà ces cheveux depuis long-temps blanchis :
D'une longue union qu'ils soient pour nous le gage.
Je ne regrette rien *de ce que m'ôta l'âge* (1);
Il m'a laissé de vrais amis.
On m'aime presque autant; j'ose aimer davantage.
L'*astre* de l'amitié luit dans l'hiver des ans,

---

(1) Hémistiche beaucoup trop dur, sur-tout dans un madrigal.

Fruit précieux du goût, de l'estime et du temps (1).
On ne s'y méprend plus, on cède à son empire,
Et l'on joint sous les cheveux blancs,
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

RÉPONSE.

Quoi! vous parlez de cheveux blancs!
Laissons, laissons courir le temps.
Que vous importe son ravage?
Les amours sont toujours enfants,
Et les graces sont de tout âge.
Pour moi, Thémire, je le sens,
Je suis toujours dans mon printemps
Quand je vous offre mon hommage.
Si je n'avais que dix-huit ans,
Je pourrais aimer plus long-temps,
Mais non pas aimer davantage.

On a fait encore une épigramme contre Dorat.

Un bel-esprit sur le Pinde embusqué,
Surprit Thalie en un coin solitaire.
Çà, qu'on m'embrasse. — Ah! fi, pédant musqué!
Va, reste coi, tu n'es plus mousquetaire.
Malgré l'avis, le froid *célibataire*
D'un baiser flasque en trois fois l'insulta,
Dont trois soufflets; mais sans perdre courage,
D'un croc en jambe il vous la culbuta,
La chiffonna; puis pour comble d'outrage,
La pauvre enfant!... on dit qu'il la r***.

---

(2) *Astre* et *fruit*, figures incohérentes. Ces deux vers valaient la peine d'être refaits.

Si l'on fait des épigrammes contre les ministres vivants, on les épargne encore moins après leur mort. Il faut convenir que l'ombre du duc de la Vrillière ne méritait pas mal les épitaphes satiriques qui ont couru depuis sa mort; faible revanche de tout le mal qu'il a fait ou laissé faire. Les deux suivantes ont paru les meilleures.

Ce gît dans ce petit tombeau,
Le petit monsieur Phelipeau,
Qui fut, malgré sa taille ronde,
Compté parmi les grands du monde :
C'est pour avoir été, dit-on,
Grand imbécille et grand fripon.

Bon, dit le diable, il est des nôtres;
Je le cuirai comme un vilain.
Comme il n'avait plus qu'une main,
Il volait par la main d'un autre.

LETTRE LXVI.

Nos nouveautés ne sont pas toutes des frivolités insipides; des esprits solides et laborieux nous donnent de temps en temps de bons ouvrages. Nous sommes redevables à un jeune homme, fils de M. Leclerc, ancien premier commis des finances sous le ministère de l'abbé Terrai, d'une assez bonne traduction du premier volume d'un ouvrage anglais sur la *décadence et*

la chûte de l'Empire romain, dont l'auteur, M. *Gibbon*, marche sur les traces des Hume et des Robertson. En même temps M. le président *de Brosses*, connu par un livre sur le *Mécanisme des langues*, qui a eu du succès, vient de faire une entreprise d'érudition aussi étendue qu'elle est singulière. Il a imaginé de bâtir sur les deux morceaux qui nous restent de Salluste, la *Catilinaire* et la *Jugurthine*, et sur des fragments informes et mutilés de son histoire romaine que nous avons perdue, une histoire complete du septieme siècle de la république, traduite en partie de Salluste, et suppléée dans le reste, le tout formant trois gros volumes *in-4°* d'une magnifique édition, ornée de figures gravées d'apres l'antique. Le mérite de cette compilation, sans être proportionné au travail, est pourtant réel et estimable. On y remarque une grande connaissance des mœurs de Rome, et une étude approfondie de toutes les parties de son histoire. Les notes sont tres-instructives; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le style de l'auteur est inégal, incorrect, inélégant, quand il écrit d'après lui, et infiniment meilleur lorsqu'il traduit : il semble qu'il ait eu besoin de calquer sa diction sur celle d'autrui. Les trois premiers volumes paraissent ensemble : on promet le quatrieme qui contiendra le texte latin.

Crébillon fils vient de mourir âgé de soixante et dix ans. Il avait survécu long-temps à la pe-

tite réputation que lui avaient acquise ses petits ouvrages. *Les Égarements du cœur et de l'esprit* qu'il n'a jamais achevés, et *le Sopha*, sont les seuls de ses romans qu'on n'ait pas oubliés, et ce sont des productions frivoles même dans le genre du roman. Il a tracé dans *les Égarements* le portrait d'un de ces hommes brillants et pervers, qui ont été à la mode pendant un certain temps, et qui avaient érigé le libertinage en principe, la séduction en art, et la perfidie en modèle. Son *Versac* est l'original de *l'Impertinent* et de quelques autres personnages de comédie et de roman que l'on a esquissés depuis, mais qui ont eu moins de succès, parce que la mode en était passée. Le sultan du *Sopha* est un caractère meilleur, parce qu'il a de la vérité et du comique, et qu'un grand qui veut entendre finesse à tout, et qui prend ses sottises pour des épigrammes, est un original dont les copies ne manqueront jamais. Il y a d'ailleurs dans le *Sopha* des tableaux voluptueux; mais il serait ridicule d'attacher un grand mérite au talent si facile de nuancer des ordures. A l'égard de *Tanzaï*, c'est un persifflage qui n'a plus de sel, quand l'intérêt de l'à-propos est passé. Quinze ou seize volumes d'autres romans fort au-dessous du médiocre, ne méritent pas qu'on en parle.

Crébillon avait quitté depuis quelque temps la place de censeur de police, dans laquelle il ne s'était pas conduit de manière à s'attirer la bien-

veillance des gens de lettres. L'espèce d'obscurité où il vivait après avoir eu un moment d'existence, lui avait donné de l'humeur, et sa haine contre M. de Voltaire l'avait rangé du parti des Frérons et des autres ennemis des lettres. Il approuvait volontiers les libelles les plus scandaleux contre les écrivains célèbres, et plusieurs fois il s'attira à ce sujet de graves réprimandes du garde-des-sceaux et du lieutenant de police. On lui avait même ôté la censure de plusieurs ouvrages, avant qu'il se déterminât à quitter sa place. Quelques gens de lettres qu'il avait offensés, apparemment ne se crurent pas assez vengés; car il courait quelque temps avant sa mort, une assez jolie chanson contre lui, que je transcris avec d'autant moins de scrupule qu'elle n'est que gaie, et qu'elle ne contient aucune personnalité. C'est ainsi du moins qu'il serait à souhaiter que l'on fît toute espèce de satire; elle ferait rire ceux qui aiment la bonne plaisanterie, et ne révolterait pas les honnêtes gens. Voici la chanson, sur le refrein *Lère lan lère.*

Connaissez-vous certain barbon,
Portant le nom de Crébillon,
Mais qui n'est pas fils de son père?
Lère là, etc.

Ne vous méprenez, s'il vous plaît;
Entendez qu'à son père il est
Beaucoup moins que Thomas à Pierre.
Lère, etc.

Il fit quelque roman fretin,
Quelque amphigouri libertin,
Dont on ne se souvient plus guère,
Lère, etc

Au boudoir on lit son *Sopha;*
C'est là que vainqueur d'*Angola*,
Il a surpassé Lamorlière.
Lère, etc.

Il fait grand bruit, parce qu'on a,
A tous les vers de son papa,
Préféré Racine et Voltaire.
Lère, etc.

Quelqu'un, comme il criait si haut,
Lui dit, Taisez-vous, grand nigaud;
Ce ne sont pas là vos affaires.
Lère, lère, etc.

Le célèbre financier Bouret est mort subitement; c'est un des exemples les plus fameux de la prodigalité et de l'adulation. Il avait eu plus de six cent mille livres de rente, et son pavillon de Croix-Fontaine, bâti pour recevoir Louis XV en rendez-vous de chasse, avait coûté trois à quatre millions; tout y respirait le luxe et la flatterie. Il affecta long-temps pour le feu roi une espèce d'adoration qui finit par dégoûter le prince; et le dérangement de ses affaires le décrédita au point qu'on ne pouvait lui donner aucune des places de confiance qui étaient le but de son am-

bition. En dernier lieu, il avait espéré la place de directeur des postes qu'avait eue M. Jeannel, place importante qui vaut beaucoup d'argent, qui procure un travail particulier avec le roi, et qui, mettant dans la main de celui qui la possède le secret de toutes les correspondances, en fait pour tout le monde un homme à craindre ou à rechercher. Quand Bouret vit cette place donnée à M. d'Ogny, il fut au désespoir, et dit tout haut qu'il aurait donné un bras pour l'avoir. Il se trouvait aux dernières extrémités, ruiné gratuitement, alimenté par des créanciers maîtres de toute sa fortune, et ne trouvant pas à vendre ses magnifiques maisons, parce que personne ne voulait payer sa folie. *Je serais trop heureux*, disait-il la veille de sa mort, *si demain on me trouvait mort dans mon lit.* Un pareil souhait a l'air d'un dessein ou d'une prédiction; mais il est mort tout naturellement, comme ses deux freres, d'un coup de sang; ils étaient tous les trois d'un tempérament tres-sanguin. Il était logé chez une femme de ses amies, et on a remarqué que cet homme qui avait dépensé tant de millions en bâtiments, n'avait pas une sonnette à son lit. Peu de jours auparavant, il avait été sur le point d'être arrêté pour une dette de quatorze mille livres, à la poursuite d'un homme dont il avait fait la fortune, et il avait cherché à emprunter chez un notaire cinquante louis qu'on lui avait refusés.

Cet homme qui avait tant abusé de sa fortune,

avait de l'esprit, de l'agrément, et obligeait volontiers : on raconte de lui deux traits remarquables. Il avait été lié dans sa jeunesse avec la fameuse actrice Gaussin, et n'ayant alors que des espérances, il lui avait donné sa signature en blanc, pour la remplir quand il aurait fait fortune. Il devint fermier-général, et ne fut pas sans quelque inquiétude sur ce billet. Mademoiselle Gaussin le lui renvoya ; il ne portait que ces mots : *Je promets d'aimer Gaussin toute ma vie.* Bouret lui fit présent d'une écuelle d'or remplie de doubles louis.

Dans la suite il devint amoureux d'une femme de la cour fort belle, et lui offrit de partager sa fortune avec elle, si elle voulait être sa maîtresse. Elle le refusa avec hauteur ; mais quelque temps après, ayant besoin de dix mille francs, elle lui écrivit pour lui demander cette somme, et lui proposer en même temps de venir *souper avec elle.* Bouret lui répondit ces propres mots : *Ce que je vous demandais était sans prix : ce que vous m'offrez est trop cher.*

Un coureur de monseigneur le comte d'Artois vient de faire une action qui annonce des sentiments au-dessus de sa condition. Il voyait dans son auberge de Versailles, où il vivait à table d'hôte, un officier de marine décoré de la croix de Saint-Louis, qui mangeait une chétive portion sur une table à part. Il demanda à l'aubergiste pourquoi cet homme ne mangeait pas avec les

autres ; on lui dit que cet officier n'avait pas de quoi payer davantage. Ce coureur (qui se nomme Blondin) touché de voir un militaire de ce rang ne pouvoir dîner aussi-bien qu'un domestique, dit à l'aubergiste d'augmenter la portion de cet homme sans lui en rien dire, et qu'il paierait le surplus. L'officier s'en aperçut bientôt et voulut savoir la vérité ; l'aubergiste la lui dit, en le priant de ne pas le brouiller avec Blondin, dont il ne voulait pas perdre la pratique. L'officier va trouver le coureur, le remercie de sa libéralité ; mais ne trouvant pas qu'il pût convenablement être obligé par son inférieur, il le force d'accepter une tabatière de quelque prix, comme un gage de sa reconnaissance. Blondin le presse modestement de s'expliquer sur les affaires qui l'amènent à Versailles, lui offre de faire présenter ses placets par monseigneur le comte d'Artois, et le détermine enfin à lui en remettre un. Il court aussitôt chez le ministre de la marine, se fait annoncer de la part du prince, et introduit à ce nom, conte tout ce qui lui est arrivé, et ajoute en donnant le placet : *Monseigneur, je n'ai pas voulu le remettre au prince, mon maître, qui sûrement vous l'aurait recommandé. J'ai cru faire mieux de vous laisser tout le mérite d'une bonne action.* Cette tournure beaucoup plus ingénieuse et délicate qu'on ne l'attendrait d'un domestique, était faite pour réussir. Le ministre accorda à l'officier une pension de huit cents livres, qui fut payée sur-le-champ.

LETTRE LXVII.

M. Boisard qui donna, il y a quelques années, un recueil de fables, parmi lesquelles on en avait distingué de très-estimables, vient d'en publier une nouvelle édition en deux volumes, augmentée d'une seconde partie. Cet auteur a du jugement et des idées; plusieurs de ses apologues offrent des moralités fines et même hardies. Son style a de la facilité et même de l'élégance, et s'il n'est pas toujours assez soigné, du moins il ne tombe jamais dans l'affectation. Son plus grand défaut est la prolixité, et quelquefois aussi le sens de ses fables n'est pas assez clair. Mais une douzaine de pièces de son recueil, et autant de fables de la Motte, trois ou quatre de l'abbé Aubert, sont de nos jours ce qu'il y a eu de mieux en ce genre, pourvu qu'on ne pense pas à la Fontaine, qu'il faut toujours mettre à part. Nous avons eu quelques fables de M. Imbert, fort médiocres, et un grand nombre de M. Dorat richement ornées de gravures, mais qui étant d'ailleurs détestables, sont restées chez le libraire. Le genre de la fable demande du naturel dans le style, et de la justesse dans l'esprit: c'est précisément l'opposé de Dorat, à qui ces deux qualités ont toujours manqué essentiellement, et dont l'espèce de talent n'a jamais consisté que dans une

certaine facilité à traîter des bagatelles avec quelque agrément, et avec un goût le plus souvent faux.

L'abbé Maury vient de publier avec succès un recueil dans un genre fort différent; ce sont des panégyriques et des morceaux oratoires. Cet auteur est une preuve de ce que peuvent le travail obstiné et la force des organes. Il a travaillé *jusqu'à* l'âge de quarante ans dans l'obscurité et dans la pauvreté, sans pouvoir vaincre ni l'une ni l'autre. Il était né avec de l'esprit, et se levant tous les jours à cinq heures du matin, étudiant jusqu'au soir, il avait acquis des connaissances littéraires. Cependant il ne subsistait encore que de répétitions de latin ou de géographie qu'il faisait en ville, et d'épreuves d'imprimerie qu'il corrigeait. Un *Éloge de Fénélon* qu'il envoya à l'académie en 1771, et qui obtint l'*accessit,* commença enfin à le faire connaître. L'ouvrage était d'un style pénible, lourd et incorrect; mais il y avait des morceaux qui annonçaient un homme qui pouvait penser et écrire. L'évêque de Lombez, qui s'appelle Fénélon, choisit l'abbé pour un de ses grands-vicaires, et lui donna un canonicat : ce fut le commencement de sa fortune et de sa réputation. Admis dans la société des principaux gens de lettres, son goût se forma par leur commerce, et l'encouragement qu'il avait reçu donna du ressort à son talent. Il prêcha le panégyrique de saint Louis devant l'académie fran-

çaise, et ce fut un des meilleurs qu'on eût encore faits : il en fut récompensé par une abbaye. Bientôt il prêcha devant le roi, et enfin il fit le panégyrique de saint Augustin devant l'assemblée du clergé. C'est ce discours qui vient de paraître, avec un traité de l'éloquence de la chaire, et quelques autres morceaux analogues. Son style manque de facilité et de grace ; il a trop peu d'imagination dans l'expression ; mais il a de la noblesse, de la tournure, de la correction : c'est un homme d'esprit qui a appris à écrire.

Dans la partie des sciences, il paraît deux livres estimés ; l'un en trois volumes *in*-12, traduit de l'Anglais de M. Priestley, rend compte des expériences modernes sur l'air fixe, une des dernières découvertes de la chimie, et depuis quelque temps le sujet de tant de discussions ; l'autre est le recueil *in*-4° des œuvres de Bernard de Palissy, naturaliste savant et ingénieux.

On remarquera dans l'histoire des crimes, celle d'un nommé Desrues, épicier banqueroutier. C'est la complication la plus singulière d'atrocité, d'hypocrisie et d'absurdité. Il connaissait un gentilhomme, nommé Lamotte, qui avait une terre à vendre en Bourgogne, d'environ deux cent mille livres. Ce gentilhomme entendait peu les affaires, et sa femme les entendait beaucoup mieux. Desrues va le trouver dans sa province, lui propose d'acheter sa terre, et l'engage à donner une procuration à sa femme pour venir à Paris terminer

ce marché par-devant notaire : on convient que madame Lamotte logera chez lui. Elle avait un fils d'énviron seize ans, qui étudiait au collége à Paris, et qu'elle a fait venir de temps en temps, pendant son séjour dans la maison de Desrues. Ce misérable, qui avait gagné la confiance de cette femme, parvient à l'empoisonner, et l'enterre secrètement dans une cave; il fabrique ensuite une fausse quittance d'après laquelle il se prétend propriétaire et légitime acquéreur. Il fait courir le bruit que madame Lamotte est disparue avec l'argent; il mène le fils à Versailles, l'empoisonne dans une tasse de café. L'enfant saisi par les douleurs est obligé de coucher dans l'auberge, et languit pendant trois jours. Desrues, qui se donnait pour son oncle, fait toutes les démonstrations de la plus grande douleur, fond en larmes auprès de son lit, récite les prières des agonisants, et enfin l'enterre dans une paroisse de Versailles. Ces deux coups faits, il va en Bourgogne, avec sa quittance, réclamer la terre. M. Lamotte réclame sa femme et son fils, vient à Paris. On arrête Desrues; on constate d'abord qu'il n'avait pas un écu pour payer la terre; on vient à bout de découvrir la cave où la femme avait été enterrée; on exhume à Versailles le cadavre de l'enfant. Desrues se défend avec le plus grand sang-froid, mêlant à toutes ses phrases des termes de dévotion, et ne parlant que de la providence et de la bonté divine. Enfin les preuves

s'accumulent; il est condamné par le châtelet à être roué et jeté au feu; la sentence doit être incessamment confirmée par le parlement. On a remarqué qu'il allait à la messe tous les jours, et qu'il communiait tous les dimanches. Dans la prison, il a refusé de prendre un bouillon gras le vendredi. Jusqu'ici il n'a rien avoué, si ce n'est que la mère et l'enfant étaient morts naturellement; mais que, craignant qu'on ne lui attribuât la mort de madame Lamotte, il l'avait enterrée. Il est bien étonnant qu'un scélérat qui a combiné le crime avec tant de loisir et de réflexion, n'ait pas aperçu l'impossibilité d'usurper une terre, en faisant disparaître la femme et le fils du possesseur dans une ville telle que Paris. Jamais monstre n'a plus mal raisonné, et c'est bien le cas de répéter l'axiôme connu, que le crime n'est qu'un faux calcul (1).

Les querelles pour la musique de Gluck ne perdent rien de leur animosité, et Marmontel est toujours en butte aux épigrammes, et moi aux libelles. En voici encore une grossière, mais bien platement grossière, quoiqu'elle soit de l'abbé Arnaud.

Que la C... soit l'amie
D'un maraud connu pour tel,
Que cet écrivain tel quel,

---

(1) Oui; mais un faux calcul du cœur : c'est toujours le cœur qui gâte l'esprit.

Ait même à l'académie
Un beau brevet d'immortel,
J'y consens; mais je vous prie,
Dans la bonne compagnie
Que fait-on de Marmontel?

L'empereur se promène ici à pied dans les rues avec deux laquais vêtus de gris; il va par-tout et ne s'annonce nulle part, de manière que le plus souvent on ne sait que c'est lui que quand il est parti. L'*incognito* qu'il garde si exactement lui procure des scènes plaisantes, qui doivent être pour lui une espèce de jouissance fort nouvelle. Il a attendu un quart d'heure dans l'antichambre de M. de Maurepas, où personne ne le connaissait. A Versailles, il a fait une fois ce qu'on appelle la journée du courtisan; il a été, avec la foule, au lever, au couvert, à la chapelle, s'est montré vingt fois à l'œil-de-bœuf. Quelqu'un lui a dit par distraction, *Votre majesté impériale*; il a répondu en riant et à demi-voix : *Monsieur, l'empereur est à Vienne.* Au spectacle, où il est venu avec la reine, il a été applaudi avec transport, et a paru très-sensible à ces applaudissements; il a salué plusieurs fois le public. On assure qu'il se répand en louanges sur la nation : ce qui est certain, c'est que tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, se louent extrêmement de sa bonté (1). On doit lui don-

(1) Cela était vrai; mais ce que l'auteur ne pouvait ni ne

ner, lundi 5, à Versailles, l'opéra de *Castor* et *Pollux*.

LETTRE LXVIII.

La tragédie de *Zuma* n'a pas soutenu à l'impression le succès qu'elle avait eu au théâtre. Ce n'est pas qu'on n'y ait vu les mêmes traces de talent qui ont justifié l'indulgence du public pour un ouvrage de jeunesse, et les encouragements que de bons juges ont cru devoir lui donner; mais on s'est aperçu combien les beautés avaient besoin de l'illusion théâtrale pour faire pardonner les défauts. Ceux du plan et de la conduite se font sentir à chaque scène : rien n'est motivé, rien n'est amené d'une manière naturelle et vraisemblable : c'est un assemblage de ressorts empruntés, dont aucun ne tient à l'autre. L'auteur s'excuse sur ce qu'il a fait sa pièce, il y a dix ans, n'en ayant alors que vingt-deux; mais il convient lui-même qu'il a dû corriger le style, et il ne l'a pas fait, ou du moins n'a pu le faire. La diction est pleine de fautes : on y voit de la tournure poétique; mais la propriété des termes, sans laquelle il n'y a point de style, manque à

---

devait dire ici, c'est que ce prince ne dissimulait pas toujours le dépit jaloux que lui inspirait l'éclat de la richesse et de la prospérité nationale, qui passaient encore l'idée qu'on lui en avait donnée. Ce fait est connu de tout le monde.

tout moment, et la langue est souvent blessée. L'auteur pousse la négligence ou l'ignorance des règles, jusqu'à faire rimer *respects* avec *bienfaits*, qui riment comme *miséricorde* et *hallebarde*. Cet ouvrage tombé dans le cabinet ne restera sûrement pas au théâtre; mais une scène du cinquième acte suffit pour faire espérer que l'auteur pourra faire mieux une autre fois.

C'est toujours dans les traductions qu'il faut chercher aujourd'hui nos meilleurs ouvrages. On refait toutes celles qui ont été manquées dans le siècle dernier, où les traductions n'occupaient guères que les auteurs médiocres. Un militaire qui jusqu'ici garde l'anonyme, vient de traduire l'excellent ouvrage de Xénophon sur la *retraite des dix mille*, d'une manière bien supérieure à d'Ablancourt. M. Dacier, de l'académie des inscriptions (ce nom semble consacré à l'érudition), a publié aussi une nouvelle version d'un autre ouvrage de Xénophon, la *Cyropédie*. Nous en avions une de Charpentier; celle de M. Dacier est meilleure.

M. Girardin vient de donner un ouvrage très-agréable sur la composition des paysages et des jardins. On lui reproche, avec raison, de traiter le fameux *le Nôtre* avec autant de dureté que d'injustice. Celui qui a fait le jardin des Tuileries ne sera jamais regardé comme un artiste médiocre, et M. Morel a très-judicieusement observé que la régularité des proportions, dont on peut

se passer dans un jardin particulier qui est un ouvrage de fantaisie, est nécessaire dans tout bâtiment public qui doit avoir de la majesté. Nous sommes excessifs et imitateurs en tout; et parce que les Anglais ont proscrit la ligne droite, on veut nous persuader que tout ce qui n'est pas désordre ne peut être beauté.

L'empereur a visité toutes les académies, celle des sciences, celle des inscriptions, et, en dernier lieu, l'académie française. Nous étions quinze lorsqu'il nous a fait l'honneur de venir, et il s'est fait nommer tous les académiciens par le maréchal de Duras, l'un de nos confrères. D'Alembert a lu quelques synonymes dans le goût de ceux de l'abbé Girard. Le dernier était *simplicité* et *modestie;* et en définissant la simplicité dans les grands, il avait eu l'art de rassembler plusieurs traits qui regardaient l'empereur, et dont ce prince parut sentir l'application, quoique avec l'embarras de se reconnaître dans ses propres louanges. D'Alembert lut ensuite quelques anecdotes sur Fénélon, dans lesquelles il sut aussi amener sans affectation un morceau sur la manière de voyager convenable aux princes, et qui caractérisait l'empereur. Je récitai quelques fragments d'une imitation en vers du premier chant de la Pharsale et Marmontel des morceaux d'une épître sur l'histoire. L'empereur témoigna sa satisfaction de tout ce qu'il entendait, et ne la témoigna qu'aux endroits qui excitaient l'applaudissement général.

Il se leva après une heure et demie de séance, et s'adressant à d'Alembert, il s'informa des détails relatifs à l'académie, de la forme des élections, du nombre et des devoirs de ses membres, s'exprimant de la manière la plus flatteuse pour la compagnie. Il traita d'Alembert en particulier avec toute sorte de distinctions, s'informant avec intérêt de sa santé, du voyage qu'il devait faire à Berlin, et des raisons qui l'en empêchaient. D'Alembert répondit que sa santé toujours faible ne lui permettait plus les longs voyages. Il ajouta: *J'aurais voulu être à Neiss quand le roi de Prusse y reçut l'empereur; mais à-présent je n'ai plus rien à regretter. J'aurais été bien fâché*, dit l'empereur, *de ne pouvoir pas dire du plus grand capitaine de mon siècle, Je l'ai vu; c'est un disciple qui allait voir son maître.* Il finit par promettre son portrait à l'académie, qui possède déja ceux du roi de Suède et du roi de Danemarck.

Tous les pas que fait ici ce prince sont marqués par quelques traits de bienfaisance éclairée, et de cette bonté aimable qui donne aux souverains tant de pouvoir sur les esprits. Il a été très-satisfait du superbe bâtiment de Sainte-Geneviève, le plus beau monument d'architecture de ce siecle, et qui fait tant d'honneur au célèbre Soufflot. Il a admiré en particulier les belles sculptures dont Coustou a orné ce majestueux édifice. Il avait fait à cet artiste l'honneur de le visiter, ainsi qu'à M. de Buffon, et à plusieurs hommes

célèbres dans des professions utiles. Quelque temps après il demanda au roi un cordon de Saint-Michel, sans dire ce qu'il en voulait faire: cet ordre est la récompense des artistes distingués. Le roi envoya chercher un cordon et le lui donna. L'empereur aussitôt va chez Coustou, lui passe le cordon autour du col et l'embrasse. On dit que Coustou qui est languissant et infirme, a pensé mourir de joie.

Une des choses qui ont paru l'intéresser davantage, c'est l'école gratuite que l'abbé de l'Epée tient ouverte pour apprendre à parler aux sourds et muets de naissance. Ne pouvant s'adresser qu'à leurs yeux, il a composé pour eux une langue par signes qu'ils entendent avec une justesse et une promptitude singulière, et dans laquelle ils s'expliquent avec la même facilité. Il est sans cesse au milieu de ses élèves dont il nourrit la plupart et qui le regardent à plus d'un titre comme leur père. Il consacre à ce travail tout son temps et sa fortune qui est médiocre : il n'a pas plus de 12,000 livres de rente. L'empereur a donné cinquante louis à la gouvernante de la maison, qui a soin des élèves, et a envoyé à l'abbé de l'Epée une magnifique boîte d'or avec son portrait sur une médaille. Il l'a engagé à former un homme (1) qui pût après lui donner les mêmes leçons.

---

(1) Cet homme (et celui-là en est un) est notre abbé Sicard, qui a tant perfectionné la méthode de son maître, et

Le caractère très-singulier de ce malheureux Desrues qui a été exécuté ces jours derniers, n'est pas indigne d'occuper les réflexions des philosophes moralistes. Il est mort sans rien avouer ni à la question, ni sur l'échafaud, protestant toujours de son innocence et ne parlant que de Dieu, de la religion et de la Providence, mêlant la fermeté la plus inébranlable à la piété la plus affectueuse. Il a embrassé le bourreau et s'est arrangé lui-même sur la roue. Il n'a pas marqué dans son dernier interrogatoire à l'Hôtel-de-Ville, après la lecture de son arrêt et après la torture, un seul moment de trouble ni de faiblesse. On lui a présenté sa femme, qui s'est écriée en le voyant : *Ah! malheureux, malheureux!* il a dit en l'interrompant, *Non, je suis innocent.* Il l'a exhortée à élever ses enfants dans des sentiments de religion. Le lieutenant criminel a mis tout en œuvre pour lui arracher l'aveu de ses crimes, et l'a accablé de raisonnements auxquels il n'y avait aucune réplique. Il lui a représenté que son obstination était gratuite, que ses forfaits étaient évidemment prouvés ; que s'il espérait, en niant toujours, balancer l'opinion publique, il se trompait ; qu'il verrait tout le peuple applaudir à son supplice ; enfin il lui a demandé ce

---

qui a reçu dans le cours de la révolution la récompense de ses travaux et de ses vertus, telle qu'il devait l'attendre et l'avoir : il n'y a rien manqué, si ce n'est qu'il vit encore.

qu'il pouvait opposer à toutes ces preuves accumulées contre lui? Desrues a répondu : *Les sentiments de religion et de crainte de Dieu, que j'ai montrés pendant toute ma vie.* Alors on lui a objecté les parjures sans nombre qu'il avait faits pendant tout le cours de son procès, prenant à tout moment Dieu à témoin des choses dont il a depuis reconnu lui-même la fausseté. On lui a objecté, qu'en supposant même qu'il n'eût pas empoisonné madame la Motte et son fils, quoique le contraire fût bien prouvé, il avait manqué essentiellement à ces sentiments de religion dont il faisait parade, en les laissant tous les deux mourir sans sacrements, et écartant d'eux, à dessein, tous les secours de l'église, aussi soigneusement que les secours de la médecine. A ces objections terrassantes, il n'a répondu que par le silence. On a bien vu des criminels, espérant de sauver leur vie, nier jusqu'au dernier moment; mais quand ils voyaient la roue, lorsque sans espérance pour cette vie, ils n'avaient plus à penser qu'à un autre monde, ils disaient tout aux juges et au confesseur. D'autres, sans vouloir entendre parler d'une autre vie, mouraient en désespérés, en se vantant de leurs crimes, et abjurant tout espoir et tout repentir, et ce dernier cas était extrêmement rare. Mais conserver cet extérieur religieux quand il ne peut plus servir à rien devant les hommes, et se parjurer de sang-froid en attestant le nom de Dieu

qui punit les parjures, le nom du seul juge qui reste à celui qui est condamné sur la terre, c'est un mélange de contradictions bien difficile à expliquer. Il me paraît évident que cet homme ne croyait pas en Dieu, puisqu'il l'offensait si gratuitement, quand il n'avait plus que lui à craindre. Mais pourquoi s'obstiner encore à vouloir tromper les hommes, lorsqu'ils vous ont mis sur l'échafaud? pourquoi cette hypocrisie inutile? Voilà une question qui peut occuper long-temps ceux qui étudient les phénomènes de la morale et les singularités du cœur humain.

LETTRE LXIX.

Céphale n'a pas eu plus de succès à la reprise qu'il n'en avait eu dans la nouveauté. *Grétry* a été mal conseillé de venir opposer à des tragédies aussi intéressantes qu'*Iphigénie* et *Alceste* de Gluck, une froide pastorale qui roule sur une équivoque de mots, et dans laquelle Procris croit que son mari appelle une rivale, quand il appelle le vent, *Aura*. Ce jeu de mots peut faire le sujet d'une fable dans les Métamorphoses d'Ovide, mais non pas le sujet d'un drame. Celui-ci est sans comparaison le plus mauvais que Marmontel ait fait, et il en convient; mais c'est à Grétry surtout que ce mauvais succès a nui(1). Les parti-

(1) Il dit lui-même dans ses intéressants *Mémoires* que je

sans enthousiastes de Gluck, qui voudraient le voir régner seul sur la scène, ont triomphé fort mal-à-propos de la chûte de *Céphale*. Le musicien ne pouvait pas créer un sujet, un intérêt, une action; il a fait ce qu'il a pu, et la scène de la jalousie au troisième acte, la seule que le poëte lui ait fournie, cette scène dont la musique est d'une grande beauté, suffit, ce me semble, pour sauver la gloire de Grétry, puisqu'on y voit ce qu'il peut faire, quand il aura un meilleur fonds à mettre en œuvre. Malheureusement il paraît découragé, et ce n'est pas sans quelque sujet; tout semble se réunir contre lui. Les comédiens italiens viennent de refuser deux pièces qu'il leur a présentées, l'une appelée *Midas* (1), l'autre intitulée *les Statues*, *opéra-féerie* de Marmontel, sur lequel Grétry voulait travailler, et dont les comédiens n'ont pas voulu se charger, sous prétexte qu'il n'était pas fait pour leur théâtre. Cependant comme cette pièce des *Statues*, tirée des *Mille et une nuits*, offre des situations agréables et un très-beau spectacle, (j'en ai entendu la lecture) on croit que si Grétry

viens de lire (les *Essais sur la Musique*) : *Gluck a failli m'étouffer.*

(1) Elle a été jouée depuis avec un grand succès qui s'est toujours soutenu, ainsi que celui de presque tous les ouvrages du même compositeur, qui vivront tant qu'on aimera la bonne musique.

veut la faire jouer à Fontainebleau, elle y aura du succès, et qu'alors ce serait à qui s'en chargerait. On travaille actuellement à l'y déterminer; peut-être préférera-t-il de s'occuper d'*Atys*. C'est dans cet *Atys* que l'on pourra juger son talent pour la tragédie lyrique, talent dont les airs pathétiques de *Sylvain*, de *Zémire et Azor*, et sur-tout le troisième acte de *Céphale* se rapprochent assez pour qu'on ne se hâte pas de le lui refuser.

Gluck est venu d'Allemagne, triomphant, son *Armide* à la main, et prêt à marcher sur tous ses rivaux vaincus. On attend *Armide* cet été, et le *Roland* de *Piccini* sera pour l'hiver prochain. Ce sera là le moment des grands combats: car la musique a toujours été en France une espèce de guerre, non pas civile, mais souvent très-incivile. On se souvient encore de la querelle des bouffons, qui pensa devenir une affaire d'état, et dans laquelle le ministère fit intervenir son autorité en faveur de l'Opéra. La discorde n'est pas moins vive aujourd'hui: il s'agit de savoir si Gluck, que l'on convient avoir mieux fait que Lully et Rameau, a joint au talent d'un ensemble rapide et dramatique, et aux effets d'une harmonie puissante et expressive, un chant assez mélodieux, assez pur, assez riche, et s'il a eu raison de substituer dans la plupart de ses airs un chant rompu et plus déclamatoire que musical, aux belles formes de la musique des Italiens, dont toutes les phrases de chant se gravent «

aisément dans l'oreille et dans la mémoire. Il est à présumer que Piccini aura éminemment ce mérite dans son Roland; mais on peut craindre aussi qu'il ne soutienne pas d'abord aussi-bien que Gluck cette unité dramatique qui va toujours à l'effet de l'ensemble, et dont on s'occupe peu en Italie.

Quoi qu'il en soit, Marmontel, qui tient pour la musique italienne, vient d'examiner cette question dans une lettre *sur les révolutions de la musique en France*, qui a paru bien raisonnée et bien écrite, et dont l'objet est de prouver que, quoiqu'on doive de justes éloges aux progrès dont l'Opéra-Français est redevable à Gluck, il faut admettre sur notre théâtre lyrique le chant italien, le seul qui soit vraiment musical; comme il faut que les Italiens admettent sur leur scène notre système de spectacle, le seul qui soit vraiment dramatique; et c'est l'avis que je soutiens avec lui.

On n'a répondu encore à la lettre de Marmontel que par des sarcasmes qui ne prouvent que la difficulté de répondre sérieusement. Elles sont insérées journellement dans une feuille qu'on appelle *Journal de Paris*, très-favorable à ces sortes de petits écrits polémiques, parce qu'elle paraît tous les jours, et qu'un coup n'attend pas l'autre. S** qui m'avait déja répondu, et assez aigrement, sous le nom de l'*Anonyme de Vaugirard*, est aussi celui qui a escarmouché contre

Marmontel ; mais plus il a d'esprit et de goût, moins je lui pardonne d'éviter sur-tout la question, et de n'en faire qu'une querelle.

La petite pièce des *Trois Fermiers* que Monvel, acteur du Théâtre-Français, a donnée aux Italiens, est d'un intérêt doux, fondé sur l'expression des sentiments honnêtes et vertueux. Il y a dans tout cela beaucoup de *vertu*, et peut-être trop. L'auteur a peu d'invention et nul style, et la faiblesse de ses productions a grand besoin d'être soutenue par la musique : celle de Dezèdes dans les *Trois Fermiers* est facile et chantante.

On attend toujours aux Français l'*Egoïsme* de Cailhava ; mais les comédiens ne se pressent pas, et les pièces nouvelles n'arrivent que fort lentement. Il est pourtant question d'un événement qui les inquiète beaucoup : on assure que le projet d'une seconde troupe, désirée depuis si longtemps, a passé enfin au conseil et a été signé par le roi. Cette troupe jouerait au Temple, sous la protection du comte d'Artois qui en est grand-prieur depuis la mort du prince de Conty, et serait gouvernée par les gentilshommes de la chambre de ce prince. Mais ceux de la chambre du roi qui par-là verraient partager l'autorité qu'ils ont sur tous les spectacles de la cour et de la ville, ont présenté un mémoire au roi contre ce projet. Il sera difficile de l'emporter sur l'activité des gentilshommes de la chambre et sur les intrigues des comédiens, dont j'ai dit, il y a

long-temps, et je crois avec vérité, que c'était le corps le plus puissant du royaume (1).

Parmi les femmes qui ont l'esprit cultivé et des talents agréables, on distingue madame la comtesse d'H*** qui fait quelquefois de jolis vers, et qui a eu la modestie de ne les imprimer jamais. Elle a pourtant cédé à mes instances, et m'a confié plusieurs petites pièces pour en faire l'usage que je voudrais. En voici quelques-unes qui sont ingénieuses et de bon goût.

A ses enfants, qui venaient de lui chanter des couplets.

Mon cœur, qui jouit dans les autres
Des biens que l'âge enlève à mes désirs,
N'a rien perdu de ses plaisirs,
Puisqu'il est le témoin des vôtres.

A la société qui avait aussi chanté pour elle des couplets.

Que mon destin doit faire envie!
Que j'en goûte bien la douceur!
Que je sois mère, amie ou sœur,
De tous également chérie,
Je n'aime que pour mon bonheur.
Quel autre bien ai-je à prétendre?
Que puis-je demander aux cieux?
Ils m'ont fait le cœur le plus tendre,
Ils l'ont rendu le plus heureux.

---

(1) Le projet n'eut pas lieu, et ce ne fut pas un mal.

COUPLET.

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,
D'un instant encore
Voulait profiter.
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir!

Vers de la même à mademoiselle Prévost, en lui envoyant un chat.

Belle Églé, vous aimez les chats.
On les accuse d'être ingrats;
Avec beaucoup d'esprit, ils ont l'humeur légère,
Le cœur volage et peu sincère.
Mais des gens avec qui l'on vit
L'on prend beaucoup, à ce qu'on dit.
Aimable Églé, s'il peut vous plaire,
Ce chat auprès de vous gardera son esprit,
Et changera son caractère.

Marmontel fit dernièrement pour madame de Cambis un couplet qui peut passer pour un fort heureux impromptu de table. Elle ne buvait pas de vin, et voici à ce propos les paroles qu'il lui chanta sur l'air: *De tous les Capucins du monde.*

Puisque du dieu de la tendresse
Vous ne connaissez pas l'ivresse,
Et que l'amour soupire en vain,

Livrez, aimable enchanteresse,
Votre raison au dieu du vin :
Il faut avoir une faiblesse.

Je les parodiai ainsi sur-le-champ.

Cédez au dieu de la tendresse ;
Il n'est point de plus douce ivresse.
L'amour soupire-t-il en vain ?
Cédez, aimable enchanteresse.
Ah ! c'est trop peu d'aimer le vin ;
N'aurez-vous donc qu'une faiblesse ?

LETTRE LXX.

L'Égoïsme n'a pas été loin ; après quatre ou cinq représentations, il a été à-peu-près abandonné. La saison d'été n'est pas si propre aux résurrections théâtrales que celle de l'hiver, et M. Cailhava n'a pas les mêmes moyens que M. Dorat. Il faudrait actuellement appliquer aux auteurs qui ne sont pas en fonds pour soudoyer le parterre, ce mot d'un fermier-général à un pauvre diable d'écrivain qui combattait son avis: *Ça veut raisonner, et ça n'a pas dix écus dans sa poche.* On pourrait dire de même, *Ça veut réussir, et ça n'a pas de quoi payer.*

M. le maréchal de Duras nous dit dernièrement à l'académie qu'il allait faire un réglement nouveau pour la part des auteurs dans les repré-

sentations de leurs pièces, et pour la réception des ouvrages. Ils ne seront plus jugés que par un comité de neuf comédiens des plus éclairés, présidé par un intendant des menus qui n'aura pas de voix, mais qui sera là pour le bon ordre. Cet arrangement doit (dit-on) exclure une foule de mauvaises pièces que tous les comédiens subalternes qui font nombre, viennent à bout de faire recevoir à la pluralité des voix. A l'égard du produit, les auteurs auront cent louis par cinq représentations, dix en vaudront deux cents, quinze trois cents, ainsi du reste. C'est beaucoup plus que l'on avait; mais tout cela n'est encore qu'un projet, et les comédiens ont leur avis.

On parle toujours d'une nouvelle troupe au Temple; mais il n'y a encore rien de décidé.

Une des choses qui ont déterminé M. *le maréchal* de Duras à faire un nouveau réglement en faveur des auteurs, c'est la querelle de Beaumarchais avec les comédiens; car cet homme semble fait pour produire des révolutions, et il semble de sa destinée que ses affaires deviennent celles du public. Les comédiens lui ont envoyé le compte de l'argent qui lui revenait du *Barbier de Séville*. Beaumarchais, qui sait compter pour le moins aussi-bien qu'eux, et qui est plus grec qu'ils ne sont français, a trouvé que le compte ne valait rien. Il leur a envoyé le sien, par lequel il demandait le double de ce que la comédie prétendait lui devoir : grand démêlé. Beau-

marchais a menacé d'avoir recours à la justice; il a menacé d'un mémoire, et c'est un terrible épouvantail qu'un mémoire de Beaumarchais. Il y a quelque temps qu'un grand seigneur disait: Si Beaumarchais venait me dire, *Monsieur, vous me devez vingt mille livres, et si vous me les refusez, je vais faire un mémoire contre vous, je les lui donnerais avant qu'il sortît.* Les comédiens ne sont pas si timides, il est vrai, et n'ont pas tant de peur du bruit; ils ont dit comme Ménechme:

Faites-nous assigner, nous vous répondrons bien.

Mais les gentilshommes de la chambre qui ont craint le scandale, et qui ne veulent pas qu'on batte leur livrée, ont interposé leur médiation: on ne sait encore ce qu'elle produira.

On a remis à l'hiver prochain l'élection du successeur de Gresset, parce que d'ici aux vacances il y aura beaucoup d'académiciens absents: ce délai va ouvrir un champ plus libre aux intrigues. Un des aspirants les plus déterminés et des moins avoués du public, est M. Chabanon de l'académie des belles-lettres. Il s'est mis dans la tête qu'il fallait absolument pour le bonheur de sa vie, qu'il fût de l'académie française. Il n'a pourtant jamais été heureux ni en prose, ni en vers; ses tragédies, tombées et oubliées; sa traduction de Pindare, celle de Théocrite, sont fort peu lues; cependant il a un parti, et cela

est tout simple. Ce sont ceux de ses confrères de l'académie des belles-lettres qui sont aussi de l'académie française, et qui voudraient l'y porter contre le vœu de presque tous les gens de lettres. Voilà l'inconvénient que sentait feu Duclos, lorsqu'il disait : *C'est un grand abus que les académies se pénètrent.* A l'égard de M. de Champfort, il attend, pour se présenter, qu'on ait joué son *Mustapha.* Sedaine se présente aussi; mais, quoiqu'il ait beaucoup de talent naturel, comme il faut savoir le français pour être de l'académie, et que ses ouvrages prouvent qu'il le sait fort mal, je ne crois pas qu'il y parvienne autrement que de vétérance. On se souvient du mot de M. d'Argenson à son parent M. Bignon, lorsqu'il lui donna la bibliothèque du roi : *Mon cousin, voilà une belle occasion pour apprendre à lire.* On pourrait dire à Sedaine, s'il était reçu à l'académie : Voilà une belle occasion pour apprendre le français.

Nous n'avons d'ailleurs aucune nouveauté qui marque; on fait des compilations et des recueils. Le meilleur de ces recueils est une *Bibliothèque de campagne* qu'on vient de publier en vingt-quatre volumes, composée d'ouvrages d'amusement qui répondent au titre, et parmi lesquels il y en a d'agréables qui sont de l'abbé Prévost, du comte de Caylus, etc. D'ailleurs cette variété d'objets est un mérite aux yeux de ceux qui lisent pour se délasser, et c'est le grand nombre. Notre

littérature ressemble actuellement à une friperie, où il n'y a que des habits retournés.

Nous allons procéder à l'examen des éloges du chancelier de l'Hôpital. Ce sujet excite une grande attention : il sera difficile et peut-être dangereux de le bien remplir, et il faut que l'orateur ait l'art de faire tout entendre, et la prudence de ne pas dire tout. Ce sujet ne peut être bien traité que par un homme d'un esprit mûr ; il est trop fort pour de jeunes têtes.

On débite en ce moment-ci quelques anecdotes sur Gresset ; en voici une qui n'est que plaisante. Il était dans une société où l'on proposait souvent des énigmes, l'un des grands travaux du bel-esprit de province. Gresset qui en était las, apporta un jour la sienne qui n'avait que deux vers :

Je suis un ornement qu'on porte sur la tête,
Je m'appelle chapeau : devine, grosse bête.

Tout le monde se mit à rire ; mais quelqu'un qui ne riait pas, après avoir rêvé quelque temps très-sérieusement, se leva en criant, *Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé ; c'est une perruque*. L'autre anecdote prouve le despotisme qu'il exerçait sur l'académie d'Amiens. L'abbé Delille, alors fort jeune, et professeur au collége de cette ville, avait désiré d'être de cette académie, et avait été élu en l'absence de Gresset. Celui-ci piqué qu'on eût fait quelque chose sans lui, vint à l'académie,

trouva moyen de faire casser l'élection sous quelque prétexte d'un défaut de forme, et fit recevoir son chirurgien.

Gabrielle de Vergy a produit un effet extraordinaire; elle a été applaudie par une partie du public et rejetée par l'autre. Les uns y ont vu le dernier degré des émotions dramatiques; les autres l'excès d'une horreur qui passe le but de la tragédie. Les quatre premiers actes ont été écoutés assez tranquillement; mais le cinquième, celui où Fayel apporte à sa femme, dans un vase, le cœur de son amant, a causé un grand tumulte. Les uns criaient *à la Grève*, les autres *bravo*. Cinq ou six femmes sont tombées dans des convulsions affreuses, ont été emportées hors de leurs loges, et il a fallu beaucoup de temps et de secours pour les soulager. Je puis attester un fait singulier qui s'est passé sous mes yeux. Une femme qui était à côté de moi, qui n'avait pris jusque-là nul intérêt à la pièce, qui même en avait ri souvent, a éprouvé tout d'un coup une impression terrible; elle est tombée dans un état de spasme, dont elle a été long-temps à revenir. J'en conclus que ce spectacle agit plus sur les nerfs que sur l'ame. Quant à moi, j'avais déja dit, il y a long-temps, dans le Mercure, ce que je pensais du sujet et de la pièce, et je n'ai nullement changé d'avis. La pièce est sans action et sans mouvement, et le personnage principal est dans une situation irremédiable et par consé-

quent monotone. A l'égard du cinquième acte, il me paraît d'une atrocité gratuite et repoussante, faite pour soulever le cœur : c'est comme si l'on me montrait un roué. Le peuple, et bien des gens qui sont peuple, peuvent aimer ces sortes d'émotions ; moi, je détourne les yeux et je m'enfuis.

On a remis à l'Opéra *Ernelinde* ; le poëme est de feu Poinsinet ; la musique, on pourrait dire aussi de feu Philidor ; car il y a long-temps qu'il ne fait plus rien. *Blaise, le Maréchal, le Sorcier, Tom-Jones*, l'ont mis au rang de nos plus savants compositeurs, et sa musique expressive et harmonieuse, de très-beaux airs que tout le monde sait par cœur, lui assurent une réputation immortelle ; mais son talent a paru au-dessous de la tragédie lyrique. La musique d'*Ernelinde* est souvent dure, sèche et bruyante ; elle ne s'élève au-dessus de l'ancien chant français que dans deux ou trois morceaux tels que le chœur, *Jurons sur ces glaives sanglants*, l'air *Né dans un camp parmi les armes*, un duo et un monologue en récitatif obligé : dans tout le reste il y a plus de bruit que d'idées et d'effets. Cette partie du talent qui tient à ce qu'on appelle l'esprit proprement dit, lui a été refusé par la nature qui l'a prodigué à Grétry. Grétry est plein d'esprit dans ses compositions, comme dans la société. Philidor en a si peu, que sa bêtise a passé en proverbe, et qu'on dit parmi les artistes, *bête comme Philidor*.

Les calembourgs sont toujours à la mode. Le fameux M. de Bièvre, grand maître en ce genre, en a fait un sur l'élévation de M. Necker, genevois, qui vient d'être nommé directeur-général des finances, ce qui est véritablement la place de contrôleur-général sous un autre titre. *Cela ne durera pas*, a dit M. de Bièvre, *c'est un mouvement de Genève;* faisant allusion aux mouvements des montres qui viennent de ce pays, et qui ne sont pas très-estimés. Quelqu'un a répondu dans le même genre: *Ce mouvement durera; car le roi y a mis la main.* Pour sentir combien cette réponse est admirable, il faut savoir qu'il y a un horloger célèbre qui s'appelle *Julien Leroi.*

On répète à la Comédie-Italienne *Ernestine*, opéra-comique en trois actes, tiré du petit roman de ce nom, de madame Riccoboni. Cet opéra-comique est de M. de Laclos, officier d'artillerie, homme d'esprit, auteur de *l'Épître à Margot.* La musique est de Saint-George, ce fameux mulâtre qui excelle dans tous les exercices du corps, dans la danse, dans l'équitation, sur-tout dans les armes: dans cette dernière science, il n'a point son égal en France. Il joue très-bien du violon, et compose de la petite musique assez agréable. Ce même M. de Laclos, qui est à son régiment à Valence, vient de m'envoyer une épître sur la question que j'avais proposée dans le journal au sujet d'Orosmane: savoir s'il est plus malheureux lorsqu'il se croit trahi par sa

maîtresse, que lorsqu'il reconnaît, après l'avoir poignardée, qu'elle lui a toujours été fidèle. M. de Laclos a pris la chose gaiement; aussi ne veut-il pas que j'imprime sa pièce, quoique dans le genre si facile du persifflage, elle ne soit pas mauvaise.

Quand Orosmane furieux,
Dans un accès de jalousie,
Se fut passé la fantaisie
De tuer l'objet de ses vœux,
Je crois bien qu'il en fut honteux;
Car dans la bonne compagnie,
On rit d'un époux ombrageux.
Mais ce ne fut qu'un ridicule
Que se donna notre héros,
Et s'il en perdit le repos,
Ce fut un excès de scrupule.
On dit qu'il en eut tant d'ennui
Qu'il se tua : je veux le croire;
Mais (sans critiquer sa mémoire)
Peu de gens feront comme lui :
Car on peut dire à notre gloire,
Que nous avons tous aujourd'hui
Un courage bien méritoire
A supporter les maux d'autrui (1).
Mais quand dut se trouver à plaindre
Notre héros, ce fut alors
Que, malgré son rang, ses trésors,
Et ses eunuques, il put craindre

(1) Pris mot à mot de la prose de J. J. Rousseau.

D'être trahi ; car, entre nous,
Pour un homme fier et jaloux,
(Et tout homme l'est à l'extrême)
N'est-ce pas une vérité,
Que voir mourir l'objet qu'on aime,
Vaut mieux que d'en être quitté ?
Si vous doutez de ce système,
Interrogez tous nos sultans.
De ces messieurs Paris abonde,
On ne voit qu'eux dans le beau monde,
Tous bien *roués*, bien élégants,
Petits despotes de tendresse,
Un peu Français par la faiblesse,
Mais bien Turcs par les sentiments.
Au reste, à quoi pouvait s'attendre
Notre sultan ? Mari jaloux
D'une Française jeune et tendre,
Ignorait-il que les verroux,
Et tous les soins que l'on peut prendre,
N'ont jamais garanti l'époux,
Quand l'épouse a voulu se rendre ?
Si l'on veut s'en mettre en courroux
Et tout tuer; si l'homme sage
Ne sait pas s'armer de courage,
Et braver ce léger hasard,
Maris, prenez tous un poignard;
Un peu plus tôt, un peu plus tard,
Vous pourrez tous en faire usage.
Malgré tous les beaux sentiments
Si bien exprimés par Voltaire,
Malgré les vœux et les serments,
Et tout le jargon ordinaire,

Vain protocole des amants,
L'hymen n'a point de feux constants;
Zaïre aurait été légère,
Et le sultan, dans sa colère,
Ne s'est trompé que sur le temps.

LETTRE LXXI.

Ernestine est tombée aux Italiens le plus ridiculement du monde, mais tombée pour ne plus se relever, ce qui devient rare. Paroles et musique, tout a été hué depuis le commencement jusqu'à la fin. Saint-George était connu pour faire de la musique agréable dans un concert; mais cette expérience a dû lui apprendre qu'il y avait loin d'une symphonie d'amateur à la musique d'un drame, et M. de Laclos, qui a de l'esprit assez pour faire quelques jolis petits vers, a dû comprendre qu'il y avait encore loin de tout cela à une pièce de théâtre. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que la reine, qui protégeait la pièce, s'en est moquée plus que personne. Rien n'a mis le parterre de meilleure humeur qu'un certain courrier qui arrivait pour faire le dénouement, et qui criait en claquant son fouet, *Ohé, ohé!* Tout le parterre s'est mis à crier *ohé;* Arlequin en annonçant la pièce du lendemain, a fait son lazzi d'*ohé;* et la reine, en descendant l'escalier, criait aussi *ohé,* et en montant en carrosse, elle dit à son cocher, *à Versailles, ohé!*

On a joué, immédiatement après, *Laurette*, qui ne vaut pas beaucoup mieux, du moins pour les paroles; elles sont de deux auteurs, l'un nommé Lefèvre, qui n'est pas l'auteur de *Zuma*, l'autre un soldat du régiment du roi. La musique, qui n'est pas sans mérite, et qui a un peu soutenu la pièce, est de Méreaux. L'ouvrage est tiré d'un des meilleurs contes de Marmontel, intitulé *Laurette*: il s'en faut bien que le drame approche du conte. On en continue les représentations qui n'attirent pas grand monde et qui n'iront pas loin. Au contraire, celles de *Gabrielle de Vergy* sont suivies avec la plus grande affluence. Nous commençons à aimer les horreurs : rien ne prouve mieux que la sensibilité est émoussée, que le besoin de la réveiller par des atrocités; et les arts touchent à leur décadence lorsqu'on accueille des productions monstrueuses. Ce succès afflige ceux qui s'intéressent véritablement à la gloire du théâtre. Jamais ni Corneille, ni Racine, ni Voltaire, n'auraient hasardé de mettre un cœur sanglant sur la scène. La coupe d'Atrée, dans Crébillon, quoique beaucoup moins horrible, n'avait pas réussi. Depuis trente ans, on a essayé inutilement plusieurs fois de remettre *Atrée*; la salle a été déserte. Les esprits sont donc changés, et je ne crois pas que ce soit à notre avantage.

Un homme du parterre, qui ne savait pas de qui était *Gabrielle*, comme cela arrive quelquefois dans notre parterre, qui n'est pas toujours

composé de gens fort instruits, dit à son voisin : *Monsieur, quel est l'auteur de cette tragédie ? — Monsieur, il est mort. — Oui, mais je vous demande son nom ? — Monsieur, il s'appelle Desrues*. La plaisanterie est sanglante. La santé de madame Vestris n'a pu résister long-temps à ce terrible rôle, et il a fallu en interrompre les représentations pendant huit jours. Il ne manquerait plus à la gloire de M. Debelloy que de faire mourir une actrice. Les *Euménides* d'Eschyle firent mourir de peur des enfants et avorter des femmes; mais il s'en faut de beaucoup que les Euménides d'Eschyle vaillent les bonnes pièces de Sophocle et d'Euripide. Un jeune homme nommé *Legrand*, vient d'adresser à Madame Vestris une épître, où en louant avec justice son talent et son jeu, il s'élève contre le genre atroce et révoltant de *Gabrielle de Vergy*. La pièce est médiocre; mais elle est bien pensée, et il y a de bons vers.

ÉPÎTRE A MADAME VESTRIS, LE 14 JUILLET 1777.

Sentiments effrénés que dément la nature,
D'exécrables forfaits trop vivante peinture,
Osez-vous bien ici vous produire au grand jour ?
Français doux et polis, quand l'honneur et l'amour
Partagent à l'envi vos paisibles années,
Dans un cercle de fleurs tracent vos destinées,
Mes chers concitoyens, ah ! j'en rougis pour vous !
Quoi ! vous applaudissez, vous souffrez sans courroux,

Qu'un mari forcené, dans sa fureur jalouse,
Du cœur de son amant repaisse son épouse!
Et toi, belle Vestris, tu nous peins ces horreurs!
Que dis-je, hélas! de l'art sont-ce là les couleurs!
Non, je ne vois en toi que Vergy tendre et belle,
Amante infortunée, épouse trop fidèle.
Du barbare Fayel la noire cruauté
Vient déchirer mon cœur par son atrocité.

Mais que deviens-je, ah! ciel! quand la coupe fatale,
Ce noir raffinement de fureur infernale,
Me fait voir par ses yeux!... j'en frissonne d'effroi,
Et mon cœur défaillant semble fuir loin de moi.
Qu'entends-je! quels accents! quelle sombre Euménide,
Imprimant la pâleur sur sa bouche livide,
De son sein palpitant arrache avec effort
Un cri... quel cri! grand dieu! c'est celui de la mort.
Il pénètre mes sens; mon ame désolée,
D'un cruel intérêt reste comme accablée.
Je crois voir entr'ouverts les ciseaux d'Atropos,
Et je succombe enfin sous l'excès de tes maux.
A de telles noirceurs peux-tu prêter des charmes,
Trop sensible Vestris? Ah! ménage nos larmes
Pour ces sujets heureux, attachants sans horreur,
Sans révolter les sens parlant à notre cœur.
Du goût des cruautés détache ma patrie,
Qu'elle laisse à l'Anglais la noire barbarie
De voir tranquillement, comme de simples jeux,
Le sang des innocents ruisseler sous ses yeux.
C'est ainsi qu'ajoutant à ta gloire immortelle,
D'une reconnaissance équitable, éternelle,
Dans tous les cœurs français tu trouveras le prix,
Et que tes zélateurs deviendront tes amis.

Les nouveautés ne sont pas d'un grand intérêt. Les voici :

1° Une traduction en prose et en vers, abrégée, de l'*Orlando* de l'Arioste, celui de tous les poëtes qui perd le plus dans une trduction, parce que son plus grand mérite tient au naturel et aux graces de sa diction, qui s'évaporent facilement dans une version. Celle de M. Cavailhon ne vaut pas mieux que celle que nous avions déja du secrétaire Mirabaud.

2° Une traduction de l'ouvrage latin de Ramazzini, *de Morbis artificum*, *sur les maladies des artisans*, livre utile et instructif.

3° Un roman imité du *Paysan perverti*, et qui s'appelle la *Paysanne pervertie*, sans style et sans imagination ; il est d'un nommé Nougaret.

Marmontel a fait des couplets pour madame la maréchale de Luxembourg, au nom de madame du Deffant qui lui faisait présenter un bouquet le jour de sa fête. Le bouquet consistait en gimbelettes d'or faites pour être parfilées. Le parfilage est aujourd'hui l'espèce d'étrenne et de bouquet le plus à la mode. Celui qui présentait les gimbelettes était un enfant élevé par madame de Luxembourg, et que dans sa société on appelle l'*ignorant*, quoiqu'il soit plein d'esprit et de gentillesse. Il a chanté les couplets suivants sur l'air *Vous m'entendez bien*, qui est le refrain de la chanson.

Je suis *ignorant* comme un roi,
Et c'est bien de l'honneur pour moi.
Quoiqu'à longues oreilles,
Eh bien!
Ce roi fit des merveilles,
Vous m'entendez bien.

On dit que tout ce qu'il touchait
En or à l'instant se changeait.
Que n'a-t-on sa recette,
Eh bien!
Pour remplir la cassette....
Vous m'entendez bien.

Ma ressemblance avec Midas
M'a fait en bel or de ducats
Changer mes gimbelettes:
Eh bien!
Pour qui sont-elles faites?
Vous m'entendez bien.

Pour mon usage, les manger
Valait mieux qu'en or les changer;
Mais ma plus forte envie,
Eh bien!
Sera toute ma vie
Vous m'entendez bien.

Vous qui changez votre or en pain (1)
Pour la veuve et pour l'orphelin,

---

(1) Ce couplet est fort joli; mais c'est à-peu-près le seul.

Vous savez comme on change,
Eh bien!
Les soupirs en louange....
Vous m'entendez bien.

A votre porte à l'unisson,
C'est tous les jours même chanson.
Ah! pour notre patrone,
Eh bien!
Que n'avons-nous un trône!
Vous m'entendez bien.

LETTRE LXXII.

Le prix d'éloquence vient d'être décerné; c'est M. l'abbé Remy qui l'a remporté. Il est avocat, âgé d'environ quarante ans, avait concouru assidûment toutes les années, et avait été nommé une fois, lorsqu'on couronna l'Éloge de Fénélon. Soit qu'il se soit formé par le travail, soit que le sujet l'ait échauffé, il s'est surpassé de beaucoup dans ce dernier concours. Ce n'est pas que son style ne soit incorrect et inégal, et que sa marche ne soit vague; mais il rachète ces défauts par des morceaux bien conçus et d'assez beaux mouvements oratoires. L'académie a donné l'*accessit* à deux discours que l'on croit être, l'un de M. l'abbé Talbert, et l'autre de M. Pechméja; car ni l'un ni l'autre ne s'est encore fait connaître. Le premier pêche par la froideur et la sécheresse;

l'autre par un style abstrait et métaphysique. L'académie croit faire encore mention de deux discours où elle a trouvé quelque mérite ; mais il y en a un dont elle fera une mention particulière, sans lui assigner aucun rang : il est de M. de Condorcet, secrétaire de l'académie des sciences, homme d'un mérite distingué. L'ouvrage qu'il nous a envoyé était de trois heures de lecture, et par conséquent excédait des deux tiers l'étendue prescrite par l'académie, et surtout par la nature de ces sortes d'ouvrages. Un discours ne doit guère durer plus d'une heure, parce qu'au bout de ce temps l'attention se fatigue; aussi l'auteur n'a-t-il pas fait un discours, mais la vie de l'Hôpital. C'est tour-à-tour une narration ou une discussion ; quelquefois il perd son objet de vue à force de détails et de longueurs ; son style manque de nombre, et ses phrases s'embarrassent souvent en se redoublant les unes dans les autres. Voilà ses défauts ; mais son ouvrage est d'une tête pensante qui saisit des vérités utiles ; il s'élève même quelquefois, mais très-rarement, lorsqu'il s'agit de faire aimer la vertu et de flétrir le crime. En général, son discours est d'un homme fort étranger à l'art oratoire, et son ton même est souvent au-dessous d'une narration noble. Il parle d'*échalas quarrés*, de *bûches* et de *petits pâtés*, dans l'éloge d'un chancelier : Bossuet en aurait été un peu étonné. Mais s'il n'écrit pas en orateur, il pense en phi-

losophe. Il a été mis hors de concours, et l'académie, en rendant justice au mérite de son ouvrage, l'exhortera à le faire imprimer.

Ce qui résulte de ce concours, où nous avons eu à juger des hommes d'un âge mûr et d'un talent exercé, c'est qu'il est beaucoup plus rare qu'on ne le croit, même parmi des écrivains de mérite, de savoir faire un ouvrage. On réussit dans quelques morceaux; mais assembler un tout et joindre l'expression à la pensée, cela n'est donné qu'à très-peu d'hommes, et c'est pourtant cela seul qui reste et qui est relu.

On vient de traduire de l'anglais un ouvrage d'érudition, plus agréable que ne le sont ordinairement les livres de ce genre : c'est un *Essai sur le génie d'Homère*, par M. Vood, traduit par M. Démeunier. M. Vood, avec deux de ses amis aussi passionnés que lui pour Homère, s'est amusé à faire le voyage de la Grèce, des îles de l'Archipel, des côtes de l'Asie et de l'Égypte, pour vérifier la géographie, les descriptions et la mythologie d'Homère. Le résumé de leurs observations est très-curieux, et confirme la vérité et l'exactitude du poëte grec. Tout amateur d'Homère doit faire grand cas de ce livre, qui n'est pas même sans agrément pour ceux qui ne sont pas savants en grec.

Les anecdotes qui peignent les hommes sont toujours précieuses, et c'est par cette raison qu'on aime à les mêler aux objets de littérature

et de goût. Rousseau, de Genève, a rendu célèbre parmi nous le nom de M. Abauzit, vieillard genevois, respectable par une très-longue carrière passée tout entière dans les études de la philosophie, et dans l'exercice de toutes les vertus. Madame Necker nous racontait dernièrement un trait de lui fort remarquable. Il passait pour ne s'être jamais mis en colère : quelques personnes s'adressèrent à sa servante pour s'assurer si cela était vrai. Il y avait trente ans qu'elle était à son service ; elle protesta que pendant tout ce temps elle ne l'avait jamais vu en colère. On lui promit une somme d'argent, si elle pouvait parvenir à le fâcher. Elle y consentit, et sachant qu'il aimait à être bien couché, elle ne fit point son lit. M. Abauzit s'en aperçut, et le lendemain matin lui en fit l'observation ; elle répondit *qu'elle* l'avait oublié. Il ne dit rien de plus ; le soir elle ne fit pas le lit davantage ; même observation le lendemain ; elle y répondit par une excuse en l'air encore plus mauvaise. Enfin, à la troisième fois, il lui dit : *Vous n'avez pas encore fait mon lit : apparemment que vous avez pris votre parti là-dessus, et que cela vous paraît trop fatigant. Mais après tout il n'y a pas grand mal ; car je commence à m'y faire.* Elle se jeta à ses pieds, et lui avoua tout. Ce trait figurerait très-bien dans la vie de Socrate.

La même personne nous racontait qu'un Genevois très-studieux, ayant fait de grands travaux

en mathématiques, s'était affaibli l'esprit de manière qu'il ne pouvait plus comparer les idées opposées, c'est-à-dire qu'il ne pouvait jamais considérer à-la-fois qu'un côté d'un objet ou d'une question, et il lui fallait ensuite beaucoup de temps pour en observer les autres faces. Aussi avait-il coutume de mettre un jour sur le papier les idées pour, et le lendemain les idées contre; il appelait cela la *gamme* et l'*anti-gamme*. Il lui prenait de temps en temps une envie de se marier : il suivit sa méthode, et écrivit les raisons pour et contre sur deux feuilles volantes. Il arriva que le vent emporta l'une des deux qui était l'*anti-gamme*, en sorte que revoyant ses papiers, il trouva des moyens décisifs en faveur du mariage; et comme en sa qualité de géomètre il était fort conséquent, il alla sur-le-champ faire la demande d'une demoiselle à marier, qu'on lui accorda. Les choses étaient déja fort avancées, lorsqu'il retrouva son *anti-gamme*, dont les raisons lui parurent victorieuses. Il fut au désespoir, et voulut rompre tout; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il y parvint, et le corollaire qu'il avait mal tiré lui coûta quelque argent.

Un fait qui vient de se passer ici prouve bien qu'un homme, sans être né pour le crime, peut dans certains moments commettre des actions atroces. Un jeune homme de vingt ans, un artisan, buvait avec son frère à un cabaret qu'on

appelle la Rapée, sur le bord de la Seine. Ils se prennent de querelle, et avec tant de violence que l'un des deux plonge son couteau dans le ventre de son frère, et le tue sur la place. A la vue du forfait qu'il venait de commettre, le désespoir s'empare de l'ame du meurtrier; il court dans la rue comme un forcené, en criant : *J'ai tué mon frère*, *priez Dieu pour lui*, *priez Dieu pour moi*, et il se précipite dans la rivière. Des bateliers qui étaient proche le retirèrent malgré lui de l'eau; il se débattait de toute sa force, en criant toujours : *Laissez-moi mourir*, *j'ai tué mon frère*. On l'a mené en prison, et l'on ne sait encore ce qui en arrivera; mais un repentir si prompt et un désespoir si vrai ne marquent pas une ame perverse.

Une femme, qui avait perdu sa mère et sa fille à peu de distance l'une de l'autre, et qui avait chez elle le portrait de la première peint par la seconde, a désiré avoir des vers pour mettre au bas de ce portrait; et voici ceux que lui a faits madame la comtesse d'H***. Ils m'ont paru excellents.

Je vivais pour les adorer.
Près de cette image si chère,
Ouvrage de ma fille et portrait de ma mère,
Je vis encor pour les pleurer.
Monument cher à ma tendresse,
De deux objets que j'ai perdus
Vous entretenez ma tristesse;
Mais vous me tenez lieu d'un bonheur qui n'est plus.

On vient de donner au Théâtre-Français la première représentation de *l'Amant bourru*, de Monvel; il jouait lui-même dans sa pièce, qui a eu beaucoup de succès. Il est aimé du public à cause de son zèle pour les devoirs de son état, malgré la faiblesse de sa santé et de ses moyens, et on lui sait gré de mettre dans son jeu une sensibilité qui, suppléant chez lui le défaut d'organe et de figure, semble aussi épuiser ce qui lui reste de forces. Son ouvrage est de ce genre mixte, médiocre en sentiment et en gaieté, mais qui offre de l'un et de l'autre. Le principal caractère est celui de Morinzer, homme naturellement brusque et impétueux, mais bon dans sa brusquerie, et plaisant dans ses vivacités. Il devient subitement amoureux d'une madame de Sancerre, qui se trouve posséder le bien qu'il devait avoir, en vertu du testament d'un oncle qui l'a déshérité, testament susceptible d'être cassé. Le bien est considérable; mais, comme Morinzer en a acquis beaucoup davantage dans le commerce de mer, il veut bien laisser madame de Sancerre jouir de son héritage, pourvu qu'elle l'épouse. Cette femme a un amant nommé Montalais, homme fort honnête et d'une fortune médiocre, qui se trouve encore contestée par un procès que l'on doit juger dans la journée. Elle ne balance pas à restituer à Morinzer tout le bien qu'il est en droit de redemander; mais celui-ci, piqué d'abord de n'être pas aimé, et ensuite d'a-

voir un rival heureux, veut absolument plaider, et ne devoir rien qu'à la justice et aux lois. Montalais, de son côté, perd son procès et se trouve réduit à rien. Ils se désespèrent tous deux; cependant ils ont démêlé la sensibilité de Morinzer à travers ses manières dures et brutales. Il les trouve en larmes, et ils n'ont pas la force de lui rien cacher. Morinzer, touché de leur franchise et de leur douleur, se détermine à abandonner toutes ses prétentions, et veut unir lui-même la maîtresse à l'amant. Ce caractère et ce dénouement sont d'un effet agréable : le style de la pièce est faible et négligé.

L'auteur a été appelé après la représentation, et comblé d'applaudissements. Le public a appelé aussi Molé, qui avait joué supérieurement le principal rôle. Monvel, en le voyant, *s'est jeté* dans ses bras, et les applaudissements ont redoublé. Monvel, qui jouait Montalais, dit, dans le courant de la pièce, *C'est aujourd'hui qu'on juge mon procès;* quelqu'un dit, *Il est gagné*, et tout le public répéta, *il est gagné*. La reine encourageait par son exemple la bienveillance du public.

La pièce est tirée tout entière du roman de madame Riccoboni, intitulé, *Lettres de madame de Sancerre*.

LETTRE LXXIII.

Les enthousiastes de Gluck n'ont pas encore pardonné à Marmontel son *Essai sur les révolutions de la musique :* les épigrammes, et même un peu grosses, vont toujours leur train. En voici encore une en forme de couplet, sur l'air, *De tous les capucins du monde.*

Des ordures d'un vieux poëte,
Virgile a fait perle bien nette (1).
De Marmontel, dit le lourdaut,
Bien différente est l'aventure;
Car sur les perles de Quinault,
Le vilain a fait son ordure.

Il faut convenir que Marmontel a opposé longtemps beaucoup de modération à ce déluge de satires. Il a pourtant fait de son côté quelques épigrammes contre l'abbé Arnaud, et dont plusieurs sont très-gaies et très-bien tournées; mais il avait promis au prince de Beauveau, notre confrère à l'académie, de ne les point publier, et il a tenu parole; car, quoiqu'il les ait dites à quelques personnes, il n'en a point donné de copie, et en effet elles n'ont point couru. Le prince de

(1) Allusion au mot de Virgile, qui disait qu'il recueillait de l'or du fumier d'Ennius.

Beauveau avait de même exigé la parole de M. Suard et de l'abbé Arnaud, que la petite guerre cesserait, et qu'il n'y aurait plus de lettres satiriques dans le *Journal de Paris.* Ils l'ont promis, et les satires ont continué, toujours anonymes, ces messieurs disant qu'ils n'étaient point responsables des attaques que livraient à Marmontel des ennemis cachés, sous le prétexte de disputer sur la musique (1). Enfin il a perdu patience, et pour se dédommager d'avoir différé sa vengeance, il a voulu la rendre plus éclatante et plus durable. Il a fait un poëme sur la musique, en six chants et en vers de dix syllabes, rhythme qu'il possède beaucoup mieux que les vers alexandrins, comme le prouvent son *Épître aux Poëtes*, et son poëme de la *Neuvaine de Cythère.* Le plan de cet ouvrage sur la musique, dont j'ai entendu la lecture, offre des beautés ingénieuses et même poétiques; mais il n'y a pas assez d'imagination, et la marche en est trop didactique, et par conséquent languissante. On voit trop que l'ouvrage a été fait à la hâte, et que la partie satirique, qui ne devait être qu'un épisode, a occupé l'auteur plus que tout le reste; aussi est-elle supérieurement traitée. Toute la querelle des Bouffons y

(1) Cela était vrai en partie; mais l'épigramme citée ci-dessus était bien de l'abbé Arnaud, et d'ailleurs le *Journal de Paris* n'avait pas de plus grand relief que la satire personnelle, la critique y étant à-peu-près nulle.

est racontée à merveille, et chacun des personnages qui figuraient alors dans les deux factions du parterre de l'Opéra, y est peint des traits les plus vrais. On trouve dans d'autres endroits des idées très-judicieuses sur la composition et le chant, exprimées avec un bonheur singulier. Le moment où Polymnie, la déesse de la musique, passe à Ferney en venant en France, est un de ceux dont la couleur est poétique. Polymnie sent une odeur d'ambroisie qui lui annonce la demeure d'un dieu, et Voltaire lui conseille d'aller à l'Opéra-Comique, parce qu'on n'obtient rien du Français qu'en le faisant rire. Là, le poëte fait passer en revue Mondonville, Duny, Philidor, Monsigny, Grétry; et l'abbé Arnaud, que l'on représente comme s'attachant successivement à tous ces différents maîtres, joue un rôle fort plaisant, et d'une vérité frappante pour tous ceux qui connaissent l'original. Il n'y a peut-être personne à qui l'on ne puisse donner un bon ridicule; et l'abbé Arnaud, quoique né avec beaucoup d'esprit, et fait pour sentir les arts, n'a pas été exempt, à beaucoup près, de cette espèce de charlatanisme si commun aux amateurs, qui, sans rien faire, ont la prétention de s'égaler aux artistes en les dirigeant, et de partager leur gloire à force de la prôner.

Je vois avec un vrai chagrin que cette misérable querelle sur la musique a divisé l'académie où régnaient jusque-là l'union et la paix. Aujour-

d'hui elle offre deux partis en présence, au Louvre comme dans la société. D'Alembert, Marmontel, Saint-Lambert, le chevalier de Châtelux, l'abbé Morellet, tiennent ouvertement pour Piccini; mais Marmontel et moi, nous sommes les seuls qui aient écrit, lui, par intérêt pour son musicien, moi, comme obligé de rendre compte des spectacles dans le *Journal de Littérature*. L'abbé Arnaud et Suard sont à-peu-près les seuls qui tiennent pour Gluck; mais ils font du bruit pour dix, et ont à leurs ordres le *Journal de Paris*, feuille qui paraît tous les jours. J'ai fort désapprouvé, je l'avoue, les invectives journalières que tous deux y faisaient insérer contre un de leurs confrères, et il n'en a pas fallu davantage pour me brouiller avec tous les deux, ce qui m'a fait d'autant plus de peine qu'ils m'avaient donné jusque-là toute sorte de marques d'amitié. Mais ils n'ont pu me pardonner d'avoir pris le parti de Marmontel avec qui je n'étais point lié; comme si dans les discussions si indifférentes en elles-mêmes, ou qui du moins devraient l'être, il fallait se faire un devoir de penser comme ses amis. Il a fallu toute l'intolérance de leur despotisme pour me forcer à m'éloigner d'eux, après avoir vécu long-temps dans leur société que j'aimais, et dont je n'avais qu'à me louer. Mais il y a apparemment un degré d'amour-propre qui est une espèce de démence; car pour moi je sens qu'il ne me viendrait jamais dans la tête d'avoir même

un instant d'humeur contre mon meilleur ami, parce qu'il penserait autrement que moi sur la musique, ou même sur la poésie, en un mot sur toutes les questions de ce genre. Je connais bien des *Gluckistes*, avec qui je n'ai jamais eu et n'aurai jamais le plus petit démêlé à ce sujet : ils gardent leur avis et moi le mien, et tout est dit.

Marmontel en était à l'arrivée de Gluck en France, quand j'ai entendu son poëme. Il sera bientôt achevé; car il y travaille de cœur; mais un autre médiateur est venu encore désarmer les parties belligérantes. C'est le prince Louis, coadjuteur de Strasbourg : il a été chez Marmontel, et a obtenu de lui, non sans beaucoup de peine, qu'il n'imprimât pas son poëme.

M. Guibert, qui n'a pas encore pardonné à l'académie de n'avoir pas couronné son *Éloge de Catinat*, vient d'imprimer furtivement un *Éloge de l'Hôpital*, anonyme, mais dans lequel il s'est mis à découvert comme s'il eût écrit son nom à la tête de l'ouvrage. Ce discours est mal composé et mal écrit; il y règne un ton d'humeur et d'amertume contre les gens de lettres, qui y sont représentés comme incapables d'écrire rien de courageux, reproche qu'ils ont d'autant moins mérité, qu'on pourrait leur en faire un tout contraire. Cette indécente sortie contre des hommes dont on n'a pu obtenir les suffrages, et parmi lesquels on voudrait obtenir une place, ne prouve qu'un amour-propre piqué et maladroit. L'égoïsme d'ail-

leurs perce à tous moments; on voit sans cesse un homme qui se plaint de n'être pas à sa place dans le militaire ni dans la littérature, et qui, par-là même, décrédite le mal qu'il dit de l'académie, des lettres et du gouvernement. Il annonce toute la liberté d'un homme qui imprime clandestinement, et il se trouve ensuite qu'il n'a rien dit de plus hardi que ce qu'ont imprimé ses concurrents avec permission, si on en excepte les satires personnelles contre le ministère : de ce côté, son discours est piquant, et c'est ce qui l'a fait rechercher.

C'est cependant l'ouvrage d'un homme d'esprit : le fond historique est attachant; la marche est rapide, sans être oratoire, et il y a quelques traits d'une ame ardente et fière; par exemple, le morceau où il reproche à la France de souffrir un commissaire anglais à Dunkerque. La devise de ce discours est : *Ce n'est point aux esclaves à louer les grands hommes.* Ne dirait-on pas que nous sommes à Goa ou à Constantinople? M. Guibert est réfuté par le fait : car il n'y a pas une vérité utile et courageuse sur les objets qui intéressent l'humanité, qui n'ait été imprimée dans ce pays d'*esclaves*, et souvent même lue publiquement au Louvre; et les auteurs joignaient à ce courage le mérite d'y avoir mis la mesure. Il n'est pas nécessaire de blesser pour instruire, ni d'injurier pour être utile.

M. de Voltaire a fait les vers suivants pour M. Necker.

On vous damne comme hérétique,
On vous damne bien autrement
Pour votre plan économique,
Fils du génie et du talent.
Mais ne perdez point l'espérance;
Allez toujours à votre but,
En réformant notre finance.
On ne peut manquer son salut,
Quand on fait celui de la France.

Un jeune homme vient de traduire assez passablement le sonnet du *Matin* de Manfrédi, l'un des meilleurs que l'on ait faits en Italie.

Plus matineux que l'aube, au pied d'un sycomore,
Assis près de Philis, je palpitais d'amour,
Et ces accents chéris m'enflammant plus encore,
Au ciel pour la revoir je demandais le jour.
Tu verras, lui disais-je, au lever de l'aurore,
Les étoiles pâlir, et céder tour-à-tour
Aux roses de son teint, qu'embellit et colore
L'astre dont les oiseaux vont chanter le retour.
Puis tu verras, Philis, ce brillant *luminaire*
Éclipser dans les airs les astres de la nuit,
Et les douces clartés de son avant-courrière.
Mais moi, je verrai seul, ô toi qui m'es si chère!
Tes yeux, ces yeux charmants dont l'éclat éblouit,
Effacer à son tour le dieu de la lumière.

LETTRE LXXIV.

Le salon de peinture de cette année est comme tous ceux des années dernières. Les peintures de genre se soutiennent, mais la peinture épique, l'histoire, est dans une grande décadence. Il y a entre autres un *Ex voto* de Doyen qui est pitoyable. Le sujet est un homme prêt à tomber de cheval, et qui forme un vœu à sainte Geneviève, pour être délivré du péril. Ordonnance, expression, coloris, tout manque à ce tableau. La figure de l'homme qui devait être empreinte d'une terreur religieuse et attirer les yeux, est absolument dans l'ombre; et Doyen, dans l'explication des tableaux qu'on vend à la porte du salon, a eu la bêtise d'imprimer que le particulier, par modestie, avait voulu que la figure de sainte Geneviève fût la principale du tableau, comme si un artiste devait se soumettre à une volonté contraire aux règles de son art. La vérité est que Doyen qui s'est fait prôner dans ce pays-ci, à force de hardiesse et d'intrigue, a toujours été regardé par les connaisseurs comme un homme de très-peu de talent, et aujourd'hui tout le monde en convient. Le seul tableau estimable qu'il ait fait, est celui de sa réception, qui représentait la mort de Virginie. Il n'a fait depuis que du barbouillage; il y a quelques détails

heureux, mais pillés, dans son tableau de sainte Geneviève des Ardents, qui est à Saint-Roch, et par-tout il manque d'ensemble, de perspective, de naturel. Il y a, par exemple, dans ce tableau de sainte Geneviève des Ardents, un homme couché qui, s'il se levait, aurait dix pieds, tant il est colossal. Ses peintures du dôme des Invalides qu'il a eu l'imprudence d'exposer, il y a deux ans, au salon, ont été généralement méprisées.

Un tableau des adieux de Polyxène et d'Hécube a paru avoir quelque mérite; mais il offre de grands défauts. Ulysse y fait le rôle d'un archer; il entraîne lui-même Polyxène; il devrait en donner l'ordre à des soldats. Hécube est renversée par terre : cette idée est prise d'Euripide; mais je ne la crois pas heureuse sur la toile, où il faut que les figures soient toujours actives. Une femme évanouie me fait beaucoup moins d'effet que le visage effrayant, les traits renversés, le désespoir et les efforts d'une mère à qui l'on arrache sa fille. Le seul tableau d'histoire où on ait remarqué un mérite réel, c'est celui qui représente les honneurs rendus à la mémoire de Duguesclin, à qui les habitants d'une ville assiégée apportent leurs clefs, quoiqu'il soit mort. L'ordonnance en est belle et les figures ont de l'effet; le coloris a de la vérité. Le visage de Duguesclin sur son lit de mort est à moitié caché; il n'est que pâle et point défiguré. Son frère est

dans une attitude de douleur qui ne lui permet pas de voir les députés de la ville; mais Clisson et un autre ami de Duguesclin ont une douleur plus mâle, et ont l'air de dire aux députés : Voilà le héros à qui vous venez rendre hommage. Ce tableau est de Bunel.

On sait combien Vernet est fécond et admirable dans ses marines; ce qui faisait dire, par une espèce de jeu de mot satirique, que depuis long-temps il n'y avait en France de marine que celle de Vernet. Il a donné au salon une *tempête* et un *calme*, qui sont d'une grande beauté, sur-tout le dernier. Les paysages, les ruines, les architectures de Robert ont un mérite à part, et propre à cet excellent artiste. Ces deux peintres de genre font un grand honneur à l'école française, On distingue aussi quelques tableaux galants et agréables de Lagrenée et de mademoiselle Valayer. Les portraits de Duplessis sont d'une énergie frappante; les têtes de cet homme-là sortent de la toile et vont parler. Son dessin est parfait; et sa touche sévère et vigoureuse. La sculpture se soutient avec éclat. Le buste de Gluck, celui de M. Turgot, sont généralement admirés. La Diane d'Algrain, qui n'est pas au salon, mais que tout Paris va voir dans son atelier, et qui est faite pour la maison de madame du Barri à Lucienne, est un morceau achevé pour la grace et la perfection des formes : c'est le pendant de la Vénus de Coustou.

On a donné aux Italiens une mauvaise parodie de *Gabrielle de Vergy*, qui a pour titre, *Gabrielle de Passy;* elle est de MM. Imbert et d'Ussieux.

Marmontel continue toujours son poëme; il en est à la fin du sixième chant; il a bien voulu m'en confier quelques morceaux qui m'ont paru les meilleurs dans ce qui n'est pas satirique. En voici un qui regarde M. de Voltaire.

Déja son vol mollement abaissé
Rase les flots du beau lac de Genève;
De son rivage un doux parfum s'élève.
« Ah! sur ces bords quelque muse a passé.
« On y respire un air de poésie,
« Ou quelque dieu dans sa course a laissé
« Sur l'horizon cette odeur d'ambroisie. »
Au bord du lac, dans un lieu révéré,
Près de l'abyme où le Rhône s'épanche,
Elle aperçoit un temple, un bois sacré,
Et dans ce bois un prêtre à barbe blanche,
La lyre en main, le front ceint de lauriers,
Chantant l'amour, les belles, les guerriers.
« Ah! c'est Voltaire, et je suis aux Délices,
« S'écria-t-elle; oracle des Français,
« Il peut de loin seconder mes succès,
« Et mon voyage a d'heureuses prémices.
« Allons le voir. » Le vieillard gracieux
Vient l'accueillir. « Soyez la bien-venue,
« Jeune beauté. Je suis déja bien vieux;
« Vous venez voir une tête chenue;
« C'est un peu tard : mais la grace ingénue

« Plaira toujours à mes débiles yeux.
« D'où venez-vous? descendez-vous des cieux?
« Car à votre air, adorable inconnue,
« On vous croirait quelque fille de dieux. —
« Et je le suis : mon nom est Polymnie. —
« Vous, Polymnie! — Et des sœurs d'Apollon,
« J'étais la seule, ô célèbre génie!
« Qui ne connût Voltaire que de nom.
« Oui, tous les jours, dans le sacré vallon,
« Je les entends se disputer les charmes
« De ces écrits dont on n'est jamais las.
« En les lisant, l'une verse des larmes,
« L'autre sourit, l'autre rit aux éclats.
« Homme étonnant, enfin je vous contemple,
« Est-ce bien vous? Suis-je bien dans ce temple
« Où d'Apollon le grand-prêtre inspiré,
« Et loin des rois sagement retiré,
« De tout un siècle est la gloire et l'exemple?
« Quelle carrière, et combien de sentiers!
« Qui réunit jamais tant de merveilles!
« Pour égaler le seul fruit de vos veilles,
« Il faut un monde et des siècles entiers.
« Fille du ciel! répond le solitaire,
« Vous me parlez d'un songe assez flatteur.
« Il est passé : le laboureur Voltaire
« N'aspire plus qu'au nom de bienfaiteur.
« D'un nouveau peuple il veut être le père,
« Et de ses soins si l'ouvrage prospère,
« Comme Amphion il sera fondateur, etc. »

GUERRE DES BOUFFONS.

Dans ce moment la guerre s'alluma.
La cour d'abord redouta l'incendie;
Mais en riant d'Argenson le calma,
Et protégea la bouffonne (1) applaudie.
Aux deux partis il accorde un champ clos;
C'est le parterre; et du *coin de la reine*
Au *coin du roi* s'étend la noble arène.

Muse, dis-moi, quels sont là tes héros?
Les deux Atlas de l'Encyclopédie
Ont embrassé ta querelle hardie.
L'un (2), philosophe ingénieux, profond,
Comme Pascal ayant sondé le fond
De la nature, et surpris ses mystères,
Comme Pascal peignant les caractères,
En traits piquants non moins que lui fécond,
Plus gai que lui dans ses touches légères,
Aimait à rire à l'Opéra-Bouffon,
Avec Canais, Châtelux et Buffon.

L'autre (3), au front calme, à la tête brûlante,
Portant au loin sa vue étincelante,
Et d'un œil d'aigle observant tous les arts,
Tendre, éloquent, sublime en ses écarts,
Venait le soir, avec d'Holbach le sage,
D'un chant léger applaudir le passage.

---

(1) La Tonelli.
(2) D'Alembert.
(3) Diderot.

Là Saint-Lambert, esprit juste et perçant,
Voit pour ta gloire un empire naissant.
Laissez, dit-il, les graces naturelles
Parler aux cœurs, ils seront tous pour elles.
Helvétius, prosélyte soumis,
Croyait aimer ce qu'aimaient ses amis.
L'ardent Rousseau, qui commençait à poindre,
Et qui du monde était moins ennuyé,
Aux gens de goût fier alors de se joindre,
Avait son poste à l'orchestre appuyé :
De tes vengeurs ce ne fut pas le moindre.
Morellet jeune, et déja plein de cœur,
Sourit de voir que le péril approche;
Il est venu, son Rabelais en poche,
Et sur la foule il jette un œil moqueur.
Roux et d'Arcet, pour défendre ta gloire,
Étaient sortis de leur laboratoire.
D'un tas de lois (1) Bouchaud *vient foudroyer*
Cette gothique et barbare coutume
Qui condamnait le monde à s'ennuyer;
Et de ses mains déployant le volume,
Il fit trembler la salle et le foyer.

Tu vois Latour, qu'un même zèle enflamme,
De tes héros peindre l'esprit et l'ame :
Heureux, dit-il, si mon frère pastel,
Comme leur nom pouvait être immortel!

---

(1) Mauvais vers. On dirait qu'il vient *foudroyer d'un tas de lois*, et l'auteur veut dire qu'il sort de la poussière de cent volumes de lois pour foudroyer, etc. De plus, on ne sort pas *d'un tas de lois*. Il fallait là deux vers au lieu d'un.

Mais ton Achille, ou plutôt ton Ulysse,
C'est l'ami Grimm, muse, il faut l'avouer,
Et de tous ceux que je viens de louer,
Nul n'égala ton *prophète* (1) en malice.

Sous ces grands chefs s'assemblait la milice.
J'étais du nombre, et je parle en soldat,
Soldat obscur, mais présent au combat.
Sous Grimoald (2) l'autre parti se range,
Vieil amateur, bonhomme épais et lourd,
Que l'opéra semble avoir rendu sourd.
Ce Grimoald n'a jamais pris le change
Sur la valeur d'un ouvrage nouveau.
Chez lui Rebel (3) va consulter l'oracle :
C'est le Calchas du lyrique spectacle ;
Depuis trente ans c'est l'oracle du beau ;
D'abord lulliste, et détestant Rameau,
Puis de Rameau zélateur emphatique,
Et des Bouffons ennemi fanatique,
Tout l'opéra roule dans son cerveau, etc.

LETTRE LXXV.

Armide n'a eu qu'un succès médiocre aux premières représentations ; mais il n'en faudrait rien conclure pour la suite. Nous avons vu *Alceste*

(1) Allusion au *petit Prophète* de Grimm.

(2) Bombarde.

(3) Alors directeur de l'Opéra.

abandonnée pendant cinq ou six représentations, et suivie après avec affluence. Un spectacle tel que l'Opéra-Français n'est bien saisi dans tout son ensemble et goûté dans toutes ses parties, qu'après qu'il a été vu plusieurs fois. Il n'en est pas comme de l'Opéra d'Italie, dont quelques airs font la fortune, et qu'on n'écoute pas dans tout le reste. Les Italiens ne cherchent que de la musique et du chant : nous autres, nous voulons un drame lié dans toutes ses parties; nous sommes très-sensibles aux détails de l'exécution, au fini des ballets, à l'intérêt des drames. Au bout d'un certain temps, tout cela est senti plus favorablement que le premier jour. L'Opéra est dans ce pays un spectacle si séduisant, on est si facilement charmé de la belle voix de Laguerre, des graces de Guimard, de la beauté de Vestris, des attitudes voluptueuses de nos chœurs, que la plupart des spectateurs se passeraient de bonne musique. Le premier jour, les connaisseurs jugent, et tout le monde veut l'être; ensuite les amateurs jouissent; c'est la foule.

Je suis donc persuadé qu'*Armide* aura le même succès que les autres opéras de Gluck, parce qu'à tout prendre, ces opéras et Armide valent beaucoup mieux que tout ce que nous avons eu auparavant. Mais je n'en suis pas moins convaincu qu'*Armide*, considérée comme composition musicale, n'est pas un bon ouvrage, et qu'on s'en apercevra, quand la bonne musique d'Italie, la

musique de Piccini aura été entendue sur notre Théâtre. *Italiam*, *Italiam*, c'est là qu'il faut revenir en musique.

Un chœur du premier acte d'*Armide*, un autre chœur de *la Haine* au troisième acte, ont été fort applaudis; on y a reconnu le grand harmoniste. Le seul morceau de chant qui soit dans la pièce, c'est un duo entre Armide et Renaud, dans la première scène du cinquième acte, et toute la scène est bien chantée, et digne de ce morceau qui est charmant. Il y a au quatrième acte quelques airs de danse agréables, mais communs; tout le reste à-peu-près est froid, criard, monotone. Le rôle d'Armide sur-tout est une criaillerie infernale, qui ferait croire qu'Armide n'est qu'une sorcière, et non pas une enchanteresse. Le fameux monologue d'Armide levant le poignard sur Renaud endormi,

> Enfin il est en ma puissance, etc.

est au-dessous d'une déclamation médiocre, et n'a produit nul effet. Une bêtise du décorateur a contribué à refroidir le spectacle au quatrième acte. Les deux chevaliers danois qui viennent chercher Renaud dans les jardins d'Armide, sont armés d'une baguette avec laquelle ils peuvent dissiper tous les enchantements. Des démons déguisés en bergères tentent de les arrêter par leurs séductions. Les deux chevaliers prennent le parti de secouer leurs baguettes, ce qui doit

infailliblement faire disparaître les démons femelles. On a imaginé de faire paraître tout-à-coup des nuages qui sortent de terre, et dans ces nuages une porte carrée par laquelle les bergères magiques sortaient en tenant leur panier. Cette porte dans un nuage a beaucoup fait rire : ce ridicule a été corrigé à la seconde représentation.

Armide est un fort beau poëme, mais on pourrait croire qu'il n'est pas très-favorable à la musique, depuis qu'il est reconnu que la musique dramatique, la mélodie d'expression ne peut se développer que dans des airs qui caractérisent la situation, les sentiments, les passions des principaux personnages. Nos anciens opéras n'offraient tous que du récitatif et des chœurs ; aussi étaient-ils devenus ennuyeux ; car le *récitatif* qui n'est autre chose qu'une déclamation notée, est communément au-dessous d'une déclamation naturelle, et les chœurs, jusqu'à Rameau et Gluck, n'étaient que du bruit. Gluck a donné plus d'expression au récitatif, et sur-tout à ses chœurs qui sont d'une grande beauté ; mais le chant n'a jamais été sa partie brillante ; il n'y en a guère que dans son *Orphée ;* on en trouve moins dans *Iphigénie* et dans *Alceste ;* et enfin pour nous accoutumer à nous en passer tout-à-fait, il a travaillé sur un ancien opéra, sur *Armide* où il n'y a pas un seul air. Il est clair que le succès de sa *Mélopée*, soutenue de ses chœurs et de

son orchestre, lui a inspiré le projet de bannir le chant du théâtre lyrique. Ses partisans disent tout haut, impriment par-tout que les airs sont incompatibles avec le dialogue d'une scène, avec l'ensemble d'une action. Ce plan paraît assez bien concerté de la part de Gluck et de ses sectateurs; car s'il parvenait à bannir les airs et la mélodie, il ne serait plus exposé à être mis en comparaison dans cette partie, avec les musiciens d'Italie. Il resterait seul maître de notre théâtre, et créateur d'un genre dans lequel il n'aurait ni rivaux, ni modèles. J'espère qu'il n'en viendra pas à bout, et que le *Roland* de Piccini nous vengera, si ce musicien a fait attention à son récitatif. Car celui des Italiens est souvent trop simple, trop nu, trop insignifiant pour des spectateurs qui suivent une action.

Marmontel continue toujours son poëme. Voici comme il caractérise en fort bons vers les opéras de Gluck et leurs succès; mais n'oublions pas que l'exagération poétique et satirique n'est pas l'exacte vérité.

Il arriva le jongleur de Bohême,
Il arriva précédé de son nom.
Sur les débris d'un superbe poëme,
Il fit beugler Achille, Agamemnon,
Il fit hurler la reine Clytemnestre,
Il fit ronfler l'infatigable orchestre.
Du *coin du roi* les antiques dormeurs
Se sont émus à ses longues clameurs,

Et le parterre, éveillé d'un long somme,
Dans un grand bruit crut voir l'art d'un grand homme.

Les Soubrettes, comédie en cinq actes de Laujon, sont absolument tombées à la première représentation. Je n'y étais pas; j'ignore s'il les imprimera. L'acte d'*Églé* et *l'Amoureux de quinze ans* sont des bagatelles agréables, bonnes pour l'opéra et la comédie Italienne; mais une comédie en cinq actes est bien au-dessus des forces de Laujon, bel-esprit de société, chansonnier de table, composant de petites fêtes pour de grands princes, et faisant de petits vers dans les grandes occasions. Il songeait à l'académie; mais je crois qu'il en est revenu.

Voici des vers sur le salon que l'on attribue au marquis de Villette. Il y a plus d'antithèses que d'esprit, plus de tournure que de sens, et des expressions de bien mauvais goût; mais quelques traits par-ci, par-là, et une marche assez légère.

Il est au Louvre un galetas,
Où dans un calme solitaire,
Les chauves-souris et les rats
Viennent tenir leur cour plénière.
C'est là qu'Apollon sur leurs pas,
Des beaux-arts ouvrant la carrière,
Tous les deux ans tient ses états,
Et vient placer son sanctuaire.
C'est là, par un luxe nouveau,
Que l'art travestit la nature;

Le ridicule est peint en beau,
Les bonnes mœurs sont en peinture,
Et les bourgeois en grand tableau,
Près d'Henri-Quatre en miniature.
Chaque figure à contre-sens,
Montre une autre ame que la sienne;
Saint Jérôme y ressemble au Temps,
Et Jupiter au vieux Silène.
C'est là qu'un commis ignoré,
Narcisse épais et subalterne,
Croit dans un beau cadre doré
Nous montrer l'homme qui gouverne.
C'est là qu'on voit des *ex-voto*,
Des amours qui font des grimaces,
Des caillettes incognito,
Des laidrons qu'on nomme les graces,
Des perruques par numéro,
Des *chienlits* sous des cuirasses;
Des inutiles de haut rang,
Des importants de bas mérite,
Plus d'un Midas en marbre blanc
Près d'un grand homme en terre cuite;
Jeunes *morveux*, bien vernissés,
Vieux barbons à mine enluminée;
Voilà les tableaux entassés
Sous l'angar de la Renommée;
Et selon l'ordre et le bon sens,
Tout s'y trouve placé de sorte,
Qu'on voit l'abbé Terrai dedans,
Et que Sully reste à la porte.

LETTRE LXXVI.

Rien ne prouve mieux le pouvoir de la bonne musique que le succès de *l'Olympiade*, jouée aux Italiens, après avoir été refusée à l'Opéra. La cabale de Gluck savait bien ce qu'elle faisait en excluant *l'Olympiade* du théâtre lyrique; elle sentait bien que ce serait un dangereux objet de comparaison pour la *Mélopée* de Gluck. En même temps, ils n'ont pas été fâchés de laisser exécuter un grand opéra par les comédiens italiens, peu accoutumés au genre héroïque, et ayant peu de sujets pour les chœurs. On ne doutait point à l'Opéra que *l'Olympiade* ainsi défigurée, et se trouvant comme en pays étranger, ne tombât tout à plat, et quelle victoire pour eux! *L'Olympiade*, un des chefs-d'œuvre de la musique italienne, tombée à Paris, eût été un triste présage pour le *Roland* de Piccini. Ils n'auraient pas manqué d'en conclure ce qu'ils ont avancé si gratuitement et si ridiculement, que cette musique n'est point faite pour le théâtre, qu'*elle n'est bonne que pour les concerts*, et qu'il n'y a de dramatique que la musique de Gluck, renouvelée des Grecs. L'événement les a fait tomber de haut. Jamais succès n'a été si brillant. La pièce est mal faite, la fable sans vraisemblance; mais cette musique a tant de charmes pour l'oreille, tant

d'expression pour l'ame, que personne n'y a résisté. On avait, il est vrai, retranché le récitatif, et les scènes étaient parlées; mais dès qu'on chantait, c'était une ivresse continuelle et générale, des bravo, des cris de plaisir qui ne finissaient point. La pièce ouvre par un chœur qui est divin; les airs, les duo, le récitatif obligé, tout a été applaudi avec transport. Mais qu'est-il arrivé? après quatre représentations où tout Paris était accouru, ordre aux Italiens de ne plus jouer *l'Olympiade*, par respect pour le privilége exclusif de l'Opéra, qui seul a le droit de jouer des *pièces à grands chœurs*. Cependant l'Opéra avait répété *l'Olympiade*, et n'ignorait pas qu'il y avait de *grands chœurs*. Il ne s'était point servi de son privilége pour empêcher que les Italiens ne la jouassent; il n'a voulu s'en souvenir qu'après trois ou quatre représentations. C'est alors qu'il a dit au public : « Nous voulions bien laisser jouer *l'Olympiade*, mais à condition qu'elle tomberait : puisqu'elle a réussi, c'est à vous que nous nous en prenons. Nous vous défendons d'avoir du plaisir ailleurs qu'à l'Opéra; et pour vous punir d'avoir applaudi *l'Olympiade*, vous ne la verrez plus. »

Telle est la manière de raisonner, autorisée par les grands priviléges de l'académie royale de musique, et il est dit que la musique sera toujours parmi nous une affaire de gouvernement. Il semblerait que ce ne dût être qu'une affaire

de plaisir, comme par-tout ailleurs; mais il faut absolument que les Français se donnent ce petit ridicule de plus aux yeux de l'Europe, pour complaire à la respectable académie royale de musique.

On peut bien se douter de l'effet qu'a produit cette défense dans le public; mais qu'est-ce que le public ici? C'est assurément de tous les particuliers celui qui a le moins de crédit.

Au surplus, l'Opéra va être confié à des administrateurs plus tolérants; le privilége en est accordé à M. Devismes, le beau-frère de M. de Laborde le musicien. Son plan, à ce qu'il m'a dit, est de *contenter tous les goûts*, malgré la fable de la Fontaine qui nous avertit de ne pas y prétendre. Il donnera le dimanche l'ancien opéra français; le mardi, les opéras bouffons d'Italie, joués par des acteurs que l'on fera venir de delà les monts; le jeudi, un concert où tous les virtuoses de Paris et de l'Europe seront invités; le vendredi, le grand opéra moderne. J'ai trouvé le plan fort bon, à l'exception de l'ancien opéra français qui n'est plus guère de mise, et qui sûrement sera abandonné. Gluck, qui a tenu le milieu entre ce genre d'opéra et le genre italien, a du moins quelques morceaux de chant, de beaux chœurs, du récitatif obligé, et plus d'expression dans le récitatif ordinaire qu'il a fortifié par ses accompagnements. Il a apporté l'harmonie à l'Opéra, parce qu'il en sait faire; mais il en voudrait ban-

nir la mélodie, parce qu'il en a peu : cela n'est pas bien.

Marmontel vient de se marier avec la nièce de son ami l'abbé Morellet, et pour fête de nôce on nous a donné une répétition de *Roland*, chanté par Legros et par Richer. Le succès de cet ouvrage qui me paraît infaillible, doit terminer la querelle, et quand on aura entendu *Roland*, ceux qui ont dit que des airs ne pouvaient pas être dramatiques, et que le chant ne pouvait pas s'accorder avec la scène, seront un peu embarrassés de ces étranges assertions.

Madame Geoffrin est morte enfin : il y avait un an qu'elle languissait; cependant elle n'a jamais perdu sa raison, qui même de temps en temps avait des lueurs frappantes. Deux jours avant sa mort, souffrant excessivement, elle entendit une conversation qui se tenait auprès de son lit, sur les moyens qu'avait le gouvernement de *rendre les hommes heureux*. Chacun en proposait de différents : elle sortit d'un long silence pour dire : *Ajoutez à cela le soin de procurer des plaisirs, dont on ne s'occupe pas assez*. Cette parole prononcée dans une agonie douloureuse, marque une sérénité d'ame que les souffrances du corps ne peuvent altérer.

Elle a renouvelé l'exemple des anciens, aujourd'hui trop peu suivi, d'avoir égard dans ses dernières dispositions, non-seulement à la parenté, mais encore à l'amitié. Elle a légué à M. d'Alem-

bert 2000 livres de rente, 100 pistoles à M. Thomas, outre une somme de deux mille écus, et 1200 livres à l'abbé Morellet, des pensions à tous ses domestiques. Elle a voulu être enterrée sans aucune pompe, à sept heures du matin, et la simplicité de son caractère et de ses mœurs a présidé encore à ses dernières volontés.

Il est arrivé de Londres quelques exemplaires d'une brochure *assez* curieuse par le *ridicule*; elle est intitulée, *Discours sur Shakespear et sur M. de Voltaire.* C'est l'ouvrage d'une espèce de fou, nommé *Baretti*, retiré à Londres depuis fort long-temps, et presque naturalisé Anglais. Sa brochure, écrite à faire pouffer de rire, a pour objet de relever la prééminence de Shakespear au-dessus de tout ce qui existe. L'auteur dit dans un endroit qu'il donnerait un doigt de sa *main* pour avoir fait *Cinna*, mais qu'il en donnerait deux pour avoir fait le seul rôle de *Caliban* dans la *Tempête* de Shakespear. Or ce Caliban est une fantaisie grotesque, digne des tréteaux de la foire. Il prétend d'ailleurs que personne ne peut ni bien traduire, ni bien entendre Shakespear, à moins de venir s'établir à Londres, et d'aller tous les jours à la comédie. Or, comme peu de gens sont à portée de faire cette épreuve, c'est un moyen sûr d'empêcher que personne ait le droit de juger Shakespear. Ces sophismes de trois ou quatre énergumènes qui s'efforcent de mettre leur Shakespear au-dessus des Sophocle et des Euripide,

des Corneille et des Racine, sont au nombre des extravagances remarquables dans l'histoire de l'esprit humain.

Voici d'assez jolis vers du président d'Alco, en réponse à un de ses amis. Ce président est un jeune poëte de province, qui a de l'esprit et de la facilité, et qui a mis quelquefois dans nos journaux des vers assez agréables, quoique tout n'y fût pas de bon goût. On n'a point encore imprimé ceux-ci, parce que la fin n'est pas obligeante pour M. de Voltaire.

Gentil élève de Voltaire,
Et son cher fils en Apollon,
Goûtez avec moins de renom
Plus de repos que votre père.
Tibulle, cet auteur charmant,
Fuyant l'affiche du génie,
Toujours moins poëte qu'amant,
Se fit aimer également
Des envieux et de Délie.
Le myrte, au sommet d'Hélicon,
Couronne d'un rameau tranquille
Les successeurs d'Anacréon,
De Desmahis, de Génonville;
Mais l'envie aux cent aiguillons
S'attache au laurier de Virgile;
Il meurt sous la dent des frelons.
Plaire est l'étude de votre âge.
Ne vous faites point admirer;
C'est un dangereux avantage;
L'amour seul doit vous inspirer;

Être heureux, voilà votre ouvrage.
Hélas! l'honneur d'être imprimé
Touche peu le cœur d'une belle.
Voltaire a chanté Gabrielle;
Mais c'est vous qu'elle aurait aimé (1).

LETTRE LXXVII.

La querelle de la musique ne cesse de partager la littérature et la société, et d'occuper les esprits. Les journaux et les cafés sont des arènes toujours ouvertes, où les champions de l'un et l'autre partis rompent des lances. Ce sera bien pis quand le *Roland* de Piccini paraîtra. C'est alors que les Gluckistes jetteront les grands cris; mais je crois toujours que lorsqu'on aura entendu cette musique, il sera difficile d'en dire du mal. Deux ou trois opéras comme le *Roland*, doivent former l'oreille du parterre, qui est encore un peu dure, et dont le tympan est accoutumé au grand bruit. Il y a quelque temps que l'ambassadeur de Naples, grand prôneur de Piccini,

(1) Très-faible imitation de ces vers charmants de Voltaire :

Je chantais la Duclos, Damis en fut aimé :
C'était bien la peine d'écrire.

La plupart de nos poésies du jour, légères ou non légères, sont remplies de ces plates singeries d'un excellent original.

comme de raison, me disait avec son accent italien : *Les oreilles des Italiens ne sont qu'un simple cartilage; mais celles des Français sont doublées de maroquin.* On croit que nous aurons *Roland* au retour de Fontainebleau.

Le répertoire de la cour pour le voyage de cette année n'offre rien de curieux. Il y a peu de nouveautés, et encore sont-ce des opéras-comiques. On devait rejouer le *Mustapha* de M. de Champfort; mais Lekain est malade, et même pour long-temps, dit-on. Si nous perdions cet acteur, l'art de la bonne déclamation serait à-peu-près perdu pour la scène française, où il n'y a plus de grand talent tragique, et où l'on ne connaît plus guère que le bredouillage et les convulsions.

De tous temps les bénédictins sont renommés par de laborieuses entreprises. La plus récente, celle de dom Caffiaux, qui vient de publier un premier volume du *Trésor généalogique de France*, n'est pas la moins utile. Rien n'est plus instructif pour quiconque veut connaître les grandes maisons, et ce n'est rien moins qu'une partie indifférente dans notre histoire. Cela suppose d'ailleurs beaucoup de recherches curieuses.

On a donné aux Italiens une mauvaise parodie d'*Ernelinde*, qui n'a eu aucun succès : le temps des parodies est passé.

M. Cailhava a imprimé son *Égoïsme* avec une préface qui démontre que sa comédie est fort

bonne, et absolument dans le goût de Molière ; malheureusement la pièce démontre le contraire. Je connais peu de choses plus insipides, et où il y ait moins d'esprit et de sens. On doit jouer cet hiver *l'Homme personnel* de M. Barthe, qui est le même sujet : il faut espérer qu'il sera mieux traité.

Je reçois dans le moment une petite chanson contre *Armide* et contre un homme de lettres, qui, sous le nom de l'*Anonyme de Vaugirard*, m'avait tancé très-magistralement, à propos de la critique que j'en avais faite. La chanson s'adresse à cet anonyme, et vaut bien les facéties des Gluckistes.

Je fais, monsieur, beaucoup de cas
De cette science infinie,
Que, malgré votre modestie,
Vous étalez avec fracas,
Sur le genre de l'harmonie
Qui convient à nos opéras.
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Armé d'une plume hardie,
Quand vous traitez du haut en bas
Le vengeur de la mélodie,
Vous avez l'air d'un fier-à-bras,
Et je trouve que vos débats
Passent, ma foi, la raillerie.
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Votre style est plein d'embarras (1).
De vos peintres la litanie,
Sur leurs talents votre fatras,
Sont une vaine rapsodie,
Un orgueilleux galimatias,
Une franche pédanterie;
Et tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Le fameux Gluck, qui dans vos bras
Humblement se jette, et vous prie,
Avec des tours si délicats,
De faire valoir son génie,
Mérite sans doute le pas
Sur les Amphions d'Ausonie;
Mais tout cela n'empêche pas
Que son *Armide* ne m'ennuie.

LETTRE LXXVIII.

La censure de la Sorbonne sur le discours de l'abbé Remy a paru; mais elle y a mis plus de ménagement qu'on ne l'aurait attendu. Il paraît que toute son animadversion tombe sur les docteurs qui ont approuvé le discours. L'auteur n'est pas même nommé; il n'y a d'ailleurs aucune qualification injurieuse, ni contre lui, ni contre l'aca-

(1) *De l'embarras* dans les raisons, oui; mais dans *le style*, non.

démie. Au contraire, on avertit les docteurs d'être très-circonspects sur les approbations qu'ils donnent aux pièces de concours, parce qu'ils sont, auprès des distributeurs des couronnes, les garants des ouvrages qu'on leur présente. La censure ne porte que sur des expressions inexactes, et il ne paraît pas que l'abbé Remy puisse faire une querelle raisonnable à la faculté de théologie, qui, ne le désignant en aucune manière, a bien le droit de blâmer des membres de son corps d'avoir signé des propositions qui ne sont pas conformes à ses principes : chacun est maître chez soi. Aussi les deux docteurs se sont-ils rétractés, et on a imprimé leur désaveu à la suite de la censure.

M. Imbert vient de publier un volume composé de quatre contes en prose, dans lesquels il cherche à attraper la manière de M. de Voltaire, dans *Memnon*, *Babouc*, *Scarmentado*, etc. Mais, quoique M. Imbert ait de l'esprit, il faut un goût beaucoup plus sûr et une imagination bien plus vive que la sienne, pour saisir cette variété de tons, ce mélange de gaieté et de philosophie, ces rapprochements heureux et singuliers qui forment le style de M. de Voltaire. Celui de M. Imbert tombe souvent dans le jargon; il paraît d'ailleurs prolixe autant que M. de Voltaire est rapide; et cela vient de ce que l'un est toujours piquant par la pensée, au lieu que l'autre met souvent tout son sel dans les mots, et dans un

ton frivole qui dégénère en turlupinades. De ces quatre contes, il y en a deux dont le fond est très-commun; mais les deux autres sont plaisamment imaginés. Il y a dans tous des détails ingénieux; mais ce qu'on y désire le plus, c'est le fond de morale qui doit se mêler à la fiction, et qui en fait le prix.

Madame Geoffrin aimait assez ses amis, et les avait assez bien traités pour mériter qu'ils rendissent quelque hommage à sa mémoire. M. Thomas le premier, s'est empressé de l'honorer d'un éloge funèbre sous ce titre, *A la mémoire de madame G****. C'est toujours sa manière : on y désirerait plus de naturel, plus d'épanchement dans les mouvements du style et les tournures des phrases. Le travail et l'effort se font trop sentir, sur-tout dans cette espèce d'ouvrage qui semble ne devoir être ici que l'effusion du cœur et le tribut de l'amitié. Ses idées ne se présentent pas avec cette netteté, cette clarté qui frappe d'abord l'esprit, avec cette vérité qui saisit l'ame; mais son principal mérite est la pensée, et s'il fatigue quelquefois le lecteur qui a peine à le suivre, il l'en dédommage par des morceaux où il le fait penser avec lui.

LETTRE LXXIX.

Depuis l'éloge de madame Geoffrin par M. Thomas, il a paru deux autres morceaux sur le même sujet; l'un de l'abbé Morellet, qui est une espèce d'éloge historique; l'autre de M. d'Alembert, et ce dernier n'est autre chose qu'une *lettre* écrite à un ami pour soulager sa douleur. L'ouvrage de l'abbé Morellet est curieux par les faits; on y apprend à connaître madame Geoffrin; elle y est peinte par ses actions, par ses paroles. On y rapporte plusieurs lettres d'elle, qui donnent l'idée d'un bon esprit; et des anecdotes intéressantes font aimer sa mémoire en prouvant sa bonté. Mais si l'abbé Morellet a eu le mérite de l'historien, il n'a guère eu celui de l'écrivain. Sa diction est médiocre, froide, négligée; il y a même des détails qu'un tact plus sûr des convenances aurait fait supprimer.

La lettre de M. d'Alembert ne paraît digne de lui que dans un seul morceau, où il rapproche les deux pertes qu'il a faites dans l'espace d'un an, de mademoiselle de l'Espinasse et de madame Geoffrin. Il passait toutes les soirées chez la première, tant qu'elle a vécu. Après sa mort, il allait passer les matinées chez madame Geoffrin qui le consolait: *Aujourd'hui il n'y a plus pour moi ni soir ni matin.* Ce mot est heureux;

mais le reste de la lettre est fort peu de chose. On pourrait résumer sur ces trois écrits, que dans le premier il y a plus d'éloquence, dans le second plus de faits, dans le troisième plus de douleur. L'un a pensé, l'autre a raconté, l'autre a pleuré.

M. de Septchênes vient de faire paraître le second et le troisième volume de la traduction de l'ouvrage de M. Gibbon, sur la décadence de l'empire romain, ouvrage qui n'offre pas à beaucoup près les connaissances et la profondeur d'idées, l'étendue de vues que l'on remarque dans le discours préliminaire de l'histoire de Charles-Quint par Robertson. M. Gibbon ne possède pas comme lui l'art de fondre ensemble les faits et les idées, et d'en faire un tissu dont le lecteur puisse suivre tous les fils. On désirerait plus de liaison, plus d'ensemble; mais en général il écrit d'un style orné, et peut-être même trop oratoire.

On nous a donné une traduction d'un roman allemand de M. Goëthe, intitulé, *les passions du jeune Werther*. L'ouvrage est précédé d'un discours préliminaire sur la littérature allemande, que l'on exalte prodigieusement, et que l'on nous reproche de ne pas connaître assez et de juger trop sévèrement. Cependant ce sont des Français qui ont fait la fortune du poëme d'*Abel* et des idylles de Gessner, ouvrages peut-être plus généralement lus dans la traduction que dans l'original, parce que notre langue est beaucoup plus

répandue que la langue allemande. On a donné parmi nous beaucoup d'éloges au génie de Klopstock, à l'esprit et au goût de M. Viéland, aux fables de Gellert et de Lessing. Il est vrai que nous avons reproché aux Allemands une prolixité de style, une surabondance de détails minutieux qui produit la monotonie et prouve le défaut d'invention. Ces défauts se retrouvent dans le roman de M. Goëthe, qu'on nous représente cependant comme le plus grand génie de l'Allemagne, après M. Klopstock. Ce roman ne contient que la mort d'un jeune homme fort amoureux d'une femme qui doit épouser un autre homme : elle l'épouse en effet, et le jeune homme se brûle la cervelle. On assure que les faits sont véritables : cela est très-possible; mais il *n'y* a pas là de quoi faire un volume; aussi ce roman est-il beaucoup trop chargé de moralités et de descriptions; mais il y a dans les derniers moments de Werther des morceaux qui ont de la vérité et de l'effet. Les Allemands croient qu'il suffit de peindre au hasard tout ce qu'on rencontre; non, il faut choisir son objet et faire un tableau. La mort du jeune homme fait beaucoup d'impression : en général, tout suicide qui a pour motif une grande passion, a droit de nous intéresser; encore y a-t-il ici de trop petites circonstances.

P. S. Ce titre, *Passions du jeune Werther*, m'a-

vait toujours paru singulier dans un roman où il ne s'agit que d'une seule passion, et la plus exclusive qu'il soit possible. Un Allemand fort lettré, établi à Paris et sachant très-bien notre langue, m'a assuré que ce titre français est un contre-sens, et que le texte allemand dit *les souffrances* et non pas *les passions*. Soit; mais c'est une autre bizarrerie, qu'un traducteur qui paraît d'ailleurs avoir fort bien rendu son original, et dont la version n'offre aucune inconséquence, ait pu commencer par une faute essentielle qui rend le titre absurde.

FIN DU PREMIER VOLUME DE LA CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.



